

ÉLÉMENS
DE MÉDECINE.

ÉLÉMENS DE MÉDECINE, DE J. BROWN,

TRADUITS DE L'ORIGINAL LATIN,

AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES DE L'AUTEUR, D'APRÈS SA TRADUCTION ANGLAISE, ET AVEC LA TABLE DE LYNCH.

PAR FOUQUIER, D. M.

Un art conjectural, rempli d'incohérences, et faux dans presque toutes ses parties, serait-il enfin ramené à une science certaine, qui pût être appelée la science de la vie? « Tous ceux qui ont étudié ce système « avec assez d'application, ont jusqu'ici répondu à « cette question par l'affirmative ».

(PRÉFACE DE BROWN.)

A PARIS,

CHEZ DEMONVILLE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Christine, n°. 12;

Et chez GABON, Libraire, place de l'École de Médecine.

AN XIII. (1805.)

A M. CORVISART,

PREMIER MÉDECIN DE L'EMPEREUR.

Monsieur,

C'est à vous, qui tenez un rang si distingué parmi les Médecins professeurs et praticiens, qui, libre du joug des opinions, êtes resté constamment étranger à tout esprit de parti; c'est à vous qu'il appartient d'apprécier les services que Brown a rendus à la Médecine. Je sais quelle défiance doit inspirer une théorie nouvelle, d'après le sort de toutes celles qui ont paru jusqu'ici; je sais qu'aucun système exclusif n'a jamais trouvé grace devant

vous ; néanmoins je me persuade que pénétré des imperfections de la médecine, vous donnerez quelqu'attention à un Ouvrage qui a pour objet de rendre cette science plus simple, plus claire, plus exacte dans ses principes, plus sûre et plus puissante dans ses applications.

Puisse, Monsieur, cette traduction mériter de paraître sous vos auspices et obtenir votre suffrage!

FOUQUIER.

AVANT-PROPOS.

Il est à peine concevable que les Élémens de Médecine de Brown n'aient pas encore été traduits en français, et que la doctrine de cet auteur ne soit encore connue parmi nous que par des aperçus, des commentaires et des dissertations; car pour ce qui est de l'original, très-peu de personnes ont eu le courage et la patience de le lire. Voici une version de ce fameux Code de la médecine réformée: puisse-t-elle avoir une utile influence sur la pratique de la médecine en France!

Brown a conservé au terme *humeur* son acception générique primitive. Il entend par là tout liquide qui entre dans la composition du corps organique, soit animal, soit végétal. Brown distingue deux sortes de stimulans: il appelle *permanens* les stimulans fixes ou à-peu-près, dont l'action est lente et durable; et il nomme *diffusibles* les stimulans volatils, spiritueux, aromatiques, dont l'action est vive, prompte, pénétrante et fugace.

Le Traducteur a substitué au terme *économie* celui d'*organisme*, plus exact et reçu dans la langue médicale. Il a conservé en français le mot *stimulus* pour exprimer une action stimulante.

On a cru devoir joindre à cette traduction quelques additions que Brown a faites au texte dans la traduction anglaise qu'il a donnée lui-même de son Ouvrage, et la plupart des notes dont il l'a enrichie. Beaucoup de notes ont été réduites : elles étaient diffuses ; quelques autres ont été supprimées : elles étaient insignifiantes ou superflues. Les additions sont indiquées par des guillemets.

On a adopté pour la table de Lynch les changemens que Pfaff y a faits dans la distribution des maladies.

On n'imputera point au traducteur les invectives que Brown, aigri par le malheur, peut-être par l'injustice et par l'ingratitude de son siècle, s'est quelquefois permises contre les médecins et contre leur médecine.

PRÉFACE DE MOSCATI.

Ce livre réimprimé à Milan, et que nous publions aujourd'hui, ne doit pas être lu superficiellement, ni connu par le précis d'un journal, il doit être étudié avec beaucoup d'attention et souvent médité. Outre que l'aspérité et quelquefois l'obscurité du style de cet ouvrage, en rendent la lecture pénible, l'étroite liaison des idées, la nouveauté et par fois la hardiesse de la doctrine qu'il renferme exigent la plus grande attention pour saisir la pensée de l'auteur. L'illustre Brown doné de la plus grande perspicacité conçut le projet audacieux de renverser toute les théories et sur-tout celles établies de son tems en Angleterre. Tant qu'il vécut, il ne dissertait jamais avec plus d'éloquence et de véhémence, que quand il écrasait du poids de ses nombreux argumens, les opinions des modernes qu'on aurait regardées comme les plus solides. S'il ne porta point la conviction dans l'esprit de tous ses auditeurs, il obtint cependant assez de succès dans la célèbre université d'Edimbourg, malgré les oppositions des professeurs les plus savans et du plus grand nom, pour que (exemple rare et peut-être unique depuis Socrate) un assez grand nombre de disciples ne dédaignât point de fréquenter pour l'entendre la prison où son malheur l'avait fait enfermer (*).

La doctrine de Brown paraît fort simple et peut-être même la plus simple qu'on ait publiée jusqu'ici, à l'exception de celle de Themison. D'une certaine énergie, d'un certain ton des solides, résulte principalement la santé; si cette force to-

(*) Nous avons appris cette singulière anecdote du célèbre J. Locatelle, professeur de clinique à l'hôpital de Milan, lequel avait rapporté d'Angleterre un exemplaire de l'ouvrage de Brown, qu'il a bien voulu nous communiquer et qui a servi de texte à cette édition.

nique excède l'état de santé, elle produit un genre de maladies; elle en produit un autre, si elle baisse au-dessous de ce degré. Brow nappelle *sthéniques* les maladies produites par un excès d'énergie ou de rigidité des solides, et *asthéniques* celles qui résultent d'une débilité ou d'une laxité excessives. Sous ces deux états il comprend toute l'iliade de maux qu'on lit dans les volumineux recueils de Sauvages et des nosologistes plus modernes. Si on se borne à considérer les fondemens généraux de ce système, on lui trouve réellement beaucoup de ressemblance avec l'ancienne doctrine de Themison et des méthodistes. Le *Strictum* et le *Laxum* dans les solides, d'où Themison faisait dériver presque toutes les maladies, se rapportent assez bien à l'état de Sthénie et d'Asthénie de ces mêmes solides. Mais Brown n'admet, pour fondement de sa doctrine, que ces deux états; Thémison en admettait un troisième qu'il appellait mixte, et qu'il faisait consister dans l'existence simultanée du resserrement et du relâchement. Au surplus, l'un et l'autre médecin rejettent toute recherche des causes secrètes dans les maladies, la question des fonctions naturelles et tout ce qui n'est pas évident ou incontestable. Après avoir exposé les bases du système de Brown; donnons-en une idée sommaire.

Cet auteur met de côté toute considération relative à la nature et au mode d'action de la contractilité et de la sensibilité; et sans chercher si ces facultés sont distinctes et s'exercent séparément, ou bien si elles sont liées entr'elles et par quels rapports elles le sont; si leur action réside dans la structure organique des parties ou plutôt dans quelques fluides qui parcourent la substance intime des nerfs et des muscles, il reconnaît uniquement que toutes les fonctions de l'animal vivant s'exercent de manière à tendre vers un seul et même but. Cette faculté évidente, quelle qu'elle soit, au moyen de laquelle l'animal peut sentir l'impression des stimulans extérieurs, de sorte qu'il en résulte quelque changement en lui, Brown l'appelle

Incitabilité. C'est principalement cette faculté qui distingue l'animal vivant du mort, et l'universalité des êtres animés de la matière inerte. Il divise les *stimulans en externes et en internes ;* sous le nom d'*externes ,* il comprend en général la chaleur animale , les alimens, les poisons, l'air et peut-être aussi les miasmes imperceptibles, qui produisent les maladies contagieuses ; il comprend enfin le sang et toutes les humeurs qui en sont secrétées.

Il appelle *stimulans internes ,* la contraction musculaire, l'exercice des sens et de la pensée, les affections morales. Il nomme en général tous ces stimulans *Puissances incitantes* et leurs effets quelconques *incitation.* Ainsi toutes les fois que nous apercevons un mouvement de l'esprit ou du corps, nous pouvons en conjecturer avec certitude qu'il existe alors un stimulant, quoique nous ne l'apercevions point par le secours de nos sens. Tel est l'effet constant des stimulans, qu'ils entretiennent la vie et la santé. Trop augmentés, ils produisent des *maladies sthéniques;* trop diminués, ils en causent d'*asthéniques.* De même si l'*Incitabilité ,* ou la faculté de sentir l'impression des stimulans vient à changer, pêche par excès ou par défaut, la force des stimulans restant la même, il en naît les deux genres de maladies dont j'ai parlé. Puisque la vie consiste dans l'*incitabilité*, ou la faculté de sentir l'impression des stimulans, et que leur action épuise l'*Incitabilité* au bout d'un certain tems, il s'ensuit que l'usage continuel des stimulans trop énergiques, leur emploi trop fréquent ou trop immodéré épuise plutôt l'incitabilité et rend la vie plus courte. Cela explique assez bien pourquoi les maladies sont plus fréquentes et la vie est généralement plus languissante chez ceux qui sont adonnés à la bonne chère, au vin, à la débauche et aux plaisirs ; tandis que la santé, la force et la longévité sont le prix du travail et de la frugalité.

Les maladies étant le produit d'une augmentation ou d'une diminution trop grande dans la force vitale, ou dépendant,

comme dit l'auteur, de l'incitabilité, tout le traitement doit consister à ajouter à l'action des stimulans, lorsqu'elle est trop faible, ou à lui ôter ce qu'elle a de trop énergique, quelquefois encore à en changer la nature, ce dont l'expérience et la pratique ont prouvé l'utilité. Considérant ensuite les maladies sthéniques en particulier, l'auteur en a beaucoup étendu et éclairci la doctrine. Il a établi deux genres d'inflammation; l'un d'inflammations sthéniques, qui se terminent toujours par résolution ou par suppuration; l'autre d'asthéniques, qui sont ordinairement suivies de la mortification de la partie malade, ou de gangrène. Il enseigna comme les méthodistes que les maladies semblables devaient se traiter semblablement. Ainsi, par exemple, la Péripneumonie, le Rhumatisme, la Variole, la Rougeole et le Catarrhe cèdent aux mêmes remèdes, et toutes les maladies sthéniques sont susceptibles du même traitement. Brown nie absolument les mauvais effets du froid dans ces mêmes maladies où la plupart des médecins le redoutent comme doué d'une vertu stimulante et astringente; il soutient que le froid jouit d'une propriété contraire et qu'il est débilitant. Le traitement des maladies asthéniques est appuyé sur les mêmes principes et les mêmes lois. Ainsi, par exemple l'Hydropisie, la Fièvre intermittente, la Goutte, la Rhumatalgie, ou le Rhumatisme chronique, la Colique de plomb ou des peintres et la Peste se traitent, presque par les mêmes remèdes. Le traitement de l'asthénie que propose l'auteur est entièrement neuf et tout-à-fait inusité avant lui. Il enseigna que quelques remèdes employés à titre de sédatifs et parmi eux l'opium (*) sur-tout, étaient les stimulans les plus

(*) Cette nouvelle théorie de l'opium, excita une telle admiration dans l'école de médecine d'Edimbourg, qu'elle parut mériter que le marbre en éternisât la mémoire. Le collége des médecins ayant décerné à Brown un buste de marbre pour être placé dans l'université, y fit graver ces paroles mémorables : Opium me « herclè non sedat ». C'est ce que nous avons appris de J. Masinio,

énergiques. Après avoir établi cette opinion par beaucoup de faits et de raisonnemens, il conçut l'idée, appuyée en effet sur des observations nombreuses et nouvelles, que tous les remèdes avaient ceci de commun, qu'ils agissaient en général en stimulant, sans en excepter les anodyns, les narcotiques ni l'opium lui-même. Avançant ainsi pas à pas par des preuves et des observations qui lui sont propres, l'illustre Brown plein de confiance en ses travaux n'hésite pas à affirmer qu'il a fait une science véritable et certaine de la médecine qui n'était avant lui qu'un art conjectural et incohérent dans toutes ses parties. Les lecteurs équitables et les illustres médecins de notre siècle, étrangers à tout esprit de parti, jugeront à quel point ces prétentions sont fondées.

Après avoir parlé du système de Brown et de son mérite, il faut dire en peu de mots pourquoi j'ai donné cette édition. Ce n'est pas que j'adopte les principes de l'auteur, ni que je le regarde comme excellent en tout point, ou que je pense avec lui qu'il faille réformer entièrement la médecine, ou enfin que je veuille faire oublier à mes lecteurs tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur cet art salutaire, comme le prétend le célèbre Brown lui-même dans sa préface; mais voyant que Boerhaave, Bellini, Rhedi et plus récemment Burserius régnaient encore par la théorie qui accorde la plus grande influence à la composition, au mouvement, à l'action des fluides, et, bien moins que ne l'exigent les lois de l'organisme animal, à l'action des solides et aux propriétés naturelles de la matière vivante, pour ainsi dire; comme, d'après cette théorie, on rapporte aux vices des humeurs dont on n'est pas bien sûr, des maladies que l'on traite, comme si ces altérations étaient certaines;

médecin très-recommandable et de la plus grande espérance, à qui on en a fait part dernièrement par des lettres d'Edimbourg. C'est aux bontés et au zèle de ce médecin distingué, que nous sommes redevables de la correction de cette édition soignée; l'édition anglaise de cet ouvrage est pleine de fautes.

comme j'entends de tous côtés accuser la trop grande densité ou fluidité du sang et plus souvent encore l'Acrimonie, dans des maladies dont on ne saurait guère entreprendre le traitement méthodique sans avoir sur-tout égard à l'état des solides ; comme enfin je vois assez souvent que ce préjugé sur les vices du sang, fait abandonner certaines maladies comme incurables, et même publier hautement que toute espèce de traitement leur est pernicieux, tandis qu'il est plusieurs d'entr'elles qui guérissent avec le tems, par le retablissement des forces, par une nourriture copieuse, par l'usage du vin ou un genre de vie exercé, et au grand étonnement des médecins (*), j'ai cru d'après ces observations faites chaque

(*) L'observation journalière présente quelques maladies de ce genre, et Hunter, le premier que je sache, a bien démontré que ces guérisons spontanées n'étaient pas rares parmi les maladies vénériennes. Il a vu des ulcères résultant de bubons suppurés, que ni les mercuriaux à l'intérieur ni aucune espèce de topique, ni le régime n'avaient pu cicatriser, se fermer et guérir par l'effet d'une nourriture plus abondante, de l'exercice, de l'air pur de la campagne. Dans ce même ouvrage sur les maladies vénériennes, Hunter fait une observation bien conforme au système de Brown qu'il ne connaissait pas : c'est que le plus souvent le régime des maladies vénériennes, (qui selon Brown sont rangées dans la classe des asthéniques) n'est pas d'accord avec leur traitement ; qu'il n'y a point de mal que pendant les frictions mercurielles le malade fasse usage du vin, d'alimens un peu substantiels, respire un air élastique mais tempéré. J'ai employé plus d'une fois ce mode de traitement de la vérole confirmée, ou constitutionnelle, comme on l'appelle depuis peu. C'est celui que j'emploie communément aujourd'hui et avec succès. Presque jamais je ne défends le vin ni un régime nourrissant pendant l'usage des frictions mercurielles, aux malades de l'hospice. J'ai cependant la précaution, que je crois nécessaire, de ne prescrire que des doses modiques et même très-légères d'onguent ; mais continuées tous les jours sans interruption. De cette manière, avec une quantité de mercure moindre, qu'on n'en emploie communément, mais par des onctions fréquentes

jour depuis quelques années, rendre un grand service aux jeunes médecins, en jetant sur la théorie humorale, au moyen de l'ouvrage de Brown, quelques doutes sages et appuyés souvent sur la saine raison. Je n'ignore pas que d'autres hommes illustres, Hofman des premiers, ensuite Weit, Cullen, Gregory, Milmann et plusieurs autres anglais de notre tems ont, au grand avantage de l'art, proclamé l'influence des solides et des forces vives qui les animent. Je sais même que cette théorie plus conforme aux lois de la nature dans les animaux est tous les jours éclaircie par mes illustres collègues dans l'université de Pavie (*). Mais j'ai pensé que Brown présentant sous un petit volume un système simple où les idées sont étroitement liées, et qui joint la force du raisonnement au pouvoir de l'éloquence, serait aussi utile qu'agréable au public.

Je crois pouvoir espérer que les médecins et les chirurgiens, pénétrés quelque jour de ces principes, reviendront par la suite sur plusieurs points de pratique consacrés par l'usage, bien plus que par la raison, au grand détriment des malades. Quand, par exemple; ils auront observé qu'il est deux genres d'inflammation; que les unes proviennent de la débilité et les autres de l'excès de ton, ils ne chercheront pas constamment des secours dans les saignées réitérées et autres débilitans, et ils s'apercevront que les remèdes fortifians réussissent sou-

et une nourriture assez ample, sans obliger les malades de garder le lit ni la chambre, il m'est arrivé de guérir des maladies vénériennes, qui avaient résisté opiniâtrément au traitement mercuriel ordinaire le plus énergique.

(*) Il est un ouvrage qui mérite d'être cité à cette occasion : c'est celui du célèbre Eusebe Valli, homme doué de beaucoup de sagacité. Cet ouvrage renferme une théorie nouvelle et ingénieuse des maladies chroniques, laquelle revient presqu'entièrement à ceci : que plusieurs maladies chroniques ne tirent pas leur origine du vice des fluides, mais bien d'une telle dégénération des solides, que des humeurs morbifiques sont secrétées au lieu des liquides sains, tant que dure le vice organique. Cet opuscule singulier a pour titre : *Saggio sopra, diverse malattie chroniche.*

vent beaucoup mieux (*). S'ils se persuadent bien que la plupart des maladies puerpérales dépendent d'asthénie, ils reconnaîtront qu'il ne faut pas trop se fier à une nourriture trop légère, à des purgatifs multipliés, aux saignées, répétées trop souvent hélas ! et que le vin au contraire, l'écorce du Pérou et les remèdes analeptiques leur épargneront, je ne dirai pas seulement beaucoup de Fièvres puerpérales, mais encore plusieurs autres accidens qu'on observe à la suite des couches (**).

(*) On a entr'autres un exemple remarquable d'inflammation asthénique dans l'angine membraneuse ou polypeuse, autrement dite *Cynanche stridula*, quelquefois épidémique chez les enfans et très-meurtrière parmi eux. Si vous la traitez par les émolliens et les débilitans, vous livrez le malade à une mort presqu'inévitable. Guidé par mes seules observations, je traitais avec succès cette maladie, bien avant de connaître la doctrine de Brown, par les cordiaux et les stimulans même énergiques, tels que le musc, après avoir appliqué quelquefois les sang-sues aux côtés du larynx ; d'autrs fois par l'extrait de quinquina ou la liqueur de corne de cerf succinée ; car cette maladie n'est pas simple et constamment la même, ainsi que l'a observé entr'autres l'illustre Benjamin Rush, médecin dans la Pensilvanie. Il est une Esquinancie de même nature appellée humide, parce qu'elle ne se guérit bien que par le calomélas, qui est un stimulant d'un genre particulier. On doit regretter que cette maladie assez fréquente depuis quelques années, et qui est souvent mortelle pour les enfans en très-peu de tems, n'ait pas été assez généralement observée chez nous. (On peut consulter les registres mortuaires). C'est ce qui m'a décidé à refaire son histoire d'une manière succinte, et à la publier dans le journal Medico-Chirurgical de Milan.

(**) Je le dis avec toute confiance et ne crains pas de le publier après plusieurs années d'une pratique heureuse. J'ai bien observé que le traitement sthénique est en général utile, et le debilitant nuisible aux femmes en couche. Aussi, je m'abstiens presque toujours de la saignée et du sel cathartique d'Angleterre, même dans les cas où il faut détourner le lait des mamelles, et je fais prendre communément une si grande quantité de vin, (et c'est le cordial

Quand

Quand ils auront reconnu que les enfans, quelque délicats qu'ils soient, sont dans un état d'asthénie, ils ne les traiteront plus par des moyens trop doux, tels que le sirop de manne, les huiles, etc., mais par des stimulans à dose convenable, tels que le jalap, le diagrède, l'esprit de corne de cerf succiné; et par des remèdes d'autant plus actifs que l'enfant est plus faible, et plus délicat, ce qui est contraire à l'usage parmi nous (*). S'ils considèrent que dans les Fièvres

qui convient le mieux au peuple et à l'hospice), que les personnes qui ne connaissent pas ce système en ont été plus d'une fois étonnées. Que l'on ne croie pas pourtant que je défende ici l'erreur funeste des bonnes femmes, qui prétendent qu'une nourriture forte et abondante est nécessaire aux accouchées. Je veux que l'on ranime celles qui sont dans un état d'asthénie, mais non pas par des alimens dont la digestion pénible et difficile fatigue l'estomac d'ailleurs faible. Il faut des substances qui fortifient immédiatement, sans épuiser les forces; telles sont le vin, le quinquina, et autres excitans analogues que j'emploie selon l'occurrence. Il est bien certain que la réparation des forces est le dernier effet d'une nourriture substantielle; mais si la faiblesse de l'estomac, ne lui permet pas de les convertir en bons sucs, il en résultera nécessairement plutôt, chez une nouvelle accouchée, un état saburral des premières voies, que le rétablissement des forces. Pour ce qui regarde ma pratique, relativement aux maladies des femmes en couche, je tâche à montrer à ceux qui veulent bien suivre l'hôpital, ce qu'il ne faut pas faire, plutôt que ce qu'on fait la plupart du tems au grand détriment des malades.

(*) J'ai reconnu par une longue expérience que dans les maladies des enfans, on retire, en général beaucoup plus d'avantage des excitans que des débilitans. Ce n'est pas que je veuille bannir tout-à-fait ces derniers de la médecine des enfans; mais s'il s'agit de provoquer une évacuation intestinale chez les enfans très-jeunes et très-délicats, je préférerais le diagrède, ou le jalap aux purgatifs plus doux. S'il faut triompher de Convulsions, de l'Eclampsie, du Trismus, on y parvient souvent par le vin antimonié, le tartre émétique, les frictions excitantes, l'esprit de corne de cerf suc-

putrides, il ne s'agit pas tant de s'opposer à la dégénération des humeurs, que de rétablir la force des solides énervés, ils sentiront l'extrême utilité de tous les excitans, tels que la moutarde anglaise, le corail des jardins et autres moyens de même nature (*). Peut-être même verra-t-on par la suite rétablir la

ciné à dose assez forte, et même par l'application du feu à la nuque, moyen très-efficace usité chez les anciens et trop négligé des modernes. Il est une espèce d'asthénie, assez bien nommée par les Français, Endurcissement du tissu cellulaire, qui consiste dans une dureté de toutes les parties sous-cutanées du corps de l'enfant, et qu'on a tort, selon moi, d'attribuer à l'action du froid. J'ai reconnu d'après beaucoup d'expériences, qu'il n'y avait pas de plus utile secours contre cette maladie, que la chaleur entretenue par l'application de farine chaude sur tout le corps, et que la liqueur anodyne minérale ou l'esprit de corne de cerf à large dose, moyens qui, dans le système de Brown, doivent être comptés parmi les excitans. Il résulte de-là, comme je l'ai établi plus haut, qu'une médecine active et stimulante est généralement préférable, en dépit de l'usage, aux adoucissans et aux débilitans dans les maladies des enfans.

(*) On lit dans les nouveaux actes de la société de médecine de Copenhague, tome premier, que d'après plusieurs expériences du célèbre Callisen, l'usage de la moutarde anglaise a été très-utile surtout dans les fièvres putrides, même en place du quinquina, dont la vertu astringente empêche les crises. On peut voir au même endroit que les effets de la moutarde ont été tels, qu'après son usage, la mortalité de l'épidémie régnante, auparavant très-meurtrière, a considérablement diminué. Pour la dose et la manière de prendre ce remède, voyez l'ouvrage indiqué. Quant au corail des jardins, je regrette que cette substance indigène très-efficace ne soit point admise parmi les remèdes officinaux. Hernadenz, dans l'histoire du Mexique, parle de ses vertus et de ses inconvéniens. Charles Clusius a rassemblé beaucoup de faits sur cette plante dans un petit commentaire particulier. Bergius, Mater. Med. tom. premier, pag. 147, reconnaît la vertu fébrifuge des semences contre les Fièvres intermittentes prolongées ou qui reprennent. Avant lui, Etmuller,

méthode de Salvador, contre l'hétisie; traitement bien moins absurde et bien moins condamnable qu'il ne semble. Ceux qui en feront l'essai, remarqueront une chose bien digne d'attention : c'est que si le vin, les alimens, le travail, la chaleur et autres excitans pris sans trop de réserve, ne guérissent pas, il s'en faut de beaucoup qu'ils produisent d'aussi mauvais effets qu'on devait s'y attendre d'après la théorie ordinaire.

Je pourrais ajouter encore beaucoup à ce que j'ai dit pour montrer l'utilité de cette édition de Brown, si je ne craignais d'outrepasser les bornes d'une Préface. Je ne dis plus qu'un mot. Si cette nouvelle édition obtient le suffrage des plus grands médecins de l'Italie, je me propose de mettre au jour, traduit en italien ou en latin, un autre ouvrage du même auteur écrit en Anglais (*), dans lequel il a pris soin de réfuter les objections qu'on lui a faites, et de détruire le système de Cullen, et les autres doctrines admises de son tems à Edimbourg.

praticien de grand nom, l'avait préconisée. Ce célèbre praticien dit qu'il avait coutume de préparer une essence de corail des jardins infusé dans l'esprit de vin, laquelle était singulièrement amie de l'estomac, provoquait l'appétit et débarrassait le canal alimentaire des saburres muqueuses. (Oper. ex edit. Neapolit. cum notis t. 4, p. 410.) Je n'emploie pas l'essence, mais j'ai fait usage depuis quelques années de l'extrait aqueux bien préparé et avec le plus grand succès contre la débilité de l'estomac et du canal intestinal. Je ne sache pas que nous ayons un remède plus efficace et qui convienne mieux à l'estomac dans certains cas. J'aurai occasion de parler ailleurs plus au long de la dose et de la manière de le prendre.

(*) Ce livre a pour titre : Robert Jones's Inquiry into the state of medicine, on the principles of the inductive philosophy. Edimbourg 1781, in-8.

PRÉFACE DE BROWN.

J'AI passé plus de vingt ans à m'instruire, à enseigner et à approfondir toutes les parties de la médecine. Je passai les cinq premières années à apprendre la science et à l'étudier ; plein d'une foi sincère, je m'en saisissais comme d'un bien précieux. Les cinq années suivantes je débrouillai mes connaissances ; je les polis et les perfectionnai. Après quinze ans d'études je doutai : il me semblait que je n'avais fait aucun progrès ; mon zèle se refroidit, et je déplorai, avec beaucoup d'hommes illustres, et avec le vulgaire même, l'incertitude profonde et les impénétrables obscurités d'un art salutaire. Je perdis ainsi, sans aucun fruit, sans aucune satisfaction intérieure, sans jouir des lumières de la vérité, une si grande et si belle partie d'une vie courte et périssable. Ce ne fut qu'au bout de vingt ans, que, comme un voyageur égaré dans un pays qu'il ne connaît pas, et errant dans l'ombre de la nuit, il m'apparut enfin une sombre lueur semblable aux premiers feux du crépuscule.

Il y a treize ans que j'eus un premier accès de goutte, j'étais alors dans ma trente-sixième année. J'avais bien vécu depuis plusieurs années; seulement, quelques mois avant l'invasion de cette maladie, je m'étais restreint à une nourriture plus légère qu'à l'ordinaire. La maladie se termina en quarante jours ou environ, et ce ne ut que six ans après qu'elle se reproduisit d'après es mêmes causes occasionnelles que la première fois. J'étais alors dans la force de l'âge, et d'une bonne complexion, à la goutte près, jointe à un peu de faiblesse causée par une abstinence inaccoutumée. On disait, selon l'opinion des anciens médecins, que ma maladie dépendait de la pléthore et d'un excès de vigueur. On me prescrivit une nourriture végétale, et on me défendit le vin. On me promettait que ce régime suivi exactement empêcherait le retour des accès. Je le suivis toute une année, pendant laquelle j'eus quatre accès des plus longs et des plus violens: elle fut partagée, à quatorze jours près, entre des tourmens cruels et la claudication. Je commençai à me demander pourquoi de si grands désordres, si la pléthore et l'excès de

vigueur en étaient cause ? pourquoi la maladie n'était pas survenue douze ou quinze ans auparavant, où j'étais bien plus robuste et plus pléthorique (1) ? pourquoi elle s'était déclarée lorsque depuis assez long-temps j'avais considérablement retranché de ma nourriture ? pourquoi il y avait eu entre le premier accès et les derniers un si grand intervalle, durant lequel j'avais repris mon régime ordinaire ? pourquoi j'avais au contraire éprouvé deux rechutes depuis que je vivais plus sobrement ? Je réfléchissais là-dessus. Une autre question plus importante me donna la solution de la précédente. Quel est l'effet des alimens, des boissons, et autres soutiens de la vie dans sa première période ? de fortifier ; dans un âge plus avancé ? de fortifier moins par degrés ; vers le terme de la vie ? d'affaiblir

(*) Le sang provient de la nourriture. La quantité du sang est proportionnée à celle des alimens, à leur qualité nutritive et aux bonnes conditions de la digestion. Ma nourriture fut durant tout le tems dont je parle, avant les derniers accès, et durant tout le cours des accès, dans la seconde année, presque purement végétale et par conséquent très-insuffisante, et encore moins capable de causer la Pléthore ; en outre, mes digestions étaient alors imparfaites.

manifestement, bien loin de fortifier encore. Bien plus, les mêmes choses, par le secours desquelles la vie s'entretient, sont celles qui la plupart du tems y mettent fin par l'entremise des maladies.

Quoique les maladies d'abord, puis la mort, ne résultent pas du manque, mais de la surabondance des soutiens de la vie, je m'aperçus pourtant que la faiblesse était la cause de ma maladie, et je vis qu'il ne me fallait pas chercher de secours dans les débilitans, conformément aux préceptes des médecins qui prescrivent en pareil cas la diète et les évacuans, mais bien dans les fortifians. Je crus devoir nommer cette faiblesse *indirecte* (28. 36.). Le régime fortifiant me réussit alors à tel point, pendant deux ans, que je n'eus dans tout ce tems-là qu'un très-léger accès vers la fin, encore ne fut-il pas le quart de l'un des quatre précédens. Certes, aucun médecin ne niera qu'une telle maladie, reproduite quatre fois dans un an, ne fût revenue plus souvent à proportion les deux années suivantes, si j'avais continué le même régime, et qu'il n'y eût eu au moins deux accès de plus par chaque an-

née. Le dernier accès avait été des trois quarts moindre que les précédens. En multipliant donc douze par quatre, on trouvera que l'amélioration obtenue par ce nouveau régime est dans le rapport de quarante-huit à un. Je n'avais usé que de végétaux la première année ; durant les deux autres ma nourriture fut presque toute animale (*) et des plus substantielles. Je choisissais ce qu'il y a de meilleur en ce genre ; j'évitais seulement l'excès.

Un jeune homme qui demeurait chez moi, et qui avait un Asthme très violent, s'étant soumis au même régime, au lieu d'un accès tous les jours, n'en eut plus qu'un au bout de deux ans.

Comme ensuite on m'objectait souvent que la Goutte ne consistait pas dans la débilité, puisqu'elle était accompagnée d'inflammation, persuadé que j'étais du contraire, j'en fis l'expérience. J'invitai mes amis à dîner ; je bus assez

(*) Je trouvai que, presque toutes les espèces de poisson, soit de mer, soit d'eau douce, étaient, lorsqu'on en fait son unique et sa principale nourriture, presqu'aussi débilitantes que les végétaux.

pour me mettre en gaîté (*), et dans l'espace de deux heures j'eus entièrement recouvré l'usage du pied que la douleur ne me permettait pas de poser à terre auparavant. Je vis par-là qu'il existait aussi une inflammation asthénique. Je reconnus ensuite que telle était la nature de l'inflammation dans l'Esquinancie gangreneuse, dans la Rhumatalgie, mal à propos nommée Rhumatisme chronique ; que telle était l'inflammation que l'on croit affecter par fois le cerveau vers la fin du Typhus, si tant est qu'elle l'affecte.

Comme la Goutte affecte le canal alimentaire, et sur-tout l'estomac, et produit souvent des désordres semblables à ceux de la Dyspepsie, je voulus savoir quelle affinité ces deux maladies avaient entr'elles. Je remarquai que l'une et l'autre cédaient également aux stimulans ; bien plus, je découvris ensuite que tous les spasmes, toutes les convulsions du conduit intestinal, et

(*) Voyez à cet égard D. Jones's Inquiry, voy. §. 134. et la Biographie de Brown, par Beddoes, Voy. §. 45 de la traduction.

presque toutes les maladies des enfans étaient de même genre (*).

Portant ensuite mes recherches sur les affections spasmodiques et convulsives des organes du mouvement volontaire, je trouvai qu'elles ne différaient point des précédentes par leur nature, mais seulement par leur véhémence, et qu'il en était de l'Epilepsie et du Tétanos lui-même, comme des spasmes et des douleurs des diverses parties externes. Je reconnus de la même manière, qu'un grand nombre d'affections contre

(*) Grave et dangereuse erreur! les enfans sont très-sujets aux maladies inflammatoires de poitrine qui exigent la saignée. Souvent, lorsque la Coqueluche règne, la Péripneumonie s'y joint, et la saignée est ici presqu'indispensablement nécessaire à la conservation de la vie. Les enfans sont encore exposés à d'autres maladies inflammatoires tant locales que générales. Le Croup et l'Hydrocéphale interne, quand celle-ci est sthénique dès le principe, sont des formes de maladies inflammatoires presque exclusivement propres aux enfans. Il est vrai que s'il est un grand nombre d'enfans enlevés par ce genre de maladies dans le premier âge, il y en a dix fois autant qui passent une enfance débile et misérable, et sont emportés par les maladies asthéniques; mais la principale cause de cette différence est le manque des moyens de satisfaire aux besoins de la vie. BEDDOES.

lesquelles on était toujours la lancette à la main, comme si elles eussent été inflammatoires, dépendaient plutôt de la pénurie du sang et autres causes de débilité, et qu'on devait les dissiper en restaurant le malade et en rétablissant ses forces, et non pas en l'épuisant de sang et des autres humeurs.

D'abord, je me contentai d'opposer à la Goutte le vin et d'autres boissons fortes analogues, et une nourriture succulente, je veux dire des viandes bién assaisonnées, et je différai l'emploi de remèdes plus puissans. Ayant obtenu de ce régime un étonnant succès, je trouvai dans l'opium cet arcane jusque-là si desiré et tant inespéré, dont j'ai souvent essayé sur d'autres et sur moi-même l'efficacité, pour dissiper les accès toutes les fois qu'ils revenaient, et consolider en même-tems la santé. Il y a près de trois ans accomplis que les accès n'ont reparu (*).

Instruit par des exemples semblables, je découvris que les écoulemens de sang appelés Hé-

(*) Il y en avait sept lorsque Brown donna la traduction de son propre ouvrage en anglais.

morrhagies, ne dépendaient pas de la pléthore ou de la vigueur, mais au contraire de la pénurie du sang, et d'une débilité née de toute autre cause. Il rejetai en conséquence les Hémorrhagies du nombre des maladies sthéniques (*), parmi lesquelles elles étaient placées dans ma première édition, et je les rangeai parmi les asthéniques. Je trouvai que la saignée, les purgations de toute espèce, la diète, le froid, et tous les moyens appelés sédatifs étaient nuisibles, et que le traitement stimulant était seul salutaire; que le vin même et l'eau-de-vie de France, qu'on avait crus si contraires, étaient les plus efficaces de tous les remèdes contre les Hémorrhagies. J'appris par-là que le sang est en défaut dans toutes les maladies où il avait paru être en excès, et qu'à raison du manque de cette humeur et des autres stimulans, la débilité était la cause, et les stimulans à proportion étaient le remède de ces maladies.

Eclairé par le flambeau de la pratique, je

(*) Voyez ce que c'est que les maladies sthéniques, chap. 9, 14, et autres endroits de cet ouvrage.

connus que les Fièvres intermittentes avaient la même cause et exigeaient le même traitement.

Conduit ainsi par la nature pas à pas, et comme par la main dans le vaste cercle des maladies asthéniques, je sentis qu'elles dépendaient toutes de la même cause, savoir, de la débilité; que toutes devaient être dissipées par le même genre de remèdes, les stimulans (*), et qu'elles ne différaient entr'elles dans leur nature et leur traitement que du plus au moins.

Quant aux maladies phlogistiques, dont on n'avait pas non plus connu avant moi le mode de traitement, j'avais déjà compris depuis longtems que l'inflammation n'en était pas la cause, mais l'effet; qu'elles naissaient d'une cause particulière, d'une diathèse préalable, pourvu toutefois qu'elle fût assez forte. J'éprouvai enfin par moi-même que le Catarrhe n'est pas le produit du froid, comme on le pense vulgairement, mais de la chaleur et des autres stimulans con-

(*) Quand j'emploie le mot *stimulant* sans en déterminer plus précisément la signification, j'entends toujours par là un moyen qui incite plus fortement qu'il ne faut dans l'état sain.

nus ; et qu'il se dissipe à la faveur du froid et des autres débilitans. Cette découverte me conduisait à apprécier les symptômes catarrhals dans la Rougeole, où je m'apercevais qu'un grand homme qui avait tant avancé le traitement des maladies phlogistiques, et avait ignoré celui des asthéniques, avait été séduit par les médecins alexipharmaques. Comme ces symptômes constituent le plus dangereux de la maladie, leur véritable traitement ne pouvait pas manquer d'avoir beaucoup d'influence sur celui de toute la maladie. Dès qu'on eut essayé la méthode rafraîchissante et anti-phlogistique, il se trouva quelle était tout aussi convenable à la Rougeole qu'à la Variole. J'éclaircis la cause prochaine des maladies phlogistiques, j'étendis, j'enrichis, je développai leur traitement et le ramenai à un principe sûr. Je distribuai toutes les maladies générales sous deux formes, celle des maladies phlogistiques ou sthéniques, et celle des anti-phlogistiques ou asthéniques. Je démontrai que celles-là consistaient en un excès, celles-ci en un défaut d'incitation ; que les premières se guérissaient par les débilitans, les secondes par les

stimulans ; que les influences nuisibles qui produisaient les unes étaient le reméde des autres, *et vice versâ* ; qu'enfin les moyens curatifs agissaient de la même manière que les puissances qui créent la plus parfaite santé, et qu'il n'y a de différence que du plus au moins. J'étendis cette même doctrine aux plantes. Je proposai un principe que tout éclaircit et confirme. Un art conjectural, rempli d'incohérences, et faux dans presque toutes ses parties, serait-il enfin ramené à une science certaine qui pût être appelée la science de la vie ? « Tous ceux qui ont « étudié ce système avec assez d'application, « ont jusqu'ici répondu à cette question par « l'affirmative ».

ÉLÉMENS DE MÉDECINE.

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de la Médecine et de son objet.

1. La Médecine est une science qui a pour objet de conserver la santé des êtres vivans, de prévenir et de guérir leurs maladies.

2. Cette étude appliquée aux plantes doit être appelée Agriculture.

3. La bonne santé (*secunda valetudo*) est l'exercice agréable, facile et régulier de toutes les fonctions. *Agréable* ne peut se dire des plantes, que par métaphore.

4. La mauvaise santé (*adversa valetudo*), consiste dans l'exercice pénible, difficile, de toutes les fonctions, ou de quelqu'une d'elles, ou enfin dans quelque désordre : elle est relative aux maladies.

5. Les maladies sont communes à toutes les parties du corps, ou bornées à quelque partie. Dans le premier cas elles doivent être appelées générales, dans le second locales.

6. Celles-là sont toujours générales dès le principe ; celles-ci ne le deviennent que dans leur cours, et même rarement. Les premières supposent toujours une opportunité préalable, les dernières jamais. Celles-là sont générales, en conséquence de l'affection du principe vital ; les autres ne le deviennent que d'après une lésion locale. Le traitement des premières est dirigé sur tout l'organisme, celui des dernières sur la partie malade.

7. Sont du domaine du médecin toutes les maladies générales, et toutes celles, qui locales d'abord, et nées d'une affection partielle, s'étendent enfin au reste du corps, en présentant quelque ressemblance avec les maladies générales.

8. *L'opportunité* aux maladies, est cet état du corps, voisin de la maladie, mais qui ne s'écarte pas tellement de la santé qu'il n'y ressemble encore.

9. Ces trois états (3. 4. 8.) composent la vie des animaux : celle des plantes n'en diffère pas ; elle n'est que moins parfaite.

CHAPITRE II.

De l'Incitabilité, des Incitans, et de leur action en général.

10. Dans tous les états de la vie (9.) l'homme et les autres corps vivans diffèrent, soit d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont morts, soit de toute autre matière inanimée, par cette seule propriété : c'est qu'ils sont susceptibles d'être affectés par les choses externes, et par certaines actions qui leur sont propres, de manière à ce que leurs fonctions, attributs essentiels de la vitalité, s'exécutent. Cette faculté s'étend à tout ce qui a vie, et par conséquent appartient aux plantes.

11. Presque toutes les choses externes sont capables d'affecter ainsi les corps vivans : telles sont la chaleur, les alimens (*), le sang, les humeurs qui en sont secrétées et l'air. Il est moins certain que les poisons et les contagions soient dans le même cas.

12. Les fonctions de l'organisme, qui ont le même effet (10.) sont les contractions musculaires, l'action du cerveau dans la pensée et dans les passions. « Elles affectent l'organisme de la même « manière que les choses externes, et sont ainsi

(*) Les alimens solides et liquides et les assaisonnemens.

« excitées par ces dernières et par elles-mêmes.

13. Otez ces influences (10. 11. 12.), la vie cesse inévitablement : elles sont presque seules nécessaires à la vie.

14. La propriété (10.) par laquelle agissent ces deux genres d'influences (13.) s'appellera *Incitabilité*, et elles-mêmes seront nommées *Puissances incitantes*. Par les mots, *Corps* ou *Organisme*, je n'entends pas simplement le corps, abstraction faite, de l'esprit, du cœur ou de l'ame; mais l'ensemble appelé communément *Système*.

15. Les sensations, la locomotion, les opérations intellectuelles et les affections morales sont l'effet commun de toutes les puissances incitantes. Cet effet étant un et identique, l'action de toutes les puissances est donc également une et identique. Les diverses puissances ne peuvent donc avoir une action différente.

16. J'appellerai *Incitation*, l'effet de l'impression des puissances incitantes sur l'incitabilité.

17. Comme quelques-unes de ces puissances agissent par des impulsions manifestes, que le même effet produit par les autres puissances, annonce une même manière d'agir, et que toutes paraissent douées d'une certaine activité, je les appellerai *stimulantes*.

A. » Les stimulans sont généraux ou locaux.

B. « Les stimulans généraux sont les puissances « incitantes, qui agissent sur l'incitabilité, de

« manière à ce qu'il en résulte constamment de « l'incitation dans tout l'organisme.

C. « Les stimulans locaux n'agissent que sur « l'endroit où ils sont immédiatement appliqués, « et n'affectent point le reste de l'organisme, « qu'ils n'aient produit un changement local «.

CHAPITRE III.

Comment agissent les Puissances incitantes. Des divers états de l'Incitation et de l'Incitabilité, et de leurs causes les plus générales. Principes de traitement.

18. On ne sait ce que c'est que l'incitabilité, ni comment elle est affectée par les puissances incitantes (14.); mais quelle que soit cette propriété, l'être qui commence à vivre en est pourvu à certain degré. Son énergie ou sa quantité, varie dans les divers individus; elle varie encore dans le même individu. L'ignorance où nous sommes sur la nature de cette faculté, la pauvreté du langage ordinaire, la nouveauté de cette doctrine m'obligeront de recourir à des locutions particulières. Je dirai communément, que *l'incitabilité abonde, quand on lui applique peu de stimulus; que d'autres fois elle manque, elle est épuisée ou consumée, lorsque le stimulus a été*

trop violent. Ici comme ailleurs, il faut toujours s'en tenir au vrai. Evitons avec soin, puisqu'elles sont à-peu-près incompréhensibles, la dangereuse question des causes, ce serpent venimeux de la philosophie. Qu'on ne croie donc pas que ce que je viens de dire regarde la nature de l'incitabilité; que je prétende décider si s'est une matière, qui, en consequence tantôt augmente et tantôt diminue; ou bien si c'est une faculté inhérente à la matière, et qui tantôt s'exalte et tantôt languisse; ni que je veuille résoudre en aucune manière une question aussi abstruse : ces recherches ont presque toujours fait beaucoup de tort à la science.

19. Comme il existe toujours dans l'état de vie, une certaine quantité d'incitabilité, quelque faible qu'elle soit (10. 13.), et que l'action des puissances incitantes, est toujours plus forte ou plus faible, mais n'est jamais absolument nulle, on doit donc croire que toutes ces puissances jouissent d'une vertu stimulante plus ou moins énergique et qui peut être excessive, médiocre ou trop faible. Une grande quantité de sang stimule trop fortement, et provoque ainsi les maladies qui consistent en un excès de stimulus; mais on conçoit que quoique la pénurie de cette humeur soit débilitante, et produise, comme telle, des maladies de faiblesse, elle n'empêche pas que le sang ne soit encore stimulant; d'au-

tant moins, il est vrai, qu'il est en moindre quantité. Il faut en dire autant de toutes les puissances incitantes, à moins qu'on ne croie pouvoir en excepter les poisons et les principes contagieux. (11.)

20. Mais les poisons, ou ne produisent point les maladies générales dont il est ici question (5.), ou, s'ils les produisent, en déterminant les mêmes effets que les autres puissances (14.), ils sont convaincus d'avoir la même action.

21. Les contagions qui accompagnent les maladies que constitue un excès de stimulus (17.), sont différentes de celles qui accompagnent les maladies contraires (19.). Si les contagions ne produisent pas seules ces deux genres de maladies, et si elles ont besoin pour cela (ce qui est constant) du concours des influences nuisibles ordinaires, dont l'action est également stimulante, l'effet en cela étant le même, il faut nécessairement que la cause, c'est-à-dire le mode d'action des unes et des autres soit aussi le même. Bien plus, je démontrerai par la suite, que les contagions ont moins de pouvoir à cet égard que les influences ordinaires. Un fait qui se rapporte aux précédens, c'est que les remèdes qui guérissent les maladies dépendantes des autres causes excitantes, sont les seuls qui dissipent les maladies causées par les contagions. Enfin la vertu très-débilitante de quelques contagions, n'accuse

pas plus une action différente, que ne le fait une faiblesse égale ou plus grande, née du froid (*).

D. » On pourrait croire que certains alimens, « qui nourissent trop peu, et manifestent en « conséquence des effets nuisibles, de même que « les émétiques, les purgatifs et les passions « dites débilitantes, sont, sous le rapport de « leur manière d'agir, autant d'exceptions aux « puissances directement stimulantes. Ceci me « conduit aux recherches suivantes.

E. « En général, une nourriture purement vé- « gétale est nuisible, chez ceux au moins qui en « prennent habituellement une meilleure. Cette « nourriture nuit par une action débilitante, et « cependant elle doit être considérée comme sti- « mulante, puisqu'elle entretient la vie, miséra- « blement, il est vrai, mais plus long tems, enfin, « que le manque absolu de nourriture. Mais s'il « résulte des maladies asthéniques du régime vé- « gétal, et s'il n'en résulte pas toujours jusqu'à « certain point, du manque de nourriture, cela « dépend d'un changement produit dans le sys- « tème, en vertu duquel la somme totale des « stimulans devient insuffisante pour agir sur « l'incitabilité. Ce qui le prouve, c'est que les

(*) L'homme et les autres animaux à sang chaud ne pourraient pas vivre, au terme de la congélation, dans un milieu aussi dense que l'eau, tandis que les animaux à sang froid y vivent.

« alimens les plus stimulans, perdent une partie
« de leur activité pour celui qui en fait un usage
« habituel, et qu'il est nécessaire de leur en sub-
« stituer d'autres pour produire toujours une
« égale incitation.

F. « L'effet des émétiques et des purgatifs, s'ex-
« plique par la diminution qu'ils produisent dans
« la somme totale de l'incitation. Leur action dé-
« pend d'une certaine affinité que les puissances
« incitantes ont pour l'incitabilité, ou d'une agréa-
« ble sensation. Ce qui prouve clairement, que
« c'est tantôt l'affinité, tantôt le sentiment qui
« sont mis en jeu par ces médicamens, ce sont
« les mauvais effets de choses très-agréables au
« goût, telles que les légumes et autres végétaux,
« et les effets bienfesans de substances très-désa-
« gréables, telles que les diverses préparations
« d'opium. Les premières n'étant point assez sti-
« mulantes, affaiblissent; les dernières agissent
« d'une manière salutaire, en stimulant considé-
« rablement.

G. « Les passions, dites débilitantes, ne sont
« qu'un plus faible degré des passions stimu-
« lantes. La crainte et la tristesse ne sont que
« des degrés plus faibles de confiance et de joie,
« mais point du tout des affections absolument
« différentes. La nouvelle du gain d'une bataille
« cause de la joie; la nouvelle de sa perte cause
« de la peine. L'une et l'autre nouvelle n'excite

« point d'effets opposés, mais seulement diffé-
« rens en intensité. On peut appliquer aux pas-
« sions le même raisonnement qu'à la chaleur (*);
« et en général, tous les corps, qui dans la na-
« ture paraissent être *sédatifs*, ne sont que plus
« faiblement stimulans, et débilitans à propor-
« tion ».

22. Puisque tout dans la vie est le produit des seules puissances incitantes générales (15.), que leur action est stimulante (19. 22.), la vie tout entière en santé ou en maladie, consiste donc dans le stimulus (ou l'action stimulante) et dans le stimulus seulement.

23. L'effet des puissances incitantes (15.), l'incitation, cause prochaine de la vie, est renfermée dans certaines bornes au-delà et en deçà desquelles elle n'existe plus, comme je le dirai bientôt, et elle est proportionnelle à la force du stimulus : modérée, elle donne la santé; trop forte, elle produit les maladies qui résultent d'un excès de stimulus; trop faible, elle cause celles qui consistent dans la débilité. « Comme
« l'incitation est la cause des maladies aussi bien
« que de la santé, ce qui change l'état morbifique
« en un état sain, consiste à diminuer l'inci-
« tation dans les maladies par excès de stimu-

(*) On s'accorde maintenant à regarder le froid comme une simple diminution de la chaleur.

« lus, et à l'augmenter dans les maladies de « faiblesse. Ces deux intentions se nomment « *Indications curatives* ».

24. Tel est le rapport de l'incitabilité (14.) et de l'incitation, que plus les puissances incitantes agissent faiblement, ou plus le stimulus est faible, plus l'incitabilité s'accumule, et au contraire, que plus le stimulus agit fortement, plus l'incitabilité s'épuise. Dans le premier cas, une impression stimulante produira par degrés plus d'effet, elle en produira moins dans le second. Par exemple un enfant ou un homme sobre ont bientôt acquis par un stimulus inaccoutumé, le plus haut degré d'incitation dont ils soient susceptibles. Il en sera tout autrement d'un adulte ou d'un buveur. Mais quoique toutes les puissances incitantes aient ici peu et là trop d'effet, cela revient toujours au même.

25. L'incitation étant le résultat du stimulus des puissances incitantes (13.) et n'ayant pas lieu sans incitabilité (10. 14.), le stimulus et l'incitabilité se trouvent dans la proportion suivante : un stimulus moyen appliqué à une incitabilité médiocre ou demi-consumée, produit la plus grande incitation possible. Celle-ci devient à mesure d'autant moindre que le stimulus est trop fort, ou l'incitabilité trop accumulée. Dè là la vigueur de la jeunesse, la faiblesse de

l'enfance et de la vieillesse ; de là la force que procure, dans tous les tems de la vie, un régime modéré ; de là la faiblesse qui résulte d'un excès en plus ou en moins.

26. D'après cela chaque âge, chaque constitution a sa vigueur quand l'incitation est bien administrée. L'enfance, et la faiblesse qui résulte de l'abondance de l'incitabilité, ne comportent qu'un léger stimulus ; mais elles languissent s'il est trop faible, et s'il est trop fort, il les fatigue. La vieillesse et cette faiblesse qui résulte d'un défaut d'incitabilité, demandent un stimulus considérable ; un trop faible les abat, un trop immodéré les accable. « Dans le dernier cas « l'incitabilité sans laquelle les fonctions ne peu- « vent s'exécuter, n'est pas à un degré suffi- « sant pour leur donner l'énergie convenable ; « dans le premier cas, les stimulus sans lesquels « l'incitabilité ne produit point d'effet, ne sont « pas appliqués dans la mesure nécessaire pour « développer la vigueur ».

De là (26.) vient que plus l'incitabilité est abondante, plus aisément elle est satisfaite ; moins elle comporte de stimulus. Cet état peut être porté au point que le plus léger stimulus éteigne la vie. D'un autre côté, l'incitabilité comporte aussi d'autant moins de stimulus, qu'il a été consumé plus d'incitation ; cet épuisement peut être tel que le moindre stimulus éteigne la vie.

27. Mais il est des bornes déterminées, entre lesquelles ces diverses proportions peuvent varier (23. 26.). Ainsi, comme il a été dit, il est deux termes à l'incitation.

28. L'un est l'épuisement de l'incitabilité par la violence du stimulus. Car toutes les puissances incitantes, peuvent porter la force du stimulus au point qu'il ne s'en ensuive plus d'incitation. Cela vient de ce que le corps n'est plus sensible à l'impression des stimulans, ou en d'autres termes, de ce que l'incitabilité est consumée.

29. La cessation de l'incitation par l'épuisement de l'incitabilité peut être passagère ou permanente : elle peut naître d'un stimulus violent et de peu de durée ou de l'aetion plus longue d'un stimulus plus léger. Cela revient au même ; la briéveté du stimulus est compensée par son intensité, et sa faiblesse par sa durée. Dans le premier cas, il survient une mort prompte ; dans le second, une mort lente, précédée de maladies ; et observât-on la plus juste mesure dans l'incitation, on ne fera que reculer le terme fatal.

30. La débilité qu'entraînent l'ivresse (22.), la débauehe, la sueur, l'exercice, la chaleur soit seule, soit à la suite du froid ; l'épuisement des facultés morales par un violent exercice de la pensée ou du sentiment, enfin le sommeil sont autant de conséquences d'un stimulus de peu de

durée, mais considérable qui épuise l'incitation (18.). La débilité de la vieillesse, la disposition aux maladies, de faiblesse, et ces maladies elles-mêmes sont les suites d'un stimulus plus modéré, mais de plus de durée. La mort est le dernier terme de ces deux états.

31. L'incitabilité épuisée par un stimulus quelconque est rappelée par un autre quel qu'il soit. Si après un repas copieux, on éprouve de la lassitude, et en conséquence de la propension au sommeil, on sera réveillé par une boisson forte. Si cet état va jusqu'à l'assoupissement, il faudra le stimulus diffusible de l'opium (*); si enfin

(*) Quelqu'un ayant entrepris un travail littéraire pour lequel il avait besoin de conserver toute la plénitude de ses facultés intellectuelles durant quarante heures sans interruption, parvint de la manière suivante à se tenir éveillé et dispos pendant tout ce tems là. Après un bon repas il se mit au travail, et but toutes les heures un verre de vin. Au bout de dix heures il prit quelque chose de nourrissant, mais en petite quantité, et entretint encore l'état de veille pendant quelques heures, par le moyen d'un punch médiocrement fort. Lorsqu'enfin il ressentit quelque propension au sommeil, il prit, au lieu de tout autre stimulant, une préparation d'opium, et acheva ainsi son ouvrage en quarante heures. Il lui fallait encore quelques heures pour corriger. Afin de rester suffisamment éveillé, il alla chez son imprimeur, et but avec lui encore un verre de punch. Il fit ainsi succéder les stimulus les uns aux autres : l'exercice de l'esprit au stimulus des alimens, celui du vin à l'exercice

on est accablé, il faudra un stimulant plus puissant et plus diffusible encore, s'il en est. Le voyageur fatigué se sentira prêt à danser au bruit des instrumens, ou à poursuivre une amante fugitive qu'il a encore l'espoir d'atteindre. Celui qu'a fatigué une lecture pénible, sera récréé par une lecture agréable.

32. L'incitabilité épuisée d'abord par le stimulus, ensuite réparée (30.) et consumée de nouveau, est très-difficile à rétablir, par la raison que plus l'action des stimulans a été portée loin, c'est-à-dire, plus on a employé de stimulus (24.), moins il reste d'accès aux stimulans nouveaux par lesquels on voudrait ranimer l'incitation. L'épuisement de l'incitabilité par un stimulant quelconque, tel que le vin, peut entraîner la mort : l'action réunie de plusieurs stimulans, aura bien plus sûrement cet effet.

33. Ce cas est d'autant plus dangereux que la perte de l'incitabilité est enfin irréparable, quand elle a dépassé certaines bornes, parce qu'il n'y a plus de ressource et que rien n'est capable de rétablir désormais une incitation convenable, si ce n'est la puissance même qui l'a détruite ; savoir, l'action déjà trop vive de stimulans, laquelle exclut tout autre stimulus ulté-

de l'esprit, de nouveaux alimens au vin, ensuite du punch, de l'opium, puis encore du punch, et enfin le stimulus de la conversation.

rieur. Soient pour exemples le traitement d'une ivresse légère et celui d'une ivresse profonde.

34. Telle est la nature de cette perte d'incitabilité (33.), qu'elle entraîne promptement la mort, si, par un puissant stimulus, mais moindre que celui qui a causé l'épuisement, on ne s'applique à ranimer la vie, jusqu'à ce que par une gradation ménagée on redescende au stimulus modéré ou un peu plus actif qui convient à la nature. La difficulté du traitement des ivrognes, des gourmands, lorsqu'ils sont malades, démontre assez ce que j'avance. Voilà l'effet de toutes les puissances trop stimulantes.

35. J'appellerai *indirecte* la faiblesse qui résulte de l'épuisement de l'incitabilité par le stimulus (26. 28.), parce qu'elle ne provient pas du défaut, mais de l'excès de stimulus.

36. Dans tout le cours de l'affaiblissement indirect, la première impression de chaque stimulant a toujours à proportion de son intensité et de sa durée, plus d'effet (28.) que celle qui vient après; la seconde, plus que la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui n'est plus incitante (25. 32.), quoique chacune ajoute toujours quelque chose à la précédente (21.).

« Il suit de là qu'avant l'invasion de la fai-« blesse indirecte, ou quand elle ne fait que s'in-« troduire, il faudrait enlever le stimulus qui la « produit, et lui substituer une puissance débili-

« tante.

« tante : ainsi, il faudrait boire de l'eau au lieu « de vin, à la fin d'un repas, et raffraîchir une « personne qui aurait été exposée à une chaleur « excessive (*) ».

37. On retarde les progrès de la faiblesse indirecte (35.) et on la prévient, en diminuant de tems en tems l'incitation, pour augmenter à proportion l'incitabilité, et permettre par là aux stimulans d'agir plus vivement. Tel est l'effet des lotions froides, faites de tems en tems, d'un régime par fois plus frugal, sur-tout après une débauche de table et de toute autre diminution semblable dans l'usage des stimulans.

» H. Si le froid paraît quelquefois stimuler, ce « n'est pas d'une manière directe, mais bien en « diminuant l'excès de la chaleur, et en la rédui- « sant au terme où elle est réellement stimulan- « te (**), ou bien en favorisant l'action de l'air sur

(*) On prescrivit à un convalescent, qui relevait d'une maladie asthénique, l'usage modéré du vin. Un hoquet lui fit connaître qu'il avait employé cet excitant à trop forte dose. Il s'arrêta et finit par boire deux ou trois verres d'eau, ce qui prévint heureusement la foiblesse indirecte à laquelle il était entraîné.

(**) Le principe sur lequel repose l'action du bain froid n'a jamais été compris, et on a toujours parlé et agi à l'aveugle à cet égard. Soient 40° le terme moyen de l'incitation et le point qui répond à la santé parfaite (Voyez la table de Lynch à la fin de l'ouvrage), et 70° le summum de l'excès que l'énergie-vitale peut éprouver : le bain froid

« le corps, ou en accumulant l'incitabilité qu'é-
« puisait un stimulus immodéré, et en ajoutant
« ainsi à l'activité des puissances incitantes, qui
« n'agissaient plus que faiblement. La zone tor-
« ride, où on peut à peine se procurer un froid
« réel, l'emploi des refrigérans dans les fièvres,
« le relâchement du scrotum par la chaleur, et
« son resserrement par le froid, nous présentent
« des exemples de la manière d'agir de ce der-
« nier en pareil cas. Cet effet du froid va même
« si loin, qu'il est des maladies sthéniques, qui
« naissent plus sûrement du froid, qui précède
« la chaleur, lui succède ou alterne avec elle,
« que de la chaleur seule. Si les autres influences
« débilitantes, sont quelquefois utiles, c'est en
« agissant de même que le froid ».

ne doit être employé que dans tous les degrés intermédiaires à ces deux points. Dans les dix derniers degrés supérieurs de l'échelle, qui comprennent la faiblesse indirecte, non plus que dans tous les degrés inférieurs au quarantième et jusqu'à zéro, intervalle qui renferme la faiblesse directe, le bain froid ne convient en aucune manière, à raison de sa vertu débilitante, non plus qu'aucune autre puissance analogue. Il règne une erreur parmi les écrivains systèmatiques; c'est que le froid est utile dans les fièvres et autres maladies des climats chauds. Il n'existe point de froid réel dans ces contrées : tout ce qu'on peut faire, c'est de diminuer l'excès de chaleur qui menace constamment de passer de la mesure où elle est stimulante et excitante à celle où l'excès de son stimulus détruit toute incitation et ne laisse plus que la faiblesse indirecte.

38. Le second terme de l'incitation (26.), est celui où les puissances incitantes trop peu actives, sont incapables de stimuler. Cet état né du défaut de stimulus et d'une incitabilité excessive, doit être, sur-tout dans la pratique, bien distingué de celui, qui suppose au contraire un excès de stimulus et un manque d'incitabilité. Toutes les puissances incitantes (10. 11. 12. 13.) peuvent fournir assez peu de stimulus pour produire cet effet. Tout concourt donc à démontrer et à confirmer cette vérité.

39. L'incitabilité est ici en excès, parce qu'à défaut de stimulus, elle n'est plus consumée (24. 25. 37.). Ainsi dans une lotion à froid (36.), le stimulus du calorique, et par conséquent la somme des stimulans venant à diminuer, l'incitation diminue, et l'incitabilité moins consumée par les stimulans (25.) augmente (*). C'est ce qui

(*) L'accumulation, l'augmentation ou la surabondance de l'incitabilité, de quelque manière qu'on veuille dire, n'est pas la conséquence d'une action directe et positive, mais au contraire d'un manque d'action (Voyez la table de Lynch, à la fin de l'ouvrage.). L'incitation et l'incitabilité ont un mode inverse d'accroissement. Plus on consume d'incitabilité par l'usage des puissances incitantes, plus l'incitation augmente jusqu'à un certain point. Au contraire, plus on diminue la somme des puissances incitantes, plus l'incitabilité augmente et plus l'incitation diminue. Mais comme la vie consiste dans l'incitation, et que celle-ci est le produit de l'action des incitans, il s'ensuit que la mort

arrive chez ceux qui sont refroidis de toute autre manière, chez les affamés et les buveurs d'eau, chez les personnes épuisées par des évacuations quelconques, privées de tout exercice de l'esprit et du corps, ou découragées.

» La privation d'un stimulus quelconque, en-
« traînera d'autant plutôt la faiblesse directe,
« qu'on a coutume d'user plus largement du sti-
« mulant (*). Nous en trouvons des exemples
« dans la goutte et dans d'autres maladies, qui,
« dans les mêmes circonstances, attaquent cer-
« taines personnes et épargnent les autres (**) «.

peut résulter de l'action négative des puissances incitantes, ou plutôt du manque, de la privation de ces mêmes puissances.

(*) Les personnes habituées au vin et aux nourritures animales bien assaisonnées supportent, par exemple, beaucoup plus difficilement l'usage de l'eau en boisson et la diète végétale que celles qui ont vécu plus frugalement. Les Anglais ne vivraient pas long-tems au régime des Indiens. Les personnes de certaine condition ne pourraient jamais, avec la nourriture d'un journalier, soutenir son travail.

(**) Les nourritures végétales, les fruits, les racines rafraîchissantes, par exemple, le concombre, les melons, les boissons acides, et maintes autres substances trop peu stimulantes, produiront un accès de goutte chez beaucoup de personnes, tandis qu'elles seront un aliment innocent, ou qu'elles n'auront pas du moins les mêmes inconvéniens pour les personnes qui ne sont point disposées à cette maladie. On peut en dire à-peu-près de même de la plupart des maladies.

40. Le décroissement de l'incitation, proportionnel à l'accroissement de l'incitabilité (24.), va constamment jusqu'à la mort. Tout le prouve : les effets du froid, de la faim, du repos (36.), des peines d'esprit, de la déperdition des humeurs ; effets qui portés à certain degré, mènent tous rapidement à la mort.

41. Tout stimulus qui vient à manquer et à laisser accumuler à proportion l'incitabilité peut être souvent compensé avec beaucoup d'avantage, et pour un certain tems, par tout autre stimulus (31.). Un homme qui n'a point assez dîné, se trouve suffisamment stimulé par une nouvelle agréable. Celui qui faute d'exercice du corps ou de l'esprit pendant le jour, passerait la nuit dans l'insomnie, dormira au moyen d'une boisson forte. A défaut de celle-ci, l'opium y suppléera. Bacchus rend supportable la plus sévère continence, et les faveurs de Vénus tiennent lieu des plaisirs de Bacchus. L'usage des uns dissipe la langueur qui naît de la privation des autres. Il faut en dire autant de l'usage de certains stimulus, dont le goût est bien moins naturel que factice. Celui qui manque de tabac et qui a habitude d'en prendre par le nez, peut se satisfaire en en mâchant, et s'il n'en a point à mâcher, la fumée de cette substance répandue dans la bouche, dissipera la langueur qui naît de sa privation. Bien plus, certaines fonctions se trou-

vant lésées pour quelque tems, et ne permettant plus d'accès à certains stimulus habituels et naturels, on peut leur en substituer d'autres, qui sans jouir au même degré de ces avantages, peuvent entretenir la vie, jusqu'à ce que les fonctions lésées et l'appétit pour les stimulus naturels soient rétablis, et que, ces derniers entretenant la vigueur comme à l'ordinaire, la santé soit par-là consolidée.

42. Comme l'incitabilité ainsi accumulée (41.) à raison du manque d'un stimulus quelconque, peut être consumée par tous ses degrés, de la plus petite quantité à la plus grande, jusqu'à un point déterminé, par tout autre stimulus, puis par un autre encore, de manière à écarter d'abord le danger, jusqu'à ce qu'on puisse réduire cette faculté à la mesure qui convient à l'état de santé; de même plus l'incitabilité abonde, c'est-à-dire que plus la soustraction des stimulus a été considérable, ou que plus il en manque des plus puissans, moins il y a de ressource pour ramener l'incitabilité à ce terme moyen, qui constitue la force de la vie; la débilité peut aller si loin, et l'incitabilité s'accumuler au point que l'incitation soit désormais irréparable (33.). Il n'est aucune puissance débilitante, dont l'action ne confirme et n'éclaire cette théorie, comme on peut l'observer dans les effets du froid, de la faim, de la soif, ainsi que dans les fièvres.

43. Cette surabondance d'incitabilité, entraîne si promptement la mort, que le seul moyen de rétablir la santé, est d'attaquer d'abord l'incitabilité par des stimulans extrêmement légers, et à peine supérieurs à ceux qui ont produit cette accumulation; puis après en avoir consumé une petite partie, d'user de moyens un peu plus forts, qu'on augmente ainsi graduellement à mesure que l'incitabilité diminue, de manière à lui ôter peu-à-peu tout ce qu'elle a de trop, jusqu'à ce qu'enfin on arrive au terme moyen qui fait la santé. Cet état est tout-à-fait opposé à la faiblesse qui résulte de l'épuisement de l'incitabilité (32. 33. 34.), et au danger mortel qui l'accompagne (*). Ainsi on ne doit pas d'abord gorger d'alimens celui qui est tourmenté par la faim, ni de boissons, celui qui lutte depuis long-tems contre la soif; mais on doit les satisfaire petit à petit et par degrés. Celui qui est engourdi par le froid doit être réchauffé peu à peu. C'est avec les mêmes ménagemens qu'on doit annoncer une nouvelle agréable à celui qui est plongé dans une tristesse profonde. C'est ainsi

(*) Un exemple de l'épuisement de l'incitabilité est la débilité qui naît de l'ivresse; un exemple d'accumulation de l'incitabilité est la débilité d'un buveur d'eau-de-vie le lendemain d'une débauche, à la suite de laquelle les mains lui tremblent, jusqu'à ce qu'il se soit raffermi par son confortatif favori.

qu'il fallait annoncer à sa mère le sort de ce Romain qui avait survécu à la défaite de Cannes : lui présenter d'abord cette nouvelle comme un bruit vague, ensuite plus certain, enfin, comme un fait indubitable, après avoir encore réconforté cette femme par d'autres stimulans et l'avoir ranimée par quelques verres de Falerne. Il faut employer plus de stimulus au commencement d'une fièvre qu'à la fin ; dans une fièvre légère, que dans une plus grave ; plus dans les maladies où les forces sont peu affaiblies, que dans les fièvres ; mais commencer et procéder toujours comme je viens de le dire.

44. Car puisque toute la vie réside dans le stimulus (22.), et que c'est également du manque et de l'excès de celui-ci que résultent les maladies à proportion des deux genres de vices (23.), le traitement doit être relatif à l'étendue de l'aberration que le stimulus éprouve ; et une grande débilité, ou, ce qui revient au même, une incitabilité très-abondante (25. 26.), exige durant tout le traitement une somme considérable de stimulans, mais d'autant moindre en tout tems, que l'incitabilité est plus abondante.

45. J'appellerai directe, la débilité due au défaut de stimulus, parce qu'elle ne provient d'aucune influence positive, mais du manque des chose snécessaires à l'entretien de la vie. (35.)

46. Dans tout le cours de l'affaiblissement di-

rect, le manque de chaque stimulus étant augmenté par un manque plus essentiel et celui-ci par un plus important encore, la débilité va croissant et peut enfin arriver au point qu'il ne se développe plus d'incitation. Il ne faut donc jamais diminuer l'incitation (36.) et augmenter la débilité, afin que l'incitabilité étant ainsi accumulée, un nouveau stimulant agisse avec d'autant plus d'énergie (25.); car toutes les fois qu'on en agit ainsi, on aggrave l'état morbifique, et si la faiblesse est considérable, il est à craindre qu'en l'augmentant encore on ne détermine la mort au lieu de ranimer les forces: et même dans une faiblesse médiocre, l'incitation perd plus à l'augmentation de l'incitabilité qu'elle ne gagne à l'augmentation du stimulus, à cause du peu de stimulus que permet l'excès d'incitabilité. Tandis qu'on peut créer à son gré une débilité considérable, l'incitation qui doit résulter du stimulus subséquent, est renfermée dans des bornes étroites: je citerai pour exemple les lotions froides dans l'hydropisie, dans la goutte, dans les fièvres (*),

(*) L'auteur n'entend par-là que les maladies de ce nom qui dépendent d'une débilité manifeste, et nullement celles que l'on a si mal-à-propos appelées ainsi, et qui proviennent de causes tout opposées. Nous avons, pour exemple des premières, toutes les fièvres intermittentes et rémittentes, le synochus (*fièvre putride* ou adynamique), le typhus (*fièvre nerveuse ou maligne*, ou ataxique), la peste même,

chez ceux qui sont déjà refroidis, et dans tous les genres de débilité. Qui oserait en cherchant à dissiper la faim, le chagrin, la faiblesse d'esprit, la langueur qui naît de l'inaction et la pénurie du sang, qui oserait, dis-je, ajouter à la faiblesse directe qui a lieu dans tous ces cas, pour retirer quelque fruit du plus léger stimulus (25. 26.) dans le traitement? L'accumulation de l'incitabilité, n'est *indiquée* qu e dans la faiblesse indirecte (38.).

47. De même donc qu'on ne doit jamais ajouter à la faiblesse directe, qui existe déjà, dans le vain espoir d'ajouter à l'activité des stimulans (46.), on ne doit pas ajouter non plus la faiblesse directe à l'indirecte.

CHAPITRE IV.

Du siége et des effets de l'incitabilité.

48. Le siége de l'incitabilité dans le corps vivant, est la moëlle nerveuse et le tissu musculaire. Je comprends cet ensemble sous le nom de

et autres maladies qui n'ont jamais été considérées comme fièvres. Du second genre sont la synoque (*fièvre inflammatoire simple*), et les diverses maladies de même nature qui sont accompagnées d'inflammation locale à la gorge, au poumon, et dans diverses parties externes.

système nerveux. L'incitabilité qui y réside n'est pas différente dans les diverses parties de ce système, ni composée ; c'est une propriété une et indivisible dans tout l'organisme. C'est ce que prouve la production soudaine et sans aucune succession, du sentiment, du mouvement, des idées et des affections morales (15.) par les puissances incitantes (*).

I. » Aucune puissance incitante ne peut être ap-
« pliquée en même tems à toutes les parties du
« système nerveux ; l'une agit sur une partie,
« l'autre sur une autre, de manière, cependant,
« que chaque puissance affecte à l'instant l'inci-
« tabilité générale «.

49. Chacune de ces puissances affecte toujours

(*) Si une petite prise d'opium, ou une plus forte dose d'un spiritueux quelconque, reçus dans l'estomac, peuvent calmer tout-à-coup une douleur vive dans une partie si éloignée de celle où le remède a été immédiatement appliqué, et même peuvent la dissiper tout-à-fait en peu de tems, comment expliquer cet effet autrement que par le principe ci-dessus? Qui voudrait accorder que le remède est porté par les vaisseaux dans la partie souffrante, et pourrait-on admettre les diverses autres hypothèses par lesquelles on a cherché à expliquer ce phénomène? Mais on demande pourquoi l'opium calme la goutte à l'estomac, surface externe, et en même tems aux extrémités les plus éloignées. La réponse est simple et naturelle : c'est que la propriété du corps vivant sur laquelle et par laquelle l'opium agit est partout une et identique.

davantage quelque partie, et ces diverses puissances agissent plus vivement sur telle partie différente que sur toute autre. La partie la plus affectée, est communément celle à laquelle la puissance incitante est appliquée directement. A son tour l'affection répandue partout, disseminée dans tout l'organisme, surpasse infiniment l'affection locale.

K. » En outre l'action des puissances incitantes, « se dirige encore plus particulièrement sur un « organe, selon la disposition de ce dernier; de « sorte que plus une partie est douée naturellement d'incitabilité, ou plus elle a de vie ou de « sensibilité, plus elle éprouve d'impression de « la part d'un stimulant, quel que soit le degré « de son énergie, trop grande ou trop faible. « Ainsi le cerveau et le canal intestinal parmi « les parties internes, le dessous des ongles parmi les parties externes, sont plus vivement « affectés que les autres, parce qu'ils jouissent « d'une incitabilité plus considérable. Cependant « l'incitation est encore très-faible dans une seule « partie au prix de celle qui est répandue dans « tout l'organisme «.

50. Vous estimerez le degré d'intensité relative de l'affection locale principale et de celle du reste du corps, en comparant la première, avec autant d'affections plus légères réunies, qu'il y a de parties semblables dans le reste du corps.

Que l'affection principale (*) soit comme 6, et l'affection moindre de chaque partie comme 3, le nombre des parties légèrement affectées comme 1000. L'affection partielle sera avec l'affection du reste du corps, dans le rapport de 6 à 3000. Les causes excitantes qui agissent toujours sur tout le corps (**), et les remèdes qui en détruisent les effets dans tout l'organisme (***), confirment

(*) Comme, par exemple, l'inflammation des poumons dans la péripneumonie, l'inflammation du pied dans la goutte, l'épanchement de sérosité dans une cavité générale ou particulière, dans l'hydropisie.

(**) Les puissances nuisibles qui produisent la péripneumonie ou l'inflammation des poumons, sont les excès dans le boire et le manger, une chaleur forte, ou des alternatives de froid et de chaud, une trop grande quantité de sang à raison du manque d'exercice, le mouvement de cette humeur augmenté par un travail immodéré. L'action d'une seule de ces puissances, ou de toutes ensemble, doit affecter aussi bien toute autre partie de l'organisme que la portion pulmonaire du système vasculaire externe; en conséquence, le changement morbifique peut bien ne pas se borner au poumon, mais doit s'étendre à tout le reste du corps. Qu'on me cite une seule puissance nuisible dont on ait jamais parlé ou qu'on ait jamais observée, qui, sans affecter tout l'organisme, puisse pénétrer dans la profondeur du poumon et y occasionner une inflammation, et j'abandonne ce système.

(***) Je défie qu'on me cite un seul moyen qui, par une action bornée aux poumons, guérisse la péripneumonie.

l'exactitude d'un pareil calcul dans toute maladie générale (*).

51. C'est ainsi que la chaleur agit sur la surface du corps, que les alimens agissent sur l'estomac et sur le reste du canal alimentaire, le sang et toutes les autres humeurs sur leurs vaisseaux, le travail et le repos sur les fibres musculaires et les vaisseaux, la pensée et les affections morales sur le cerveau, plus vivement que sur toute autre partie semblable. Tout prouve qu'il en est ainsi dans les corps vivans.

52. L'accroissement partiel de l'incitation est indiqué par la sueur, qui, dans l'état de santé découle d'abord du front, quand on se livre à quelqu'exercice, par la suppression de la transpiration; il est indiqué dans les maladies, par l'inflammation ou par toute autre affection analogue, par le mal de tète et par le délire. La dimi-

(*) Une blessure faite aux poumons peut bien, entre autres effets, y produire une inflammation; mais ce n'est pas là une péripneumonie ou une maladie générale: ce n'est qu'une affection locale née d'une lésion locale, et qui pourrait guérir par des remèdes locaux si l'application en était possible. On a communément confondu jusqu'ici les maladies locales avec les générales. Cette erreur qui s'est glissée en médecine mérite bien d'être relevée. La lésion dont je viens de parler est aussi peu une péripneumonie, qu'une inflammation du pied résultant d'une contusion n'est la goutte, ou que le gonflement des pieds chez une femme grosse n'est une hydropisie.

nution de l'incitation est prouvée par une transpiration excessive, sur-tout par une sueur froide et visqueuse, qui survient sans travail et sans chaleur préalable ; par une augmentation excessive des autres excrétions ; par le spasme, les convulsions, la paralysie de quelque partie ; par l'imbécillité ou le trouble des idées et par le délire.

53. Comme l'action des puissances générales, trop, trop peu ou convenablement incitantes, se dirige quelque peu davantage sur une partie que sur toutes les autres (49. 53.), il faut nécessairement que cette même action soit de part et d'autre du même genre, et qu'elle soit dans la partie éminemment affectée, comme dans toutes les autres, en excès ou en défaut, ou dans la mesure convenable, mais jamais en un état opposé dans la partie et dans le reste du corps. Car les puissances incitantes étant les mêmes, et l'incitabilité étant partout la même, c'est-à-dire que toute la cause étant identique, il est impossible que l'effet ne le soit pas aussi. L'incitation ne peut donc jamais être augmentée dans une partie, tandis qu'elle est diminuée dans toutes les autres, ni diminuée dans un organe et augmentée en même tems dans le reste du corps. Il n'y a ici de différence que dans le degré ; et d'une seule et même cause, il ne peut résulter des effets différens.

L. » Car quoique quelques parties (comme par « exemple l'estomac) (*), à cause de leur grande « sensibilité, ou de l'énergie des puissances dé- « bilitantes ou stimulantes qui sont plus immé- « diatement dirigées sur elles, tombent plutôt « dans la faiblesse directe ou indirecte, ou bien « passent plutôt à un haut degré d'incitation que « les autres parties; celles-ci et par conséquent « leurs fonctions, sont bientôt entraînées dans « le même état. Ainsi, le dégoût, le vomisse- « ment, la diarrhée et autres symptômes ana- « logues, que l'opium et les boissons fortes pro- « duisent, ainsi que les mêmes accidens et la « goutte, la colique, les tranchées, etc., occa- « sionnées par l'abstinence, ou par l'usage de « l'eau en boisson; et d'un autre côté, l'appétit « et la guérison de tous les dérangemens d'esto- « mac et des intestins, que l'on obtient par l'u- « sage convenable des boissons, des nourritures « et des stimulans diffusibles, tous ces change- « mens, dis-je, sont bientôt suivis d'un état « analogue dans tout le système : c'est la faiblesse « indirecte dans le premier cas, la faiblesse di- « recte dans le second, et la santé générale dans « le troisième «.

(*) C'est par les mêmes raisons, je veux dire à cause de l'excessive sensibilité des organes de la génération, que le vin et autres boissons fortes produisent plutôt la faiblesse indirecte dans ces parties que dans les autres.

54. Il

54. Il n'existe donc pas d'affection générale (5. 6.) qui ait son siége dans une partie séparément. Toute affection générale occupe tout l'organisme, parce que l'incitabilité tout entière est affectée partout, quoique d'une manière inégale.

55. L'affection principale (49. 55.) n'est pas non plus une affection primitive, qui d'abord locale, se répande ensuite par le reste du corps; car dès que l'incitabilité est affectée quelque part, elle l'est partout au même instant; parce qu'elle est une et indivisible. (47).

Ces deux vérités sont confirmées par l'action de toute puissance incitante qui met en jeu tout l'organisme, aussitôt qu'une partie quelconque : elles sont confirmées par les affections morbifiques générales, qui se déclarent dans tout l'organisme, aussitôt et presque toujours plutôt que dans aucune partie (*).

56. Dans une maladie générale, toute affection locale doit être considérée, quelque redoutable qu'elle soit d'ailleurs, comme une partie

(*) La douleur thorachique, qui, dans la Péripneumonie, est le signe de l'inflammation interne, ne se déclare point aussitôt que la maladie générale; et dans plus de cinquante cas sur cent où je l'observai très-exactement, la douleur ne parut qu'un, deux ou trois jours après l'affection générale. De même, dans la Goutte, la douleur n'est pas le premier symptôme de la maladie.

de la première ; et les remèdes doivent être dirigés, non sur la partie principalement affectée, mais sur tout l'organisme (50) (*).

CHAPITRE V.

De la contraction et de ses effets.

57. La contractilité pleine et puissante dont les fibres musculaires sont douées, est proportionnelle à l'incitation dont elle dépend (15.) (**). Tout dans les phénomènes de la santé et de la maladie, tout dans l'action des puissances incitantes et des remèdes le prouve. La force et la facilité du mouvement sont la même chose. Il faut juger d'après des faits certains, et non d'après des apparences. Le Tremblement, les Convulsions et toute espèce d'affection comprise sous ce dernier terme, doivent donc être rap-

(*) Si l'affection locale est externe, et par conséquent accessible aux remèdes, il est utile de joindre le traitement local ou externe au traitement général ou interne, parce qu'ils se prêtent un mutuel appui. L'application à l'extérieur de linges trempés dans une préparation d'Opium soutient l'action du même remède pris à l'intérieur : mais encore cet effet auxiliaire n'a lieu que par une action exercée sur tout l'organisme.

(**) Il a déja été démontré que toutes les fonctions, et par conséquent la contraction, dépendaient de l'incitation.

portés à la débilité (52.). La puissance excitante nuisible, est ici un stimulus plus vif qu'à l'ordinaire pour la partie.

58. Je ne fais pas d'exception à raison de la violence de la contraction qui constitue le Spasme. C'est un mouvement continu et défectueux, plutôt qu'une action forte et régulière. En tant qu'il forme une contraction considérable, le Spasme dépend du stimulus local de la distension, ou de tout autre stimulus analogue ; il consiste dans une diminution de l'incitation ; il est dépourvu d'énergie, et se dissipe par les stimulans. Voilà ce que c'est que le Spasme et quel en est le mode. L'apparence que présentent les symptômes est toujours trompeuse, et l'on ne doit jamais juger d'après eux.

59. La force s'unissant à l'étendue de la contraction (57. 58.), lorsque celle-ci est franche, il est bien constant, et bien certain d'après cela que la densité des fibres contractiles considérées comme solide simple, suit toujours la mesure exacte de leur contraction.

60. On conviendra donc également que l'incitation est la cause de la densité. L'incitation, en augmentant elle-même, augmente donc à proportion la densité. On peut observer le rapport de l'une et de l'autre dans tous leurs degrés intermédiaires, depuis la force et la densité qui lui correspond dans un accès de fureur, jusqu'à

la débilité et la laxité corrélatives qui ont lieu à l'article de la mort, à l'instant même de la mort ou après. La faiblesse des fibres mortes, et la force des fibres vivantes (et il est constant que l'incitation est la seule cause de cette différence) prouvent invinciblement ce que j'avance (*).

61. De-la vient que la cavité des vaisseaux diminue dans tout leur trajet par tout le corps dans l'état de vigueur, et qu'ils s'agrandissent dans la débilité. Voilà la véritable cause de la diminution qu'éprouve la transpiration, « et ce « n'est point la constriction ou le spasme pro- « duit par le froid ».

CHAPITRE VI.

Forme des maladies et des opportunités.

62. L'incitation, produit de l'action des puissances incitantes, constitue la santé quand elle

(*) Haller et d'autres firent des expériences pour déterminer comparativement la force des fibres musculaires. Ils prenaient pour mesure la plus ou moins grande facilité avec laquelle elles étaient déchirées par les poids qu'on y suspendait. Mais la force avec laquelle un corps résiste à l'effort qui tend à le rompre est sa densité. Ces expériences montraient seulement que les fibres sont dans le corps vivant incomparablement plus fortes que dans le corps mort.

est dans un degré convenable, et crée les maladies et préalablement l'opportunité aux maladies (23), quand elle est en excès ou en défaut. Elle est dans les corps vivans l'unique source de la vie, de la santé et de la maladie. Car l'état des solides simples et des humeurs est toujours conséquent à celui de la santé, créé et déterminé par l'incitation (*).

« La cause première de la formation des solides et le seul moyen qui les entretienne par la suite est l'incitation. C'est par l'influence de l'incitation que les solides vivans forment le sang de matières étrangères reçues dans l'organisme, qu'ils entretiennent le mouvement de ce liquide, opèrent sa composition, en secrètent et excrétent divers fluides ; qu'ils en absorbent d'autres, les font circuler et les expulsent ensuite. C'est l'incitation qui, dans ses divers degrés, produit la santé, les maladies et la guérison. Elle préside aux maladies générales aussi bien qu'aux maladies locales. Aucune maladie ne dépend du vice primitif des solides ni des fluides, mais seulement de la diminution ou de l'accroissement de l'incitation. Le traitement ne doit donc pas être dirigé contre l'état des solides ou des fluides;

(*) Cette proposition renverse tous les systèmes de médecine qu'on a jamais pu élever.

« mais il doit se borner simplement à augmen-
« ter ou à diminuer l'incitation ».

63. Je ne parle point des affections locales, ou des maladies organiques : il ne s'agit ici que de l'état général du corps (56).

64. Ainsi l'action de toutes les puissances qui est toujours stimulante (19.), et par conséquent incitante (19), « l'activité et l'énergie des fonc-
« tions toujours proportionnées à la force des
« puissances incitantes (15. 16.) », l'effet de tous les moyens curatifs, qui pour rétablir la santé opposent un défaut de stimulus à un excès de stimulus, et réciproquement, prouvent que l'incitation régit la vie tout entière (62. 63.).

65. Je dis plus, il est pleinement démontré que l'état de santé et celui de maladie ne sont pas différens, par cela même que les puissances qui produisent et détruisent l'un et l'autre ont une même action (62.).

66. Les maladies générales nées d'une incitation immodérée, je les nomme *sthéniques* (*); celles qui naissent d'une incitation trop-faible,

(*) Ces maladies portaient le nom de *phlogistiques* ou *inflammatoires*. Cette dénomination métaphorique est fondée sur une idée fausse, et suppose du feu et de la flamme ; elle ne présente pas une distinction assez tranchée entre les maladies sthéniques et les maladies opposées ; enfin elle devient ridicule si on l'applique aux plantes dont les maladies sont comprises dans cette doctrine.

s'appelleront *asthéniques*. De-là deux formes de maladies; l'une et l'autre est toujours précédée d'opportunité (8.).

67. L'origine que j'ai assignée aux maladies et aux opportunités générales est la seule et la vraie, puisque les mêmes puissances qui créent toute espèce de maladie et d'opportunité, en déterminent aussi la forme; puisque les mêmes secours qui remedient à telle maladie ou à telle opportunité, remédient également à toutes les maladies et à toutes les opportunités de la même forme (*). L'état intermédiaire aux maladies et

(*) Les mêmes puissances nuisibles produisent, et les mêmes moyens guérissent aussi bien le Catarrhe que la Péripneumonie, maladies qui ne diffèrent que par l'intensité. L'excès dans l'usage des stimulans les produit; et tout ce qui diminue cet excès les guérit. Les évacuations, le froid, l'inanition en sont le remède, avec cette différence qu'il en est plus besoin pour la guérison de la Péripneumonie que pour celle du Catarrhe. Les puissances nuisibles qui produisent l'Indigestion et la Fièvre (intermittente) sont aussi identiques, savoir débilitantes; et ces deux maladies guérissent par les stimulans. Seulement, il ne faut contre l'Indigestion que des moyens aussi faibles que les causes qui l'ont produite, tandis que la Fièvre exige les stimulans les plus diffusibles. Les stimulans sont, dans tel ou tel degré, appropriés à la guérison des maladies asthéniques, tandis que les évacuans et autres débilitans à différens degrés guérissent toutes les maladies sthéniques. Ne devrait-on pas savoir cela depuis long-tems?

aux opportunités opposées (66. 67.) et qui n'incline d'aucun côté, est la santé parfaite (*).

68. Les puissances incitantes qui produisent l'opportunité aux maladies sthéniques, où ces maladies elles-mêmes doivent s'appeler *sthéniques* ou proprement *stimulantes*; celles qui prédisposent aux maladies asthéniques, ou les déterminent, seront nommées *asthéniques*, *anti-sthéniques ou débilitantes.* J'appellerai *diathèse sthénique*, cet état du corps, d'où résultent les maladies du premier genre ou leur opportunité; et *anti-sthénique ou asthénique*, *la diathèse* qui donne lieu aux maladies de la seconde forme et à l'opportunité qui leur est propre. L'une et l'autre diathèse est commune à l'opportunité et à la maladie; elle ne varie que par le degré. Distinguons sous le titre *d'excitantes nuisibles*, les puissances qui portent ces diathèses jusqu'au mode de maladie. « Enfin il faut nommer Pyrexies « (et non pas fièvres) les maladies sthéniques, « dans lesquelles le pouls est extraordinairement « affecté, pour les distinguer des maladies as- « théniques, dans lesquelles le pouls est égale- « ment affecté, et auxquelles le nom de fièvre « convient proprement ».

(*) Voyez la table de Lynch, à la fin de l'ouvrage.

CHAPITRE VII.

Effets des deux diathèses et de la plus parfaite santé.

69. L'effet commun aux puissances excitantes sthéniques sur les fonctions, est d'en augmenter d'abord, puis d'en diminuer en partie l'activité, sans les affaiblir jamais (*), et en partie de les troubler. Les puissances asthéniques (68.) ont toujours pour effet de diminuer l'action des organes, quoiqu'elles paraissent l'augmenter quelquefois (**).

70. Si on se maintenait toujours dans une juste incitation, on jouirait d'une santé constante. Mais deux choses s'y opposent : car tel est le pouvoir de la diathèse sthénique, que con-

(*) L'impossibilité d'exercer le mouvement volontaire dans la Péripneumonie n'est aucunement l'effet de la faiblesse, et par deux bonnes raisons : parce que cette impotence n'est pas produite par d'autres puissances que celles qui créent les autres symptômes, et parce que les mêmes moyens dissipent tout à la fois cette impotence et les autres symptômes.

(**) Le Spasme et les Convulsions, qu'on fait dériver ordinairement de l'influx nerveux augmenté, sont occasionnés par les mêmes puissances, et guéris par les mêmes moyens que les autres symptômes.

sumant trop tôt la somme d'incitabilité, dont nous sommes pourvus en commençant à vivre, elle abrège souvent la vie par le moyen des maladies qu'elle cause, et entraîne, selon le degré où elle est portée, une mort plus ou moins prompte. Première cause de mortalité.

71. A son tour, la diathèse asthénique est nuisible en ce qu'elle ne fournit pas la mesure d'incitation nécessaire à la vie, et qu'elle rapproche ainsi de l'état de mort : seconde porte ouverte aux mortels pour sortir de la vie. Mais en outre, ces maladies et la mort sont les suites de la vicissitude des diathèses. Une diathèse peut être convertie en l'autre par l'effet des puissances excitantes de cette dernière, employées immodérément comme moyens curatifs, soit par hasard, soit par imprudence, soit à dessein : ensuite par l'emploi de moyens contraires, elle peut être ramenée au point d'où elle était partie. On verra que cette observation est de la plus grande importance dans le traitement des opportunités, ainsi que des maladies : j'exposerai par la suite tout ce qu'il y a de plus propre à la mettre dans tout son jour. L'Hydro-thorax, consécutif à la Péripneumonie, éclaire la conversion de la diathèse sthénique, en asthénique ; d'un autre côté, l'usage immodéré des stimulans, peut rendre inflammatoire, une affection asthénique ; comme on voit une Toux violente, un Catarrhe,

une Esquinancie tonsillaire, résulter d'un traitement approprié, mais trop actif de la Goutte.

G. » Quoique l'incitation régisse et détermine « tous les phénomènes de la vie, cependant les « symptômes des maladies que produit un excès « ou un défaut d'incitation, ne sont pas capa- « bles de conduire, par eux-mêmes, à aucun ju- « gement exact sur la nature de ces mêmes ma- « ladies. Au contraire, leur apparence trom- « peuse a été la source d'une infinité d'erreurs «.

72. D'après tout ce que j'ai dit jusqu'ici, il est constant que la vie est un état forcé; qu'à chaque instant, tous les êtres vivans tendent à leur destruction; qu'ils ne s'en garantissent qu'avec peine, pour peu de tems et par le secours de puissances étrangères, et qu'enfin ils meurent en succombant à une fatale nécessité

CHAPITRE VIII.

De l'opportunité.

73. L'opportunité (8.) est un état intermédiaire à la santé parfaite et à la maladie (*); elle est produite par les mêmes causes, mais moins fortes et de moindre durée que celles qui

(*) Voyez la table de Lynch.

créent la maladie. Les puissances productrices de l'opportunité et de la maladie doivent être nommées *excitantes nuisibles*, pour les distinguer mieux de celles qui sont communes à tout état de la vie.

74. Selon que l'action des puissances nuisibles excitantes sera forte ou faible, l'opportunité sera plus ou moins courte et plutôt ou plus tard elle passera de l'état de santé à l'état de maladie décidée.

75. Il est évident que l'opportunité doit précéder (6.) nécessairement les maladies générales, parce qu'elle naît comme la santé et la maladie des mêmes puissances, agissant sur la même incitabilité, et qu'elle n'est qu'un état de l'incitation, intermédiaire à la santé et à la maladie. L'incitation de la santé diffère beaucoup de celle de la maladie; il ne faut donc pas croire qu'elle passe immédiatement à cette dernière, et qu'elle franchisse les limites de l'opportunité, ce qui est en effet certain et bien constaté. On ne peut être sur le champ attaqué d'une maladie générale, si on se porte bien en tout point.

76. Les maladies contagieuses ne font pas exception à cette règle, parce que la matière contagieuse agit en stimulant ou en débilitant, à la manière des autres puissances nuisibles générales. La cause étant de part et d'autre absolument semblable, le même effet doit en résulter néces-

sairement (*). Puis donc que les maladies générales sont aussi bien la suite des impressions contagieuses que des autres influences nuisibles ordinaires, elles ne diffèrent donc pas essentiellement dans l'un et l'autre cas, si ce n'est par l'intensité. Le seul effet qui puisse résulter de-là, c'est que la période de l'opportunité soit accélérée sous le règne d'une contagion violente, prolongée quand la contagion est faible, et que celle-ci n'entraîne même aucune maladie générale, si elle est plus faible encore, pourvu sur-tout qu'on se garantisse des influences nuisibles ordinaires. L'histoire des contagions démontre clairement cette vérité. Si au contraire, comme il arrive quelquefois, il ne résulte d'une impression con-

(*) Quand les puissances nuisibles ordinaires n'ont point agi concurremment avec les contagions, il ne survient point de maladie générale, mais seulement une affection locale insignifiante. L'éruption locale ne mérite aucun égard dans le traitement des Exanthèmes ; parce qu'il est bien reconnu que quand on parvient à prévenir ou à dissiper par les moyens indiqués contre elle en tout autre cas la Diathèse qui fait seule le danger de la maladie, l'affection locale n'a rien de redoutable. Quand même l'éruption contribuerait à la formation de la maladie exanthématique, celle-ci ne se traite pas moins comme toute autre maladie de même nature. Elle n'en a pas moins, en tant que maladie générale, une opportunité comme les autres. Je le répète : sans opportunité préalable, les matières contagieuses exanthématiques ne produisent qu'une affection locale éruptive.

tagieuse aucune affection générale, qu'il ne s'ensuive point d'augmentation ni de diminution excessive dans l'incitation, il n'y aura qu'un vice purement local, étranger à l'objet qui m'occupe ici.

77. Une maladie qui résulte d'impressions vénéneuses, sans opportunité préalable, ne doit donc pas être considérée comme une maladie générale; et en outre parce qu'elle ne diminue ni ne guérit par le traitement ordinaire des maladies générales (6.), et que cette différence dans les effets en prouve une dans les causes excitantes et dans la nature de la maladie. « En un mot, « puisque l'opportunité et la maladie sont iden- « tiques dans leur nature et ne diffèrent que par « la mesure, il s'ensuit nécessairement que tout « ce qui, à certain degré, produit la seconde, « peut à un moindre degré produire la pre- « mière ». La prompte expulsion des poisons est le seul traitement qui convienne à la plupart des maladies qu'ils causent; tout autre est souvent funeste en blessant un organe essentiel à la vie par ses fonctions. Ces effets ne sont point à présent de mon objet, et doivent être renvoyés aux affections locales.

78. On ne doit avoir égard dans les influences nuisibles, considérées comme prédisposantes ou comme déterminantes, qu'à leur mesure, soit relativement les unes aux autres, soit par rap-

port aux maladies, afin de connaître ce dont chacune est capable et ce qu'il faudra leur opposer de moyens curatifs (*).

79. La science de l'opportunité est d'une grande importance ; ce n'est que par elle seule que le médecin peut prévenir les maladies, en saisir bien la cause, basée sur l'opportunité, et les distinguer des affections locales (5. 7.), qui en sont très-différentes. « Telle est la simplicité à laquelle « l'art est porté, qu'un médecin arrivé au lit du « malade, n'a que trois choses à déterminer : « d'abord, si la maladie est générale ou locale ; « ensuite, quand elle est générale, si elle est

(*) Les divisions des causes en celles qui produisent la simple disposition morbifique et en celles qui déterminent la maladie même, et qui sont comprises sous les dénominations de causes prédisposantes et occasionnelles, ont été multipliées à l'infini et distinguées par des caractères très subtils. Cependant tout le système des causes dites éloignées est entièrement faux dans ses premiers fondemens. Les puissances ou influences nuisibles (quelque nom qu'elles portent), qui produisent les maladies, produisent aussi leur opportunité. Ainsi tout l'échafaudage de l'Ætiologie ou de la doctrine des causes éloignées est renversé ; et les dénominations de causes simples, relatives, éloignées, internes et externes, occasionnelles ou prédisposantes, prochaines ou très-prochaines, doivent être pour toujours bannies de la langue médicale ; et l'Etudiant, cessant de poursuivre une infinité de distinctions vaines, doit diriger toute son attention vers les faits utiles et fondamentaux que la nature présente en abondance à notre observation.

« sthénique ou asthénique ; enfin quelle en est la
« mesure. Après cette détermination il ne lui
« reste plus qu'à établir l'indication ou la base du
« traitement, et à la remplir par l'emploi des
« moyens convenables ».

80. L'opportunité aux maladies générales, et ces maladies, étant un même état (75.), celles-ci seront toujours distinguées des maladies locales, par ce caractère notable, qu'elles sont constamment précédées d'opportunité, tandis que ces dernières ne le sont jamais. (6.) » Une inflamma-
« tion en quelqu'endroit de l'estomac, (ou, com-
« me on l'appèle vulgairement, l'Inflammation
« de l'estomac, comme si elle était toujours de
« même espèce), a tant de conformité dans beau-
« coup de ses symptômes avec les maladies sthé-
« niques générales, par exemple avec la Péri-
« pneumonie, qu'elle a été placée par les sys-
« tématiques et les nosologistes, ainsi que mainte
« autre inflammation des cavités internes dans
« une classe commune avec ces maladies. Ce-
« pendant la Gastrite diffère essentiellement, tant
« de la Péripneumonie que des autres maladies
« générales du même ordre, aussi bien sous d'au-
« tres rapports que sous celui dont il est ques-
« tion. Puisque la Gastriste est produite par cer-
« taines puissances qui agissent localement, elle
« n'est jamais précédée d'opportunité. En con-
« séquence, quand je suis appelé au lit d'un
« malade

« malade qui a une pareille affection, et que « j'apprends qu'il a avalé du verre pilé, des ar-« rêtes de poisson, ou peut-être une grande « quantité de poivre de Cayenne, je reconnais « aisément la nature de la maladie, et je puis dé-« clarer en assurance, que c'est une maladie lo-« cale, par cela seul que la personne se portait « parfaitement bien immédiatement avant cet « accident; parce que les substances avalées sont « de nature à diviser nécessairement une partie « saine, ou pour me servir des termes de l'art, à « produire une solution de continuité. L'inflam-« mation en est la suite inséparable. Ainsi il est « un fait constant dans l'organisme : c'est que « quand une partie quelconque externe ou in-« terne, douée d'une grande sensibilité est bles-« sée, ou qu'elle est lésée dans sa substance de « toute autre manière, la douleur qui résulte de « l'inflammation, produit dans tout l'organisme « des symptômes morbifiques, qui peuvent en « imposer aisément à ceux qui ne connaissent « pas le criterium que j'ai établi. Mais lorsqu'en « pareil cas, il n'y a point eu d'opportunité préa-« lable, comme celle dont les maladies sthéni-« ques et asthéniques générales sont constam-« ment précédées, l'affection doit être rapportée « aux maladies locales ».

81. Comme les maladies locales ont toujours pour principe une affection locale, et que la dis-

tinction indiquée (6. 7. 75. 80.) est positive, il faut rejeter du nombre des maladies générales, quelque ressemblance qu'elles affectent avec elles, quelques déguisemens qu'elles prennent, toutes les maladies nées d'un état local, nées d'impressions stimulantes ou débilitantes, qui ne mettent point en jeu tout l'organisme, « ou « qui ne le font qu'en conséquence d'une action « locale violente » ; toutes les maladies nées de blessure, de compression, d'occlusion, de vices organiques, d'autres maladies, et non d'influences nuisibles générales (15. 73. 78.) (*). Puisque ces affections différent des maladies générales par leurs causes excitantes, par leur nature (**), par

(*) Les puissances qui produisent les maladies générales agissent sur l'incitabilité : c'est pourquoi leur action s'étend promptement dans tout l'organisme ; tandis qu'au contraire les puissances dont l'action est locale et qui altèrent seulement la structure des solides par coupure, piquûre, contusion, etc. n'occasionnent que des maladies locales.

(**) L'inflammation de l'estomac ne peut avoir pour cause qu'une action locale produite par un irritant chimique ou mécanique, et de laquelle résulte une altération dans la structure du viscère. Les moyens curatifs de cette maladie se bornent à garantir ou à défendre l'organe enflammé de l'impression des irritans. Au contraire l'inflammation de poitrine, ou toute autre maladie générale, est, aussi bien que l'inflammation qui peut l'accompagner, le produit immédiat de l'accroissement de l'incitation ; et le traitement de ces maladies consiste à diminuer l'énergie de toutes les

leur traitement et dans tous les points essentiels, elles ne peuvent jamais leur ressembler que par de faux dehors et des apparences trompeuses.

CHAPITRE IX.

Diagnostic général.

82. La violence et le danger des maladies générales sont proportionnés à l'excès ou au défaut, soit direct, soit indirect de l'incitation (*) : tout ce que j'ai dit le prouve. Elles varient surtout entr'elles comme la mesure de l'incitation.

83. Le seul diagnostic de quelqu'importance, est celui qui nous apprend à distinguer les maladies générales des maladies locales (45. 6. 76.), ou des affections symptômatiques qui troublent tout l'organisme avec les apparences d'une affection générale. Celle-ci se reconnaît à une diathèse préalable et consécutive de même nature qu'elle, et à une action dans les moyens curatifs, contraire à celle des causes excitantes. La maladie locale au contraire, bornée d'abord à une partie, cause ensuite un trouble universel, « qui ne dé-

puissances incitantes, je veux dire à débiliter tout l'organisme par les saignées, les purgations, la diète le froid, etc.

(*) Voyez la table de Lynch.

« pend pas d'un changement dans l'incitation », et se distingue toujours de la maladie qu'elle imite, par l'absence de la diathèse propre à celle-ci, et qui n'existe pas ici, ou ne s'y rencontre que par hasard.

84. Pour acquérir plus sûrement cette utile science, sachez ce qu'il y a de nécessaire en anatomie. Ne perdez pas le tems à des choses superflues. Etudiez l'illustre Morgagni. Ouvrez des cadavres ; connaissez les causes passées par les effets encore subsistans. Examinez soigneusement et en grand nombre les corps d'ailleurs sains des pendus, et de ceux qui ont péri de blessures ; comparez-les avec les corps de ceux qui sont morts de maladies longues et réitérées ; comparez les entr'eux en particulier et en général. N'ayez pas la témérité d'embrasser le premier une opinion particulière. N'espérez pas découvrir jamais sur le cadavre l'origine d'une maladie générale (5. 6.) Soyez circonspect dans vos jugemens.

85. Comme des affections locales internes, et souvent certains vices organiques, sont les restes des maladies générales, il est de la prudence d'en soupçonner plus ou moins l'existence, selon que ces maladies ont été plus ou moins fréquentes.

CHAPITRE X.

Pronostic.

86. Comme les puissances créatrices de l'une et de l'autre diathèse (62. 69.), agissent toujours un peu plus fortement sur quelque partie (49.), que sur les autres le danger de mort est relatif dans la maladie ou dans son opportunité, au degré de la diathèse, ou à l'importance de la partie principalement affectée. Mais la mesure de la diathèse étant donnée, plus celle-ci est égale « dans tout l'organisme », moins elle est à craindre. Elle n'affecte jamais un peu grièvement un organe essentiel à la vie, sans un péril imminent. Voilà ce qui rend si formidables la Péripneumonie, l'Apoplexie, la Pleurésie, l'Erysipèle et la Goutte, (lorsque ces deux dernières attaquent vivement la tête).

87. Il faut bien distinguer les affections locales et symptômatiques des maladies générales, et faire ici l'application des préceptes que j'ai donnés plus haut. (83. 85.)

CHAPITRE XI.

De la Thérapeutique générale.

88. L'indication curative est, dans la dia-

thèse sthénique, de diminuer, dans la diathèse asthénique, d'augmenter l'incitation, jusqu'à ce qu'on l'ait ramenée au terme moyen qui constitue la santé. Voilà la seule indication que présente le traitement des maladies générales.

89. Comme l'une et l'autre diathèse naissent d'une action identique des puissances excitantes (64. 65.), et qui ne varie que par le degré, on les dissipe et on les prévient également par des moyens de même nature, mais opposés par leur mesure à celle qui a produit la diathèse. Tout confirme cette manière d'envisager la cause, ainsi que le traitement (*). Les débilitans qui guérissent une seule maladie sthénique quelconque, guérissent toutes les autres; et les mêmes stimulans

(*) Je suppose que la diathèse sthénique soit montée jusqu'à 60° de l'échelle de l'incitation (voyez la table de Lynch); on doit chercher à soustraire les 20 degrés d'incitation excessive, et employer à cet effet des moyens dont le stimulus soit assez faible. Ces puissances curatives n'en restent pas moins incitantes, quoiqu'elles dissipent la diathèse sthénique, et n'ont pas pour cela une autre manière d'agir que les puissances qui l'ont produite. Ces moyens curatifs ne doivent être aucunement considérés comme *sédatifs*, pour les raisons que j'ai déjà apportées, et parce que l'existence des substances sédatives n'est appuyée sur aucune preuve. Mais comme leur stimulus est moindre que celui qu'il faut pour entretenir l'état de santé ordinaire, ces puissances incitantes méritent le nom de *débilitantes* et sont appropriées au traitement de la diathèse sthénique.

qui guérissent un seule maladie asthénique, les guérissent toutes (*). La Paralysie, quand elle n'est pas incurable (**), l'Hydropisie, lorsqu'elle constitue une maladie générale (***), la Goutte et

(*) Je suppose, au contraire, que la diathèse asthénique soit descendue de 20 degrés, il faut employer des puissances capables par leur action de la relever. Ces moyens curatifs ne différeront de ceux dont j'ai parlé, que par 40 deg. d'énergie. De même que les puissances débilitantes, quoique toujours incitantes, employées dans le cas précédent, diminuent l'excès morbifique d'incitation, de même aussi les moyens salutaires dans ce dernier cas et qui méritent plus particulièrement le nom de *stimulans*, réparent le manque d'incitation, et ramènent celle-ci au degré où réside la santé.

(**) Lorsque la débilité croissante, (et portée au point que la connexion qui existe naturellement entre les fibres musculaires et la fonction du cerveau nommée volonté soit détruite) s'étend à des parties de l'organisme qui ne sont pas seulement éloignées du centre d'activité, mais encore qui sont au-delà des bornes de la circulation, la guerison devient très difficile, parce que les moyens les plus puissans en pareil cas, étant pris à l'intérieur, exercent une action beaucoup plus énergique que s'ils étaient seulement portés sur la peau.

(***) Sous le nom d'Hydropisie on comprend communément une maladie générale, ainsi que beaucoup d'autres affections qui ne sont que des symptômes de maladies locales internes, et dont il sera traité dans la dernière partie de cet ouvrage. Celles-ci naissent d'indurations des gros vaisseaux placés près du cœur, de tumeurs squirrheuses ou enkistées, qui, par la compression qu'elles exercent, em-

les Fièvres ne sont-elles pas diminuées et guéries par les mêmes moyens? La Péripneumonie, la Variole, la Rougeole, le Rhumatisme et le Catarre ne cèdent-ils pas aux mêmes remèdes? Or, tous ces moyens augmentent l'énergie vitale dans l'asthénie, et la diminuent dans l'état de sthénie. Leur manière d'agir dans l'un et l'autre cas, est absolument la même, il n'y a de différence « que dans leur mesure et dans les mots «.

90. Les moyens curatifs de la diathèse sthénique, sont donc les puissances (10. 11. 12. 13.) incitantes, mais plus faibles dans leur action qu'il ne convient à l'état de santé (49.). Je les appellerai *débilitans*, par abréviation.

91. Les moyens curatifs de la diathèse asthénique, sont les puissances incitantes (90.) dont l'action est plus forte qu'il ne convient à l'état de santé parfaite (69.). Je les distingue dans la thérapeutique sous le titre des *Stimulans*.

92. Ces moyens (90. 91.) doivent être employés plus ou moins largement, selon que la diathèse et l'affection locale qui en dépend (86.), sont plus ou moins fortes. On ne doit avoir en

pèchent le retour du sang par les veines : elles jouent quelquefois l'Hydropisie générale, et l'on doit bien remarquer qu'elles sont guérissables, non point par des évacuans, mais par les stimulans diffusibles les plus énergiques, nécessaires à la guérison des maladies très-asthéniques, telles que les fièvres nerveuses les plus intenses.

vue dans leur choix que d'opposer les plus puissans aux maux les plus violens. Mais on ne doit jamais confier à un seul de ces moyens tout le traitement d'une maladie grave, ni peut-être même d'aucune maladie; enfin on ne doit jamais, dans une espérance vaine et souvent dangereuse, les diriger exclusivement sur une partie, comme si elle était le siége de la maladie (47. 48. 54.); il vaut mieux employer plusieurs moyens à la fois, pour qu'un plus grand nombre de points soient ainsi soumis à leur action, et que l'incitabilité soit plus pleinement et plus également affectée (48.). Porter les remèdes sur une seule partie, c'est faire comme celui qui croit couper l'arbre en en retranchant un rameau. Je dirai, quand il en sera tems, quels sont les remèdes généraux et quels sont les locaux.

93. (*) Lorsque dans les maladies, souvent un symptôme, dont la nature est bien connue et bien déterminée se réunit à d'autres, qu'il paraisse d'ailleurs seul ou parmi un concours de symptômes contraires en apparence, il faut juger de ceux-ci par lui et non de lui par eux,

(*) Ce paragraphe et le suivant sont remplacés dans la traduction anglaise par ceux-ci :

93. Les remèdes généraux sont ceux qui rétablissent la santé en agissant sur l'incitabilité dans tout l'organisme.

94. Les remèdes locaux sont ceux qui rétablissent la santé par une action bornée à une seule partie.

et diriger le traitement en conséquence. Ainsi la nature bien certaine d'un symptôme, nous apprend tout ce qu'il y a d'incertain dans l'ensemble. Une pratique contraire est nuisible, comme le prouvent l'emploi de la saignée dans les Convulsions et les Spasmes, et l'administration de l'opium dans les cas de plaies récentes.

94. Ce même précepte montre combien est pernicieux l'usage des saignées plus ou moins copieuses, plus ou moins fréquentes, dans toutes les maladies où la Dyspepsie se rencontre en aucune manière, et combien il est inconvenant de prescrire en même tems en pareils cas un régime végétal. » Ceux qui ont des rapports aci-« des ne sont pas sujets à la Pleurésie «, c'est-à-dire que ceux qui ont des signes caractéristiques de la forme anti-sthénique ne peuvent être attaqués de maladies opposées. Le contraire est également vrai : ceux qui ont une Pleurésie, laquelle appartient essentiellement à la forme sthénique, ne peuvent éprouver de maladie anti-sthénique, où qui exige un traitement stimulant.

95. Puisque toute maladie générale, toute opportunité consistent dans une augmentation ou dans une diminution de l'incitation (23. 62.), et qu'on les dissipe en ramenant cette dernière à un état contraire (88.), il faut, pour prévenir ainsi que pour guérir les maladies, suivre le

précepte que j'ai donné (88.). Il faut stimuler ou débiliter : jamais d'inaction. Ne vous fiez pas aux forces de la nature : elle ne peut rien sans les choses externes (10. 14.).

96. Dans le traitement, on ne doit avoir égard à la matière morbifique, que pour lui laisser le tems de s'échapper. Où cette matière agit à la manière des autres puissances excitantes (69.), tantôt en stimulant « comme dans la variole et « dans la rougeole », tantôt en débilitant, « comme dans les fièvres contagieuses et dans « la peste », ou bien elle imprime à la maladie la forme qu'elle doit avoir, et ajoute ainsi une affection locale (77.) à la maladie générale : dans l'un ni l'autre cas il n'y a d'indication particulière.

97. Car si une maladie générale est bien traitée, comme telle, toute éruption et toute espèce d'ulcération qui peut s'ensuivre éprouveront les heureux effets du traitement général. Si au contraire celui-ci est pernicieux et aggrave la maladie, les symptômes locaux s'exaspéreront à proportion; cela a été bien démontré dans la Variole et depuis long-tems; dans la Rougeole, depuis peu, mais tout aussi sûrement (*); dans la Peste, toutes les fois qu'elle

(*) D'après la découverte de la nature du catarre, les symptômes catarrals de la Rougeole devaient conduire à des recherches ultérieures. La méthode rafraîchissante fut es-

a été un peu mieux traitée, et par des secours de nature et de quantité convenables ; dans l'Esquinancie gangreneuse (*) et autres Typhus également accompagnés d'affection locale. Le danger de ces deux derniers genres de maladies est toujours proportionné à la gravité de l'affection générale. L'affection locale n'a par elle-même rien de formidable. Cela est si vrai des trois premières maladies, que malgré l'influence de

sayée dans la famille même de l'auteur et sur quelques autres malades, et enfin plus récemment en Angleterre sur plusieurs centaines de malades par le père d'un de ses élèves. Tous ces malades guérirent, tandis que parmi ceux qui avaient été tenus chaudement d'après la méthode que Sydenham avait conservée de ses contemporains, il en mourut beaucoup, et tous ne se rétablirent que lentement. Le propre fils de l'auteur, enfant chéri d'environ six ans, fut tenu demi-nud : il sortait et allait jouer à son gré. La seule contrainte qu'on lui impose fut de le réduire à une nourriture végétale liquide, quand il revenait à la maison en bon appétit.

(*) On rapportait communément au cou le principal et unique siége de cette maladie, et on unissait en conséquence, cette dernière, avec d'autres maladies où cette affection était considérée comme symptôme essentiel qui réunissait tous les cas. Mais les autres cas sont sthéniques, et doivent être à l'ordinaire traités par les saignées et les évacuans ; tandis qu'une telle méthode tuerait infailliblement dans l'Esquinancie gangreneuse, qui est non seulement un état de debilité, mais de la débilité la plus profonde, d'où dépend le symptôme local.

la contagion, il n'en résultera pas de maladie générale véritable, sans l'action préalable des puissances nuisibles ordinaires; que le danger est toujours proportionné à la véhémence de ces dernières, et que tout le traitement dépend des remèdes généraux. Ces faits démontrent qu'aucune matière contagieuse ou autre ne contribue à la production de la maladie générale qu'elle accompagne ou caractérise; ou que si elle y contribue, c'est de la même manière que les autres influences nuisibles (96. 98.).

98. Comme la transpiration diminue aussi bien par excès que par défaut d'incitation dans l'opportunité des maladies, et qu'elle est supprimée dans la maladie, (ce que j'ai déjà indiqué, et ce que j'exposerai plus au long par la suite), on doit s'appliquer à la rétablir et à l'entretenir pour que toute matière nuisible s'échappe plus sûrement. Mais ce précepte n'ajoute rien à l'indication, car les seuls moyens de favoriser la transpiration, sont les mêmes qui ont coutume de dissiper d'ailleurs, à proportion de leur activité, l'une et l'autre diathèse, et dont l'action est générale et non locale (*).

(*) La découverte d'un principe universel pour l'entretien de la transpiration était réservée à l'auteur. Les Alexipharmaques se proposaient d'évacuer la prétendue matière morbifique par les sueurs qu'ils provoquaient. Idée funeste dans les maladies sthéniques, telles que la péripneumonie, la

99. Lorsqu'un homme qui avait toujours vécu splendidément, revient dans un âge plus avancé, ou de gré ou de force, à un genre de vie beaucoup plus frugal et plus borné, et qu'il conserve encore une apparence de pléthore et de force, il ne faut pas pour cela lui supposer un excès de plénitude et de vigueur. Au contraire, (à moins qu'une cause récente ne l'ait évidemment mis dans cette dernière condition), il faut le juger dans un état de faiblesse directe, (28. 29.) sur-tout, si, aux influences trop fortifiantes, auxquelles il était soumis précédemment et parmi lesquelles sont les restaurans, ont succédé des influences directement débilitantes; et il ne faut pas le traiter par les débilitans ou anti-sthéniques, qui augmenteraient la faiblesse directe, ni par les stimulans trop actifs, qui augmenteraient la faiblesse indirecte, principale partie de la cause, et aggraveraient

phrénésis avec inflammation au cerveau, la variole sthénique, la rougeole, parce que ces maladies par leur nature et par les puissances qui les excitent entraînent inséparablement avec elles la suppression de la transpiration par excès de stimulus. Mais les maladies sthéniques ne formant guère que les trois centièmes de toutes les maladies, en transportant la méthode sudorifique aux autres quatre-vingt-dix-sept centièmes de nature asthénique, les médecins ont épuisé depuis cent ans leurs malades par des sueurs provoquées mal à propos.

le mal; mais prenant un terme moyen, on rétablira le malade par un régime tonique.

100. Puisqu'il faut proportionner la force des remèdes à la force de la maladie (92.), (et sous ce nom, je comprends l'opportunité), il faut avoir égard, dans l'indication, à l'âge, au sexe, au tempérament, à la constitution, au climat, au sol, enfin à l'action de toutes les puissances incitantes, de toutes les influences nuisibles; enfin aux effets du traitement bon ou mauvais employé jusques-là.

101. Sont dans un état de faiblesse directe, les femmes mal nourries, trop peu stimulées, dont le tissu est trop tendre, qui font un usage habituel de raffraîchissans, d'humectans, en boissons, en lavemens (*) ou autrement; toutes celles enfin qui sans avoir été précédemment dans un état de vigueur, sont plongées dans la langueur, autant par l'effet des causes excitantes de leur maladie, que du traitement qu'on leur fait subir.

102. La faiblesse indirecte règne au contraire chez les viellards, chez les hommes faits qui ont été trop nourris, trop stimulés et d'autant plus que ces excès ont duré plus long-tems; chez les hommes doués jadis de complexion robuste et

(*) La traduction anglaise porte : qui ont éprouvé l'humidité du sol ou du climat.

pléthorique, et exposés au stimulus d'une chaleur humide ou sèche, ou échauffés d'une manière quelconque, en un mot, chez tous ceux qui par l'effet des puissances nuisibles ordinaires, ou d'un mauvais traitement, ont passé de leur vigueur première à un état de langueur.

103. Dans le traitement de la faiblesse indirecte, quelque considérable qu'elle soit, quelque soit le genre de stimulus dont l'excès l'ait causée, il faut administrer les stimulans qu'on emploie sur-tout comme moyens curatifs, d'abord à un degré à peine moindre que celui qui a causé la maladie, puis à moindre dose encore, et ainsi graduellement jusqu'à la guérison parfaite (32. 34.).

104. Voilà (*) ce qu'il faut faire (103.) quand la maladie provient de l'excès d'un seul stimulus : si elle est née de plusieurs stimulus, elle exige l'emploi de plusieurs stimulans, administrés de la même manière. De sorte que dans l'un et l'autre cas on doit descendre de l'excès nuisible à la mesure naturelle (31. 34.). Seulement,

(*) La traduction anglaise porte : Dès que la maladie proprement dite est guérie, et que le convalescent peut reprendre l'usage des stimulans naturels et plus permanens, il doit se borner à ceux-ci par degrés, et abandonner les stimulans diffusibles, avec la précaution toutefois de faire encore quelque tems un certain extraordinaire, s'il était accoutumé à une mesure considérable de stimulus.

ment, en faveur de l'habitude, on permettra pendant quelque tems, même après le retour de la santé un peu plus de stimulus qu'il ne faut (*).

105. Le mauvais effet d'un stimulus doit être d'abord dissipé par un stimulus « moïndre », puis par un autre « moindre » encore, en passant toujours des plus violens et des plus diffusibles, auxquels la nature répugne dans l'état de santé, aux plus doux, aux plus permanens et aux plus convenables à la nature, jusqu'à ce qu'enfin la santé puisse se soutenir par les moyens ordinaires.

106. Il faut éviter dans la faiblesse indirecte un traitement débilitant pour rétablir les forces (46.). Aucun genre de débilité ne doit être traité par un autre, ni aucun degré de faiblesse,

(*) Cette indulgence est pour ceux qui étaient adonnés aux excès dans le boire, sans lesquels ils ne peuvent plus user de nourritures, et autres stimulans permanens assez pour se sustenter. Ces gens là devraient tâcher de se retrancher tous les jours un peu des spiritueux dont ils abusent, (à moins peut-être qu'ils ne soient dans un âge avancé) et d'éviter les occasions de se livrer à leur habitude. Certaines personnes se trouvant à cinquante ans bon appétit et de l'activité dans toutes leurs fonctions se sont sevrées de toutes espèces de liqueur forte et n'en ont été que mieux portantes et plus vigoureuses. L'avantage d'un pareil régime est de rendre plus sensible à l'action de ces stimulans, si par la suite ils deviennent nécessaires.

par un degré différent. Ce n'est que dans la tendance à la faiblesse indirecte, que les débilitans directs conviennent pour rétablir la vigueur qui menace de s'épuiser tout-à-fait. Telle est en pareil cas l'utilité des lotions froides, d'une nourriture légère, des boissons débilitantes et de toute autre diminution semblable dans les autres stimulus (37.).

107. Pour remédier à la faiblesse directe, il faut commencer par le moindre stimulus, et l'augmenter ensuite par degrés (43.), jusqu'à ce que cette vicieuse surabondance d'incitabilité, soit peu à peu consumée, et que la santé soit rétablie.

108. L'asthénie qui naît de la privation d'un seul stimulus, doit être dissipée par l'emploi de ce même stimulus seul en suffisante quantité. La maladie qui provient du manque de plusieurs stimulus, doit être combattue par ce même stimulus administré à dose convenable; de manière que dans l'un et l'autre cas, on s'élève de la mesure trop faible qui fait la maladie, à celle qui fait la santé.

109. Dans cette partie du traitement, il faut éviter également toute débilité directe ou indirecte, autant pour la raison que j'en ai donnée (106.), que parce que le traitement stimulant, qui convient seul ici, toutes les fois qu'il est porté trop loin, change la diathèse asthéni-

que en sthénique, et la diathèse sthénique en faiblesse indirecte et de là finit par entraîner la mort. Ainsi, comme on doit éviter d'un côté les débilitans directs dans le cas dont j'ai parlé, (106.) il ne faut pas oublier d'un autre côté, que la force du traitement doit être proportionnée au degré de la maladie (44.). La soif qui dépend de l'asthénie, est augmentée par l'eau froide en boisson, qui même entraîne des nausées et le vomissement, tandis qu'un vin pur ou une boisson spiritueuse l'étanche et prévient les autres désordres conséeutifs. La soif dont la cause est sthénique, s'irrite par les stimulans et donne lieu aux mêmes désordres que l'eau dans le premier cas : l'eau froide calme ce dernier genre de soif, et prévient tous les accidens.

110. Puis donc que les mêmes puissances produisent tous les phénomènes de la vie (15. 22.), et qu'elles leur donnent trop, trop peu ou convenablement d'activité, selon la force avec laquelle elles agissent (23.), puisqu'il faut en dire autant de ces mêmes puissances employées à titre de remèdes contre les maladies, on doit admettre en principe général, de ne jamais convertir imprudemment une diathèse en une autre. « Il ne faut point oublier que les mala-
« dies dans lesquelles les débilitans réussissent,
« sont sthéniques, et que celles où les stimulans
« sont avantageux, sont asthéniques ».

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Puissances nuisibles qui créent les Diathèses sthéniques et asthéniques.

111. Les puissances productrices de cet état du corps, qui renferme l'opportunité aux maladies sthéniques et asthéniques et ces maladies ellesmêmes, ou les puissances productrices des deux diathèses, sont celles dont il a été fait mention plus haut (10. 12.).

112. La chaleur, nécessaire aux animaux et aux plantes pour naître, croître et vivre, et qui entre comme élément dans leur composition (*), la chaleur, appliquée à la surface des corps vivans, les stimule tout entiers et par une action directe, à moins qu'elle ne soit en excès ou en défaut, et dans ce dernier cas, il y a ce qu'on appèle froid. Ce stimulus produit des effets

(*) A un certain degré de refroidissement, l'eau se glace. On conçoit ce qui arriverait si le refroidissement allait au point que l'air fût congelé.

convenables s'il est modéré; il cause plus ou moins de diathèse sthénique s'il est trop considérable.

113. Cette action s'exerçant un peu plus à la peau qu'à l'intérieur, où il règne une température presqu'invariable, ses effets y sont aussi plus marqués (48. 49.). « Voilà pourquoi dans « les phlégmasies ou dans les maladies avec in« flammation locale, l'inflammation est tou« jours externe ». La chaleur augmente partout le ton des fibres musculaires, et par conséquent leur densité (58.), d'où il arrive que le diamètre de tous les vaisseaux étant diminué, celui des extrémités capillaires est souvent entièrement effacé, surtout à la peau, où la chaleur agit plus fortement. Mais l'occlusion complète de ces extrémités vasculaires, étrangère à l'opportunité, ne survient que quand la diathèse est portée au point de constituer la maladie.

114. De là vient que dans la Rougeole et la Variole, où la transpiration est supprimée, comme dans toutes les autres maladies sthéniques, la matière irritante est retenue avec celle de la transpiration, l'incitation est augmentée tant à la surface que dans le reste du corps. Voilà comment le Catarrhe surtout est produit (*).

(*) Sydenham a rendu un grand service en recomman-

115. La chaleur portée à l'excès, affaiblit toujours par sa durée ou son intensité, en diminuant le ton de toutes les parties, et en substituant la laxité à la densité. Cet effet se fait un peu plus sentir à la peau, qui reçoit l'impression directe de la chaleur, qu'à l'intérieur, où la température change peu. De là les sueurs qu'on éprouve sous la zône torride; de là l'ampliation de tous les vaisseaux et surtout des exhalans transpiratoires. De là les dévoiemens et les sueurs colliquatifs dans les Fièvres; de là la corruption indirecte et spontanée des humeurs. « Il y a long-tems que les systématiques sont « entêtés de l'idée, (et ceux qui parlent d'après « eux en sont encore imbus), qu'il est des sub- « stances septiques et anti-septiques pour nos « humeurs. La chaleur passe pour septique; « mais ce que je dis ici, et cette circonstance « que le froid produit le même effet aussi

dant le frais contre la Variole et la Péripneumonie, dans laquelle il fesait sortir le malade de son lit, pour le mettre sur une chaise longue. Il eût été heureux pour l'art, et plus heureux encore pour les malades, qu'il eût étendu cette méthode rafraîchissante au Catarre, à la Rougeole et à toutes les autres maladies sthéniques, et qu'il en eût borné là l'emploi : mais en la transportant ensuite dans le traitement des maladies asthéniques, il compensa, par trop de mal dans ces maladies, le peu de bien qu'il avait fait dans les autres.

« bien que toute autre puissance débilitante, prou-
« vent combien cette opinion est mal fondée ».

116. Dans la Rougeole violente, dans la Variole confluente, dans les Fièvres et tout le genre des maladies asthéniques, où la transpiration manque, la chaleur ne diminue pas ce symptôme quoiqu'elle ouvre les vaisseaux; elle l'augmente au contraire, en affaiblissant l'action du cœur et des artères.

117. Le froid (11.), ennemi des animaux, des plantes et des élémens, affaiblit toujours directement, et à proportion de la force avec laquelle il agit, le corps tout entier et surtout sa surface, la seule partie, à peu près dont il puisse diminuer la température. De là, comme il arrive par une chaleur excessive, l'atonie et la laxité des vaisseaux, la gangrène et autres effets de même nature. « Les effets des froids ri-
« goureux de la Sibérie sur le corps humain,
« ressemblent beaucoup à ceux de la cha-
« leur (101.) ».

118. Il est évident que ces effets des températures extrêmes sont dus à la débilité et non à la putréfaction; qu'ils naissent de l'impression faite sur l'incitation, et non de l'altération des humeurs, parce que d'autres puissances excitantes nuisibles, « telles que la faim, un excès
« de sang, (chez ceux qui meurent de Péripneu-
« monie) et autres puissances analogues », qu'on

n'a jamais cru et qu'on ne peut pas croire influer directement sur les humeurs (*) produisent des symptômes de corruption aussi bien que tout autre phénomène humoral, et parce que les uns et les autres sont également dissipés par les mêmes stimulans. Je dis plus : les prétendus anti-septiques, « tels que le vin, le quinquina, les acides et autres substances analogues » sont entièrement dépourvus de la vertu qu'on leur attribue, ou ne sont pas administrés, et ne peuvent l'être en quantité suffisante pour agir sur la composition des humeurs. Enfin ce qui se passe parmi les corps inertes, ne peut jamais s'appliquer exactement aux corps vivans. Quoique les humeurs s'altèrent assez souvent, cette altération est donc l'effet de la débilité des vaisseaux, qui n'impriment plus à ces humeurs une mixtion ni un mouvement convenables :

(*) La faim, le froid et les acides font sur nos humeurs le même effet que les prétendus septiques. Toute corruption des humeurs naît de la débilité du cœur et des artères : dès que les liquides cessent d'être mus convenablement, et qu'ils deviennent stagnans, la chaleur du corps les altère. Les moyens curatifs ne consistent pas à corriger cette altération, mais à corroborer le corps tout entier, et par conséquent le cœur et les artères. Il n'est rien de plus absurde que d'imaginer qu'un ou deux verres de vin et d'eau et un peu de quinquina une fois mêlés à la masse des humeurs, aillent changer aux extrémités du système vasculaire, les qualités des fluides qui y séjournent.

mais elle n'est jamais la cause première de la maladie.

119. La sensation pénible que causent le froid et la chaleur portés à l'extrême, nuit encore en diminuant la somme de stimulus, en tant qu'elle l'augmenterait si elle était agréable.

120. Puisqu'ainsi le froid est débilitant de sa nature (103.), et que tous les débilitans diminuent l'incitation, son emploi ne sera donc utile que dans les maladies sthéniques et dans celles d'entre ces maladies, qui tendent à la faiblesse indirecte (37.); parce qu'on n'augmente jamais l'incitabilité, déjà trop abondante sans exaspérer la maladie; puisqu'en effet l'incitabilité permet d'autant moins de stimulus, qu'elle est plus abondante (26.), « ou extrêmement « consumée ». Dans une débilité médiocre cette faute serait de « moindre conséquence » ; mais si la faiblesse est très-grande, qu'elle soit directe ou indirecte, pour peu qu'on l'augmente, on peut occasionner des dangers très-graves et même la mort (46.) (*).

(*) Si la faiblesse directe est à peine au-dessous du point de la santé parfaite (voyez la table de Lynch), elle peut être augmentée sans beaucoup d'inconvéniens. Mais supposez que l'incitation soit à trente degrés, et qu'un bain froid la réduise à vingt-cinq, cet affaiblissement devient plus grave. L'incitation a dépassé les bornes de l'opportunité; elle est descendue aux degrés où réside la maladie

121. Puisque le froid, ainsi que la chaleur excessive (101.), relâche la fibre vivante (103.), comme on s'en aperçoit dans le traitement de la Variole et de toute maladie sthénique, il ne faut donc pas croire qu'il resserre « ou condense » les corps vivans, comme la matière inerte. La diminution du volume des parties par le froid, naît de la faiblesse des vaisseaux qui n'y poussent plus les humeurs qu'en petite quantité, et ne sauraient les remplir. C'est ainsi (103. 108.) que le froid produit la diathèse asthénique.

122. Mais comme l'incitation diminue de plus en plus, à mesure que le stimulus augmente, jusqu'à ce qu'elle cesse entièrement (34.), le froid, aussi bien que tout autre débilitant direct, en arrêtant la déperdition de l'incitabilité, en rendant le corps plus sensible à l'action des stimulans, en s'opposant à la faiblesse indirecte ou à la tendance qui y mène, est capable, selon ses divers degrés, d'entretenir un état de

Elle se relèvera, il est vrai, au sortir du bain; mais elle ne remontra pas au point d'où elle est partie. L'accumulation de l'incitabilité ne permet plus alors la même quantité de stimulus. Lorsque l'usage d'un stimulant a été suspendu quelque tems, on ne peut plus en supporter la même dose qu'auparavant; et on en supportera d'autant moins que cette suspension aura duré plus long-tems; si l'incitation avait été abaissée jusqu'à dix degrés, des influences débilitantes ultérieures n'augmenteraient pas seulement la maladie; elles pourraient causer la mort.

santé parfaite, et de produire tous les degrés de la diathèse sthénique. Le froid n'a certainement cet effet qu'en modérant l'impression de la chaleur et des autres stimulans, qui accélèrent la faiblesse indirecte, et en retenant « l'incitation » dans les bornes qui font la force. De là « le sen« timent » de vigueur qu'éprouvent, dans les pays froids, les hommes et les animaux défendus par leurs vêtemens, leurs habitations, le feu et l'exercice. De là la contraction des parties, qui relachées par la chaleur viennent à être frappées par le froid (40.). De là l'action anti-putride de ce dernier; non qu'il corrige les humeurs, mais parce qu'il fortifie les vaisseaux. Cet effet est un peu plus prononcé à la peau, qui éprouve presque seule tout le refroidissement (17.), qu'il ne l'est à l'intérieur (*). ...

123. L'humidité ajoute aux effets débilitans et par conséquent aux qualités nuisibles de la température (10. 13.).

(*) Cette exposition des effets salutaires du froid n'est pas complète, même d'après les principes de Brown. Les sensations désagréables étant, selon lui, débilitantes, le froid peut être souvent employé de manière qu'en dissipant la sensation désagréable de chaleur qu'un malade éprouve, il produise des effets équivalens à une action stimulante. C'est ainsi, je crois, que les lotions froides sont utiles dans les fièvres putrides. Un grand vice du système de Brown, est que cet auteur n'ait eu aucun égard aux effets des sensations pénibles ou agréables. Beddoes.

124. Parmi les alimens, le seul qui pourrait être trop stimulant est la viande et toutes ses préparations prises en trop grande abondance. Les viandes trop salées et durcies, sur-tout lorsqu'elles ont commencé à se gâter, font exception. L'estomac souffre beaucoup de leur usage.

125. Je range les assaisonnemens dans la classe des viandes saines. Leur stimulus est très-violent. Une petite quantité doit suffire.

126. Les boissons spiritueuses et vineuses, qui contiennent toujours de l'alcool en certaine quantité, stimulent plus aisément et plus vîte encore que les viandes assaisonnées (124. 5.), et à proportion de la quantité d'alcool.

O. « Mais il est encore d'autres stimulans qui « agissent beaucoup plus vîte et plus énergique- « ment que ceux dont j'ai parlé, lesquels sont « appropriés à l'état de santé, parce que leur « action est douce et de courte durée. Les sti- « mulans dont je veux parler, doivent être nom- « més diffusibles : supérieurs aux boissons for- « tes en énergie, ils présentent cette progression « croissante d'activité ».

P. « Tout près de l'alcool et immédiatement au « dessus est le musc; au dessus de ce dernier « est l'alcali volatil, au dessus de ce dernier l'é- « ther; et le plus diffusible de tous les stimulans, « est l'opium, autant que les expériences peu- « vent l'avoir appris ».

Q. « Ces stimulans ont la vertu de convertir, « à proportion de leur intensité, la diathèse as- « thénique en santé et la santé en diathèse sthé- « nique, et d'entraîner enfin la mort par fai- « blesse indirecte. Ces effets sont d'autant plus « faciles et plus prompts que les stimulans diffu- « sibles surpassent davantage en énergie les au- « tres stimulans ».

127. Le stimulus de toutes les substances alimentaires « et autres stimulans diffusibles », doit être appelé direct, parce qu'il agit directement et promptement sur l'incitabilité de la partie à laquelle il est appliqué. Un autre stimulus ajoute au stimulus direct, au moins à celui des alimens : il dépend de la distension des fibres musculaires, et doit être en conséquence appellé indirect. Ce dernier résulte de la seule masse des matières animales ou végétales, reçues dans l'estomac. « Le premier repose sur le rapport du stimulant « avec l'incitabilité. Le stimulus indirect agit sur « le solide vivant, considéré comme solide sim- « ple ; le stimulus direct agit simplement sur le « solide vivant. D'excès continuels et inaccoutu- « més dans le boire et le manger, naît enfin la « faiblesse indirecte et toute la série des mala- « dies qui en dépendent (*) ».

(*) Pour se nourrir des végétaux, il en faut une beaucoup plus grande quantité qu'il ne faudrait de nourritures animales : car indépendamment de leur masse et de leur

« Ainsi tous ces stimulans tendent à produire « la diathèse asthénique ».

128. Toute nourriture végétale, « quelque « abondante qu'elle soit », et l'usage des viandes en trop petite quantité ou trop salées et durcies, à l'exclusion de meilleurs alimens, affaiblissent constamment et produisent tous les degrés de la diathèse asthénique. De là l'insigne faiblesse d'esprit et de corps des Indiens qui observent les rites de la religion de Brama. De là proviennent par-tout les maladies des pauvres (*);

volume, celles-ci stimulent et nourrissent assez, tandis que les substances végétales stimulent et nourrissent trop peu. Les stimulus direct et indirect que les alimens exercent sont nécessaires, et principalement le premier par lequel agit surtout la nourriture animale : c'est pourquoi la nourriture végétale est la plus faible et la plus insuffisante, parce qu'elle agit surtout par son volume. Un peu de stimulus indirect est aussi nécessaire : de là l'usage général du pain. La force de l'esprit et du corps dépend principalement du stimulus direct.

(*) La nourriture animale n'a besoin d'être soutenue que par le stimulus d'une faible distension, au moyen d'une médiocre quantité de pain : mais les exemples rapportés dans le texte, prouvent que la nourriture végétale bien assaisonnée et prise en grande quantité est encore trop faible. Il faut trois manouvriers du pauvre peuple d'Ecosse, qui ne vit que de végétaux, pour s'acquitter d'un travail qui serait léger pour un seul habitant d'Yorkshire nourri de viande de porc gras ; et douze Indiens ne suffisent pas pour faire l'ouvrage d'un seul domestique anglais. D'ailleurs

de là les Ecrouelles, les Fièvres, « l'Epilepsie, les « Toux avec une expectoration excessive, les Hé- « morrhagies » et tout l'essaim des maladies asthéniques. L'estomac souffre plus de la débilité causée par ces influences que toute autre partie : et de là l'Anorexie, les Nausées, les Vomissemens, les Dévoiemens et autres semblables dérangemens des premières voies.

R. « De même que ces effets sont le produit « d'une nourriture trop faible, ils sont également « la suite d'excès portés trop loin dans l'usage des « meilleurs alimens : ce qu'on pouvait d'ailleurs « conclure de l'effet général de toutes les sub- « stances stimulantes, dont l'action est immo- « dérée. Le milieu entre ces deux extrêmesdans « l'usage de la nourriture est la tempérance (*) ».

l'expérience que j'ai faite pendant un an des mauvais effets d'une nourriture végétale, (Voyez la préface de Brown.) présente toutes les données nécessaires pour décider la question des prétendus avantages d'un régime d'abstinence et d'un genre de vie trop restreint.

(*) On peut juger à présent combien est injuste et calomnieux le reproche que les adversaires de cette doctrine lui font, de favoriser l'intempérance. Le jeûne et la parcimonie dans le vivre sont absolument contraires aux principes que j'ai établis, et je les condamne : cela est vrai. Mais n'ai-je rien dit de l'intempérance ? N'ai-je pas plutôt recommandé ce salutaire tempérament dans lequel résident la santé, la force et la vertu ? Il est certainement aussi contraire à la saine morale et à la religion de détruire sa santé par l'abstinence, (et d'accélérer ainsi la mort), que de la ruiner par la débauche et les excès.

129. L'exemple des Indiens (114.) prouve encore que l'abstinence des assaisonnemens, qui d'ailleurs ne fortifieraient pas suffisamment, sans l'usage de la viande (110.), affaiblit encore plus.

130. Les liqueurs fortes (126.) « et les stimu-« lans diffusibles » ne sont jamais nécessaires aux personnes jeunes et robustes, parce qu'ils entraînent promptement la faiblesse indirecte (27. 30.) : leur usage n'est pas sûr. Chez ceux au contraire qui ont pris l'habitude de ces liqueurs, chez ceux qui sont avancés en âge, et affaiblis autant par cette cause que par toute autre, les boissons aqueuses, « froides, acides, fermentantes », sont pernicieuses et entraînent aussi aisément la diathèse asthénique « par « la faiblesse directe, que l'excès des liqueurs « spiritueuses la produit par la faiblesse indi-« recte ».

S. « Vient-on à retrancher trop vîte les stimu-« lans diffusibles aux personnes qui y sont ha-« bituées, il en résulte accumulation d'incita-« bilité, faiblesse directe, ainsi qu'il résulte de la « privation des stimulans permanens ; et on peut « dire que sous ce rapport les stimulans diffusi-« bles donnent lieu à la diathèse asthénique : « mais celle-ci n'est considérable que quand l'u-« sage de ces stimulans était tourné en habi-« tude. Tous les mauvais effets, qu'au détriment « de

nution de l'incitation dans tout l'organisme, et principalement dans tout le système sanguin; diminution proportionnée à la pénurie du sang.

V. « De cet état des vaisseaux, naît l'Hémorrhée « des poumons, de la matrice, de l'anus et du « pourtour, l'Hémorrhée des voies urinaires, des « vaisseaux transpiratoires. De là résultent des « dérangemens de l'estomac, manque d'appétit, « dégoût et en conséquence du défaut de nour- « riture et de la débilité des organes de la di- « gestion, diminution progressive de sang dans « l'organisme. Un tel manque de sang est la « principale cause des Hémorrhées qui ont lieu « dans l'état d'asthénie. Cette cause affecte prin- « cipalement les vaisseaux sanguins, par la loi « dont j'ai parlé, et en vertu de laquelle l'ac- « tion débilitante, qui dépend du sang affecte « surtout ses propres vaisseaux. Dans les mala- « dies sthéniques, qui sont parvenues au der- « nier point d'intensité, ou qui l'ont dépassé, « quelques gouttes de sang échappées du nez ou « de toute autre partie, indiquent seulement « une tendance à la faiblesse indirecte qui n'est « pas encore établie, et montrent que la ma- « tière agit toujours comme un stimulant ex- « cessif (*) «.

(*) Qui a jamais entendu parler d'Hémoptysie dans la Péripneumonie? Qui n'en a point vu dans les maladies consomptives qui dépendent d'un relâchement des vaisseaux?

Ce n'est pas non plus la qualité du sang, mais sa seule disette, qui cause tous les phénomènes de cette diathèse. Les fibres musculaires des vaisseaux se trouvant trop peu distendues, il en résulte une incitation trop faible en eux, et les caractères du pouls rapportés ci-dessus. Il s'en faut assurément de beaucoup, que la pléthore rapportée à cet état, seulement, se rencontre ici (131.).

Quelle est la femme robuste et saine qui soit jamais tombée dans des pertes continuelles? Quel était l'état des femmes avant cette maladie? Mangeaient-elles et digéraient-elles bien? Non; au contraire. Comment était le pouls? Faible, petit et vite. Quelle était la complexion de la malade? Faible, délicate et molle. Il y avait maigreur, débilité générale et manque d'appétit. Quels moyens a-t-on opposés à cette prétendue pléthore? Des saignées et autres évacuations de toute espèce, une nourriture végétale, liquide, et une position horisontale. On considère les vaisseaux comme des tuyaux inertes qui seraient sans action sur les fluides qu'ils contiennent. On n'a point d'égard à la force, à l'incitation qui les anime, et qui s'oppose aux effets de la pesanteur. C'est en vertu de cette vitalité des vaisseaux qu'il ne survient point d'Hémorragies, ni dans l'état de santé, ni dans la diathèse sthénique, à moins que cette dernière ne soit parvenue au point d'incliner à la faiblesse indirecte : encore la perte de sang est-elle alors forcée et très-modique; tandis que dans l'invasion de la faiblesse indirecte, et dans l'état de faiblesse directe, il survient des Hémorrées faciles et abondantes, mais qui le seraient encore bien plus, si l'incitation ne s'y opposait pas.

« de l'humanité, on leur a très-mal-à-propos « attribués, ne sont pas dus à ces remèdes, mais « bien à l'ignoranee de l'art de les employer. « Quoique l'aetion des stimulans diffusibles ait « besoin d'être soutenue par eelle des stimulans « permanens, il ne faut pourtant pas confondre « leur aetion avee eelle des puissances débili- « tantes. Quels désordres ne produira pas un « vent froid qui, pendant l'action de l'opium, « vient frapper le corps ; mais avee quelle faci- « lité et quelle promptitude ne les dissipera-t-on « pas en couvrant bien le corps » ?

T. « Tous les autres stimulans diffusibles, « produisent, aussi bien que l'opium et le sti- « mulus plus permanent des boissons fortes, « la diathèse asthénique, par faiblesse indi- « recte ».

131. Une grande abondanee de ehyle et de sang, produit de nourritures animales est à coup sûr un puissant stimulus. Il en résulte un accroissement de l'incitation par tout l'organisme, et principalement dans les vaisseaux sanguins, à proportion de l'abondance de ees humeurs (51.). la nature du sang n'y fait rien, du moins eomme cause ; tout dépend de sa quantité qui agit en distendant, par un effort eontinuel, les fibres des vaisseaux. La pléthore, si eélèbre dans les écoles, ne eonvient qu'à la diathèse sthénique ;

elle en est la mesure, et lui correspond exactement (*).

132. Ce même effet augmente par la vélocité du sang, due à toute autre cause, et surtout par le mouvement des muscles, qui, en comprimant les veines, ramènent plus vîte le sang au cœur.

133. Rien de plus efficace que ces deux stimulus (131. 132.) pour exciter la diathèse sthénique, et les maladies qui en dépendent. Celles-ci sont d'autant plus graves que le sang, est en plus grande abondance et qu'il est animé d'une impulsion plus rapide : c'est ce que démontrent les causes excitantes et tous les symptômes de ces maladies, et surtout le battement des artères ; enfin l'efficacité des saignées, des purgatifs et de l'abstinence, si salutaires en pareil cas.

134. Comme l'abondance et la vélocité du sang, sont la principale cause de la diathèse sthénique, rien au contraire de plus propre à causer la diathèse asthénique que la pénurie du sang, laquelle s'accompagne d'une extrême célérité dans la circulation. De là la petitesse, la débilité et la vélocité du pouls ; de là la dimi-

(*) La vérité de cette proposition est parfaitement démontrée et pourtant, ce qui est assez singulier, les systématiques entendent sous le nom de pléthore un état des vaisseaux entièrement opposé à la véritable idée de la pléthore.

bilité, une et indivisible dans tout l'organisme, se répand aisément partout, peut bien, lorsqu'elle est trop forte, et concurremment avec d'autres puissances trop incitantes, allumer la diathèse sthénique.

137. Ces mêmes humeurs (136.), en distendant et en excitant trop peu leurs vaisseaux, forment une partie considérable des influences créatrices de la diathèse asthénique.

Z. « C'est aussi pour cela que le vomissement, « la purgation alvine et toutes les autres évacua- « tions sont des causes puissantes de diathèse « asthénique, et qu'ils la produisent à propor- « tion de la faiblesse qui accompagne leur ac- « tion. On peut en dire autant de l'excès dans « les plaisirs de l'amour, lequel affaiblit directe- « ment et indirectement, mais considérablement « de l'une et l'autre façon (*) ».

Aa. « Les vaisseaux secréteurs paraissent quel- « quefois si gorgés d'une surabondance d'hu- « meurs qu'il en peut résulter la faiblesse indi- « recte, comme il arrive dans le débordement « de bile qui caractérise la fièvre jaune des cli- « mats chauds (**). Cette action débilitante tend

(*) Rien de plus funeste qu'un mariage par amour entre un vieillard dont l'incitabilité est épuisée, et une jeune fille jolie. Il n'est pas besoin de dire de quel côté sont l'amour et le danger.

(**) Les évacuans qu'on emploie communément en pareil

« à disséminer la faiblesse indirecte par tout l'or-
« ganisme «.

138. De là la langueur des vaisseaux, la lenteur du cours des humeurs, leur inaction, leur stagnation et leur corruption. L'incitation étant diminuée ou même détruite pour un tems dans cette partie considérable de l'organisme, la débilité se communique bientôt à tout le reste du corps, par le moyen de l'incitabilité ; et conjointement avec les autres causes trop faiblement incitantes, elle introduit la diathèse asthénique.

Bb. « Les différentes sortes de gestation, (les
« exercices passifs que l'on prend à cheval, en
« voiture, en bateau, à l'escarpolette), les exer-
« cices actifs, les travaux, accélèrent, au moyen
« des contractions musculaires, le retour du sang
« des veines vers le cœur, (les valvules empê-
« chant ce liquide de refluer en sens inverse) et
« accroissent ainsi l'incitation dans tous les vais-
« seaux, et par conséquent dans tout l'organis-

cas, augmentent la débilité du canal intestinal, cause première de la maladie, et favorisent la génération de ces fluides surabondans. Il suffit toujours dans tous les genres d'embarras gastriques, ainsi que dans la Colique, de ranimer le mouvement des intestins par les stimulans, pour déterminer l'évacuation de ces matières étrangères. Cette pléthore pituiteuse ou bilieuse constitue des affections purement locales.

X. « Ce n'est donc point une surabondance
« de sang, mais le relâchement et l'atonie ré-
« sultant du manque de ce liquide, qui entre-
« tient les hémorrhées. Celles-ci ne dépendent
« donc pas d'une impulsion active, mais d'une
« diminution de ton. Elles sont toutes de nature
« asthénique ; et la diathèse asthénique, dont
« elles peuvent dépendre est la faiblesse directe ».
Y. « La surabondance du sang peut, aussi bien
« que toute autre puissance excitante nuisible,
« introduire la faiblesse indirecte. Car les vais-
« seaux étant distendus outre mesure, l'excès
« de stimulus peut épuiser leur incitabilité, et
« mettre fin à l'incitation. Alors leurs contrac-
« tions, d'énergiques qu'elles étaient, devien-
« nent extrêmement faibles, et au point de mé-
« riter à peine le nom de contractions : le cali-
« bre des vaisseaux, qui peu auparavant était
« presqu'effacé, s'ouvre largement. Les parties
« les plus tenues des liquides s'échappent par
« les extrémités béantes des artères qui leur
« laissent une libre issue, et elles entraînent avec
« elles quelquefois le sérum, d'autres fois jus-
« qu'à la partie rouge du sang. Dans la diathèse
« asthénique, aussi bien que dans la sthénique,
« il faut considérer non la nature du sang, mais
« sa quantité, comme cause de la maladie, et
« dans la diathèse asthénique, c'est bien le
« défaut de sang qu'il faut accuser. Les vais-

« seaux n'étant plus suffisamment distendus et « excités, le pouls présente les caractères ci-dessus « indiqués. La pléthore qui passait, jusqu'ici « pour être la seule cause de cette forme de ma- « ladies, y est entièrement étrangère. Il est en- « tre ces deux extrêmes un terme moyen de plé- « nitude vasculaire, qui est propre et conve- « nable à l'état de santé ».

135. Voilà la principale source des maladies asthéniques, (je veux dire la pénurie du sang et l'atonie des vaisseaux). Les effets si nuisibles de toute espèce de déperdition d'une humeur quelconque et surtout du sang, et les effets si salutaires des stimulans d'abord, et ensuite de tous les genres de restaurans le confirment (*).

136. On conçoit que les humeurs secrétées du sang stimulent aussi chacune à sa manière leurs vaisseaux par la distension qu'elles occasionnent. Le lait, le sperme, abondans en leurs canaux, ont cet effet à un haut degré, aussi bien que l'humeur de la transpiration. L'excitation de l'organe secréteur (**), laquelle en vertu de l'incita-

(*) Il est peu de maladies qui soient l'opprobre des médecins autant que les Hémorragies. La méthode débilitante les aggrave ordinairement, tandis que le traitement corroborant les dissipe toujours.

(**) Le principe que j'ai établi (Chap. IV.) sur l'unité et l'indivisibilité de l'incitabilité, explique parfaitement, entr'autres phénomèmes de l'organisme, ceux du système des secrétions.

sespoir qui ne sont pour ainsi dire que des degrés plus faibles de joie, de confiance et d'espoir, et la diminution des passions excitantes, mais qui ne forment point du tout des affections positives de nature opposée, ces affections, dis-je, déterminent la diathèse asthénique, qui consiste dans la faiblesse directe; de là sur le champ perte d'appétit, dégoût, nausées, vomissemens, maux d'estomac, dévoiemens accompagnés ou non de douleurs; de là, en outre, la Dyspepsie, la Colique, la Goutte et la Fièvre.

144. Les sensations agréables excitent vivement tout l'organisme, et déterminent des mouvemens qui contribuent beaucoup avec les autres puissances nuisibles, à allumer la diathèse sthénique. Tel est l'effet de la danse, des plaisirs de la table et des défis que se livrent entr'eux des convives tout rayonnans de joie au milieu d'un aimable festin.

145. Lorsque les plaisirs des sens ont été poussés à l'excès ou trop prolongés (143.), ils entraînent la faiblesse indirecte. Lorsqu'au contraire le sentiment est, ou en partie émoussé, en partie détruit ou bien qu'il est flétri par des impressions désagréables (*), le courage est alors abattu

(*) Rien de plus désagréable qu'une lueur sombre. C'est ce qu'on éprouve en lisant à la clarté d'un flambeau qui ne fournit qu'une lumière faible; on peut faire souvent l'expérience du contraire au *Ranalagh* et chez les enfans

et tout le corps, plongé dans la langueur, est frappé de faiblesse indirecte Dans l'un et l'autre cas, il s'établit une diathèse asthénique, surtout si les autres causes débilitantes y concourent.

146. Indépendamment de ses qualités, de ses propriétés et de la faculté qu'il a d'entretenir la respiration, l'air présente des effets moins évidens. Mais on ne saurait douter que son application sur tout le corps ne soit un stimulus nécessaire à la vie. L'air en contact avec nous est rarement pur; il est presque toujours mêlé de corps étrangers, qui diminuent sa vertu stimulante. C'est dans sa pureté que réside son stimulus salutaire : mais cet état de pureté va-t-il jamais au point de stimuler trop vivement, et d'allumer la diathèse sthénique? Les machines récemment inventées, au moyen desquelles l'homme s'élève au dessus des nues, seraient très-propres à éclaircir cet objet, si le froid ne s'y opposait pas. Néanmoins comme on ne vit jamais dans l'air le plus pur, et que malgré cela on vit assez bien, on peut croire qu'un air trop pur stimule trop vivement et crée la diathèse sthénique.

147. Comme au reste il n'est rien de plus or-

qui sont tous extraordinairement aises de voir beaucoup de lumières. De-là le luxe avec lequel les grands s'éclairent en bougies de blanc de baleine et de cire.

« me : portés à certain point, ces exercices sont
« même capables de produire la diathèse athé-
« nique (*) ».

Cc. « Comme d'un côté rien ne contribue tant « à la santé qu'un exercice modéré et fréquent, « rien n'affaiblit autant, d'un autre côté, qu'un « exercice qui dépasse ou n'atteint pas ce degré « salutaire, et produit dans le premier cas, fai- « blesse indirecte, par l'épuisement de l'incita- « bilité, et dans le second, faiblesse directe à « défaut d'un stimulus suffisant, et par consé- « quent dans l'un et l'autre cas la diathèse as- « thénique ».

139. La pensée qui agit bien plus sur le cerveau qu'elle affecte directement, que sur toute autre partie, augmente l'incitation dans tout l'organisme (47. 8. 9.). Une contention passagère d'esprit, mais très-forte, ou une moindre contention souvent répétée ou tournée en habitude, peut, à elle seule, agir comme puissance nuisible jusqu'à un certain point; elle peut avoir des

(*) Cela est encore trop général. Ces sortes de gestations produisent souvent, comme on sait, une lassitude générale et même les symptômes de la débilité. Le balancement et surtout l'action de tourner en rond, produisent le même effet. L'action de marcher à pas lents et négligemment me paraît agir de même : car j'ai trouvé que l'énergie de la circulation en était considérablement diminuée.

BEDDOES.

effets plus graves, si elle est réunie à d'autres influences trop stimulantes, et elle est capable de produire alors la diathèse sthénique.

140. Une cause évidente de la diathèse asthénique, est cet état de l'esprit où l'incitabilité étant épuisée par l'exercice immodéré de la pensée, il s'ensuit la faiblesse indirecte; ou bien cet état où l'esprit, faute d'exercice ne pouvant conserver de suite, ni d'activité dans ses opérations, il en résulte la faiblesse directe, cette double condition de l'esprit peut beaucoup pour la production de l'asthénie (*).

141. Les passions violentes, telles qu'un accès de colère, une douleur amère, une joie immodérée, qui vont au point d'épuiser l'incitabilité (28. 30.), sont dans le même cas que le travail de tête et comportent le même raisonnement.

142. Lorsque ces affections sont portées à ce point (141.), elles produisent la diathèse asthénique, qui appartient à la faiblesse indirecte et les maladies du même ordre. De là l'Epilepsie, l'Apoplexie, et assez souvent la mort, lorsque l'émotion a été extrêmement forte.

143. Lorsqu'au contraire il y a absence de ces affections (142.), comme il arrive dans la tristesse, l'affliction, la crainte, la terreur, le dé-

(*) Un convalescent n'est parfaitement rétabli que quand il a repris ses exercices ordinaires de l'esprit et du corps.

cela elles soient jamais affaiblies tant que cette diathèse subsiste. Telle est exclusivement l'origine de toutes les maladies sthéniques.

150. La Diathèse asthénique, issue de la même source (149.), a pour cause une incitation trop faible de tout l'organisme, produite par les puissances débilitantes (111—148.). Il y a affaiblissement de toutes les fonctions, des désordres dans quelques-unes, et toujours une débilité réelle, malgré les fausses apparences d'une plus grande activité dans d'autres.

De même que la diathèse sthénique doit toujours être dissipée par les débilitans, la diathèse asthénique doit toujours l'être par les fortifians (*).

(*) Le lecteur voit clairement à quelle simplicité j'ai porté la médecine qui n'était jusqu'à moi qu'un amas d'hypothèses, d'incohérences et d'erreurs, une science mystérieuse et énigmatique. J'ai démontré jusqu'ici qu'il n'est que deux formes de maladies; et que l'aberration de l'état de santé, ou l'état morbifique ne consiste ni dans la surabondance, ni dans la pénurie, ni dans la dégénération des humeurs devenues acides ou alkalines, ni dans l'introduction de matières étrangères dans le corps, ni dans un changement de forme des molécules organiques, ni dans une disproportion dans la distribution du sang, ni dans une augmentation ou une diminution de la force du cœnr et des artères qui opère la circulation, ni dans l'influence d'un principe raisonnable qui régisse les fonctions, ni dans un rétrécissement ou un élargissement des pores, ni dans

CHAPITRE III.

Diathèse sthénique.

151. Avant la perturbation qui n'arrive jamais que quand la maladie est bien déclarée (*), et même parvenue à son dernier période d'accroissement, tous les sens sont plus subtils, les mouvemens volontaires et involontaires (**) plus

une constriction des vaisseaux capillaires par le froid, ni dans un spasme qui occasionne une réaction de la part du cœur ou des vaisseaux profonds, ni dans rien de ce qu'on a jamais imaginé sur la nature et les causes des maladies. J'ai fait voir au contraire que la santé et la maladie ne sont qu'un même état et dépendent de la même cause, savoir de l'incitation qui ne varie dans les différens cas que par ses degrés. J'ai démontré que les puissances qui produisent la santé et la maladie et qui agissent quelquefois avec un degré d'énergie convenable, d'autres fois trop-fortement ou trop faiblement, sont également les mêmes. Le médecin ne doit avoir égard qu'à l'aberration qu'éprouve l'incitation, pour la ramener par des moyens convenables au point où réside la santé. (Voyez la table de Lynch.)

(*) Dans l'opportunité, ou même dans la maladie, mais légère, ces désordres n'ont point lieu.

(**) Parmi les organes qui jouissent d'une contractilité prompte et considérable, les uns sont soumis dans leurs mouvemens à l'influence de la volonté, comme les muscles locomoteurs, les autres en sont indépendans, comme le cœur, les intestins, la matrice.

énergiques,

dinaire que l'impureté de l'air, et que son impureté en diminue la vertu stimulante, il n'est aucunement douteux qu'un air très-impur, ou mêlé de substances étrangères produise la faiblesse directe et la diathése asthénique. Ainsi un air impur est fréquemment cause du Typhus, comme il est évident par la mort de ceux qui ont péri dans le noir cachot de Calcutta (*). Il est d'autant plus incertain que l'extrême pureté de l'aire cause jamais la faiblesse indirecte, qu'il n'est pas encore constaté, comme je l'ai dit plus haut (146.), qu'elle produise la diathèse sthénique.

Dd. « Une matière contagieuse en tant que pro-
« duisant des maladies générales, si jamais elle
« a quelque tendance à le faire, donne à l'une
« une forme sthenique, à l'autre une forme as-
« thénique; et se comporte en cela comme les
« influences nuisibles ordinaires de toute espèce.

(*) Est-il donc décidé que ces gens moururent d'un Typhus? J'espère résoudre bientôt cette question par des expériences. En attendant, je puis renvoyer les lecteurs à un exemple dans lequel l'inspiration d'un air vital pur produisit exactement les mêmes effets que l'opium. Toutes les circonstances assurent que le malade n'avait pris que très-peu de vin, ou autres stimulans, et moins, d'ailleurs, qu'il n'avait coutume de faire. Brown aurait bien triomphé sur un pareil cas s'il en avait eu connaissance de son vivant. Voyez l'histoire d'un épileptique dans les lettres de différens médecins au docteur Beddoes. BEDDOES.

« C'est pourquoi, le principe que j'ai établi plus « haut est ici applicable. En tant qu'elles occa- « sionnent une simple éruption sans produire « aucun changement dans l'incitation, les con- « tagions appartiennent à la doctrine des mala- « dies locales ».

Ee. « Tout ce qui est applicable aux autres puis- « sances, l'est également aux poisons, lorsqu'ils « agissent comme stimulans généraux : mais « c'est une chose encore obscure ».

148. De l'action presque toujours réunie et rarement séparée de toutes ces puissances (111—148.), et non d'aucune autre force propre au corps (10.), résultent l'une et l'autre diathèse, soit bornées à l'opportunité, soit portées à l'état de maladie.

CHAPITRE II.

Cause des deux Diathèses.

149. La Diathèse sthénique, ainsi formée (148.), a pour cause une incitation excessive dans tout le corps vivant, déterminée par l'action des puissances dont j'ai parlé (111—148.). Il y a d'abord plus d'activité dans les fonctions, puis dérangement de quelques-unes, ensuite moins d'activité dans d'autres, sans que pour

énergiques, les affections plus vives et l'esprit plus pénétrant; le cœur et les artères par leurs battemens, les extrémités vasculaires par la coloration qu'elles produisent, tous les muscles par leur énergie, les secrétions internes par l'abondance du lait et du sperme; les organes de la digestion, par le desir des alimens et leur prompte digestion, par la force du corps, et l'abondance manifeste du sang, tout annonce la vigueur.

152. On verra combien les facultés mentales et affectives, sont exaltées en les comparant dans cette diathèse, avec ce qu'elles sont dans l'état de santé, dans l'autre forme de maladie et dans son opportunité. Ainsi les fonctions prennent d'abord (148.) plus d'activité.

CHAPITRE IV.

Eclaircissement de la diathèse sthénique par le développement de ses symptômes.

153. L'exaltation des sens, des mouvemens, des idées, et des affections morales (151.), dépend de l'incitation, augmentée dans les organes, laquelle donne à la circulation et à toutes les autres fonctions plus d'activité.

154. L'invasion de toutes les maladies sthé-

niques, est marquée par un frissonnement : il provient de la perspiration (99.) diminuée par la diathèse qui règne dans les extrémités vasculaires de la peau. « La sécheresse de la peau » et la sensation de froid qui accompagne presque toujours le frissonnement, s'expliquent de la même manière.

155. Dans ces maladies, les vibrations du pouls sont plus fortes, plus dures, plus pleines et un peu plus fréquentes que dans l'état de santé. La plénitude et la dureté du pouls, sont dues à l'usage trop abondant des viandes dans le tems de l'opportunité ; sa force et sa fréquence peuvent aussi bien dépendre de la même cause que de tout autre stimulus, tel que des boissons fortes, ou un violent exercice de l'esprit ou du corps (107. 110.); mais toutes les influences stimulantes (111 - 148.) ont part à ces effets.

156. S'il arrive dans le cours de la maladie, que le pouls devienne plus faible, plus mou, moins plein et plus vîte, c'est un mauvais signe, qui dépend de ce que le traitement débilitant a été porté trop loin, ou de ce que ce traitement ayant été négligé, l'excès d'incitation a déjà introduit une certaine débilité. Dans le premier cas, la faiblesse est directe (35.); elle est indirecte dans le second. Il faut être en garde contre l'une et l'autre.

157. La rougeur vive qui succède souvent à

la pâleur dans les extrémités vasculaires de la surface du corps, et à une abondante secrétion, dépend de l'abondance du sang, qui, par l'excès de la diathèse sthénique, arrête la transpiration. Les maux de tête et les douleurs vagues dans les membres ont la même cause. Ces douleurs sont si aisément et si promptement dissipées par la saignée, toutes les fois qu'elles ont leur siége à la tète, qu'elles ne peuvent être que bien rarement attribuées à une inflammation interne; et d'autant moins que s'il survient une inflammation dans les maladies sthéniques générales, elle occupe toujours une partie externe (113.), autant qu'on a pu s'en assurer jusqu'ici.

158. Il ne faut pas non plus imputer à l'inflammation et pour la même raison (157.), le délire qui survient quelquefois quand la maladie est très-violente; car il cède à l'évacuation du sang et des autres humeurs, avec une telle facilité, qu'il n'est pas croyable qu'il y eût une inflammation profonde. L'abondance du sang dans ses vaisseaux qu'il distend outre mesure, est la seule cause de ce délire. Cela est prouvé d'un côté par la rougeur du visage (*) qui indique cette abon-

(*) Cette rougeur n'est point une preuve de la surabondance du sang; car elle peut être également produite par un excès d'activité passagère dans les vaisseaux de la partie. Elle survient et se dissipe dans beaucoup de maladies où l'on ne peut pas soupçonner de pléthore. BEDDOES.

dance, d'un autre côté par les effets de la saignée qui éteint la maladie d'un seul coup.

159. La soif et la chaleur, symptômes notables des maladies sthéniques, dépendent de la diathèse sthénique des extrémités vasculaires de la gorge et de la peau, laquelle resserre les vaisseaux au point que la perspiration en est interceptée, quoiqu'elle permette encore au sang d'arriver à peu près jusqu'aux dernières extrémités, et qu'elle accumule la chaleur naturelle sous l'épiderme à cause de la suppression de la transpiration : de même dans l'affection des extrémités vasculaires de la gorge, la salive et les autres humeurs qui lubrifient la gorge, quand elles coulent librement, se trouvant retenues, font éprouver la sensation de sécheresse qu'on appèle soif.

160. L'enrouement, la toux et l'expectoration qu'on observe quelquefois dans les maladies sthéniques, se présentent et se succèdent à peu près dans l'ordre suivant. Il y a souvent de l'enrouement d'abord, puis de la toux, qui dans le principe est sèche et ensuite accompagnée d'expectoration. L'enrouement et la toux sèche dépendent de ce que les extrémités des vaisseaux exhalans et des conduits excréteurs des cryptes muqueuses qui se terminent dans les bronches, sont fermées par la violence de la diathèse, et ne donnent presque plus issue aux humeurs qui doivent lubrifier les bronches et la trachée artère,

dissiper l'enrouement et permettre une expectoration facile. Les crachats retrouvent une libre issue lorsque la diathèse venant à diminuer ensuite, les extrémités vasculaires se relâchent : les humeurs sont alors versées en abondance dans les bronches; elles mettent en jeu l'incitabilité de tout l'appareil respiratoire, et provoquent un mouvement convulsif appelé toux, par lequel elles sont rejetées (*).

161. Comme le rétablissement de l'expectoration, indique une rémission dans la diathèse sthénique, de même une expectoration trop libre et qui dure depuis trop long-tems, montre une tendance à la diathèse asthénique, soit par faiblesse indirecte, lorsque la maladie, dans son cours, a épuisé l'incitabilité, soit par faiblesse directe, lorsque le traitement a été trop débilitant.

162. Ces mêmes symptômes (161.), tant qu'ils

(*) La trachée-artère en se divisant forme les bronches qui s'étendent par toute la substance du poumon, et s'entremêlent avec les vaisseaux sanguins. Outre ces deux sortes de vaisseaux, (les aëriens et les sanguins), il est aussi dans le poumon des vaisseaux exhalans, de petites artères et des glandes muqueuses, lesquels naissent des extrémités des artères rouges. La trachée-artère est toute tapissée de ces glandes; et la grande quantité de mucus qui est rejetée du poumon souvent en santé parfaite, et dans une infinité de cas de maladies sthéniques et asthéniques prouve suffisamment l'existence de la source qui fournit cette matière.

ne vont pas jusqu'à la faiblesse directe, ou qu'ils n'ont point encore passé à la faiblesse indirecte, sont produits par la chaleur et par tout ce qui stimule trop vivement ; et ils sont dissipés par le froid et par tout ce qui débilite.

163. La pâleur, « la constriction de la peau », la limpidité de l'urine, le resserrement du ventre, qui se rencontrent surtout dans le principe de la maladie, proviennent de la violence de la diathèse, qui ferme les extrémités des vaisseaux, au point qu'il ne s'en échappe rien, ou du moins que la partie la plus tenue de leurs liquides, comme à l'égard de l'urine. Le rétablissement des selles et de la perspiration, qui s'annoncent par des déjections et de la moiteur, aussi bien que la cessation de la soif, indiquent une rémission dans la Diathèse et dans la maladie, et promettent une solution prochaine et complète par haut et par bas, et par les sueurs, à l'aide des purgatifs et des autres moyens anti-sthéniques.

164. Souvent, dans les maladies sthéniques assez légères, l'appétit ne diminue pas beaucoup; plus souvent encore le malade en conserve assez pour prendre plus d'alimens qu'il ne lui en faut. Mais toute espèce de nourriture lui sera nuisible en pareil cas, si elle n'est très-légère, purement végétale et sous forme liquide (*).

(*) Cette nourriture végétale liquide doit en outre être froide, suivant les principes de Brown. Beddoes.

165. Mais soit qu'on ait accordé trop d'alimens, soit que la maladie fût due primitivement à des causes très-graves, soit enfin qu'on l'ait aggravée par un traitement stimulant, lorsqu'enfin elle est parvenue au plus haut point d'intensité, il se manifeste alors, avec tous les symptômes pernicieux dont j'ai parlé plus haut (156. 158.), des désordres considérables dans les fonctions gastriques, ou bien, en quelqu'endroit de la poitrine, une douleur aiguë qui trouble la respiration.

166. Il faut donc dans une diathèse violente, où le malade a peu d'appétit pour les alimens, mais beaucoup pour les boissons aqueuses, eviter les premiers qui excitent des dégoûts, des nausées et le vomissement, et permettre celles-ci de toute manière. Ordinairement ces accidens ne durent pas, à moins que la diathèse tende ou même ait déjà passé à l'asthénie, comme il est dit plus haut (161. 165.); et ils se dissipent avec les autres symptômes par un traitement anti-sthénique approprié. Quand même les nausées et les vomissemens seraient devenus plus pressans et plus fatigans, quand même ils dureraient déjà depuis un certain tems et se montreraient opiniâtres, ils n'appartiennent pas encore pour cela à la faiblesse indirecte, si le pouls n'a encore qu'une fréquence médiocre et qu'il n'ait pas beaucoup perdu de sa plénitude (155.) ni de sa force; si l'emploi des vomitifs et des purgatifs diminue

le vomissement spontanée et morbifique, et qu'en un mot le traitement anti-sthénique réussisse toujours. On s'apercevra que la maladie a changé entièrement de nature et a pris un caractère opposé, lorsque ces accidens augmenteront de jour en jour, que le pouls s'affaiblira de plus en plus; qu'aux dérangemens d'estomac se joindront des tranchées et des déjections liquides et enfin lorsque le traitement anti-sthénique sera manifestement nuisible.

167. Avant que ces symptômes soient parvenus à l'état de faiblesse indirecte, la trop vive incitation que l'estomac éprouve, à cause de sa grande sensibilité, et surtout à cause de l'action immédiate de stimulus puissans, entraîne cet organe beaucoup plutôt qu'un autre vers ce genre de faiblesse, et y cause différens désordres. C'est en effet sur l'estomac que sont portés les stimulus les plus puissans, les plus propres à allumer la diathèse sthénique (*); c'est sur l'incitabilité de ce

(*) Savoir les nourritures animales fort épicées, le vin, les liqueurs spiritueuses et tous les stimulans diffusibles énergiques. Quelques uns de ces stimulans, tels que les alimens et le vin, n'agissent ni sur la peau, ni sur aucune autre partie que l'estomac. D'autres, par exemple les épices, telles que la moutarde, et les spiritueux énergiques, et surtout les stimulans diffusibles, comme l'éther, le camphre, l'opium sous forme liquide, peuvent agir aussi sur la surface de la peau, et secondent par leur application externe les effets de leur usage interne; ainsi l'em-

viscère qu'ils exercent le plus d'action. C'est-là que les viandes sous toutes les formes (125. 128.), que les diverses boissons stimulantes (126.), les différens aromates dont les unes et les autres sont chargées (125.), que tout le stimulus diffusible des préparations d'opium, de l'alcali volatil, du camphre, du musc et de l'éther vient faire son impression; ces substances y agissent beaucoup plus vivement que sur tout autre organe; beaucoup plus que sur les intestins: car elles ne passent dans le duodénum qu'après avoir subi une première digestion; beaucoup plus que sur les vaisseaux lactés: car elles n'y sont reçues pour être portées au sang, qu'étendues par les humeurs et altérées par le travail de la coction; beaucoup plus que sur le cœur et les artères, à cause de l'état de dilution où elles y arrivent, et des changemens continuels que leur composition éprouve dans le mouvement circulatoire; bien plus que sur les extrémités secrétoires et exhalantes des artères, (soit que celles-ci séparent et rejettent une matière déjà altérée, soit qu'elles exhalent une humeur utile, qui doit rentrer dans le sang), tant à cause des raisons que j'ai données que des changemens considérables qu'elles ont subi dans les glandes et dans les vais-

ploi de ces moyens simultanément à l'intérieur et à l'extérieur, prévient et guérit la Goutte, l'Hydropisie et autres maladies de même nature.

seaux exhalans; bien plus que sur les vaisseaux lymphatiques, où de nouvelles humeurs viennent sans cesse se mêler avec les autres, par mille rameaux intermédiaires, sur-tout dans le canal thorachique; bien plus que sur tout le reste du système sanguin, à cause des changemens qui résultent de circuits répétés; bien plus que sur les fibres des muscles soumis ou non à la volonté, parce que ces stimulans n'y parviennent pas; bien plus que sur le cerveau et les autres parties médullaires nerveuses, parce qu'elles ne sont pas non plus accessibles à ces mêmes stimulans, et qu'il y a loin de ces organes à celui où ils font leur impression. En un mot, puisque toutes les puissances incitantes salutaires, nuisibles ou médicinales (48. 49. 50. 51. 53.) agissent avec un peu plus d'énergie sur certaines parties que sur d'autres (49.); que ces parties sont à peu près celles sur lesquelles l'impression s'exerce primitivement et directement, ces parties doivent donc être les premières à passer de la diathèse sthénique à l'asthénique; mais l'incitabilité étant une et indivisible dans tout l'organisme (47.), dès que l'incitation augmente ou diminue dans une partie, et qu'elle y détermine une faiblesse directe ou indirecte, et une diathèse asthénique, le reste du corps se ressent toujours au même instant du genre de changement survenu dans cette partie (53.); et puisque les puissances qui ont

agi sont, et ont été les mêmes, c'est à dire trop ou trop peu stimulantes ; que l'incitabilité sur laquelle elles ont agi et agissent encore est la même, c'est à dire que tout ce qui constitue la cause est absolument identique, il est nécessaire qu'il en résulte un effet semblable, je veux dire un même genre d'action dans tout l'organisme, soit en plus soit en moins.

168. L'inflammation qui accompagne les Phlégmasies (*), occupe « constamment » une partie externe (113.), autant qu'on a pu jusqu'ici s'assurer de sa nature. Cela dépend de ce que la chaleur, qui est la plus puissante des influences sthéniques, qu'elle agisse seule, ou alternativement avec le froid, ou successivement après lui (99.), exerce un stimulus bien plus énergique, sur les surfaces du corps où elle agit directement, que sur les parties profondes internes, dont la température ne change presque pas, et peut y élever par conséquent la diathèse générale au degré de l'inflammation. C'est pourquoi la gorge, les articulations, le visage, les poumons, qui donnent un accès immédiat à l'air, et peuvent être considérés comme parties externes, sont princi-

(*) Les Phlegmasies sont des maladies sthéniques accompagnées d'une inflammation locale, par exemple à la gorge, aux poumons, aux articulations, et dans lesquelles l'inflammation est, comme tout autre symptôme, un effet de la cause morbifique et n'en est point la cause elle-même.

palement exposés aux inflammations. Indépendamment de l'activité de la cause excitante dont je viens de parler, il y a dans une partie qui est près de s'enflammer plus de sensibilité qu'ailleurs; l'incitabilité y est plus accumulée, ce qui fait que parmi ces parties, tantôt l'une et tantôt l'autre est plutôt affectée (*). Ce qui contribue encore à la production de ces maladies, c'est que de quelque manière qu'une de ces parties ait été

(*) Dans l'esquinancie inflammatoire, l'inflammation attaque la gorge qui est aussi quelquefois le siége d'une inflammation érysipélateuse. L'éryripèle attaque tantôt le visage, un des membres, tantôt l'oreille et tantôt les tempes. Dans le rhumatisme, l'inflammation attaque plutôt une des grandes articulations, quelquefois plusieurs à la fois ou successivement. Le siége de l'inflammation est ici plus profond, et s'étend jusqu'à la partie interne du corium. Tandis que dans l'érysipèle elle occupe plutôt le réseau vasculaire placé immédiatement sous l'épiderme. Parmi les phlegmasies qui sont accompagnées d'une inflammation locale, dépendante de la cause générale de la maladie et surtout de l'influence de la température, on peut encore compter celle qui est accompagnée d'une inflammation de l'oreille, quoiqu'on mette rarement ce cas au nombre des phlegmasies. Il est certain que l'olite est quelquefois purement locale, mais il ne l'est pas moins que dans d'autres cas elle constitue une maladie générale et une phlegmasie véritable sous tous les rapports. Quand ces maladies sthéniques sont légères, il suffit, pour les dissiper, d'un régime rafraîchissant, d'eau froide pour toute boisson, d'une nourriture végétale liquide, et d'un purgatif doux.

lésée, de quelque manière qu'elle ait subi auparavant l'inflammation propre aux Phlégmasies, elle court bien plus de risques que les autres dans le cas d'une Phlégmasie nouvelle. Voilà la source évidente de la récidive de quelques Phlégmasies, telles que l'Esquinancie tonsillaire et les Rhumatismes (*). La Péripneumonie est plus rare que les autres maladies de cette forme, parce que son siége est à l'abri de beaucoup de stimulus capables d'allumer la diathèse sthénique et l'inflammation qui l'accompagne, et qu'elle dépend de la respiration, qui est entretenue par un air doux et maintenue dans un état habituel de calme et d'égalité par l'action des vaisseaux sanguins, et par les contractions du diaphragme et du double plan des muscles intercostaux. Mais toutes les fois que la respiration devient extraordinai-

(*) Ces deux maladies sont souvent, par la fréquence de leurs retours, très-incommodes aux jeunes gens robustes. Le moindre changement dans la température externe, joint aux autres influences sthéniques, suffit pour les rappeler. Elles deviennent moins fréquentes et moins violentes à mesure que la vigueur diminue par les progrès de l'âge. Il n'est rien de plus ordinaire que de voir ces maladies frayer le chemin à la Goutte, maladie de nature opposée. Je suis très-certain que l'Esquinancie et l'Erysipèle auxquelles j'étais très-sujet, ne récidivèrent jamais d'elles-mêmes et sans qu'un violent stimulus n'y eût contribué ; savoir, lorsque je poussais trop loin le traitement approprié à la Goutte.

rement violente, et que tous les muscles placés autour du cou et de la tête, et qui naissent de la clavicule, des extrémités scapulaires des huméraux, des omoplates, des vertèbres du cou et des supérieures du dos pour s'insérer aux muscles intercostaux, entrent en action pour soutenir les efforts de la respiration, tout l'organe pulmonaire est dans un travail pénible, la fréquence des inspirations et des expirations, la fréquence des contractions du diaphragme et des muscles de l'abdomen, qui repoussent les viscères de cette cavité et le diaphragme, causent aux poumons de violentes secousses. Il résulte de là, dans quelqu'une des parties susdites une disposition inflammatoire, qui n'attend pour se développer qu'une diathèse sthénique, suffisante et qui, une fois cette dernière établie, se développera bien plutôt là qu'ailleurs (49).

Ff. « Puisque la Fièvre inflammatoire, le Catar-
« rhe, la Variole bénigne ne sont accompagnés
« d'aucune inflammation, (sauf l'inflammation
« locale qui a lieu dans cette dernière maladie et
« qui dépend d'une cause locale, dont la consi-
« dération est ici étrangère), et puisque l'inflam-
« mation est des plus intenses dans la Péripneu-
« monie, dans l'Erysipèle grave, et dans les au-
« tres maladies semblables très-violentes, il s'en-
« suit que l'intensité de l'inflammation, qui n'est
« qu'un symptôme de la diathèse sthénique gé-

« nérale, est dans une exacte proportion avec « la mesure de la diathèse (*) ».

169. L'inflammation n'est donc ici qu'un état commun à la partie enflammée et au reste du corps, mais plus prononcé dans la première que dans toute autre. Comme l'inflammation est due à l'incitation plus forte en quelqu'endroit qu'autre part, de même on conçoit qu'avant la maladie dont cette inflammation fait partie ou dont elle est le symptôme, l'incitation était à proportion plus considérable là qu'ailleurs (51.).

170. Cette inflammation que j'appellerai sthénique générale, doit être bien distinguée d'une autre qui n'est qu'une affection locale, née de lésion locale, et qui consiste dans un vice organique, ou dans une solution de continuité.

171. Cette dernière inflammation mérite le nom de sthénique locale. Celle qui est générale dépend toujours d'une diathèse sthénique. Elle en est le symptôme, ou en fait partie : elle ne la précède jamais ; elle lui succède toujours plutôt ou plus tard, naît des mêmes causes et guérit par les mêmes remèdes. L'inflammation locale au

(*) Je montrerai par la suite que cette espèce d'inflammation n'est qu'une partie de la diathèse générale, seulement un peu plus considérable dans la partie enflammée que dans aucune autre, mais qui n'atteint cependant jamais à beaucoup près le degré de l'affection générale considérée collectivement.

contraire naît d'une lésion locale qui intéresse la continuité ou la texture de la partie. Si la partie malade a peu de sensibilité, le mal ne s'étend pas plus loin. Si au contraire elle est douée d'une grande sensibilité, comme l'estomac et les intestins à l'intérieur, l'extrémité des doigts au dessous des ongles, à l'extérieur, les effets de l'inflammation se répandent dans tout l'organisme, et en affectant tout le système vasculaire excitent un tumulte général. Soit que cette même affection se borne à la partie malade, soit qu'elle cause des désordres plus étendus, elle ne cède qu'aux remèdes dirigés sur l'endroit primitivement affecté, qui procurent la consolidation des parties lésées. Qu'il suffise pour le moment de ce que je viens de dire sur la distinction à établir entre les inflammations sthéniques. Je parlerai plus au long par la suite de celle qui est locale. Il me reste à traiter encore de deux inflammations d'une autre nature, qui sont également générale ou locale, je le ferai bientôt dans l'ordre qui convient à cet ouvrage.

172. L'inflammation donne lieu à des symptômes désordonnés, toutes les fois qu'elle attaque un organe essentiel à la vie. On n'a pas encore constaté, si l'inflammation sthénique générale attaque jamais le cerveau et ses membranes. Il est plus vraisemblable que la commotion du

cerveau

cerveau et les symptômes phrénétiques ne dépendent pas d'inflammation : deux choses paraissent le démontrer : d'abord, la facilité de la guérison ; tous les désordres cèdent aisément aux saignées, aux purgatifs et autres secours anti-sthéniques, et il n'est pas croyable que les effets d'une inflammation véritable, dans un organe aussi délicat et aussi essentiel à la vie, fussent aussi facilement dissipés : en second lieu, parce que toutes les fois que la santé se rétablit, il n'y a aucun signe bien certain qu'il y ait eu inflammation. L'analogie le prouve encore. Il ne survient, comme je l'ai dit (178.), d'inflammation générale profonde, dans aucune maladie sthénique générale. Toutes les fois qu'une inflammation a lieu dans ces maladies, c'est à l'extérieur (113. 148.) (*). J'ajouterai que tous ces symptômes (phrénétiques), sont de nature à naître des causes sthéniques générales (75.) et à céder aux moyens généraux et anti-sthéniques, proportionnés à leur intensité (81.).

173. La douleur de tête, la rougeur des yeux et le délire qui accompagnent la Phrénésie et

(*) On croyait depuis long-tems que l'inflammation dans le Rhumatisme, pouvait se transporter sur une partie interne, par exemple sur l'estomac. Mais il est maintenant démontré que tous les cas qui présentent quelqu'apparence d'un pareil transport sont des cas de Goutte ou de toute autre maladie asthénique semblable.

qu'on attribue à une inflammation interne, ont pour cause une grande abondance de sang dans les vaisseaux de la tête, d'où résulte une distension extrème, et par-là un sentiment de douleur.

174. « D'un autre côté », il n'est aucunement douteux que l'inflammation soit la cause du trouble qui survient au poumon « dans la Péripneumo-« nie ». Quel que soit l'endroit du thorax où la douleur externe ait son siége, l'inflammation interne y correspond toujours. De même que l'inflammation, qui n'a jamais lieu que dans une diathèse sthénique considérable, lui est proportionnée, de même aussi la douleur correspond à la violence de l'inflammation (*). Il faut avoir égard à

(*) L'inflammation fut regardée comme la principale circonstance de la maladie; la cause et le siége de l'inflammation étaient considérés comme la cause et le siége de toute la maladie. La diathèse sthénique générale et tous les symptômes qui en dépendent, furent rapportés à l'inflammation. La vérité est précisément le contraire de tout cela. La diathèse sthénique générale est l'effet des influences nuisibles excitantes : elle existe à un faible degré pendant l'opportunité et avant l'invasion de la maladie; elle subsiste encore plusieurs jours après, et avant que la douleur, signe de l'inflammation, se fasse sentir. Ce n'est que l'accroissement de la diathèse qui occasionne l'inflammation, qu'on essayerait envain de guérir par des applications médicinales faites sur l'endroit enflammé, et qui ne cède qu'aux différens moyens dirigés contre la

cette même cause pour estimer l'état du pouls. Dans une diathèse très-forte et dans l'inflammation proportionnée qui en résulte, la douleur qui se fait sentir en quelqu'endroit du thorax, tantôt au voisinage du sternum, tantôt auprès des mamelles, tantôt plus latéralement et tantôt dans le dos entre les épaules ou au dessus, cette douleur, dis-je, est aiguë et comme pungitive; le pouls est très-dur et très-fort. Dans une moindre diathèse et dans l'inflammation qui en fait partie, la douleur est moins aiguë, un peu plus obtuse et plus supportable; le pouls est dur et fort, mais moins que dans le cas précédent; « et il n'est pas mou et souple, « comme on le croit communément ». A mesure que la maladie fait des progrès, la douleur devient encore plus légère et plus obtuse. La respiration, qui en était troublée, devient plus libre et plus aisée. Le pouls qui auparavant n'était qu'un peu moins dur, s'amollit réellement à proportion de la faiblesse indirecte, qui résulte de la négligence d'un traitement convenable, ou

cause générale; savoir, aux évacuans et aux débilitans. Ces moyens dissipent l'inflammation en même-tems que les autres symptômes et la maladie elle-même : ce qui prouve que la diathèse générale est la cause de toute la maladie. L'inflammation est donc, ainsi que tout autre symptôme, bien plutôt l'effet que la cause de la diathèse générale.

de la faiblesse directe déterminée par un traitement trop anti-sthénique; mais il ne faut jamais attribuer la dureté du pouls et l'acuité de la douleur, au siége d'une inflammation des membranes, ni croire que la mollesse du pouls et le sentiment obtus de la douleur indiquent une inflammation du parenchyme (*); puis qu'en effet il n'est pas possible qu'une inflammation, qui a son siége dans l'une de ces parties, ne se propage point jusqu'aux vaisseaux de l'autre qui en est voisine Il faut donc admettre comme cause « de la différence » de ces symptômes, celle que j'ai rapportée plus haut.

175. L'éruption pustuleuse qui accompagne certaines maladies sthéniques naît d'une matière contagieuse introduite dans le corps, répandue partout, et qui en s'échappant des vaisseaux cutanées avec la matière transpirable, se trouve arrêtée sous l'épiderme. La diathèse sthénique, considérable dans tout l'organisme, et plus encore dans les vaisseaux cutanées, pour les raisons que j'ai données (114.), est la cause de cette rétention et en conséquence de la grande quantité de pustules. Dans cette circonstance les fibres musculaires des vaisseaux transpiratoires, pren-

(*) Et cependant les systématiques et les nosologistes ont admis partout, jusqu'ici, de telles distinctions, ainsi que beaucoup d'autres aussi fausses, aussi frivoles et aussi propres à égarer au lit des malades.

nent autant de densité comme solides simples, qu'elles augmentent de ton comme solides vivans; elles se contractent donc, et au point de ne laisser presque plus échapper de matière transpirable. Toutes les puissances nuisibles sthéniques, mais principalement la chaleur, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à déterminer la faiblesse indirecte, tendent à produire cet effet. Le resserrement du ventre a la même cause.

Gg « Les maladies sthéniques sont souvent suivies de débilité, soit directe soit indirecte, comme le démontre clairement la conversion de la Péripneumonie en Hydrothorax ».

CHAPITRE V.

Diathèse asthénique.

176. Avant la perturbation (149.), qui ne survient que dans le fort de la maladie déclarée, les sens sont obtus, les mouvemens volontaires et involontaires, sont lents ; l'esprit est moins subtil ; le sentiment et les impressions morales sont moins vifs que dans l'état sain. L'action du cœur et des artères languit, comme on le reconnaît à leurs battemens : il en est de même des extrémités vasculaires de la surface du corps, ainsi que le témoignent la pâleur et la sécheresse

de la peau, la diminution des tumeurs, le desséchement des ulcères (*) et l'absence évidente d'une diathèse sthénique (151.), qui puisse occasionner de pareils symptômes. La débilité montre que le système musculaire est engourdi. La pénurie du lait et du sperme, prouve le défaut de secrétions internes. « Quelquefois il y a surabondance d'humeurs dégénérées ». L'inappétence, le dégoût, quelquefois la soif, les nausées, les vomissemens, la faiblesse de tout le corps et la pénurie évidente du sang trahissent la langueur des organes de la digestion.

177. Dans cette même diathèse, soit qu'elle se borne encore à l'opportunité, soit qu'il y ait maladie déclarée, toutes les facultés morales (152.) éprouvent une diminution notable. Ainsi toutes les fonctions sont affaiblies.

CHAPITRE VI.

Eclaircissement de la diathèse asthénique, par le développement de ses symptômes.

178. Le frisson n'est pas étranger à l'invasion des

(*) On regardait, de notre tems ces symptômes comme autant de signes qui démontraient l'existence d'un spasme dans les extrémités vasculaires. Mais je donnerai par la suite une bien meilleure explication de ces phénomènes.

maladies asthéniques de quelqu'intensité, toutes les fois qu'elles ont pour cause un défaut notable de transpiration (154.). Voici la cause de ce défaut. La faiblesse du cœur et des artères qui dépend de la faiblesse générale, rend difficile la circulation des humeurs dans toutes les parties, plus difficile surtout, et presqu'impossible celle qui se fait dans les extrémités les plus éloignées. De là, cessation de la transpiration. On explique de même la sensation de refroidissement qui accompagne quelquefois le frisson.

179. Dans les affections asthéniques le pouls est faible, mou, petit et très-fréquent (155.). Sa mollesse, quand sa petitesse permet encore de la sentir, provient, aussi bien que cette dernière, de la pénurie du sang, causée, dans la période de l'opportunité (128.), par le manque de nourriture animale, l'abus du régime végétal, ou enfin provient de la disette d'alimens de l'un ou l'autre genre. La débilité et l'extrême célérité du pouls ont aussi pour cause le défaut de nourriture, et de tout autre stimulus, tels que le manque de boissons fortes (130.), d'exercice de l'esprit (138.), ou du corps (137.), et la pénurie du sang. (*Voyez l'appendice*).

180. Comme ce n'est que peu à peu que l'incitabilité peut être consumée et la force réparée (26. 43.), si le pouls devient trop promptement plein et dur, sans un soulagement proportionné,

pour le malade, c'est un mauvais signe : cela dépend de ce qu'on a outré la dose des stimulans diffusibles (49.) On a ajouté ainsi la faiblesse indirecte à la faiblesse directe ; ce qu'on doit éviter avec le plus grand soin (156.).

181. La même cause qui supprime la transpiration (178.), je veux dire la débilité du cœur et des artères, détermine la pâleur de la peau. Le sang n'est plus suffisamment poussé à la surface du corps.

182. Le mal de tête, symptôme très-fréquent des maladies asthéniques, la douleur des membres qui est plus rare (173.), sont aussi le produit de la pénurie du sang : car tel est l'effet de la distension qu'il cause dans les vaisseaux, que quand elle est médiocre, comme dans l'état de santé, il en résulte un sentiment agréable, et au contraire un sentiment pénible, ou de douleur quand elle se trouve au dessus (157.) ou au dessous de cette mesure. Cette douleur est encore bien moins suspecte d'inflammation que la douleur sthénique (157.), parce qu'elle cède très-aisément, ainsi que le délire même, au traitement stimulant ; ce qui n'arriverait guère, si un organe aussi tendre, aussi sensible et aussi essentiel à la vie que le cerveau, éprouvait une affection qui tend à détruire si promptement la texture des parties.

183. Presque jamais, et pour la même raison

(158. 182.), on ne doit rapporter, comme on le fait, le délire à l'inflammation. Il faut l'attribuer au contraire à la pénurie du sang, et au défaut des autres stimulus. Et cela n'est aucunement douteux, parce que ces stimulans, qui ne peuvent rien pour la réplétion des vaisseaux, dissipent heureusement et soudain toute espèce de délire asthénique (*), et parce qu'en outre l'esprit ne reprend sa vigueur et sa solidité, que quand après l'expulsion de la maladie, le rétablissement et le raffermissement de la santé, on prend et on digère une suffisante quantité d'alimens.

184. La soif et la chaleur (159. 173.), qui caractérisent aussi bien les maladies asthéniques, que les sthéniques, et n'en sont pas des signes moins fréquens, proviennent de la diathèse asthénique du gosier et de la surface du corps, qui

(*) C'est un des faits les plus nouveaux et les plus importans qu'il y ait dans cet ouvrage. Les médecins n'ont point eu jusqu'ici d'idée exacte de la diversité des inflammations. Ils n'en connaissaient presque pas d'autre que celle qui exige la saignée et les évacuans : et même quand ils n'avaient pas d'autre raison d'admettre d'inflammation, ils croyaient que la seule présence de la douleur autorisait asez un pareil traitement. Mais la vérité est que la douleur peut naître, non-seulement d'une inflammation dont ils n'avaient point d'idée et que l'on doit traiter par des stimulans, mais encore de spasmes, de convulsions et même de la vacuité des vaisseaux.

s'oppose à la transpiration d'une part, et de l'autre à la secrétion de la salive, à l'exhalation interne et à l'excrétion du mucus, à raison de l'atonie et du relâchement des extrémités vasculaires. D'un côté la gorge n'étant pas assez huméctée par les humeurs qui doivent la lubrifier, fait éprouver le tourment de la soif (159.). D'un autre côté, l'humeur transpirable étant retenue sous l'épiderme avec la chaleur, celle-ci qui, lorsque la transpiration se fait bien, a coutume de se dissiper dans l'air, en conservant toujours au corps une température égale, s'accumule et augmente. Mais cette augmentation de chaleur ne dépend pas du tout de l'état de l'incitation, ou, comme on le dit vulgairement, du principe vital, puisqu'en effet elle a lieu dans la diathèse sthénique (159. 163.), aussi bien que dans la faiblesse directe ou indirecte. La débilité des vaisseaux de la surface du corps et par-là j'entends ceux de la gorge et de toutes les parties qui donnent accès à l'air, fait partie de la débilité du cœur et des vaisseaux, et celle-ci de l'asthénie générale.

185. Cette soif asthénique beaucoup plus fréquente et plus grave que la soif sthénique, est précédée d'abord d'inappétence, puis de dégoûts, auxquels succèdent les nausées, le vomissement, des douleurs aiguës à l'estomac et d'autres désordres. Je vais rendre raison de ces phénomènes.

186. L'Inappétence (164. 5. 6.) et le Dégoût dépendent de la débilité générale (*), comme le prouvent toutes les influences antécédentes, productrices de la maladie, lesquelles agissent toujours en débilitant, et comme le prouvent également tous les moyens préservatifs et curatifs, dont l'effet est toujours de stimuler et de fortifier. L'appétit a pour cause la contraction

(*) Le défaut d'appétit, le dégoût, la soif, la nausée, le vomissement, les douleurs d'estomac, de même que tous les accidens relatés du 195.e au 198.e paragraphes, forment un enchaînement de symptômes qui dépendent de la faiblesse, et qui loin d'être différens, sont liés par la conformité de leur nature. Ils nous présentent en même tems un exemple instructif de la manière erronée dont on a jusqu'ici jugé de la nature des symptômes et des affections morbifiques dans tous les systèmes de médecine. Quelque différentes que soient en apparence toutes ces affections, elles sont pourtant toutes, non seulement semblables entr'elles, mais si intimement unies qu'elles constituent des accidens de même nature, ou plutôt une seule et même maladie ; ce qui est assez prouvé parce qu'elles proviennent des mêmes influences nuisibles, savoir d'influences débilitantes, et qu'elles guérissent par des remèdes identiques, savoir par les stimulans. Quoique ces influences excitantes diffèrent en intensité, elles sont cependant toutes débilitantes, et quoique les moyens curatifs agissent avec différens degrés d'énergie, ils sont cependant toujours stimulans ; et l'état d'où l'organisme a été écarté par les influences nuisibles, et auquel il a été ramené par les remèdes, est la santé, une et identique dans tous les cas.

forte et régulière des fibres stomacales qui aident à la digestion (*), et l'excrétion de quelques humeurs, telles que la liqueur stomacale et la salive (**). Pour que l'un et l'autre effet

(*) Les fibres de l'estomac sont des fibres musculaires disposées, les unes en long, les autres en travers ; ou plutôt circulairement. Lorsque les alimens sont parvenus dans ce viscère, les premières se contractent et se raccourcissent et portent en en bas la partie inférieure de l'estomac qui flotte librement : elles se relâchent ensuite petit à petit, à mesure que les alimens élaborés par une première digestion, et réduits à une forme plus fluide, sont expulsés par le pylore, ou l'orifice inférieur de l'estomac ; c'est par-là que cette masse distendante est poussée de haut en bas ; et comme la pâte alimentaire se ramasse de plus en plus dans la partie inférieure de la cavité stomacale, à mesure qu'elle acquiert plus de fluidité, elle comprime les parois de ce viscère, et détermine les autres fibres à se contracter ; au moyen de quoi les autres parois de l'estomac sont successivement pressées, et le reste de la masse alimentaire est expulsé de l'estomac par le pylore. Outre ces diverses actions successives, les fibres de l'estomac sont tellement disposées qu'il en est dont le mouvement se dirige en en haut, quand ce viscère est plein, et en en bas seulement quand il est vide. Toutes ces contractions donnent aux substances alimentaires le mouvement nécessaire pour favoriser leur mélange.

(**) Les liquides versés dans la cavité de l'estomac, ainsi que la salive qui y vient de la bouche et les boissons, concourent à rendre les alimens plus fluides ; de là résulte leur transformation. Ces derniers éprouvent encore une autre altération dans leur nature, ou comme

ait lieu, il faut que l'estomac soit à peu près vide. Aucune de ces conditions n'a lieu dans l'état de débilité. Les fibres de l'estomac se contractent alors faiblement. Les extrémités vasculaires n'y versent pas leurs humeurs. Les nourritures reçues dans ce viscère ne s'y dissolvent pas; celles qui s'y dissolvent n'en sont pas expulsées : elles y demeurent entières et presque sans altération. De là le défaut d'appétit, et quand le mal est plus grand, le dégoût.

187. La Nausée, affection plus profonde que la soif, et dépendant de la même cause, doit s'expliquer (166.) de la même manière (184.); tant que l'on jouit de la plénitude de ses forces, on éprouve un sentiment délicieux de bien être, non seulement dans la région de l'estomac et dans les parties voisines, mais encore par tout le corps.

188. Quant au Vomissement (146.); c'est le comble et le plus violent des désordres précédens. Il survient lorsque la laxité et l'atonie des fibres de l'estomac, l'amas des matières crues et saburrales, la distension qu'elles produisent

on dit en chimie, dans leur composition propre, de la part de certains intermèdes. Cette altération est principalement produite par le suc gastrique; peut-être que les autres liquides y contribuent par une certaine affinité qu'ils ont dans l'estomac pour les substances alimenteuses. La chaleur de l'estomac favorise aussi la dissolution qui précède cette opération chimique.

concurremment avec l'air qui s'en dégage, vont au point que les fibres oppressées ne peuvent plus exécuter le mouvement naturel de haut en bas, vulgairement appelé péristaltique. Dans l'état de santé et de maladie, ce mouvement se dirige toujours du côté opposé à celui d'où vient le stimulus, en en bas quand ce dernier vient de la bouche, et en en haut quand il vient de l'estomac. Or ici les saburres et les gaz libres dont j'ai parlé agissant comme un stimulant local, dirigent en en haut tous les mouvemens qu'ils excitent. Le mouvement renversé ne peut jamais être agréable, parce qu'il est contre nature : de là les nausées qui précèdent le vomissement. Ce mouvement ne peut durer quelque tems sans devenir violent, parce que le stimulus local entraîne toujours des contractions violentes et déréglées d'où naît le vomissement.

189. La douleur (185.) de l'estomac, des intestins et des autres parties internes et externes, dans la diathèse asthénique, est toujours spasmodique. Le spasme des parties profondes, je veux dire des organes du mouvement involontaire, résulte du relâchement et de l'atonie des fibres, causés par la faiblesse générale, et de la distension dont j'ai parlé (58.). Cette dernière est due, dans l'estomac, à la saburre « et aux « matières non digérées »; dans les intestins, aux matières stercorales durcies; et dans tout le

canal, à l'air qui s'y dégage. La distension dépend bien moins de ces matières en elles-mêmes, que de la laxité des fibres de l'organe. Ces fibres, oppressées par la force qui les distend, lui résisteraient aisément, si elles conservaient leur fermeté et leur ton; mais lâches, comme elles sont, elles cèdent à mesure qu'elles sont pressées et étendues, jusqu'à ce qu'enfin parvenues au dernier terme de leur extensibilité, elles demeurent dans un état fixe de contractilité. C'est là le résultat de la propriété en vertu de laquelle les fibres musculaires distendues, tendent à revenir sur elles-mêmes, non seulement à l'instar des substances inertes élastiques, dès que la force extensive vient à cesser, mais même pendant l'action de cette puissance. Dans cet état, tout à la fois actif et passif, les fibres sensibles ont à souffrir quelque violence. Il en résulte de la douleur (*). Tous ces effets, je le répète, doivent être attribués à la laxité des fibres, bien plutôt qu'aux puissances distendantes : ce qui le prouve, c'est l'efficacité des stimulans pour rétablir le ton et la densité, qui, dépendant de la même cause, se correspondent toujours dans un rapport exact (57. 59.). Les fibres venant à se contracter

(*) La douleur naît ici de l'action diminuée. Toutes les fois que l'incitation est augmentée ou diminuée, il s'ensuit une sensation agréable ou désagréable. BEDDOES.

comme dans l'état sain, et à résister énergiquement, le mouvement péristaltique se rétablit et détermine, sans autre secours, et comme je l'ai indiqué, l'expulsion en en bas des matières qui séjournent dans le conduit alimentaire et ne cessent de le distendre. C'est ainsi que le vin, les aromates, l'alcali volatil, surtout l'opium et toutes ses préparations expulsent sans peine, et en peu de tems ces matières, sans qu'on ait besoin de recourir aux émétiques ou aux purgatifs.

190. La douleur qui se fait si souvent sentir à l'extérieur, dans les affections asthéniques, est également spasmodique, mais il n'y a point ici de matière distendante. Il y a, en place, une puissance qu'on ne peut rapporter à aucune substance matérielle : c'est l'effort de la volonté qui tend à mouvoir un membre (58.). Cette action excite, comme la distension dans l'autre cas (189.), un spasme souvent très-douloureux. Puisque l'effet est ici le même, savoir un Spasme né de l'asthénie, et qui guérit par le rétablissement des forces, il faut nécessairement que la cause soit aussi la même, et se rapporte à la débilité et à quelque chose qui ressemble à la distension et ait la même énergie. C'est ainsi qu'on peut souvent s'élever en assurance des effets connus aux causes ignorées. La douleur dont il s'agit appartient aux Spasmes musculaires.

191. Il

191. Il est une autre douleur, moins bornée, plus répandue et aussi fatigante, qui n'est pas entretenue par le Spasme (l'extension), mais par un autre stimulus local, qui naît également de la débilité, qui l'augmente également, et qui, par son action débilitante, accélère la mort en s'unissant aux autres signes de faiblesse. Cette douleur naît d'acides concentrés, qui règnent quelquefois dans le canal alimentaire, lorsqu'il est dans un état d'asténie considérable. C'est ce que prouvent plus ou moins le Choléra principalement, et en outre toutes les autres affections des premières voies que le vomissement et les déjections alvines accompagnent.

192. Cet acide (191.) n'est pas la cause première de la douleur, mais un symptôme qui survient lorsque la maladie née d'abord de la faiblesse est déjà déclarée, qui sort de la même source que les autres symptômes, et demande le même traitement. L'acide une fois formé, accroît continuellement dans tout l'organisme, mais principalement dans l'endroit où il a son siége, la débilité, qui règne, soit dans les premières voies, soit dans le reste du corps par la nature même de la maladie, et l'aggrave sans cesse.

193. Quoique l'acide des premières voies, né de la débilité, tende à la produire ultérieurement, et de la même manière que le Spasme

(189.), il n'est besoin, pour le corriger ou l'expulser, que de suivre l'indication générale ; car comme il tire d'abord sa source de la débilité générale, il en dépend encore entièrement par la suite; et tout ce qui est capable de triompher des autres symptômes, dissipe également l'acide des premières voies. Il n'exige, comme le Spasme, que les stimulans, et, en aucune manière, les émétiques, les purgatifs ni aucun autre débilitant quelconque.

194. De même que l'acide cause de la douleur dans les parties profondes ou dans les organes du mouvement involontaire, de même aussi quelque chose qui a la même action que l'acidité, qui dépend de la volonté et agit concurremment avec l'état convulsif, produit des douleurs dans les parties externes, ou dans les organes du mouvement volontaire (189. 11.). Et comme dans le premier cas il n'est aucune cause matérielle qui réponde à la distension, il n'en est aucune ici qui réponde à la cause de la douleur. Ainsi que tout état de Spasme est fort bien représenté par les Spasmes musculaires et surtout par le Tétanos ; de même toute espèce de convulsion, mais particulièrement l'Epilepsie, présente un exemple de l'état convulsif. Enfin l'induction qui conduit de l'effet connu, à la cause ignorée, prouve que dans la Convulsion, comme dans

le Spasme, l'état interne est exactement semblable à l'état externe (190.) (*).

195. Il est donc, pour revenir au point d'où je suis parti (184. — 195.), une gradation progressive de l'affection la plus légère, jusqu'à la plus grave, qui est la douleur; de l'inappétence par défaut ou par excès d'alimens et autres stimulans (38. 39.), jusqu'à la douleur spasmodique ou convulsive (189. 195.). Il y a d'abord perte d'appétit, par les raisons que j'en ai données; si on persévère dans un régime débilitant, et si on refuse toute espèce d'alimens, tels par exemple

(*) Les Convulsions et le Spasme sont donc de même nature et forment deux anneaux de la chaîne des maladies asthéniques. Cette vérité est de la plus grande importance pour l'humanité. Voilà toute la famille des maladies du canal alimentaire et toutes les maladies des enfans, (hormis les maladies éruptives contagieuses) aussi bien expliquées, que les principes de leur traitement sont établis solidement, et tout cela avec une exactitude géométrique. Voilà la nature et le traitement de plus de la moitié des maladies humaines découverts et établis sur les principes de la science. Jamais la méthode de traitement fondée sur cette doctrine ne s'est trouvée en défaut, tandis que la méthode débilitante évacuante, si recommandée dans les écoles, n'a jamais eu de succès. Les Spasmes et les Convulsions des parties externes sont tout aussi sûrement dissipés par cette nouvelle méthode que les affections précédentes, à moins qu'ils ne soient portés au dernier degré d'intensité. L'Epilepsie et le Tétanos même cèdent aussi à ce traitement.

que des jus de viandes, il survient du dégoût; si on néglige encore l'emploi des stimulans, il survient bientôt de la soif : pour l'étancher le malade desire ardemment les boissons froides, si puissamment débilitantes; il les prend avec avidité; il les préfère à tout et il en fait ses délices (*). S'il se satisfait, il est pris aussitôt des nausées : si on ne s'oppose à leurs effets par un stimulant diffusible, tel qu'un verre de liqueur spiritueuse pure, (et, si celui-là ne suffit pas, par un second et même un troisième), elles entraînent le vomissement. Si le mal s'aggrave encore, il survient pendant le vomissement des douleurs vives dans l'estomac, comme si une barre de fer écartait transversalement ses parois. Si la maladie s'accroît encore, le malade est en proie à des tourmens de toute espèce. La céphalalgie est telle, que si la tête était frappée de coups de marteau. Le désordre se communique au canal intestinal, non pas sur le champ, mais ordinairement à la longue; il continue avec des intervalles d'un calme trompeur. Souvent il s'établit une diarrhée avec des tranchées et des douleurs cruelles : plus souvent encore le ventre est res-

(*) Quand cette soif asthénique est une fois décidée, rien au monde ne procure plus de jouissance au malade que de boire une quantité énorme d'eau froide, qui lui est constamment nuisible et à proportion qu'elle est plus froide.

serré ; ce qui est peu étonnant à cause du renversement du mouvement péristaltique. Le patient éprouve tous les genres de tortures, et par fois des alternatives de vomissemens de douleurs d'estomac, de déjections alvines. Parmi les désordres dont il s'agit, je comprends la Dyspepsie, la Goutte elle-même, la Diarrhée, la Dyssenterie, le Choléra (*), la Colique (**), la Passion iliaque (***),

(*) C'est la maladie dont le symptôme le plus pressant est une alternative de vomissemens et d'évacuations alvines qui dépendent d'une débilité générale prédominante dans les premières voies, et qui augmentent en même tems la débilité, au point de déterminer la mort en peu d'heures, avec tous les symptômes d'anéantissement. Cette maladie se rencontre dans les climats chauds, ainsi que dans les régions méridionales de l'Europe ; mais principalement sous le zone torride, en Asie, en Afrique et en Amérique.

(**) On a communément traité, jusqu'ici, la Colique par la purgation, la saignée et la diète ; mais toujours sans succés. On défend surtout les préparations d'opium dans la crainte qu'elles n'occasionnent la constipation. Il est pourtant vrai que la Colique, ainsi que la Diarrhée, (que l'on regardait comme des maladies opposées, parce que la Constipation et la Diarrhée paraîssent être opposées l'une à l'autre,) sont des maladies de même nature, qui ne diffèrent qu'en intensité, et que l'une et l'autre exigent des remèdes identiques, savoir les stimulans permanens et diffusibles.

(***) C'est la maladie dans laquelle les Coliques sont portées au point que le vomissement survient, et où le mouvement vermiculaire des intestins est tellement interverti que les excrémens même sont rejetés par la bouche.

les Déjections verdâtres chez les enfans; enfin les Vers, la Consomption et l'Atrophie (*).

Quelquefois, dans le cours de la maladie, surtout si on la traite par les évacuans et par les saignées seulement, une portion du canal intestinal s'introduit dans une portion voisine : c'est ce qu'on nomme *volvulus* ou *intussusception*. La guérison prompte et parfaite de la Colique avant que les symptômes de Volvulus paraîssent, montre suffisamment que ce dernier est occasionné par les purgatifs employés à dessein d'évacuer les matières qui obstruent le canal. La méthode évacuante augmente la maladie dans toutes ses périodes, et surtout lorsqu'il s'est formé une affection locale incurable. Les mêmes médecins qui ont pour principe que le Saignement guérit par la saignée, le Vomissement par les vomitifs, la Purgation par les purgatifs, et qui se trouvent dans le dernier cas, en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils devraient traiter le Dévoiement par les purgatifs; ces médecins, dis-je, imaginèrent de faire prendre au malade attaqué de Volvulus, un liquide pesant (le mercure) qui entraînât la cause matérielle de l'obstruction et détruisît l'invagination. Ils ne prirent point garde que ce moyen devait avoir un effet contraire à celui qu'ils se proposaient, tant que le mouvement intestinal se porterait en en haut, et qu'ils confondaient les substances inertes et les corps vivans dans les phénomènes de leur action.

(*) Jusqu'à présent on a fait dériver ces deux maladies de l'obstruction des glandes du mésentère, que le chyle doit traverser avant de parvenir dans le canal thorachique et de là dans le sang. Conformément à cette idée, et comme si toutes les cavités du corps étaient obturées, et qu'il s'agît de les ouvrir, on administrait avec toute la profusion imaginable les *apéritifs doux*, et les

dites de l'enfance, qui forment la plus grande partie des maladies de cet âge.

eaux minérales. On disait en outre très-sérieusement qu'avec le secours du tems, et jusqu'à ce que l'enfant eût atteint sa septième année ou environ, ces remèdes dissiperaient sûrement la maladie par leur action *dépurative*; supposé que l'obstruction ne fût pas assez considérable pour occasionner la mort avant cette époque. Ce qui prouve que cette théorie grossière est imaginaire et fausse, ce sont les succès rapides et multipliés des stimulans permanens dans le traitement de ces maladies. Cette espèce de stimulans agit sur les organes délicats des enfans avec tant d'énergie, qu'on peut, excepté dans les cas les plus graves, se passer des stimulans diffusibles. Cette observation est également applicable aux vers, pour l'expulsion desquels on fesait un emploi démesuré des purgatifs, dans le vue d'évacuer la saburre où les vers sont, dit-on, nichés; procédé qui n'est guère plus raisonnable que celui des enfans, qui pour dénicher des oiseaux, leur jettent des pierres au lieu de monter sur l'arbre. La cause des vers est la même que celle des maladies dont il vient d'être question, et elle n'en diffère que par le seul point qui différencie toutes les maladies, c'est-à-dire, par l'intensité. La débilité générale plus considérable dans le canal intestinal que partout ailleurs, cause un relâchement dans tous les autres organes et surtout une diminution du mouvement vermiculaire des intestins. Cet état implique une débilité analogue des vaisseaux qui versent leurs liquides dans ces cavités. De la débilité de ces vaisseaux résulte leur ampliation, de leur ampliation un afflux plus considérable des fluides qu'ils fournissent, sans que pour cela ceux-ci reçoivent une impulsion plus active. De là résulte un amas de matières saburrales que le mouvement péri-

196. Le mal faisant toujours des progrès, et les causes débilitantes devenant toujours plus pressantes, les parties externes s'affectent sympathiquement, et avant tout les organes du mouvement volontaire. Tantôt les mollets, tantôt les bras ou diverses autres parties, sont tourmentés de Spasmes. Des douleurs se font sentir, tantôt en divers endroits de la poitrine, tantôt aux épaules, tantôt aux côtés, au dos, au cou; il n'est aucune partie du corps qui en soit exempte; ni la région des poumons, ni celle du foie, ou de l'estomac. Ces douleurs sont quelquefois si vives, qu'on les croirait dues à une inflammation interne (*), quoiqu'elles ne soient en effet

staltique ne saurait expulser. Cet amas saburral est augmenté par les nourritures végétales et les fruits, dont les parties féculentes séjournent dans les intestins. L'indication curative est ici, non pas d'augmenter la cause générale ou plutôt locale par des purgatifs et autres débilitans, mais de corroborer tout l'organisme, et particulièrement le canal intestinal, par le concours de tous les stimulans diffusibles et permanens. La Consomption et l'Atrophie cèdent à ce traitement en peu de jours, et les Vers en peu de semaines. Le traitement vulgaire aggrave au contraire toutes ces maladies : l'expérience journalière ne le prouve que trop !

(*) L'accès de Goutte se présente quelquefois de cette manière. Quelque violente que soit la douleur, il suffit de savoir qu'elle n'est point sthénique et qu'elle n'indique pas une Péripneumonie vraie. Une jeune dame éprouvait souvent au côté droit une douleur piquante, presque tou-

que le produit de mouvemens spasmodiques et convulsifs. Ce qui le confirme, c'est qu'elles sont dissipées, souvent à l'instant même, et toujours en peu de tems, par un stimulus convenable qui rétablit la santé; c'est qu'un traitement opposé, qui consiste en saignées, en purgatifs et dans l'abstinence, est suivi de mauvais succès. J'ajoute même, ce qui prouve encore plus, que comme l'inanition suffit souvent pour causer ces douleurs, une ample nourriture a suffi aussi pour les dissiper (*).

jours fixe, accompagnée quelquefois d'une certaine roideur et d'insensibilité des membres, et communément d'inappétence et d'un peu de mal de tête. On dissipait sûrement ces accidens par l'application d'un linge imprégné de laudanum liquide, de camphre, d'alkali volatil ou d'éther (application qu'on renouvelait toutes les fois que le linge était sec) et par l'administration à l'intérieur des stimulans diffusibles et permanens, à proportion de la violence de l'accès. Les frictions sèches sur l'endroit douloureux, sont encore un excellent remède auxiliaire. Les saignées et autres évacuans employés avec profusion en pareil cas ont toujours le plus mauvais succès. Une méthode de traitement conforme à mes principes n'a jamais trompé mon attente, ni celle de mes disciples dans une infinité de cas semblables où elle a été employée. Un des partisans de cette doctrine, l'un des principaux médecins de Lincoln où règne la Péripneumonie bâtarde, n'a jamais perdu un seul malade de cette maladie qui se jouait de tous les efforts de la méthode évacuante ordinaire.

(*) C'est ce que j'ai souvent éprouvé dans la Goutte,

197. Ces douleurs (196.) sont donc absolument exemptes d'inflammation, qu'elles soient (*) ou non (**) réunies à des mouvemens déréglés. Pour les distinguer de celles qui proviennent de l'inflammation ou d'une semblable source, il faut avoir égard au concours des symptômes concomitans (93.). La diathèse sthénique indique des douleurs sthéniques et la diathèse asthénique des douleurs de même nature. Cette remarque trouve une application journalière et renverse les méthodes de traitement communément usitées. Le mal de tète, qui est si fréquent, exige onze fois sur douze un traitement stimulant.

198. Il survient des symptômes de perturbation dans les maladies asthéniques graves, aussi bien que dans les sthéniques (178. 181. 182.). Tels sont ceux qu'éprouvent la tète dans l'Epi-

avant le repas, et dans un état d'inanition. Je boitais en allant dîner; mais après avoir bien mangé et bu quelques verres de vin, je m'en revenais d'un pas très-ferme, délivré de toute douleur et de toute incommodité.

(*) Comme dans les maladies convulsives dont je viens de parler où il y a des mouvemens déréglés, quelquefois à l'extérieur, dans les organes du mouvement volontaire, d'autres fois à l'intérieur, dans les organes du mouvement involontaire.

(**) Comme dans les douleurss pasmodiques, telles que le mal de tête, les douleurs dans les membres, d'où résulte inaptitude aux mouvemens convenables.

lepsie, l'Apoplexie et les Fièvres ; les poumons dans l'Asthme ; le canal alimentaire dans le Choléra, la Colique, la Dyspepsie et la Goutte. Ainsi, outre les douleurs du conduit intestinal, dont j'ai parlé (190. 198.), il s'y développe quelquefois un sentiment d'ardeur, d'angoisses et de torsion, qui fait éprouver des tourmens si cruels que le malade et les assistans en sont effrayés et ne peuvent s'empêcher de soupçonner une inflammation. Il a toujours été et il est encore difficile à ceux qui sont témoins de pareilles scènes et même jusqu'ici aux médecins même, de n'y pas croire. Cependant le succès qu'on a obtenu des stimulans, toutes les fois qu'on les a employés contre ces accidens, a démontré que ceux-ci n'avaient rien de commun avec l'inflammation (*), et qu'ils dépendaient

(*) Avant que cette doctrine parût, il n'était pas possible d'arracher de la tête des médecins cette opinion profondément enracinée, que le seul genre d'inflammation qu'ils connussent, était la cause de ces douleurs et de ces tortures. J'ai éprouvé plus d'une fois l'ensemble des affections dont j'ai parlé : toujours elles cédaient à une méthode de traitement aussi stimulante que possible. J'en fus une fois affligé pendant dix jours. J'étais toujours en état d'en triompher en deux heures, et de me procurer un calme parfait tout le reste du jour. Je tirais ce secours de toute la série des stimulans diffusibles, de l'opium sous toutes les formes, du camphre, du musc, de l'ammoniaque et de l'éther. Par ces moyens, les fonctions

d'un état entièrement opposé. Celà est encore confirmé par l'efficacité du vin, de l'opium et des autres stimulans diffusibles, ensuite des jus de viandes, dont on use en même tems; puis de la viande même, jusqu'à ce qu'on reprenne sa nourriture ordinaire et son genre de vie accoutumé; par l'efficacité des précautions qu'on prend contre toutes les influences capables d'affaiblir (*). Cette méthode de traitement prouve

étaient parfaitement rétablies pour quelque tems : mais l'action du remède était à peine passée, (après un sommeil qui avait duré toute la nuit) que les mêmes symptômes revenaient presqu'avec la même violence que le jour précédent. C'était une preuve bien évidente qu'ils étaient de nature asthénique, et que la débilité était extrêmement considérable, puisqu'ils avaient besoin d'aussi puissans stimulans pour être dissipés. En pareil cas, la plus grande difficulté consiste à saisir la juste proportion du stimulus nécessaire; car il est une règle générale, c'est que le degré d'énergie des moyens curatifs doit être proportionné au degré d'intensité de la maladie, ou de la cause morbifique, dans les maladie sténiques, ainsi que dans les asthéniques. Si les moyens curatifs ont été employés avec trop de réserve, il reste à proportion une partie de la maladie; s'ils ont été administrés trop largement, le mal est plus qu'éloigné, c'est-à-dire qu'on a déterminé un autre état morbifique et qu'on est tombé dans un extrême opposé. J'employai une fois contre ces affections le traitement avec trop peu de réserve, il en résulta que la maladie ne fut radicalement guérie qu'au bout de dix jours.

(*) Si la maladie a pour cause la faiblesse indirecte, il faut suivre le précepte de commencer le traitement par

que ces affections sont aussi étrangères à l'inflammation qu'à tout autre degré de la diathèse sthénique. Je dis plus : l'inflammation sthénique générale, n'ayant jamais son siége à l'intérieur (182. 3.), à ce qu'il paraît, fournit un autre argument, qui rend ici l'inflammation encore moins suspecte.

les plus fortes doses de stimulans, qu'on diminuera par degrés jusqu'à la mesure qui convient à la santé. Le point important est de suivre cette progression décroissante, sous peine de voir la faiblesse revenir après que l'effet du remède est passé. Que la faiblesse indirecte soit le produit de 71 degrés de stimulus, au lieu de 40, (voyez la table) il ne restera plus que 9 degrés d'incitation. Si, pour ramener cette dernière, on emploie alors 70° de stimulus, le malade restera à peu près dans son premier état. Mais si on n'emploie d'abord qu'un stimulus de 65°, l'incitation baissera de 60 degrés, et l'incitabilité augmentera d'autant. Qu'on emploie ensuite 60° de stimulus, on aura 60° d'incitation et 20° d'incitabilité. Si on diminue encore successivement, on aura 55, puis 50, ensuite 45 et enfin 40 degrés d'incitation, 25, 30, 35 et 40° d'incitabilité. Si on diminue tous les jours l'incitation d'une moindre quantité, le traitement sera plus long. Si d'un autre côté on emploie un degré de stimulus supérieur à celui qui a causé la maladie, elle en sera augmentée. Le traitement de la faiblesse directe est beaucoup plus simple et plus facile, parce qu'il suffit dans ce dernier d'administrer les stimulans à petites doses souvent répétées, jusqu'à ce que la maladie soit dissipée; à moins qu'on ne saisisse assez heureusement la proportion de l'asthénie pour guérir la maladie tout d'un coup.

199. L'affection asthénique du poumon produit souvent des douleurs si insupportables et si fixes, que pour les dissiper on ne met point de bornes aux saignées (93. 4.). Ces évacuations ont été non seulement inutiles, mais encore nuisibles et souvent funestes, tandis qu'au contraire, le traitement stimulant a toujours réussi en pareil cas (*). La respiration est interrompue, le malade est tourmenté par presque tous les symptômes qui accompagnent une Péripneumonie véritable, au point de faire soupçonner une inflammation, ou plutôt de persuader qu'elle existe réellement. Si on apercevait quelque difféférence entre cette affection et la Péripneumonie inflammatoire, l'ombre de cette distinction ne conduisait point à rejeter l'idée d'une inflammation existante, mais donnait lieu à s'enquérir de son siége. Les raisons que j'ai données plus haut (198.) démontrent suffisamment qu'il n'y a point ici d'inflammation, du moins, comme cause, et que la maladie est réellement asthénique : elle est en effet aggravée par les débilitans;

(*) Une jeune dame qui éprouvait ces accidens, fut saignée trente fois dans le cours d'un mois, et chaque fois avec un soulagement momentané, après quoi la maladie revenait et toujours avec plus de violence qu'auparavant. Cette dame fut enfin soumise à un traitement stimulant, et en moins d'un mois elle fut parfaitement rétablie.

elle est calmée et dissipée, même très-promptement, par les stimulans.

200. Les symptômes formidables de perturbation, qui accompagnent l'Epilepsie, l'Apoplexie et les Fièvres, tels que la stupeur et l'assoupissement ; dans les Fièvres souvent cet état de fausse veille, qu'on appèle typhomanie, quelquefois le coma, les soubresauts des tendons ; dans l'Epilepsie et l'Apoplexie, les convulsions ou la diminution du mouvement volontaire ; symptômes qui ont été attribués, et par la plupart des médecins, en partie à l'irritation (*),

(*) Il n'est guère de maladies qui soient plus opposées que les maladies sthéniques graves, telles que la Péripneumonie, ou la Synoque (fièvre inflammatoire) et la Fièvre proprement dite (la fièvre intermittente), puisque les premières consistent dans un accroissement extrême et la dernière dans une diminution considérable de l'incitation ; et cependant les médecins employent dans l'un et l'autre cas le même mode de traitement, savoir la méthode débilitante évacuante, avec cette seule différence qu'ils saignent moins dans la Fièvre intermittente que dans la Péripneumonie. En parlant des causes respectives de ces maladies, on disait qu'il y avait une diathèse inflammatoire dans les sthéniques, et un simple état d'irritation dans les asthéniques violentes. On voit que toute la différence était dans les mots, car le traitement était du même genre et ne variait qu'en énergie. Parcourons tous les autres systèmes de médecine, nous n'y trouverons qu'un seul mode de traitement, malgré la prodigieuse multitude de maladies qu'on a admise : tout y roule sur la saignée

comme la typhomanie, les soubresauts des tendons, en partie à la pléthore pure et simple où réunie à la mobilité ; tous ces symptômes sans distinction, sont manifestement dûs à cette même cause, qui renferme toutes les maladies asthéniques, je veux dire à la débilité. J'en trouve la preuve dans les influences débilitantes, soit directes, soit indirectes, qui produisent seules ces maladies, et dans les moyens qui les calment ou les dissipent, et dont l'action est toute stimulante. C'est en vain que l'Apoplexie présente les apparences de la pléthore ; comme si dans l'âge où le corps est énervé et manque pour ainsi dire de sang ; lorsque perdant l'appétit on mange et on digère moins qu'auparavant, on pouvait faire plus de sang qu'à la fleur et dans la force de l'âge. Dans le tems au contraire où l'Apoplexie survient, les solides languissent et les humeurs manquent ainsi que le sang qui en est la source, à raison de la faiblesse indirecte qui règne alors par les progrès de l'âge et par l'abus d'un genre de vie trop excitant. L'Epilepsie a pour cause cette même débilité et cette

et les autres évacuations, sur la diète et quelques autres moyens insignifians compris sous le titre de régime. La méthode curative est toujours antiphlogistique, et on pourrait en conclure que les maladies sont toutes de nature inflammatoire, de quelques titres qu'elles soient d'ailleurs revêtues.

même

même pénurie des humeurs, si elle n'est due plus souvent encore à la faiblesse directe. Les Fièvres peuvent consister dans la faiblesse indirecte, comme dans le cas de Variole confluente (*), où, lorsque l'ivresse en est la principale cause : bien plus souvent elles proviennent de faiblesse directe (106. 107.). Dans tous les cas dont je viens de parler, la débilité est le principe et la fin des symptômes de perturbation, aussi bien que de tous les autres.

201. Il faut aussi rapporter aux signes de perturbation, ces symptômes, dont la tête est quelquefois affectée, tels que la céphalalgie atroce dans les fièvres, la faiblesse d'esprit, le trouble des idées, le délire souvent furieux de l'asthénie la plus profonde, et qui rend capable d'efforts prodigieux. Cet état n'est pas rare sur la fin du Ty-

(*) La variole (petite vérole) confluente a été rangée dans la suite de cet ouvrage parmi les fièvres les plus graves, en ce qu'elle dépend d'un degré très-considérable d'asthénie ; parce que l'échelle des maladies a été dressée, non d'après les dénominations qu'elles ont reçues des médecins, ou d'après leurs distinctions erronées, mais d'après les degrés de l'incitation. D'après ces bases, le Choléra a trouvé sa place presqu'au même endroit, parce que la débilité qui a lieu dans cette maladie est presqu'au même degré que l'asthénie fébrile la plus considérable : en un mot parce que le même degré de puissance débilitante produit les maladies ainsi rassemblées dans la même case et que le même degré de stimulus les guérit.

phus, même le plus grave. On craint l'inflammation; on saigne à la tête, on applique les vésicatoires, qui sont en médecine l'extrême onction; on recommande le silence et l'obscurité, et on interdit au malade jusqu'aux plus légers stimulans. La vacuité de l'estomac, des vaisseaux de tout le corps et la langueur extrême où il est plongé, faûte de stimulus, ajoutent bientôt le vertige au délire, et le patient privé de connaissance et de sentiment, expire bientôt dans l'épuisement.

202. Certes, ou il n'y a point ici d'inflammation, ou elle diffère entièrement de l'inflammation sthénique générale (158.). Ce mauvais succès du traitement débilitant et l'incroyable efficacité des stimulans, puis des restaurans, montrent bien que ce dernier genre d'inflammation n'existe pas ici; la promptitude du rétablissement des malades fait foi qu'il n'y avait pas non plus d'inflammation d'une autre sorte. Comme en outre la faiblesse d'esprit, et le trouble des idées résultent toujours, jusqu'à un certain point, même chez ceux qui se portent bien d'ailleurs, de la faiblesse produite par le vuide des vaisseaux ou l'exténuation générale, ainsi que par toute autre cause, est-il étonnant que, dans le plus profond épuisement qui puisse s'allier avec la vie, lorsqu'il ne reste plus qu'un souffle, tant l'incitation est diminuée, les fonctions

de l'esprit éprouvent, comme les autres, un affaiblissement considérable, et qu'il survienne du délire. C'est même une chose certaine et reconnue. Ainsi la faim, ainsi l'usage inaccoutumé de l'eau en boisson, sur-tout après l'ivresse et une débauche de table; ainsi les affections tristes, un chagrin violent, l'effroi, le désespoir causent non-seulement un délire passager, mais même souvent une véritable démence. Une perte de sang trop considérable produit des effets analogues. Combien de gens blessés dans une bataille, ou dans une rencontre périlleuse, ont conservé l'esprit faible toute leur vie, et pendant une vie fort longue. Mettons ici de côté les contusions, les plaies et autres lésions qui intéressent la texture du cerveau, elles appartiennent aux maladies locales dont il sera question par la suite. Et comment le froid cause-t-il la mort? N'est-ce point avec le délire qui la précède dans l'affaiblissement de toutes les autres fonctions? D'après des faits aussi nombreux et d'un si grand poids, appuyés de l'autorité de presque toutes les puissances incitantes, il faut reconnaître que la douleur de tête, l'affaiblissement plus ou moins considérable de l'esprit, et le délire qui en est le dernier degré, ne dépendent pas du tout de l'inflammation sthénique générale, la seule inflammation connue jusqu'ici; qu'ils ne dépendent pas non plus néces-

sairement de l'autre inflammation que j'appellerai asthénique, mais bien de la débilitécausée par l'extrême pénurie de stimulus en général, autant que de celui qui résulte de la plénitude des vaisseaux. (157. 158.) C'est-là, du moins, la cause la plus fréquente des symptômes ci-dessus mentionnés, comme le prouve la guérison qu'on obtient presque toujours très-promptement par ce nouveau mode de traitement.

203. Si l'inflammation asthénique dont j'ai parlé (171. 202.), cause jamais les orages dont il s'agit, c'est assurément par le même moyen que la faiblesse les produit, c'est-à-dire par la pénurie du sang, et le manque des autres stimulus (202.); et dans l'un et l'autre cas, ces symptômes doivent être dissipés par les mêmes moyens, je veux dire par les stimulans d'abord, puis par la réplétion lente des vaisseaux.

204. Car l'inflammation asthénique générale n'est autre chose que la diathèse asthénique un peu plus prononcée dans une partie que dans toute autre (49.), de sorte que la force de la diathèse asthénique dans l'inflammation n'est pas comparable à celle de la diathèse qui règne sans inflammation dans tout le reste du corps, puisqu'en effet l'affection générale surpasse de beaucoup en intensité toute affection particulière (48-51.). En d'autres termes,

205. L'inflammation n'est ici (166.) qu'un état

commun à la partie enflammée et au reste du corps, et comme une incitation moindre dans une partie que dans les autres (49.), produit de l'inflammation dans la première, on conçoit qu'avant la maladie (*) dont l'inflammation est l'effet ou le symptôme, ou dont elle fait partie; l'incitation était moindre à proportion dans l'endroit qui devient le siége de cette inflammation que dans tout autre.

206. Cette inflammation (204. 5.) doit être bien distinguée d'une autre inflammation de même nature, qui est locale (170.) L'inflammation générale dépend d'une diathèse générale, et ne survient que quand celle-ci est portée à certain degré. L'inflammation locale naît d'une certaine lésion qui vicie ou détruit la texture de

(*) Conférez le paragraphe 169 avec celui-ci. Comme certaines parties du corps ont plus d'incitabilité que les autres (51.), de même aussi ces parties, qui dans l'état morbifique sont plus affectées que les autres, c'est-à-dire sont ou plus excitées, comme dans l'inflammation sthénique, ou moins excitées comme dans l'asthénique, ces parties, dis-je, éprouvent la même disproportion avant l'invasion de la maladie et de ses symptômes, lors même qu'il n'existe encore qu'une simple opportunité. La vérité de cette assertion est fondée sur une autre qui embrasse tout le domaine de la vie : savoir que la santé, l'opportunité aux maladies, et les maladies elles-mêmes ne sont qu'un seul et même état, et ne diffèrent que par le degré. 23. 65).

la partie, indépendamment d'aucune diathèse, quelles qu'en soient la nature et la mesure; la première est produite par les mêmes influences que la diathèse générale, mais un peu plus fortes dans le premier cas et cède aux mêmes remèdes, mais un peu plus actifs. L'inflammation locale est renfermée dans les causes qui n'affectent que les parties sur lesquelles elles agissent, et dans les moyens curatifs qui changent l'état de ces dernières; elle est indépendante des puissances nuisibles générales et des remèdes généraux. Les inflammations qui accompagnent la Goutte, l'Esquinancie putride gangreneuse, et celle qui constitue la lippitude sont des exemples de l'inflammation asthénique générale. L'inflammation asthénique locale sera éclaircie par des exemples, et développée à sa place (*). La débilité générale accompagne l'inflammation générale; elle suit l'inflammation locale, mais pas toujours. Celle-là guérit par un traitement général, l'autre exige la consolidation de la partie malade. Ainsi (170.) il est

(*) Ici se rapporte l'inflammation occasionnée par une plaie incisive, lorsque le blessé était sain avant cet accident. Si le blessé était malade auparavant, la blessure n'en reste pas moins une maladie locale, à moins que l'état morbifique général ait quelque chose de commun avec l'Inflammation. Si la blessure est faite à une partie délicate et sensible, elle occasionnera dans tout l'organisme divers désordres qui, indépendant des causes générales, ne doivent pas faire considérer la maladie comme générale.

quatre sortes d'inflammations ; deux sont générales, l'une sthénique, l'autre asthénique ; deux autres sont locales et aussi sthénique et asthénique. La première se termine le plus souvent par suppuration, souvent aussi elle se résout sans suppuration. La seconde tend à la gangrène, quelquefois au spacèle, et mainte fois est mortelle. Si l'inflammation attaque jamais le cerveau ou ses membranes à la fin du Typhus, ce qui n'est ni constaté, ni vraisemblable, c'est également une inflammation asthénique générale.

207. De même que le sang par sa surabondance cause une inflammation générale sthénique (70.), en distendant outre mesure les vaisseaux qui le contiennent, en les stimulant par cette distension, en augmentant l'incitation par ce stimulus, en excitant par là dans ces vaisseaux des contractions plus énergiques et plus fréquentes, qui diminuent leur calibre et augmentent le ton de la fibre vivante et la densité du solide simple (61. 130.), de manière que le sang parcourre avec un pénible effort ces vaisseaux contractés, et qu'en les parcourant il cause de la douleur à raison de l'étendue de leurs contractions, et du rétrécissement qu'ils ont subi ; tout ainsi que la diathèse sthénique de tout le système vasculaire rouge ou incolore, résulte des mêmes conditions de la même cause, mais portée à un moindre degré ; de même aussi,

208. L'inflammation générale asthénique est causée par l'abondance du sang dans les vaisseaux enflammés, d'où résultent des effets semblables à ceux de l'inflammation sthénique; et quoiqu'il y ait encore de cette humeur dans tout le reste du système vasculaire, néanmoins les vaisseaux enflammés, encore plus dépourvus de ton et de densité que les autres, cèdent au moindre effort du sang qui y afflue, les distend, et y excite tous les phénomènes de l'inflammation.

209. Comme le premier genre d'inflammation présente l'indication de diminuer la quantité de sang, qui est la cause première du tumulte morbifique, et par là de ramener l'incitation extrême au degré qui convient à la santé, et les contractions trop vives qui causent tout le désordre, à ce tempérament qui fait le bien-être et la santé; ainsi,

201. Dans l'inflammation asténique, l'indication est d'abord de donner par des stimulus puissans (183. 201.) de l'activité au sang répandu par-tout, pour que celui qui stagne dans les vaisseaux languissans de la partie inflammée en soit chassé et la débarrasse; ensuite de remplir peu-à-peu le système vasculaire (83. 201. 203.) par des nourritures animales bien assaisonnées; d'abord par des consommés, puis par des viandes, dès que les forces seront rétablies.

211. Les deux inflammations locales seront

traitées par la suite chacune à la place qui lui convient.

212. Une des inflammations les plus insidieuses est celle de la gorge, qui passe, comme on dit, à la putridité (*). Les premiers jours elle diffère peu, en apparence, d'une esquinancie tonsillaire. Les signes généraux sont les mêmes dans l'une et dans l'autre. Le pouls excède à peine, pour la fréquence et ses autres caractères, la mesure propre aux inflammations sthéniques. La maladie marche ainsi quelque tems dans un état de calme et de bénignité ; elle fatigue seulement par une expectoration continuelle de matières muqueuses tenaces. Enfin si on n'y obvie par les plus énergiques stimulans, il vient un tems où tous les symptômes s'aggravent tout-à-coup rapidement. Le pouls devient très-fréquent, très-faible, et sur-tout très-petit. Les forces s'abattent ; une dose modique de stimulans diffusibles ne préviendra point alors la fin déplorable du malade. Le meilleur mode de traitement de cette maladie consiste à s'opposer à sa terminaison fatale par les stimulans les plus puissans.

213. Les stimulans diffusibles ont tant d'efficacité contre l'inflammation dans la Goutte, que

(*) Cette maladie, jusqu'à présent mal conçue, ailleurs mal décrite, est ici mise à sa place. Elle mérite d'autant plus d'attention, que douce dans le principe, elle devient ensuite terrible et funeste si elle n'est bien traitée.

quelquefois une boisson forte, telle que le vin, ou une liqueur spiritueuse, étendue dans une eau aussi chaude qu'on peut la supporter, dissipe en peu d'heures cette Inflammation, quelque vive qu'elle soit, et rend aux pieds leur usage. Ces moyens, comme je l'ai dit (205.), ne sont pas moins efficaces pour dissiper les symptômes généraux de la même maladie (*).

214. L'Inflammation de la gorge dans l'esquinancie gangreneuse, n'est pas, comme on le croit communément, l'affection primitive; mais, ainsi que toute autre maladie asthénique générale, elle dépend d'une diathèse générale qui est ici manifestement asthénique (206.), elle en fait partie; elle en est le symptôme, lorsque cette diathèse est parvenue à un certain degré de développement. Cette maladie n'a rien de commun avec l'inflammation sthénique générale qui caractérise l'Esquinancie tonsillaire, ni

(*) L'accès de Goutte le plus violent a toujours cédé en peu de jours, et le plus léger accès en peu d'heures, à ce traitement et à celui dont il est parlé dans la préface de l'auteur. Il faut remarquer que comme toute puissance asthénique tend à produire une maladie asthénique quelconque, toute évacuation fréquente, et principalement celle qui a lieu par les selles, est un sûr moyen de produire un accès de Goutte. Un accès fut déterminé chez moi par une seule prise de sel de Glauber, qui cependant est un laxatif doux.

avec les deux autres inflammations locales (170-1. 206.)

215. Les pustules si rapprochées dans la variole qui a déjà passé à l'état de confluente, ou d'asthénie générale, participent de la nouvelle diathèse, et sont devenues asthéniques de sthéniques qu'elles étaient d'abord; et de même que leur stimulus auparavant local, a changé rapidement la diathèse sthénique en asthénique, par faiblesse indirecte (27.), de même aussi, par la vertu débilitante qui leur est essentielle, elles ajoutent de toutes parts à l'asthénie régnante; elles l'augmentent et entraînent promptement la mort (*).

216. Si, pour mieux éclaircir la nature de ces deux états de la variole, on les compare dans leur traitement respectif, on reconnaîtra qu'il doit être tout-à-fait différent dans l'un et dans l'autre

(*) Il n'est point dans la nature, de stimulus plus puissant que celui de la multitude de pustules enflammées, dont toute la surface du corps est couverte dans la Variole confluente. Est-il donc étonnant que quand ce stimulus se joint à celui des influences nuisibles ordinaires, dont dépend la violence de la maladie en général, et celle de l'éruption en particulier, leur action réunie entraîne promptement la faiblesse indirecte par l'excès de son intensité (200.). De cette manière, la Variole passe de l'état de sthénie à celui d'asthénie, c'est-à-dire à une maladie de nature entièrement opposée.

cas (*). Le froid, et tout ce qui affaiblit, en diminuant la quantité des humeurs ou autrement, sont les moyens curatifs de la variole discrète et de l'éruption qui l'accompagne. La variole confluente, ainsi que l'éruption concomitante, demandent au contraire de la chaleur, à un degré trop faible pour occasionner la faiblesse indirecte, et tous les stimulans dont l'action est la plus prompte et la plus énergique, et par conséquent les stimulans les plus diffusibles.

217. Les Varioles discrète et confluente diffèrent encore en ce que toutes les causes productrices de la première sont sthéniques, et celles de la seconde asthéniques. Cette différence est également relative à la maladie générale et à l'éruption, dans l'un et dans l'autre cas.

218. De même que les pustules sthéniques tendent directemment au dernier période de l'inflammation et à une bonne suppuration, de même aussi les pustules asthéniques tendent à la gangrène, au sphacèle et à la mort.

(*) Le traitement de la Variole discrète est débilitant ; celui de la Variole confluente est stimulant. La première a pour cause la diéthèse sthénique ; la seconde, la diathèse asthénique, par faiblesse indirecte : différence que par malheur on n'observe jamais bien dans la pratique. Car l'asthénie étant déclarée, les pustules venant à s'affaisser et à prendre un aspect gangreneux, on n'en continue pas moins de couvrir légèrement le malade comme dans la Variole discrète.

219. Les Autrax, les Charbons et les Bubons qui accompagnent souvent la Peste, quelquefois le Typhus, naissent d'une matière contagieuse introduite dans le corps, et ensuite retenue sous la peau et dans les glandes avec la transpiration ou le mucus (96. 99.). Cette rétention et par conséquent cette éruption sont occasionnées par l'inaction absolue dans laquelle tombent les extrémités capillaires, transpiratoires et glandulaires, à cause de la langueur extrême du cœur et des artères, et de la débilité générale. Ce qui montre que cela est ainsi, c'est que dans aucun tems de l'opportunité il n'y a d'éruption, tant qu'il reste quelque vigueur, et que la transpiration subsiste; c'est qu'il n'y en a point non plus quand la violence de la maladie produit une mort subite; c'est qu'il n'y a même ni éruption ni maladie, lorsqu'on y obvie de bonne heure par l'usage des stimulans énergiques; et qu'enfin la maladie est d'autant plus légère et l'éruption d'autant moindre, que le traitement stimulant a été employé plus directement; car, que la suppression de la transpiration soit due à l'une ou à l'autre diathèse portée à l'extrême (113. 115. 116.), toutes les matières étrangères qui devaient être entraînées avec celle de la transpiration sont retenues avec elle, demeurent sous l'épiderme; et acquérant plus d'âcreté et s'altérant davantage, elles produisent des in-

flammations locales sthéniques (170.) ou asthéniques (206.), selon leur diverse nature, ou plutôt selon la disposition du corps qu'elles affectent.

220. C'est ainsi qu'on doit expliquer l'éruption qui se manifeste à la peau dans l'Esquinancie gangreneuse, ainsi que l'éruption qui s'unit quelquefois à la Variole, lorsque cette maladie aurait d'ailleurs une heureuse terminaison à cause de la débilité dominante, mais qui à raison de la quantité des pustules, doit entraîner la mort, si on ne s'y oppose par les plus puissans stimulans. Ces deux éruptions consistent en taches rouges moins larges dans la première que dans la seconde. Celle-ci présente un vermillon dont l'éclat surpasse de beaucoup tout ce dont l'art est capable, et, pour ainsi dire, tout ce que la nature produit d'ailleurs en ce genre là. Ces deux éruptions doivent être rapportées à la suppression de la transpiration par la faiblesse dont j'ai parlé (219 et ailleurs.). La première cède à un traitement stimulant, qui suffit pour dissiper tous les autres symptômes. Dans la dernière, il faut, dès que l'éruption paraît, s'opposer à la faiblesse produite par les soins préparatoires, à dessein de rendre la variole plus douce, sur-tout rétablir les forces par des stimulans diffusibles, et négliger les pustules, qui ne sont alors ni nombreuses, ni d'au-

cune importance, et qui n'étant pas portées au degré d'une maladie générale (4.) n'entraînent pas le moindre danger. En suivant ces préceptes, on peut compter sur un rétablissement prompt ; si on les néglige, ou bien si on administre un traitement contraire, la mort est inévitable (*).

221. L'augmentation de la chaleur n'est pas exclusivement propre aux Pyrexies (**) sthéni-

(*) Le danger de la Variole (Petite-vérole) dépend de la diathèse sthénique ou asthénique qui règne dans l'individu soumis à la contagion. On prévient avec succès par les débilitans les effets de la diathèse sthénique ; mais on peut pousser ces précautions trop loin. Un de mes enfans, faible depuis long-tems, et affaibli encore davantage par les préparations auxquelles je l'avais soumis, eut pendant sa Variole une éruption scarlatine, pareille à celle dont il est parlé dans le texte. Je n'avais pas d'idée d'un pareil phénomène. Un chirurgien qui était présent quand j'examinai l'enfant, me dit qu'il avait vu trois fois cette éruption, et qu'elle avait toujours été mortelle. Je compris que l'issue funeste de la maladie dépendait de ce qu'on avait continué le traitement débilitant malgré ce symptôme. Je prescrivis à l'enfant de l'eau-de-vie étendue d'eau et de petites doses d'une préparation d'opium ; je lui fis rendre les alimens qu'on lui avait retranchés : dans l'espace de douze à seize heures il fut parfaitement guéri ; car les boutons de Variole ne l'incommodaient pas.

(**) *Pyrexie* est le nom des maladies sthéniques qui affectent le pouls, et que très-mal-à-propos on nomme maladies fébriles ou Fièvres. Je réserve ce dernier nom aux seules maladies asthéniques violentes que l'on confond avec les Pyrexies.

ques. (159.) Ce phénomène se rencontre encore dans toutes les autres maladies sthéniques; elle s'étend même à tous leurs degrés d'opportunité et y est proportionnée; la chaleur augmentée ne se borne pas là, elle se fait remarquer dans toutes les maladies asthéniques, soit fébriles, comme on les appelle mal-à-propos, soit non fébriles, et dans tous les degrés de leur opportunité, et se proportionne à la débilité. Il n'est pas de caractère plus certain de la cessation d'une maladie sthénique ou asthénique que le rétablissement de la température douce qui convient à la santé, et qu'on appelle *fraîcheur*, pour la distinguer de la chaleur morbifique.

222. La chaleur n'est naturelle que quand il n'existe aucune des deux diathèses. De là vient qu'elle croît comme l'incitation, qui ouvre plus ou moins les vaisseaux, et les rend plus ou moins perspirables (113); et qu'elle suit cette dernière dans tous ses degrés, jusqu'à la faiblesse indirecte causée par un excès de stimulus. La chaleur croît aussi, à mesure que l'incitation diminue, jusqu'à un certain point que je fixerai, en donnant la cause de ce phénomène. Cet accroissement se fait dans la même proportion que l'incitation décroît, quoique celle-ci ouvre de plus en plus les vaisseaux perspiratoires, et diminue ainsi, entr'autres effets le mouvement de tous les vaisseaux, et sur-tout des exhalans perspiratoires.

223. Lorsque

223. Lorsque la chaleur a été portée au dernier degré, ainsi que la faiblesse qui lui est proportionnée, elle est enfin remplacée dans les extrémités, puis peu-à-peu dans le reste du corps, par le froid, qui est toujours un mauvais signe. Voici la raison de ce phénomène. Pendant les progrès de la faiblesse, le mouvement languit d'abord considérablement dans les extrémités vasculaires des parties les plus éloignées, et par conséquent dans les vaisseaux perspiratoires, puis finit par s'éteindre. De là vient, que comme une chaleur modérée (222) ou excessive dépend du mouvement convenable, trop violent ou trop faible du sang et des humeurs, si ce mouvement vient à s'éteindre, ou à-peu-près, ici comme par-tout ailleurs, par une loi constante de la nature, l'effet cesse avec la cause. C'est ce qui arrive dans les deux extrêmes de l'incitabilité, qu'elle soit en excès comme dans la faiblesse directe, ou en défaut comme dans l'indirecte; et d'autant plus que dans l'un ou l'autre cas, la débilité est toujours la même.

224. Comme l'incitation éprouve dans les maladies sthéniques un accroissement considérable et presque toujours égal dans toutes les parties du corps, la chaleur s'y trouve aussi également répandue. Il n'est d'exception à cette règle que dans les cas où certaines parties sont frappées de faiblesse indirecte par la trop vive action que la

maladie y développe (comme lorsque l'estomac entraîné au vomissement est menacé de faiblesse indirecte) ou bien sont livrées à la faiblesse directe par un traitement trop débilitant; mais la chaleur sera presque toujours égale, tant que la diathèse sthénique règnera et soutiendra l'incitation.

225. Il en est de même dans un état de faiblesse modérée. Dans les maladies de ce genre, ainsi que dans leur opportunité, la chaleur reste assez également répartie tant que l'action des vaisseaux n'est pas à-peu-près anéantie. J'ai expliqué (223) l'effet de l'abolition du mouvement. Jusque-là les inégalités que la chaleur peut faire éprouver aux mains et aux pieds dans ces maladies, proviennent des influences débilitantes, telles que le froid, la fatigue, des sueurs quelquefois froides et visqueuses, qui résultent de ces premières causes ou de toute autre, lesquelles influences se font plus sentir aux extrémités qu'ailleurs. Ce n'est pas seulement dans la Goutte, c'est encore dans toutes les autres maladies de faiblesse directe ou indirecte que la plante des pieds est tourmentée, sur-tout pendant la marche, par une chaleur brûlante et douloureuse. La lassitude, le froid, et les autres débilitans prouvent par leurs effets nuisibles (43. 46.), le repos, la chaleur, et les autres stimulans, par leur

utilité, que cette chaleur est due à la débilité qui s'oppose à une transpiration suffisante.

226. Il me reste maintenant à expliquer comment, dans les maladies sthéniques, l'incitation en excès affaiblit quelques fonctions (146.), sans produire pourtant une débilité réelle, tant que l'état de sthénie subsiste, et comment aussi dans les maladies asthéniques très-graves, cette même incitation, moindre qu'il ne convient, donne plus d'activité à certaines fonctions, sans ajouter à leur énergie (49.).

227. Si, dans la Péripneumonie, dans la Synoque frénétique et le Rhumatisme violent, les mouvemens volontaires sont diminués au point que le malade ne peut se servir de ses pieds, ni de ses mains, non plus qu'un paralytique, il est manifeste que ce n'est pas l'effet de la débilité, ou de la diminution directe, ni indirecte de l'incitation (*) (28. 38.); parce que si la faiblesse était réelle, les stimulans seraient ici salutaires (88. 90.) et les débilitans pernicieux (**) (91);

(*) Si un manouvrier exercé, mais bien nourri, soutient mieux un travail pénible qu'un homme d'une condition supérieure, qui ne fait point assez d'exercice pour prévenir la sthénie, cela dépend de ce que le premier est plus loin de la faiblesse indirecte où cesse l'incitation.

(**) Qui s'aviserait de donner du vin, de l'opium, ou d'autres stimulans permanens ou diffusibles, pour dissiper l'impotence que le malade éprouve dans la Péripneumonie,

or, c'est absolument le contraire, car ces mêmes débilitans qui dissipent les autres symptômes d'une incitation évidemment excessive, dissipent en même tems cette impotence, tandis que les stimulans augmentent le mal.

228. Quoique d'un autre côté, dans les spasmes et dans les convulsions des organes du mouvement involontaire, situés profondément comme dans la Dyspepsie, la Goutte, la Colique, la Dyssenterie, le Cholera, l'Hystérie, dans les accès violens de vomissemens ou de déjections alvines (affections anomales qui se rencontrent tous les jours) « ou dans les ardeurs douloureuses du canal intestinal (198.) qui ont d'ailleurs été prises par les médecins pour un état d'inflammation »; quoique dans les affections des muscles externes et soumis à la volonté, telles que le Trismus, le Tétanos (*), et beaucoup d'autres

ou dans le Rhumatisme sthénique? Qui oserait administrer en pareil cas d'autres moyens que des débilitans de toute espèce, lesquels dissipent en effet cette faiblesse musculaire apparente, et en même-tems tous les autres symptômes de la maladie?

(*) Le Tétanos est un spasme violent des muscles, soit de la mâchoire et de la tête seulement, soit du corps tout entier, accompagné d'une sensation douloureuse, sur-tout dans les parties principalement affectées. Cette maladie se présente quelquefois dans les pays froids, par suite d'une blessure dans une partie très-sensible, ou d'une fracture d'os spongieux, dont les fragmens ont été poussés dans

spasmes, dans les Convulsions, l'Epilepsie et beaucoup d'autres maladies convulsives, quoique, dis-je, dans toutes ces affections l'action des organes paraisse fort augmentée, il sera démontré pour tout juge équitable, que ces effets ne sont pas dus à un accroissement d'énergie, c'est-à-dire à un accroissement d'incitation; car s'ils dépendaient de là, ils seraient dissipés par les débilitans ou les remèdes propres à la diathèse sthénique (90.); et les stimulus qui ne

les parties molles. Le Trismus (Tétanos de la mâchoire) est un symptôme fréquent des fièvres. Le Tétanos est plus fréquent dans les pays chauds, comme dans le midi de l'Europe, où l'excès de la chaleur entraîne aisément la faiblesse indirecte. Il est des plus fréquens sous la zône torride pour la même raison. La contraction énergique et continue des muscles étant le symptôme le plus notable de cette maladie, et les médecins systématiques regardant cette contraction comme l'effet de l'incitation augmentée, ou, pour parler leur langage, de l'influx du fluide nerveux, ou de la force nerveuse augmentés dans les parties affectées, ils ne se proposèrent point d'autre indication que de relâcher les muscles endurcis et spasmodiquement contractés. En conséquence, on employa les saignées et autres évacuations, ainsi que les bains chauds avec profusion. L'expérience montra bientôt que ces moyens augmentaient le mal. On essaya enfin l'opium à titre de sédatif: l'essai réussit; mais on trouva qu'il fallait des doses énormes de cette substance pour guérir complètement, et on n'observa d'autre règle dans son administration, que d'en donner jusqu'à ce que la maladie fût dissipée.

sont pas portés au point de causer la faiblesse indirecte, mais bornés à la mesure qui dissipe l'asthénie, ajouteraient à l'activité de ces mouvemens ; c'est pourtant le contraire de ce qui arrive (*). Les stimulans seuls qui dissipent tous les autres signes de débilité bien reconnue, dissipent également les Spasmes et les Convulsions ; les débilitans sont nuisibles (**).

229. Ignorant la nature de la contraction et de presque toutes les actions du corps vivant, je ne contesterai pas que la contraction ne soit ici augmentée ou diminuée (57.) ; mais je soutiendrai fermement que ces mouvemens spasmodiques et convulsifs consistent dans l'affaiblissement des

(*) Qui ne sait que les saignées et autres évacuations sont nuisibles en pareil cas, et que les stimulans proportionnés à l'intensité de la cause morbifique sont les seuls remèdes salutaires ?

(**) « Nous autres praticiens méthodistes », disait, assis dans sa chaire, un médecin qui conseillait, entr'autres débilitans, les saignées légères, mais souvent répétées contre l'épilepsie, « nous autres praticiens méthodistes, sommes « trop réservés et trop timides, car j'ai connu un praticien « hardi qui guérit une Epilepsie à force de saignées. Le « malade, il est vrai, mourut d'Hydropisie quelques mois « après ; mais l'Epilepsie ne revint pas ».

C'est ainsi qu'on guérit, en apparence, certaines maladies asthéniques légères, tandis qu'on leur en substitue une plus grave. Cette conversion d'une maladie asthénique en une autre, est l'effet d'un traitement contraire, ou bien d'un bon traitement poussé trop loin.

fonctions (*); car si l'incitation augmentée ou diminuée jusqu'à un certain point (27) produit plus ou moins d'énergie (23), s'il est vrai que toute action produite ainsi, augmente comme l'incitation renfermée dans les bornes indiquées (23), et qu'elle diminue aussi dans la même proportion que cette dernière, et jusqu'au terme que j'ai fixé (38.), on a donc toute raison d'en conclure que l'action est augmentée dans le premier cas, et diminuée dans le second (227.).

230. Toutes les idées reçues jusqu'ici sur ces mouvemens (227. 230.) sont donc fausses; c'est donc à tort qu'on les a rapportés (**) à l'influx trop violent du fluide nerveux (comme on disait autrefois (***), ou de la puissance nerveuse (comme

(*) Je ne sais pas en quoi consistent au fond cette alternative de contractions énergiques, rapides, et de relâchement, ou ces contractions fortes et permanentes; mais je sais bien que les débilitans seuls produisent, et que les fortifians seuls dissipent cet état morbifique.

(**) Les médecins parlent de ces phénomènes avec tant d'assurance, qu'on pourrait, avec raison, leur reprocher une pétition de principe.

(***) Lorsque Lewenhoeck eut cru voir que les nerfs étaient creux, on y fit circuler un fluide secreté, disait-on, dans le cerveau, et distribué de là à toutes les parties du corps; au moyen de quoi on expliquait fort bien les fonctions. Lorsqu'on eut reconnu que les nerfs n'étaient pas creux, on leur prêta au moins des pores que pénétrait un prétendu fluide élastique, qui leur formait une atmosphère, et n'était pas moins commode que l'autre pour expliquer les spasmes et les convulsions.

on dit à présent), dans les fibres affectées de Spasme ou de Convulsion, ou bien, pour donner un sens à cette manière de s'exprimer, qu'on les a attribués à l'excès d'incitation dans ces fibres. Comme disent les logiciens, une erreur en entraîne une autre. Celle-ci conduisit à une fausse théorie de l'opium. Les médecins ayant attribué avec trop peu de connaissance et de jugement, ces mouvemens immodérés à l'excès du principe vital, au moins dans les parties affectées, ils pensèrent, contre toute analogie, et contre la propriété bien reconnue de toutes les puissances incitantes, que j'ai démontré être toutes stimulantes et n'être aucunement sédatives (17. 19. 23.); ils pensèrent, dis-je, et enseignèrent que l'opium avait la propriété de réprimer ces mouvemens, ou plutôt de les calmer par une vertu *sédative*. S'il est douteux qu'il y ait dans la nature rien de *sédatif*, au moins par rapport aux animaux, comment a-t-on pu prêter à l'opium une pareille propriété, au lieu de lui en reconnaître une tout opposée? L'opium ne produit-il pas sur les Turcs les mêmes effets que le vin sur nous? Est-ce donc pour enchaîner les mouvemens naturels et le courage de leurs soldats, qu'ils leur donnent de l'opium en les envoyant au combat? S'il est à présent bien constaté que les Fièvres, la Goutte, la Dyspepsie, la Colique, l'Asthme, et toutes les affections

spasmodiques et convulsives, enfin que toutes les maladies asthéniques ont été guéris sans peine par les diverses préparations d'opium, contre tout espoir, et contre les principes reçus; s'il est aussi bien reconnu que toutes ces affections consistent dans la débilité, est-ce donc en ajoutant à la faiblesse, ou en éteignant plutôt les misérables restes des mouvemens naturels que l'opium a été salutaire dans tous ces cas? Si les liqueurs vineuses ou spiritueuses de toute espèce ont la plus grande efficacité contre ces maladies, comme des expériences récentes l'ont appris, si on conçoit que c'est par conséquent en agissant de la même manière que l'opium, cette identité d'action accuse-t-elle la nature diverse ou même contraire des substances qui l'exercent? Enfin si l'opium guérit les maladies dans lesquelles il y a évidemment défaut de mouvemens, aussi bien que celles où les mouvemens naturels paraissent augmentés, quoique j'aie démontré qu'ils ne l'étaient pas réellement, que pourra-t-on opposer enfin à un argument si puissant ajouté à tant de preuves si solides? Non, je le jure, l'opium n'est point sédatif. C'est au contraire de tous les moyens propres à conserver la vie et à rétablir la santé, c'est de tous les remèdes le plus héroïque et le plus précieux. C'est à ses vertus divines que tant de mortels doivent et

devront encore leur salut. Reconnaissons donc aussi que les Spasmes et les Convulsions contre lesquels l'opium a tant d'efficacité ne consistent pas dans un accroissement, mais dans une diminution de l'incitation ; et que ce remède agit et guérit dans tous ces cas comme dans toute autre affection asthénique.

231. Il survient quelquefois dans les maladies des écoulemens de sang contre nature (124 et dépendances.). Ainsi, dans les maladies sthéniques le sang dégoutte du nez, « il est rejeté en petite « quantité des poumons, ou teint un peu les « urines. Le premier et le dernier cas passent » pour critiques; mais ils n'indiquent qu'une rémission de la diathèse sthénique, et une tendance à la faiblesse indirecte. Le plus souvent ce phénomène disparaît bientôt pour faire place à la convalescence, puis à l'état de santé : rarement il passe à l'asthénie confirmée. On se gardera bien d'ajouter aux effets de l'Hémorrhagie par des saignées ou aucune autre évacuation artificielle, de peur d'entraîner une débilité véritable, de faire de cet écoulement une maladie réelle, accompagnée de tous les autres signes d'asthénie.

232. Les flux du sang considérables et continuels, soit de l'utérus, soit de l'anus ou des environs, soit des narines, sont purement asthéni-

ques (*). L'abondanee du sang qui distend les vaisseaux outre-mesure et entraîne la faiblesse indirecte, peut en être quelquefois la cause première (124 et dépendanees.); mais si quelque autre cause, sur-tout débilitante, ne s'y joint, si on arrête les progrès de la faiblesse par les stimulans, et que l'on fortifie le corps, on dissipe la laxité des vaisseaux; le mal est bientôt réparé et la santé rétablie. Mais lorsqu'au contraire, il n'y a point eu de faiblesse indirecte préalable, et que les autres influences directement débilitantes, dont j'ai parlé (124.) ont eu lieu, et sur-tout si la maladie a été traitée par des saignées et autres

(*) On a attribué ces écoulemens spontanées de sang (les Hémorrhagies) à la diathèse sthénique (phlogistique); on a cru qu'ils étaient produits par un accroissement d'activité des vaisseaux qui versent le sang, ainsi que des annexes, et entretenus par la pléthore; mais ce qui prouve que ces maladies sont entièrement asthéniques, quelles dépendent de l'atonie et du relâchement de tout le système vasculaire, et principalement des vaisseaux saignans, (parag. 134.), et quelles consistent plutôt dans la pénurie du sang que dans la pléthore, ce sont les phénomènes de la période de l'opportunité, où le malade prenait peu de nourriture et digérait mal, phénomènes plus prononcés encore à l'invasion de la maladie; ce sont la faiblesse, la petitesse et la fréquence du pouls; c'est la maigreur des sujets; ce sont les mauvais effets des saignées et autres évacuations qui augmentent la maladie, et l'efficacité du vin, des boissons spiritueuses et des autres stimulans diffusibles qui la guérissent.

évacuations, par la diète, par un régime végétal et des boissons aqueuses, elle devient longue, fâcheuse, cruelle et enfin mortelle. Les malheureux effets du traitement débilitant et le succès des stimulans nous apprennent que ces Hémorrhagies sont de nature asthénique. C'est la faiblesse qui en est la véritable cause et non point la pléthore, qui ne peut pas se rencontrer dans des sujets mal nourris, qui ne boivent que de l'eau, et sont exposés à d'autres influences qui détruisent tout à la fois le ton et la densité des vaisseaux (134—36.). Car les alimens fournissant presque seuls tous les matériaux du sang, l'effet ne peut avoir lieu si la cause vient à manquer. Si, par l'effet des autres puissances débilitantes, le peu de nourriture qu'on prend ne se digère pas, comment le sang pourra-t-il abonder? Ne sera-t-il pas plutôt en défaut? Mais, dira-t-on, les pertes de sang et toutes les impressions débilitantes diminuent la transpiration; de-là l'augmentation de la masse du sang. — Comment cela? — On prend des alimens, qui sont les matériaux du sang, et on perd moins par la peau. — D'abord, on ne mange presque pas; en second lieu on ne digère pas (*). Ensuite, après que la partie

(*) Il ne paraît pas que dans les ouvrages de Médecine on ait jamais considéré le corps humain comme un tout. Au contraire; rien n'était plus ordinaire que de parler des fonctions, comme si chacune s'exerçait en grande partie

séreuse du sang sera séparée de sa partie rouge, sera-t-elle retenue et reversée dans ce liquide pour en reprendre la forme? Quoique ces questions, qu'il est impossible de résoudre, paraissent en quelque sorte problématiques, devons-nous croire qu'une partie du corps soit pleine de vigueur et fasse du sang en abondance, et qu'en même tems une autre soit dans la langueur et ne puisse se débarrasser par les voies naturelles des matières altérées qu'elle renferme? L'incitabilité cessera-t-elle d'être une et indivisible par tout l'organisme (47.); les puissances qui

par l'influence d'une cause inhérente à chaque organe, ou liée faiblement et volontairement avec quelques autres fonctions. On porta cette idée jusqu'à la plus ridicule exagération dans la doctrine des sympathies, et elle ne s'y montra pas dans un jour beaucoup plus favorable, quoiqu'elle fût présentée sous le titre de *Consensus* des parties, au lieu des anciennes dénominations. Ainsi, on parla communément du *Consensus* de l'estomac avec la tête, avec le visage, avec la peau; du *Consensus* de celle-ci avec les parties internes, et particulièrement avec les intestins; du *Consensus* d'une excrétion avec une autre, par exemple de la secrétion des urines avec la transpiration des pieds, etc. Personne n'a jamais songé qu'il était dans l'organisme entier un principe qui régit tout, et de qui dépendent toutes les fonctions. C'est pourtant à cause de cela que l'estomac ne saurait jamais avoir de vigueur, quand les organes de la transpiration sont dans la langueur; que le premier ne peut jamais digérer trop bien, quand les derniers ne sont pas en état d'expulser les humeurs de la transpiration.

agissent sur elle ne seraient-elles plus identiques ? Enfin résultera-t-il quelque chose de rien ?
« On a beau m'objecter que la volaille et le bé-
« tail engraissent par le repos. L'état de santé
« est fort différent de celui de maladie : dans le
« premier, l'estomac possède une certaine me-
« sure d'énergie ; dans le second, et particulière-
« ment dans les maladies de faiblesse, les forces
« digestives sont toujours fort altérées ; en un
« mot, c'est un effet constant et général de la
« faiblesse, que d'occasionner un défaut d'hu-
« meurs dans les parties internes de l'organisme,
« en même tems un relâchement général des
« vaisseaux, sur-tout de leurs extrémités secré-
« toires et d'augmenter considérablement certai-
« nes excrétions. La mort qui survient dans un
« repas, ne doit point être attribuée à une sura-
« bondance de sang : car, ces boissons n'ayant
« point de part à la réplétion des vaisseaux, la
« pléthore ne peut se former en si peu de tems.
« Ce genre de mort ne frappe que dans un état
« de faiblesse directe ou indirecte ; jamais dans
« la pléthore, car cette surabondance ne peut
« pas s'établir chez ceux qui ont perdu l'appétit,
« et dont les forces digestives sont détruites ».

Quelles sont les maladies où la pléthore (131.) a été si renommée ? ce ne sont point celles dans lesquelles l'estomac et les organes de la digestion et de la sanguification, et tout le reste du

corps sont en vigueur ; dans lesquelles les alimens sont desirés avec ardeur, digérés parfaitement et convertis en sang, je veux dire dans les maladies sthéniques. Mais ce sont celles dans lesquelles la débilité évidente jette tous les organes dans la langueur ; dans lesquelles les matériaux du sang manquent, ou ne sont pas convenablement élaborés. C'est ainsi que la Goutte, l'Apoplexie, l'Epilepsie, la Paralysie, l'Asthme, l'Hystérie, la Dyspepsie, chez ceux qui se sont adonnés à la bonne chère, enfin les Hémorrhagies même dont il est ici question, si mal nommées dans leur étymologie, c'est ainsi qu'enfin la plupart des maladies asthéniques ont été attribuées presque de tout tems à la pléthore, réunie ou non à la vigueur, par tous les hommes *rationnels*, (titre qui avait un charme singulier pour l'oreille des professeurs de médecine).

Les éternels revers qu'on a essuyés, à la honte de l'art, dans le traitement de toutes les Hémorrhagies, aussi bien que de toutes les autres maladies, dont je viens de parler, par les anti-phlogistiques, et les incroyables succès de cette nouvelle méthode stimulante en pareil cas, confirment bien qu'elles dépendent de la pénurie du sang et autres causes débilitantes. Quant aux Hémorrhagies, considérez ceux qu'elles attaquent ; observez les causes antécédentes et les symptômes concomitans. Durant toute l'opportunité, les

sujets sont languissans ; ils ont peu d'appétit et ne prennent que très-peu d'alimens. Ce qu'ils prennent ne se digère pas et souvent même est rejeté par le vomissement. Ils ne sont plus soutenus par le stimulus d'un exercice suffisant des facultés physiques et morales, qui sont sans énergie et sans élévation, par le stimulus d'un air pur et des sensations agréables, par le stimulus des boissons fortes, qu'ils se persuadent leur être pernicieuses, suivant l'erreur des médecins ; ils ne sont plus soutenus par le stimulus de la distension des vaisseaux, qui ne sont pas remplis par une suffisante quantité de sang ; ils ne sont plus soutenus par le stimulus des secrétions, à cause de l'inertie des conduits secréteurs, à cause de la stagnation des humeurs partout dégénérées, et sur-tout à cause de la faiblesse directe qui en résulte. Comment est le pouls en pareil cas ? Tel que dans les maladies le plus manifestement asthéniques, comme les fièvres, par exemple, où, chose étonnante ! cette pléthore qu'on aime tant, a rarement été soupçonnée. Le pouls, dis-je, est alors petit, faible, très-fréquent et presque vuide. Dans quel état enfin sont toutes les fonctions physiques et morales, soit par rapport au sentiment, soit par rapport aux mouvemens volontaire ou involontaire ? Languissantes et sans énergie : la vie semble affaiblie de plus des deux tiers. Quel est au

contraire

contraire l'état de ceux qui pleins de sang, n'éprouvent cependant jamais d'Hémorrhagie. Toutes leurs fonctions s'exécutent avec une énergie extrême ; ils ont le teint animé, les yeux étincelans, le pouls fort, un peu dur et d'une fréquence moyenne; ils ont beaucoup d'appétit, ils mangent avec avidité et digèrent bien. Ils peuvent perdre parfois quelques gouttes de sang, sans éprouver jamais d'Hémorrhagie véritable. La merveilleuse efficacité (contre l'opinion générale et les idées reçues), des diverses sortes de vin, principalement des liqueurs fortes, qu'on nomme esprits ardens, et sur-tout de toutes les préparations d'opium (*), contre les Hémorrha-

(*) L'histoire de l'opium présente un exemple frappant des erreurs dans lesquelles sont tombés les médecins, relativement à la vertu de la plupart des remèdes. L'opium passa pour *sédatif*, comme s'il pouvait y avoir rien de sédatif dans la nature. On lui prêta la propriété de produire le sommeil, tandis qu'il est un des plus puissans moyens de causer et d'entretenir la veille; on lui attribua celle de calmer les douleurs, ce qui n'est vrai que des douleurs dépendantes d'asthénie, telles que celles de Goutte, de Rhumatisme chronique, d'Esquinancie gangreneuse et putride; telles que les douleurs spasmodiques et convulsives; celles qui ont leur siége dans les membres, les articulations, à la plante des pieds, ou en tout autre endroit; les douleurs de tête asthéniques, et elles le sont dix-neuf fois sur vingt; les douleurs résultant d'une plaie profonde ou d'arme à feu, après que la diathèse sthénique est dissipée. L'opium est également d'un grand secours contre toute

gies, est parfaitement d'accord avec ce qui précède. Il est bien démontré par-là qu'il n'y a rien *d'actif* dans ces écoulemens; qu'il n'y a pas, comme on le dit, d'*effort hémorrhagique*, et, qu'au contraire, les forces motrices sont ici en défaut. Les Hémorrhagies, jusqu'ici mal expliquées et mal à propos appelées de ce nom, doivent donc être rejetées du nombre des maladies sthéniques et reléguées parmi les asthéniques, sous le titre d'*Hémorrhoées.*

233. Si quelqu'un est pris d'une toux, d'abord sèche et difficile, puis humide et plus facile, accompagnée enfin d'une expectoration abondante; s'il y a un enrouement d'abord considérable, qui ensuite se dissipe à mesure que la toux devient humide; s'il y a quelques douleurs un peu répandues dans la circonférence de la poitrine et dans toute l'étendue des poumons; s'il n'y a point de vomissement, ou qu'il soit déterminé par les mouvemens convulsifs de la toux qui se termine par l'expectoration, mais de ma-

inflammation asthénique locale ou générale, qu'il empêche de passer à la gangrène; contre celle-ci, même lorsqu'elle est déjà survenue, le quinquina lui ayant été si souvent opposé sans succès. Autant l'opium est salutaire dans tous ces cas, autant il est pernicieux dans tout état de sthénie. Dans toute espèce de maladie sthénique, avec ou sans inflammation locale, catarrhe, etc., il augmente les douleurs, ainsi que tous les autres symptômes; s'il dissipe la douleur asthénique, c'est en en dissipant la cause.

nière que ce vomissement ne revienne pas ni ne tende point à se reproduire spontanément; si les forces sont dans leur plénitude, si le pouls est fort, plein, plus ou moins dur et à peine plus fréquent que dans l'état de santé, on reconnaîtra qu'une telle maladie est sthénique; qu'elle est produite, par la chaleur et autres stimulans (113. 123.), et qu'elle doit être dissipée par le froid et tous les autres moyens débilitans (*) (123. 127.). Ces symptômes sont causés par la diathèse sthénique qui règne dans tout l'organisme, mais plus notablement à la surface du corps et sur-tout à la gorge (113.) : quelque part qu'ils se présentent, ils doivent s'expliquer de la même manière. Il en est donc exactement de même des symptômes de Catarrhe qui font essentiellement partie de la Rougeole : ils doivent être regardés, ainsi que la maladie tout entière, comme le produit d'un excès d'incitation, qui se dissipe par un traitement débilitant. Il faut en dire autant du Catarrhe contagieux. Il est dans tous ces cas une expérience facile à faire. Que l'on donne au malade un verre de vin ou d'eau-de-vie de France, ou bien un peu d'opium, l'en-

(*) Voy. 117, 128, 134, et toutes les influences débilitantes dans tout le chapitre. Toutes les puissances incitantes dont il y est question, sont de nature à produire concurremment et selon l'intensité de leur stimulus, l'état morbifique dont nous parlons ici.

frottement augmentera, la toux deviendra plus difficile et plus pressante, et les crachats seront supprimés pour quelque tems. Qu'on donne au contraire pour boisson de l'eau froide en abondance, tous les symptômes seront aussitôt calmés. Souvent dans une débauche de buveurs, celui qui toussait en commençant à boire se trouve bientôt délivré de sa toux. C'est que cette dernière dépendait de la diathèse asthénique, qui a été pour quelque tems convertie en sthénique par la boisson. Souvent aussi, à la fin d'une semblable partie, la toux revient, et avec beaucoup de violence; parce que la diathèse sthénique a été poussée trop loin (*). Pour arrêter cette toux, il ne s'agit que de borner les progrès de l'incitation, en mettant fin à ces plaisirs et en buvant de l'eau froide.

234. D'après cela on voit que des symptômes que l'on croit communément identiques, sont néanmoins absolument différens (**), ce qu'un

(*) C'est pourquoi le malade devrait cesser de boire, dès que la toux est dissipée, pour ne pas s'exposer à la rappeler par une cause entièrement opposée, en poussant trop loin le stimulus. Supposé que la toux dépendît d'abord de la diminution de l'incitation tombée à 26 degrés, il faut reporter cette dernière à 40 et au-dessus pour dissiper la première. Si l'incitation vient à s'élever à 60° et au-dessus, il en résulte une toux sthénique.

(**) La ressemblance et la dissemblance des symptômes

plus ample développement mettra en évidence. Si donc quelqu'un tousse et crache beaucoup, qu'il ait eu d'abord de l'enrouement et qu'il

ont servi de base aux vains échafaudages de Nosologie que les modernes ont élevés. Des symptômes qui paraissent identiques, sont essentiellement différens, et au contraire des phénomènes très-disparates ont souvent la même source et sont de même nature. La diversité des symptômes qui caractérisent la forme asthénique des maladies en est un exemple. Qu'y a-t-il en apparence de plus opposé que la Diarrhée et la Constipation, la Typhomanie et le Coma, l'Epilepsie et l'Hydropisie générale, les accidens spasmodiques et convulsifs, et ceux dans lesquels les mouvemens ne sont ni déréglés, ni immodérés? Qu'y a-t-il de plus opposé enfin, que les différens degrés de la diminution morbifique du flux menstruel, jusqu'à son entière suppression, et les différens degrés de l'augmentation de ce flux? Y a-t-il rien qui ressemble plus à une Fièvre inflammatoire légère qu'un Typhus léger, qui, sous le rapport de sa cause et de son traitement, est cependant si opposé à la Synoque? Quelle diversité dans les symptômes des fièvres intermittentes, rémittentes et continues asthéniques! Et cependant elles dépendent toutes de causes puissamment débilitantes, et guérissent par des stimulans également énergiques. Combien la division des maladies en fébriles, en non fébriles paraît dépourvue de fondement, si on a égard au degré d'asthénie qui les constitue, et d'après lequel l'Hydropisie portée au dernier période, la Dyssenterie et le Cholera doivent être placés entre les Fièvres intermittentes et les Fièvres continues! Peut-on rien voir qui se ressemble d'avantage qu'une Variole violente, mais cependant encore discrète, et une Variole confluente, ou bien que l'Esquinancie inflammatoire et l'Esquinancie gangreneuse?

en ait été délivré dans le cours de la maladie; s'il est déjà d'un âge avancé ou même près du terme de la vie; si sa constitution est affaiblie; si son pouls n'est ni fort ni plein, mais très-fréquent; si cet ensemble de symptômes a été précédé de faiblesse directe ou indirecte, comme il arrive ordinairement à la suite de longs excès de table, soyez persuadé que tous ces symptômes sont asthéniques, et qu'ils doivent être dissipés par les stimulans.

235. La toux sèche et l'enrouement s'expliquent ici très-bien, comme ci-dessus (113, 114, 160). La toux humide et l'expectoration ont une cause entièrement opposée (128, 161). Lorsque le corps a été affaibli d'une manière directe ou indirecte, l'incitation étant diminuée considérablement dans tout l'organisme plongé dans une faiblesse profonde, toutes les parties du système vasculaire, sur-tout les extrémités artérielles, si éloignées du centre du mouvement, et par conséquent les vaisseaux exhalans, plus encore que les autres (59, 60, 61), ont perdu de leur ton et de leur densité, à proportion. De là, cette incroyable quantité d'humeurs, qui est réjetée par les crachats : elle est telle que l'expectoration qui accompagne la Pulmonie, quelqu'abondante qu'elle soit, bien loin de la surpasser, l'égale à peine.

236. Toutes les fois que cet état dépend de la

faiblesse directe, le traitement n'est pas difficile (*), à moins que la maladie n'ait fait trop de progrès (119.), et que la mort ne soit imminente. Cette maladie est beaucoup plus difficile à guérir quand elle dépend de faiblesse indirecte, parce qu'elle ne peut être alors dissipée que par les stimulans dont l'excès l'a produite (103.). Cette même débilité entraîne le relâchement des bronches aussi bien que du reste du corps, mais sans produire constamment la Pul-

(*) J'ai moi-même éprouvé cette affection plus d'une fois : je l'ai fréquemment vue et traitée. Elle survient quelquefois comme un symptôme dans les maladies asthéniques, nommées communément Fièvres.

Un homme d'environ trente ans, était depuis dix jours au lit, malade d'une Fièvre nerveuse, occasionnée par l'impression du froid, auquel il s'était exposé dans un état d'asthénie, causée préalablement par une diète trop rigoureuse, et par le mauvais choix de ses alimens. Pour comble de malheur, il avait encore éprouvé tous les extrêmes de la chaleur et de la fatigue, qui sont le partage des soldats dans les pays chauds. Il était avec cela fluet, maigre et exténué. Il était affecté depuis son enfance d'une toux courte, tantôt sèche, tantôt avec expectoration légère. Il avait été saigné plusieurs fois dans le cours de sa maladie, quoiqu'elle eût commencé par une Hémorrhagie copieuse qui l'avait pris tout-à-coup à la suite d'un voyage d'à-peu-près 44 milles d'Angleterre, par un tems froid et en voiture. On l'avait émétisé, clystérisé, purgé et couvert d'emplâtres vésicatoires. Après avoir épuisé sur lui toutes les ressources de la vieille médecine, on l'avait abandonné

monie. L'expectoration excessive que présentent tantôt la Fièvre, tantôt la Goutte, est souvent combattue avec tant de succès, par le long usage des stimulans les plus diffusibles, que la santé se rétablit parfaitement ; ce qui prouve que le vice organique, que les médecins redoutent si fort, et croyent exister alors dans le poumon, n'y existe pas réellement (*).

comme incurablement atteint d'une Fièvre *maligne* et de la *pourriture* des poumons. Il avait la face hippocratique et le râle ; la toux et l'expectoration ne discontinuaient pas. Au moyen de cette nouvelle méthode, et par un traitement stimulant, il fut mis hors de danger dans l'espace de 10 jours, et remis sur pied en 10 autres jours.

(*) Chez les gens qui sont enclins à la Goutte, ou aux autres maladies de faiblesse, soit directe, soit indirecte, sur-tout chez ceux qui ont été exposés au froid, sans en avoir réprimé l'action par la chaleur ; chez les vieillards, et particulièrement chez ceux de la classe indigente qui ont été fréquemment soumis à des influences débilitantes, on observe souvent, sur-tout en hiver, une toux violente avec une abondante expectoration. Cette affection est souvent portée au point qu'on soupçonnerait aisément une affection organique des poumons. Mais ce qui prouve que cette lésion n'existe pas, c'est la parfaite guérison qu'on obtient, (lorsque la maladie est due à la faiblesse directe) par l'usage d'une nourriture animale, tandis qu'on s'abstient de végétaux et de poissons ; par l'usage d'un bon vin et de l'eau-de-vie étendue d'eau, pris en petite quantité à-la-fois, mais fréquemment, tandis qu'on évite le vin clairet et autres vins français, toutes les boissons acides et la bierre, excepté, peut-être, un peu de *Porter* chaud pris

LI. « Si les humeurs ne sont plus mues dans « les vaisseaux, par une impulsion suffisante, « leur composition devient à proportion moins « parfaite, et alors elles se vicient. Si, comme il « arrive quelquefois, la circulation cesse entière- « ment dans les extrémités vasculaires les plus

par un tems froid; enfin par un usage très-modéré des stimulans diffusibles, et par la précaution de tenir assez chaudement les pieds et le reste du corps. Si la maladie consiste dans la faiblesse indirecte, (et dans ce cas la guérison est plus difficile) on n'est pas mieux fondé à soupçonner une affection organique des poumons, ou de toute autre partie, comme le prouve le succès du traitement, qui consiste à changer les formes des stimulans, et à procéder, dans leur usage, des plus énergiques aux plus faibles, jusqu'à ce qu'enfin le malade puisse se passer entièrement des premiers.) Voy. 99 et la suite). Si on ne peut pas triompher de la maladie de cette manière, c'est que l'incitabilité est épuisée, et dans ce cas la mort est inévitable; mais encore par l'effet de la débilité générale, et non pas de l'affection organique locale. Car celle-ci, quand elle survient, est toujours le dernier effet de la débilité, et non sa cause première. Je perdis deux seigneurs écossais, après les avoir conservés autant de semaines qu'ils avaient encore d'heures à vivre, selon le pronostic de la pratique ordinaire. La faiblesse indirecte où ils étaient tombés, était l'effet d'excès dans le boire; chez ceux même, qui meurent évidemment de pulmonie, très-souvent on n'a pas de quoi soupçonner de tubercules. A l'ouverture de leurs cadavres, on trouve les poumons parfaitement sains; et dans le cas où l'on trouverait des tubercules, ils ne seraient encore que l'effet de la maladie.

« éloignées du centre, les humeurs stagnent et se « corrompent tout-à-fait. Cet effet n'est pas pro- « duit par la chaleur seule (115.), il l'est aussi par « le froid (117.), et enfin par tout ce qui débilite « au même degré (119. 28 et chapitre premier, « seconde partie.) ».

CHAPITRE VII.

Du sommeil et de la veille, soit en santé, soit en maladie.

237. Le sommeil met un terme aux fonctions journalières, comme la mort met fin à toutes les opérations de la vie. La mort résulte de l'extinction totale de l'incitation par la déperdition entière, ou la surabondance extrême de l'incitabilité; le sommeil résulte de la diminution de l'incitation, soit par la surabondance de l'incitabilité qui peut être consumée, d'après quoi l'incitation sera reproduite, soit par le manque d'incitabilité, mais de manière qu'elle puisse être recouvrée.

238. Telle est la nature de l'incitabilité dans les corps vivans, qu'elle ne peut être en excès (24. 38.) ni en défaut (22.) sans préjudice. Trop abondante, elle engendre la faiblesse directe; insuffisante au contraire, elle donne lieu à la

faiblesse indirecte (45.). Celle-ci est produite par l'excès, celle-là par le manque de quelque puissance incitante, ou de plusieurs d'entr'elles, ou de toutes à-la-fois. Dans l'état de santé le sommeil résulte de l'excès, et la veille du défaut de stimulus (*). Le sommeil est donc (234.) l'effet des opérations journalières qui incitent d'abord de plus en plus, mais avec moins d'efficacité chaque fois (36.); de telle sorte cependant qu'ajoutant toujours à l'incitation, elles la portent à un point où elle ne peut plus être soutenue suffisamment pour entretenir la veille. Notre vie journalière est une preuve de ce que j'avance, puisqu'en effet la manière d'agir de toutes les puissances le confirme (**). Toutes ont pour effet

(*) Cela est amplement expliqué au premier chapitre de la seconde partie, depuis le parag. 111 jusqu'au 147. Cette proposition est indiquée dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, et développé dans le présent chapitre.

(**) Si quelqu'un n'est pas suffisamment stimulé par le vin, et que son incitation ne s'élève qu'à 30 degrés, un verre de vin l'élèvera de 2 degrés, un second verre de vin de 2 autres degrés, jusqu'à ce qu'enfin 5 verres de vin la portent à 40, et qu'alors toutes les fonctions s'exercent convenablement et avec énergie. Mais supposé que la personne bût encore 5 verres de vin de plus, l'incitation s'élèvera jusqu'à 50 degrés, et par conséquent 10 degrés au-dessus du juste milieu. De même que toutes les fonctions languirent, tant que l'incitation fut au-dessous de 40 degrés; de même elles augmentent d'activité à mesure que cette

d'amener ce sommeil ; ainsi la chaleur qui n'est pas excessive, ou qui est réduite par le froid au

dernière s'élève à 50. Si l'usage du vin est poussé encore plus loin, les facultés physiques et morales gagneront encore d'avantage ; l'esprit déploiera toutes ses ressources ; les passions et les sentimens de toute espèce acquerreront encore plus de force, et on observera dans cet homme tout ce qu'on nous a dépeint du festin d'Alexandre. Qu'on lui donne encore 5 verres de vin de plus, on verra toutes ses fonctions s'affaiblir à mesure et petit à petit : sa langue, ses pieds, sa mémoire, son jugement se refuser à le servir. Il s'assoupira, et finira par tomber dans un profond sommeil. L'incitation suit toujours cette même progression, quand elle est développée dans le cours de la journée par les passions, ou par l'exercice de l'esprit. Le même effet résulte du stimulus des alimens, sur-tout lorsqu'ils sont très-nourrissans et très-stimulans, ou lorsqu'ils sont pris en trop grande quantité. Avant le dîner, les occupations de la matinée ne sont pas suffisantes pour déterminer le sommeil, auquel sont entraînées beaucoup de personnes après un repas copieux (si d'ailleurs aucun incident ne s'y oppose), et sur-tout celles qui par leur faiblesse, produit de l'âge, ou de toute autre cause, sont plus aisément fatiguées des occupations de la matinée. Les personnes de moyen âge et plus fortes, sont en état de se soutenir jusqu'au soir ; mais alors elles ont aussi éprouvé le degré de stimulus qu'il faut pour consumer l'incitabilité autant qu'exige le sommeil, et elles y succombent. Le cours du sang dans les vaisseaux, et les mouvemens involontaires qui l'entretiennent, produisent enfin le même effet. Tout cela est également applicable au mouvement continuel qui s'exerce dans l'estomac, dans les intestins et dans les petits vaisseaux secréteurs et excréteurs. La lumière qui

degré où elle est stimulante, le manger, la boisson, le travail, l'exercice de la pensée et du sentiment (10. 13.), tous ces excitans procurent le sommeil tant qu'ils sont stimulans, et que leur effet ne va pas jusqu'à la faiblesse indirecte.

Mm. « Le sommeil qui survient prématu-« rément, mal-à-propos, ou qui est morbifique, « dépend de la faiblesse directe ou indirecte ».

Nn. « Celui qui dépend de la faiblesse indi-« recte est produit par l'action immodérée d'un « ou de plusieurs stimulans, tels qu'un excès « dans le boire, et par l'épuisement de l'incita-« bilité qui en résulte ».

Oo. « Le même effet est causé par les influen-« ces directement débilitantes, c'est-à-dire par « le manque ou l'emploi trop réservé des puis-« sances qui par un degré suffisant de stimulus « amènent le sommeil de la santé, et occasion-« nent ici un sommeil morbifique. Celui-ci est « ainsi la conséquence de la privation de la lu-

stimule les yeux, le son qui stimule l'oreille, et les différentes substances qui agissent sur les autres sens, tendent à abaisser l'incitation jusqu'au point où commence le sommeil, en consumant l'incitabilité. Telle est, en effet, la marche de l'incitation, que l'énergie de toutes les fonctions va croissant par degrés pour décroître ensuite d'une manière inverse, jusqu'à l'invasion du sommeil. C'est ainsi que toutes les puissances incitantes agissent simultanément et produisent le sommeil, dernier effet de leur action réunie.

« mière, du son, et de mainte autre impression
« matérielle qui agit sur les autres sens; il est la
« conséquence du défaut de mouvement volon-
« taire et involontaire, du défaut d'exercice de
« l'esprit et du sentiment, du manque d'une
« chaleur convenablement stimulante, et la
« suite d'un sommeil trop prolongé (*) ».

239. Au contraire, le froid (non pas ce froid extrême qui cause promptement la mort, mais celui que comporte la santé), l'inanition (235), une nourriture peu substantielle (128.) qui exerce peu le stimulus indirect de la distension (127.), des boissons légères, comme le thé, le café, ou aqueuses, après l'usage des liqueurs fortes; l'interruption des travaux accoutumés, des exercices de l'esprit ou du corps, la honte, la crainte, la douleur profonde, produisent un état de veille en nous rapprochant trop peu de la faiblesse indirecte. Ce même effet est produit par tous les excitans, propres à causer d'ailleurs le

(*) Le Coma, ou une propension insurmontable au sommeil, dépend communément du manque de la plupart des stimulans mentionnés dans le texte, tels, par exemple, que les alimens, le vin, (au moins selon la méthode de traitement ordinaire) du manque de boissons spiritueuses, d'exercice du corps, d'agréables occupations de l'esprit, d'une suffisante quantité de sang dans les vaisseaux, d'un air libre et pur, et de la privation de certains stimulans, qui d'ailleurs dans un état de faiblesse, raniment et produisent la veille.

sommeil, alors que leur action portée à l'extrême va jusqu'à la faiblesse indirecte (111. 147.). Aussi est-il bien reconnu qu'une débauche de table, une ivresse légère, les travaux immodérés du corpset de l'esprit, des affections très-vives, une chaleur extrême éloignent le sommeil, comme autant de moyens débilitans. (*).

(*) (*Variante*). « Au contraire, la veille dans l'état sain est une suite de l'interruption des fonctions journalières durant la période du sommeil. En conséquence de cette interruption, l'incitation perd toujours davantage; beaucoup d'abord, puis de moins en moins, mais de manière que la diminution de l'incitation, et l'accumulation de l'incitabilité font toujours de nouveaux progrès, par l'absence continue des stimulans, jusqu'à ce qu'enfin elles arrivent au point où réside la veille. C'est ainsi que le sommeil prépare l'organisme à l'état de veille, qui est entretenue pendant tout le tems convenable par les puissances incitantes qui agissent le long du jour, jusqu'à ce qu'enfin l'action de ces puissances devienne insuffisante à certain degré. De là le retour du sommeil »,

P. p. Une veille trop longue ou morbifique est également occasionnée de deux manières, par la faiblesse directe et par l'indirecte. On sait que l'exercice excessif de la pensée (138.), les passions violentes (140.), les travaux immodérés du corps (137.), une chaleur accablante, les excès dans le boire et dans le manger, l'abus des stimulans diffusibles (124. 125. 126.), une grande surabondance de sang, une agitation extrême de ce liquide, on sait, dis-je, que toutes ces influences, soit séparément, soit simultanément, bannissent le sommeil, parce que leur action est poussée jusqu'à la faiblesse indirecte. D'un autre côté, la

240. Ainsi donc que la faiblesse directe, indirecte, ou mixte, est le principe d'un bon sommeil, de même la faiblesse et l'incitation portées trop loin en sont ennemies. Fatigué par les exercices journaliers, on est bientôt refait par le sommeil qui fuit également celui que trop ou trop peu d'exercice n'y ont point préparé (*).

veille morbifique est encore l'effet du froid (non pas de ce froid extrême qui entraîne promptement la mort); elle est aussi l'effet de l'abstinence ou d'une nourriture trop peu stimulante, trop peu distendante, l'effet des boissons faibles, telles que le thé, le café, l'eau, particulièrement chez les personnes accoutumées aux boissons fortes; elle est encore l'effet de la suspension des exercices accoutumés du corps ou de l'esprit; l'effet de la honte, de la crainte ou de la douleur, parce que toutes ces influences ne stimulent point assez pour rapprocher l'incitation de la faiblesse indirecte, et occasionnent ainsi un état d'insomnie morbifique.

(*) (*Variante*). « Ainsi, de même que la faiblesse directe ou indirecte, ou en partie un état mixte, composé de ces deux sortes de faiblesses, est la cause du sommeil; (savoir, la faiblesse indirecte, cause du sommeil de la santé; la faiblesse mixte, ou la faiblesse directe, cause du sommeil morbifique); de même aussi un excès de faiblesse directe ou indirecte cause la veille morbifique. Le seul sommeil salutaire est celui qui est produit par un degré convenable d'incitation, effet d'un juste stimulus. Tous ces excès, soit de sommeil, soit de veille trop prolongés, annoncent toujours une propension à la maladie, ou l'existence de la maladie elle-même. Le sommeil cherche ceux

241. La

241. La veille qui appartient à la santé est le produit de l'action des puissances incitantes, qui, également éloignée des extrêmes, n'incline pas trop à la faiblesse directe, ni à l'indirecte (236.). La veille morbifique est causée sur-tout par la faiblesse directe, assez souvent par l'indirecte, et souvent aussi par un état mixte. Mais quoique la première soit le plus capable de produire la veille, elle n'a guere cet effet sans le concours de la faiblesse indirecte (*).

qui se sont lassés par leurs occupations ordinaires, et il fuit également ceux qui ont pris trop ou trop peu d'exercice.

(*) (*Variante.*) Comme l'effet de la faiblesse directe aussi bien que de l'indirecte, est tantôt le sommeil et tantôt la veille (l'un et l'autre morbifique et de mauvaise nature), ce genre de sommeil a particulièrement pour cause l'une des deux espèces de faiblesse, sans qu'un stimulus ait agi sur l'organisme et l'ait agité, tandis que la veille morbifique est la suite d'un stimulus ajouté à l'état de faiblesse, lequel stimulus, tout léger qu'il est, excite dans l'organisme une agitation tumultueuse.

Qq. Nous rencontrons des exemples de sommeil morbifique dans l'opportunité aux maladies sthéniques, dans ces maladies elles-mêmes et dans l'état d'ivresse. En général, toutes les puissances incitantes, quand elles deviennent nuisibles par l'excès de leur stimulus, produisent, à proportion de cet excès, une propension au sommeil morbifique. Mais si la puissance incitante outrepasse le point de stimulus qui porte au sommeil, ou bien si un stimulant quelconque, qui trouve encore quelqu'incitabilité sur laquelle il puisse agir, continue son action, l'état de veille

13

242. Dans les maladies sthéniques, l'insomnie est ordinairement causée par la diathèse sthénique, en même tems que par la douleur. De là vient que l'insomnie subsiste tant que l'incitation reste en-deçà de la faiblesse indirecte; mais comme le stimulus de la douleur n'est pas de nature à inciter puissamment tout l'organisme, mais qu'il n'agit que mollement, et qu'en outre il entraîne rapidement la faiblesse indirecte, lorsqu'il se fait vivement sentir dans une partie, cette espèce de faiblesse a coutume de mettre fin à l'insomnie, et de procurer le sommeil sitôt qu'elle a lieu (*).

sera prolongé morbifiquement, comme il arrive dans l'insomnie pénible qui a coutume d'accompagner les Phlegmasies.

(*) (*Variante.*) On trouve des exemples de sommeil morbifique dans toutes les maladies par faiblesse indirecte, et dans le cas de douleurs où l'incitabilité a été portée au même degré d'épuisement (*); aussi bien que dans les

(*) C'est ce qui arrive dans les Phlegmasies, ou l'effet, non-seulement de la douleur inflammatoire, mais encore de tout autre symptôme, et de toute la diathèse morbifique, tend à produire la faiblesse indirecte. La faiblesse qui entraîne à la fin un accès de Goutte, est communément de cette espèce; mais l'effet d'une douleur continue est plus souvent un sommeil qui naît de la faiblesse indirecte, et a pour effet à son tour d'augmenter la maladie. La seule indication salutaire, est d'interrompre le sommeil morbifique pour employer des stimulans diffusibles, et autres qui dissipent la faiblesse, véritable source du sommeil et des autres symptômes de la maladie.

243. « Si la faiblesse directe ou indirecte pro-
« duit tantôt un sommeil qui ne refait pas (*), « tantôt un état de veille désagréable et inquiète, « également incompatibles avec la santé ; si dans « l'un et l'autre cas la faiblesse outre-passe le « point de l'échelle de l'incitation où réside le « sommeil de la santé, l'emploi d'un degré de « stimulus capable de dissiper le sommeil mor- « bifique, et de changer la veille morbifique « en sommeil, satisfera à l'indication et mettra « en même tems en évidence la nature de ce « double état (**) ». Dans les maladies asthéni-

Phlegmasies devenues pernicieuses par les progrès de la maladie, ou par l'emploi des stimulans, et dont l'Hydrothorax, qui naît souvent de la Péripneumonie, en conséquence d'un pareil traitement, présente un exemple. Quant au sommeil morbifique par faiblesse directe, on le rencontre particulièrement chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans, et qui ont beaucoup allaité, aussi bien que chez les personnes pesantes adonnées à la crapule, et accoutumées à un long sommeil.

(*) Ce sommeil survient dans les fièvres et dans mainte autre maladie de faiblesse (242.). Loin de le favoriser, on doit toujours le dissiper par tous les excitans possibles.

(**) Soit sur une échelle particulière, le 15e degré le point de faiblesse indirecte où réside le sommeil ; soit une faiblesse plus considérable que celle qui détermine le sommeil morbifique ou la veille, 20 degrés, si la faiblesse est indirecte, et 10° si elle est directe ; il est évident que pour produire, d'un côté, le sommeil de la santé, ou même pour décider dans les deux cas un sommeil salu-

ques, l'insomnie suit le plus souvent la faiblesse directe. Cela vient de ce que la maladie

taire, on doit ajouter ce qui manque de stimulus (c'est-à-dire 5 degrés), pour porter l'incitation de 10 degrés à 15, et qu'il faut autant de stimulus pour rétablir, au moyen d'une puissance incitante nouvelle, qui trouve toujours un reste d'incitabilité sur lequel elle puisse agir, pour rétablir, dis-je, l'incitation épuisée, ou bien qu'on doit éloigner certains stimulans qui, quoique fort doux et fort légers, agitent et fatiguent pourtant l'organisme affaibli. C'est ainsi qu'un fièvreux qui, malgré l'emploi des débilitans directs de toute espèce, était entièrement privé de sommeil depuis 10 jours, fut, dans l'espace de 3 heures, et au moyen d'une préparation d'opium qu'on lui donnait à petites doses, et tous les quarts-d'heure, plongé dans un sommeil qui, nonobstant une toux violente et une expectoration abondante, dura 16 heures, et fut suivi du soulagement le plus étonnant. Ce traitement, continué avec le soin d'augmenter les doses à mesure que l'excès de l'incitabilité était consumé, et d'administrer du vin et des bouillons de viande alternativement, éloigna tout danger dans l'espace de dix jours.

Un enfant de trois mois avait passé dix jours sans dormir, et à se plaindre jour et nuit de souffrances dans le bas-ventre. On lui prescrivit, suivant la vieille médecine, une forte dose de teinture thébaïque : il tomba dans un profond sommeil de près de trente-six heures, et fut parfaitement rétabli. Il y a une infinité de cas semblables, où la veille morbifique dépendait en partie de faiblesse directe, en partie de faiblesse indirecte, et où la même pratique a réussi.

Un enfant de sept ans, après avoir été quinze jours au lit pour une fièvre qui durait depuis environ sept semaines, à raison d'une faiblesse directe considérable, suite d'un

renferme plus de débilité qu'il n'en faut pour produire le sommeil. De là vient que tout ce qui stimule, tout ce qui accroît l'incitation jusqu'au point où règne le sommeil, endort, et par une vertu, non point sédative, mais bien

accroissement trop rapide pendant la maladie, fut pris d'une propension continuelle à un sommeil si profond, qu'aucun bruit, ni aucune secousse ne pouvait l'en tirer. Une préparation d'opium à petites doses, répétées jusqu'à ce qu'elles eussent produit leur effet, réveilla le malade. Quelque tems après, dans le cours de cette même maladie, l'enfant n'ayant pas encore repris de consistance, et se trouvant seulement un peu mieux qu'avant l'usage des stimulans qui l'avaient réveillé, il fut pris d'une insomnie continuelle, qui était en partie l'effet d'un certain degré d'incitation, d'ailleurs assez peu considérable, produit par la teinture thébaïque et autres cordiaux. Cette insomnie causait pendant ce tems-là un degré, trop considérable à proportion de la faiblesse où était encore le malade, d'activité indirectement débilitante, d'où résultait la nécessité d'ajouter à l'incitation, pour déterminer un sommeil salutaire et réparateur, et par-là interrompre l'action d'une foule de puissances incitantes, qui, quelque faiblement qu'elles pussent agir, étaient encore trop fortes pour l'organisme affaibli. Dans le traitement des maladies des enfans, qui sont presque toutes de nature asthénique, et dans d'autres maladies de faiblesse considérable, les exemples de l'efficacité des stimulans diffusibles (car j'en employais plus d'un dans ces occasions, et dans beaucoup d'autres) sont aussi fréquens que miraculeux. Je puis assurer que dans une pratique très-étendue, je n'ai perdu que trois malades, même parmi les cas les plus périlleux.

décidément stimulante. Dans l'asthénie légère, où l'incitation est à peine au-dessous de ce point, il suffit du plus faible stimulus pour déterminer le sommeil : « quelque peu de nourriture animale, « si la faiblesse est l'effet du régime végétal, un « peu de vin ou d'une boisson analogue après « un usage immodéré de l'eau »; des consolations dans la tristesse, de la chaleur dans le refroidissement; une suite de pensées agréables, un léger exercice actif ou passif, chez ceux qui sont plongés dans l'inaction. Dans le cas d'une faiblesse plus profonde (car on doit toujours proportionner l'énergie des moyens curatifs à la force du mal (92. 44.). Il faut plus de stimulus ou des moyens plus puissans, tels que les stimulans diffusibles.

244. Voilà en quoi consiste la vertu héroïque de l'opium, il ne jouit d'aucune vertu qui lui soit particulière, ou qu'il ne partage avec toutes les autres puissances : « Il ne s'en distingue que « par plus d'activité (*) ». Dans une débilité con-

(*) L'opinion que certains moyens énergiques, tels que l'opium, le mercure, le quinquina, agissaient par une vertu particulière et différente de toute autre puissance de la nature (à raison de quoi on les nommait moyens spécifiques), régnait depuis long-tems dans les écoles. Cette opinion est, comme bien d'autres idées vagues de nos médecins, pleinement en contradiction avec une saine philosophie. A mesure qu'on étudie plus soigneusement les effets

sidérable, comme dans les Fièvres, dans un violent accès de Goutte qui porte dans les viscères les plus graves désordres, enfin dans les autres maladies aussi grièvement asthéniques, qui, par leur violence, écartent le sommeil, l'opium procure souvent, après plusieurs jours d'insomnie, un sommeil franc et profond. Comme l'incitabilité est dans ce cas très-abondante, et qu'elle ne comporte qu'un très-léger stimulus (29. 26.), il faut commencer par le plus faible

•

naturels, on se convainc de plus en plus que la simplicité et l'uniformité règnent dans tous les phénomènes de la nature : c'est pourquoi nous trouvons que les puissances incitantes qui agissent sur notre incitabilité, n'exercent constamment qu'une seule action, celle du stimulus qui ne varie qu'en intensité ; action commune à tout ce qui a vie. Nous ne trouvons de même dans tous les corps vivans qu'une seule propriété sur laquelle les incitans agissent, savoir, l'incitabilité, et un seul effet résultant de cette action réciproque, savoir, l'incitation. Au lieu de ces tourbillons extravagans, ou de ces atmosphères agitées d'un mouvement impétueux, auxquels on avait soumis le cours des planètes, Isaac Newton trouva que tous les mouvemens du système planétaire n'étaient assujétis qu'à un seul principe. Au lieu des innombrables diversités de tempéramens et de constitutions qu'on avait admises, j'ai trouvé que tous les individus jouissaient tous de la même disposition organique. Tout ce qui cause la Goutte dans l'un, la produit dans tout autre; et tout ce qui la guérit chez un individu, la guérit aussi chez un autre. Cela est également applicable à toute autre maladie.

de tous, puis augmenter par degrés (107.) jusqu'à celui qui répond au sommeil, et qu'on ne tardera guère à atteindre, puisqu'il est sur-tout renfermé dans les bornes de la faiblesse directe. « Pour ce qui est du Coma, ou de ce sommeil « qui ne refait point, tous les autres stimulans « diffusibles ont aussi bien que l'opium la vertu « de faire passer de cet état à celui de veille, « et après un certain tems, de la veille à un « sommeil réparateur, et conduisent ainsi d'une « manière douce, sûre et agréable de la maladie « à la santé. Mais comme l'influence du stimulus « qui entretient l'incitation est d'une si grande « importance, comme il peut résulter des « moyens curatifs convenables un sommeil trop « long, qui par cela même cesse d'être répara- « teur, il faut, toutes les fois que le sommeil, à « cause de la trop longue interruption du sti- « mulus, a été moins salutaire qu'on ne s'y at- « tendait, il faut, dis-je, accourcir le somme « suivant, et renouveler l'action des stimulans ».

245. Dans les maladies asthéniques, nées de la faiblesse indirecte, et dont le sommeil est banni, il faut, autant pour le rappeler, que pour dissiper les autres symptômes et guérir la maladie, employer les stimulans diffusibles, et sur-tout l'opium, quand la faiblesse est très-grande, ainsi que les stimulans d'un autre ordre, à proportion de la débilité.

246 Voici, relativement au tems et à l'organisme, les conditions dans lesquelles l'opium est propre à procurer le sommeil. Dans tout autre état de santé ou de maladie, que ceux dont je viens de parler, l'opium excite toutes les facultés physiques et morales. Il chasse le sommeil et produit un état de veille plein d'activité. Quelqu'un vient-il à être surpris par le sommeil, sans cause évidente, qu'il prenne de l'opium, et il se trouvera sur-le-champ réveillé, ranimé et dispos. L'opium bannit la tristesse, inspire la confiance, change la pusillanimité en audace, donne de la loquacité aux plus silencieux, et du courage aux lâches. Accablé par les revers les plus désespérans, et succombant au dégoût de la vie, on n'a jamais été, et on ne sera jamais homicide de soi-même après avoir pris de l'opium. En un mot, l'opium est de tous les stimulans le plus énergique, dans tous les degrés intermédiaires de la faiblesse directe à l'indirecte. Aussi n'est-il rien d'aussi pernicieux que lui dans la diathèse sthénique, puisqu'en effet, ajouté aux autres stimulans en excès, il ne se borne pas à chasser le sommeil, mais qu'il entraîne encore précipitamment le malade à la faiblesse indirecte et à la mort.

247. Outre les cas de sommeil dont je viens de parler (248.), il en est qui consistent dans une propension morbifique à cet état : tels sont

le Coma qui survient dans les Fièvres, et l'Assoupissement qui a lieu dans toute espèce d'asthénie et de langueur. Le Coma passe pour un symptôme plus sûr et plus favorable que l'Insomnie: la raison en est évidente. Si l'Insomnie morbifique (240. 241.) indique une faiblesse plus grande que celle qui constitue le sommeil, l'Assoupissement ou le Coma suppose donc moins de faiblesse que l'Insomnie : le Coma, moins dangereux et plus facile à guérir que cette dernière, en est la preuve. Si néanmoins le Coma subsiste un peu trop long-tems, ou imite un sommeil très-profond, il faut obvier aux mauvais effets qu'il aurait en ajoutant à la faiblesse directe. Dans ce cas, on doit recourir aux boissons vineuses et aux préparations d'opium pour porter l'incitation au point qu'elle dissipe l'état soporeux, ranime les forces et favorise le retablissement de la santé (*).

(*) Les médecins ont eu une idée trop avantageuse du Coma ou de la Léthargie dans les Fièvres. Au lieu d'être un signe favorable et positif qui promette un rétablissement assuré, comme ils le croyaient, ce symptôme est tout au plus un signe négatif, qui annonce que les stimulans légers qui agissent sur l'organisme dans un état de débilité considérable, et par cette action, si faible qu'elle soit, aggravent l'asthénie directe en y ajoutant l'indirecte, sont éloignés, et qu'on ne leur laisse plus produire ce mauvais effet.

Dans la Goutte, la Dyspepsie, la Colique et beaucoup d'autres maladies asthéniques qui dérangent particulièrement le canal alimentaire, sur-tout chez les femmes épuisées par des accouchemens ou des allaitemens, il y a souvent, contre l'état ordinaire de la santé, un sommeil très-prolongé. En s'y livrant, les malades ne sont pas refaits. Il en est de même chez ceux qui, par l'ivresse ou autrement, sont tombés dans la faiblesse indirecte : il est évident que cette envie de dormir dépend de la faiblesse directe ou indirecte, puisque les débilitans l'augmentent et que les fortifians la dissipent. Toutes les boissons fortes, et sur-tout les préparations d'opium, produisent ce dernier effet, et d'autant mieux que leur stimulus est plus vif et plus diffusible ; car l'opium ayant, comme tout autre stimulant énergique, la vertu d'augmenter l'incitation affaiblie, toutes les fois qu'il existe plus de débilité qu'il ne faut pour déterminer le sommeil, ces divers moyens le rappellent en dissipant la faiblesse et en relevant un peu l'incitation. Lorsque, d'autre part, la débilité est précisément au degré qui fait le sommeil et qu'elle l'entretient d'une manière permanente, une impression stimulante qui élèvera l'incitation au-dessus de ce degré, en diminuant à proportion la débilité, dissipera le sommeil et ramènera à un état de veille et d'activité.

249. Telle est la vertu de tous les stimulans, mais sur-tout des plus puissans, dans la débilité qui engendre la Colique et la Diarrhée : c'est en dissipant la faiblesse qu'ils guérissent l'une et l'autre maladies. Et certes, si le sommeil et la veille sont tantôt déterminés, tantôt dissipés par certains stimulans, c'est exactement de la même manière que des mouvemens immodérés, tels que les Spasmes et les Convulsions dont il a été question, tels que la fréquence du pouls dans les Fièvres, etc., cèdent au même degré de stimulus que les asthénies où ces mouvemens n'ont pas lieu. Il paraît donc que non seulement ces mouvemens déréglés ne consistent pas dans l'action augmentée des organes (229.), ne dépendent pas d'un accroissement de l'incitation (57. 58.), mais que d'après cela l'agitation et l'inaction morbifiques et asthéniques dépendent souvent presque du même degré de débilité. Enfin, si on apprécie bien la nature des animaux, et si on conçoit bien cette action des puissances incitantes, il n'est personne qui soit persuadé que sans la considération précédente et le jugement que j'en ai porté, les symptômes signifient rien, ou puissent conduire à aucune connaissance solide de la nature des maladies.

250. Si donc il en est encore qui, malgré l'irréfragable autorité de tant de faits d'un si grand

poids, pensent que l'action des organes est réellement augmentée par-tout où le mouvement parait l'être (246.), qu'ils voient comment ils pourront se tirer de cet argument. C'est la même affection qui constitue d'abord l'inappétence, puis le dégoût, lorsqu'elle est un peu plus forte, enfin la nausée et le vomissement (si elle va encore plus loin) accompagnés ou non de mouvemens spasmodiques, avec cette différence qu'à l'invasion des derniers symptômes, le mal a fait plus de progrès. Il en est de même de l'Esquinancie, appelée putride, qui ne présente pendant la plus grande partie de son cours, d'autres symptômes que ceux de l'Esquinancie tonsillaire, et marche même avec moins de trouble et d'agitation que cette dernière, quoiqu'elle soit alors plus bénigne qu'à la fin, et dépende encore d'une moindre débilité. Sa nature est pourtant toujours la même au fond, et asthénique du commencement à la fin. Il n'y a de différence entre la première et la seconde parties de la maladie où la débilité devient extrême, que dans la célérité du pouls et dans l'accroissement de la débilité qui exige l'emploi de stimulans plus actifs qu'auparavant (*).

(*) (*Variante.*) Il résulte de tout ce qui a été dit jusqu'à présent, qu'il existe une analogie évidente entre la veille et la vie, entre le sommeil et la mort, et que ces différens états sont soumis aux mêmes lois que toutes les

CHAPITRE XVIII.

Traitement des deux Diathèses.

251. J'ai dit plus haut (148. 149.) quelle est la cause des deux diathèses. C'est là qu'il faut puiser les indications qui consistent à diminuer par tout l'organisme l'incitation en excès dans la diathèse sthénique, et à l'accroître dans la diathèse asthénique, où elle est en défaut, jusqu'à ce qu'on l'ait ramenée au degré qui fait la santé.

252. Les remèdes qui ont cet effet dans la diathèse sthénique, sont les puissances qui produisent cette même diathèse quand elles stimulent trop fortement (107—124. 128—139. 141—146.), et qui pour guérir sont employés de manière à produire moins d'incitation que la santé n'en exige, ou à débiliter (117—124. 128—131. 134. 135. 137. 139. 141. 142. 144.

autres fonctions. Il a été en même-tems démontré d'une manière irréfragable, que l'état de veille le plus parfait et le plus actif, consiste dans le plus haut degré d'incitation que comporte la santé; que le sommeil moyen et profond dépend de la plus grande faiblesse compatible avec la santé; que le sommeil franc de la santé repose sur un degré moyen de faiblesse indirecte, et que le sommeil et la veille morbifiques naissent d'une débilité considérable directe ou indirecte..

146. 190.). C'est pourquoi j'appellerai débilitantes (19—23.) les puissances, utiles par leur peu de stimulus (puisqu'en effet il n'en est aucune qui possède une vertu sédative), comme j'ai nommé stimulantes les puissances excitantes, nuisibles par l'excès de leur stimulus.

253. Les puissances propres à rétablir la santé dans la diathèse asthénique, sont les mêmes incitans qui donnent lieu à cette diathèse, lorsqu'ils stimulent trop peu, et guérissent ici en agissant avec une énergie qui développe plus d'incitation que la santé ne comporte (112. 115. 124—128. 131—134. et tout ce qui y a rapport. 136. 138. 140. 143. 145.). Comme les puissances incitantes, nuisibles par défaut de stimulus, ont été nommées débilitantes, les puissances, salutaires par l'énergie de leur stimulus, doivent être nommées stimulantes.

254. La température, qu'on appelle chaleur, doit être absolument évitée dans la diathèse sthénique, parce qu'elle ne peut être portée au seul point où elle devient débilitante, je veux dire à l'extrême, sans les inconvéniens et les dangers qui résultent d'un stimulus excessif (115.) (*).

(*) Voy. parag. 115. Quoiqu'une chaleur extrême relâche le solide simple, et cause l'atonie du solide vivant, je ne conseillerai pourtant à personne de l'employer, dans cette vue, dans la Péripneumonie. Cette maladie s'élève

255. Mais lorsque la diathèse et l'accroissement de l'incitation qui en est la cause sont peu considérables dans la période de la maladie déclarée, il ne faut pas proscrire le degré de chaleur qui accompagne la sueur ou un pédiluve tiède, parce que la déperdition de l'humeur transpirable dans le premier cas et l'agréable sensation qui a lieu dans le second, promettent plus d'avantages qu'une chaleur médiocre ne fait craindre d'inconvéniens.

256. Il faut, sur-tout après le froid, éviter une chaleur un peu forte, parce que l'incitabilité ayant été augmentée par le froid, l'action de la chaleur en est beaucoup plus vive. Celle-ci est alors d'autant plus à craindre, que d'autres stimulans ont coutume d'agir en même tems qu'elle.

257. Le froid ne peut être ici salutaire qu'autant qu'il ne sera suivi d'aucune chaleur notable. Rectifions donc cette erreur des praticiens qui croyent que le froid nuit en stimulant dans la diathèse sthénique. Son utilité dans la Variole dépend bien moins de sa vertu débilitante que du

souvent par elle-même à un tel degré d'incitation, qu'elle approche de bien près la faiblesse indirecte, et y parvient même quelquefois. Une addition de stimulus par l'emploi de la chaleur, n'en produirait que plus sûrement ce dernier effet, et déterminerait ainsi la conversion de la maladie en une autre pire encore, telle que l'Hydrothorax.

soin

pliqué sans trop de réserve à la surface du corps dans la Variole, il entretient d'autant mieux la transpiration, que son action est plus intense (133. 135). Ces effets sont bien d'accord avec l'atonie et la laxité proportionnée qu'il produit (103). (*).

260. Le stimulus de la chaleur est sur-tout utile contre la diathèse asthénique ; et en effet, il doit être aussi salutaire ici, où l'incitation est trop faible, qu'il est nuisible dans la diathèse sthénique en ajoutant encore à l'incitation déjà excessive. De là vient que la chaleur excite et ranime dans les Fièvres, la Goutte, la Dyspepsie, la Colique, la Rhumatalgie et dans toutes les maladies asthéniques ; tandis que le froid, qui par sa vertu débilitante est au nombre dès causes productrices de ces maladies (*) (120), affaiblit et engourdit, ce qui est pernicieux dans les Fièvres.

très-sérieusement de boire de l'eau froide dans une Pyrexie inflammatoire, et même dans une Pyrexie catarrhale, de peur qu'il n'en résultât une inflammation de l'estomac.

(*) Les fibres étant relâchées, permettent l'ampliation des cavités, et, en conséquence, se rétablit la transpiration supprimée par un effet contraire de la diathèse sthénique, laquelle augmente la densité des fibres, et diminue la capacité des cavités.

(**) Un goutteux supporte mal le froid : il supporte au contraire beaucoup mieux la chaleur que la plupart des autres hommes. Il est bien évident aussi qu'une influence aussi débilitante que celle du froid, doit être fort nuisible

261. Puisque le froid est aussi nuisible dans la diathèse asthénique, qu'il est utile dans la diathèse sthénique (258.), on doit donc l'éviter soigneusement dans les maladies où la faiblesse est extrême, parce qu'il donne lieu, comme la chaleur excessive, au relâchement des extrémités vasculaires et à la putréfaction des humeurs (117.).

262. Le plus sûr moyen de modérer la diathèse sthénique, avant que la maladie soit déclarée, est d'user plus modérément de viandes et autres nourritures animales, et plus abondamment au contraire de végétaux. L'abstinence totale de matières animales, sur-tout solides, et l'usage modéré de nourritures végétales liquides, dissipent parfaitement, autant que le régime en est capable (128.), cette même diathèse élevée à l'état de maladie.

263. Il importe d'éviter les assaisonnemens, même dans la diathèse bornée encore à l'opportunité (129.); ils sont pernicieux dans la maladie déclarée.

264. Les boissons aqueuses sont les seules qui conviennent alors. Les liqueurs fortes sont nui-

dans toutes les maladies dans lesquelles la débilité, qui en est la cause immédiate, est considérable (comme dans la Goutte où la débilité est encore augmentée par les progrès de l'âge et par d'autres causes), et qu'il doit être beaucoup plus pernicieux encore dans les Fièvres.

soin avec lequel on évite le stimulus de la chaleur après son action. On a reconnu qu'employé avec la même précaution, seul ou conjointement avec d'autres débilitans, le froid était le plus efficace de tous les remèdes contre le Catarrhe, maladie produite par la chaleur seule, ou bien par la chaleur succédant au froid, ou alternant avec lui, et par d'autres stimulans.

258. Voilà pourquoi un bonnet de terre fraîchement découverte a été si utile dans la Phrénésie, et pourquoi le froid produit par la glace et la neige appliquées à nud sur le corps, ont guéri la Synoque avec délire (*). Voilà pourquoi

(*) La Synoque se nomme communément, mais très-improprement Fièvre inflammatoire ; car ce n'est point une Fièvre, mais une Pyrexie générale, une affection de tout l'organisme sans inflammation ou sans affection locale, et dans laquelle il y a chaleur augmentée par tout le corps, et de l'agitation dans le pouls. Son nom propre et générique est Pyrexie, ce qui évite toute méprise sur sa nature. (Voy. parag. 68.) La dénomination vague de fièvre a fait bien du mal. Entend-on parler de Fièvre ? aussitôt on pense à la saignée, et autres évacuations aussi nuisibles dans les vraies Fièvres qu'utiles dans la Pyrexie. Voici un exemple remarquable de la Pyrexie, à qui le nom de Synoque convient particulièrement.

Il y a plusieurs années qu'une personne attaquée de Synoque, dans la ville vieille à Edimbourg, échappa à la vigilance de sa garde, et par un tems de gelée où la terre était couverte de neige, s'enfuit par les rues jusque dans la ville neuve, et de-là en pleine campagne. Ce ma-

le froid est si efficace contre la Variole : c'est aussi pour cela que son usage devrait s'étendre à tout le cours de l'opportunité, et à toute la série des maladies dépendantes de la diathèse sthénique.

259. Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien à redouter dans la diathèse sthénique de la vertu astringente attribuée au froid (*), c'est qu'ap-

lade reprit bientôt connaissance ; il se jeta dans une maison voisine : il fut recouvert de quelques vêtemens, et on le reporta chez lui parfaitement guéri.

D'après ce fait, et une infinité d'autres semblables, qui tous s'accordent à prouver la vertu puissamment débilitante du froid, il ne reste plus de doute que le froid employé à certain degré, lorsqu'on le peut d'une manière convenable, ou qu'à défaut d'autres remèdes actifs on est obligé d'y recourir, dissiperait tout d'un coup l'état de sthénie le plus considérable qui puisse se rencontrer dans une maladie, et réduirait l'incitation la plus éminente au terme de 40 degrés. Le froid précipiterait même dans un extrême opposé, et causerait enfin la mort. Mais nous aurons çà et là occasion de remarquer que nous sommes trop riches en moyens puissans, pour essayer le froid à ce degré d'intensité. Nous trouverons même qu'un plus grand nombre de moyens moins actifs est préférable à un seul moyen, ou à un petit nombre de moyens violens. La découverte du principe sur lequel repose le traitement des maladies sthéniques, nous a mis en état de traiter ces maladies plus complètement et plus exactement qu'on ne ne l'eût jamais pu faire sans cela.

(*) Je me souviens d'avoir entendu dire, étant jeune étudiant, que l[illegible]s vieux médecins d'Edimbourg défendaient

et la purgation. Lorsque la plénitude est moins considérable, il faut observer les préceptes que j'ai donnés relativement à la diathèse légère (255 et suiv.). Il suffira de purger de tems en tems, de retrancher de la nourriture accoutumée, et on s'abstiendra de la saignée. Si par hasard, le malade avait pris une nourriture trop copieuse, il se bornera aux végétaux et entretiendra la transpiration par un exercice doux et fréquent.

270. Ces mêmes moyens remédieront à l'excessive vélocité du sang (131. 134.), en tant qu'elle dépend de la surabondance de ce liquide. Celle qui résulte de violens mouvemens du corps (142.), dans une diathèse légère, bornée à l'opportunité ou portée au degré de maladie déclarée, se dissipera par le repos, par la diminution des exercices et des autres stimulans. Dans la diathèse la plus forte, cause de maladies graves, il faut, pour ralentir le cours du sang, éviter soigneusement le stimulus de toutes les puissances incitantes, et répandre le sang largement. Il est alors superflu de recommander le repos : les malades sont bien obligés de le garder.

271. Le stimulus que l'abondance des humeurs secrétées détermine dans les canaux excréteurs en les distendant, se dissipe avec les causes

qui produisent cette pléthore (*). On désemplira donc les mamelles, on usera d'un coït plus fréquent, d'une nourriture moins abondante et moins substantielle, et on rétablira la transpiration en détruisant la diathèse sthénique à la surface du corps (144.).

272. Pour dissiper l'atonie et la laxité du système vasculaire, et la débilité générale qui résulte de la penurie du sang et du chyle (**), il faut corroborer peu à peu, d'abord par des sti-

(*) On trouvera dans le paragraphe 136, que les humeurs secrétées auxquelles ceci se rapporte, sont le lait, le sperme et l'humeur de la transpiration. Comme la distension causée par la surabondance de ces humeurs produit le stimulus morbifique, leur évacuation doit donc dissiper ce stimulus et remplir l'indication.

(**) Quelle que soit l'étendue du corps vivant sur lequel agit le stimulus du sang, en surabondance dans la diathèse sthénique, et qui, dans la diathèse asthénique éprouve l'influence débilitante du manque de ce liquide, on conçoit aisément, d'après les faits connus, qu'il n'est pas un seul point du corps qui ne donnât du sang par la piqûre de la plus fine aiguille. C'est pourquoi le stimulus qu'exerce la surabondance du sang, doit être supérieur à tout autre stimulus, de même que l'affaiblissement qui résulte de la disette de ce liquide, doit l'emporter sur celui qui résulterait de toute autre influence débilitante. Tout contribue à faire de cette surabondance la plus puissante des influences nuisibles sthéniques, et de la pénurie du sang la plus puissante des influences nuisibles asthéniques. Si le pouvoir d'un stimulus quelconque, de toute puissance

sibles, et d'autant plus qu'elles contiennent plus d'alcool : à moins qu'elles ne fussent extrêmement faibles, elles seraient funestes dans ces maladies. L'eau pure et simple, ou plutôt acidulée, est encore préférable à la petite bière que permettait un grand médecin. « Les stimulans « diffusibles, sont extrêmement nuisibles dans « la diathèse sthénique ».

265. Comme le stimulus indirect des alimens ajoute à leur stimulus direct (127.), c'est-à-dire exerce une action générale, il faut en conséquence que la masse des alimens convenables soit bornée (127.).

266. Dans toutes les périodes de la diathèse asthénique, il faut éviter la nourriture végétale, et avoir recours le plutôt possible aux viandes ou aux préparations qui en sont tirées. Mais comme la débilité de l'estomac permet rarement de recourir aux viandes tout de suite, on emploiera d'abord des stimulans diffusibles, tels que des boissons vineuses de diverses sortes, si la faiblesse est médiocre, et des préparations d'opium, si la faiblesse est très-grande. Mais on donnera toujours, dès le principe de la maladie, d'excellens consommés en abondance; puis on passera peu à peu à des alimens de plus de consistance.

267. De même que les viandes sont ici salutaires (266.), de même aussi le stimulus que les

assaisonnemens y ajoutent, donne plus d'extension à leurs effets.

268. Dans l'imminence des maladies asthéniques, les boissons aqueuses, « froides, acides, fermentantes », sont nuisibles, et les boissons fortes conviennent seules à proportion de la débilité (100.). Dès qu'une fois la maladie est déclarée et livrée à toute sa violence, les boissons fortes sont tellement nécessaires, qu'à l'exception des stimulans plus diffusibles encore et des jus de viande (266.), ce sont pendant long-tems les seuls moyens à employer. On n'a point à craindre le stimulus indirect des alimens, tant qu'on évite ceux qui le causent le plus, je veux dire les végétaux (265.).

269. Pour diminuer le stimulus direct qu'exerce dans tout l'organisme la surabondance du sang (*) et du chyle, on dissipe cette pléthore, quand elle est extrême, par la diète, la saignée

(*) Le chyle se compose des matières alimenteuses qui sont élaborées dans l'estomac et dans la partie supérieure du canal intestinal. Lorsque les alimens ont été ainsi préparés, ou en partie digérés, les parties nutritives en sont absorbées par une multitude de petits vaisseaux qui ont leurs orifices dans le canal alimentaire. Ces vaisseaux, nommés chyleux, conduisent le chyle dans un gros tronc où tous se réunissent. De là le chyle est porté dans le sang des veines, et par suite dans tout le reste de la masse du sang. C'est ainsi que se comporte la matière nutritive chez les animaux.

et ranime. Parvenu à la convalescence, on doit revenir peu-à-peu à son genre de vie accoutumé, et se rappeler que sans cela la santé n'est jamais parfaitement rétablie.

274. La débilité (271.) produite par la pénurie des humeurs secrétoires, ou par leur abondance dans les canaux excréteurs où elles sont dégénérées, se dissipe par le traitement stimulant que j'ai décrit (272. 274.), et non par les *anti-septiques* (117. 118.).

275. Le meilleur moyen de remédier au stimulus que cause l'exercice violent ou continuel de la pensée, est de donner du relâche à l'esprit, ou de lui procurer une contension qui par son intensité et par sa fréquence, entraîne enfin la faiblesse indirecte, en consumant l'incitabilité. Ce dernier procédé applicable à l'état d'opportunité ne serait pas sûr, si la maladie était déjà déclarée, et sur-tout si elle était violente, parce qu'on ne pourrait obtenir ici l'effet desiré, que par l'emploi de stimulans énergiques qui nuiraient en augmentant l'incitation déjà excessive.

276. Pour guérir la diathèse sthénique légère, encore dans l'opportunité, et prévenir la maladie, il faut éviter l'habitude des passions; pour guérir la maladie, il faut prévenir leur première impression. On ne doit en aucune manière chercher à porter les passions à l'extrême, pour af-

faiblir indirectement, à cause du danger qu'il y a de produire trop d'incitation.

277. Quand la débilité dépend de l'inaction de l'esprit, ou de travaux qui l'ont fatigué, il faut exercer cette faculté moins dans le dernier cas et davantage dans le premier, et l'occuper d'objets agréables. Sans cette dernière condition, on ne sera jamais sûr d'un rétablissement parfait, quand même on aurait épuisé tous les autres stimulus (*).

278. Dans toute débilité, on doit éviter les affections capables de produire la faiblesse indirecte, et ne pas oublier qu'un très-leger degré de stimulus suffit pour cela. On ne permettra pas au malade de se livrer sans réserve à des sentimens agréables, tels qu'une joie soudaine (43. 141.) (**).

(*) L'état des fonctions de l'esprit a une grande influence sur l'état de l'incitation, et c'est très-souvent pour avoir négligé le stimulus des opérations intellectuelles, que, malgré l'emploi convenable de tous les autres moyens, on n'obtient pas un degré d'incitation suffisant. Est-il un stimulant plus vif que le sentiment agréable d'une suite de pensées heureuses ? De-là les jouissances que procurent les transports de l'imagination, ou les inspirations du génie; de-là le plaisir que causent les belles productions de l'esprit; de-là l'enthousiasme qu'inspirent les arts, les sciences, et toutes les branches des connaissances humaines.

(**) Qu'on se rappelle la méthode prescrite dans le 43e. paragraphe de cet ouvrage, pour prévenir la fatale

mulans diffusibles (*) et des jus de viande ; puis petit à petit, par des nourritures plus consistantes et plus copieuses ; enfin, par l'exercice et autres stimulus plus permanens, à mesure que les forces augmentent. Il ne faut user de stimumulans diffusibles, qu'autant que la débilité l'exige (**).

incitante est proportionnel au degré où cette puissance a été employée, à la susceptibilité de la partie où elle a été appliquée et à l'étendue de cette partie, doit-on s'étonner que ces deux sortes d'influences se montrent les plus redoutables ? C'est pour cela que la saignée est le plus puissant de tous les remèdes anti-sthéniques, et la réplétion des vaisseaux le plus puissant des moyens anti-asthéniques.

(*) Les stimulans diffusibles ont pour effet de donner plus de force à tout le corps, et particulièrement à l'estomac, avec lequel ils sont mis en contact immédiat. La digestion gagne à cet effet : les substances alimenteuses sont mieux élaborées, et donnent un chyle et un sang de bonne qualité ; ainsi les vaisseaux se remplissent. Dans le traitement des maladies sthéniques, on a l'avantage de pouvoir désemplir les vaisseaux immédiatement et sur-le-champ : aussi, la guérison de ces maladies est-elle plus prompte que celle des asthéniques, parce qu'il est toujours plus facile d'ôter aux humeurs que d'y ajouter. Conférez avec ceci les parag. 126, 130, avec leurs remarques, et 266.

(**) L'unique et la grande utilité des stimulans diffusibles, se manifeste dans la faiblesse considérable, où ils sont nécessaires pour entretenir la vie, tant que les stimulans permanens sont impropres à remplir cet objet ; mais

273. Dans la débilité du système vasculaire, aussi bien que du reste du corps, il faut se garder de tout mouvement un peu violent, ou de tout autre stimulus capable d'émouvoir le sang trop vivement et de causer pour quelque tems la faiblesse indirecte (119.). Mais lorsque la débilité est légère, on peut se livrer à un exercice qui ne fatigue pas, et qui excite agréablement

dès que l'incitation est une fois rétablie au point que les moyens ordinaires de sustentation soient désormais suffisans, on doit mettre de côté les stimulans diffusibles, dont l'usage continué serait alors aussi nuisible qu'il était utile auparavant, et on ne doit employer pour favoriser le rétablissement et entretenir la santé, que ceux d'entre ces stimulans qui sont d'un usage ordinaire. Semblables au vin, les stimulans diffusibles remettent le corps affaibli en état d'être suffisamment soutenu par les moyens naturels et ordinaires qui l'entretiennent et le font subsister; semblables au vin, ces stimulans entraînent rapidement la faiblesse indirecte, lorsque les forces rétablies les rendent superflus, et ils occasionnent des maladies et la mort. Tout ce qui a été dit contre l'usage des stimulans trop violens, et de ceux dont l'action est portée à l'excès, dont les premiers produisent la diathèse sthénique, et les derniers la faiblesse indirecte, est entièrement applicable à l'usage des stimulans diffusibles continué, lorsque les permanens suffisent : il faut en dire autant des boissons fortes de toute espèce. Puis donc que la force vitale s'épuise enfin par le stimulus, il faut éviter, sous ce rapport, tout ce qui n'est pas nécessaire, c'est-à-dire tout ce qui ne contribue pas à procurer ou à entretenir cette vigueur moyenne qui constitue l'état de santé.

« des remèdes généraux, et combattre la dia-
« thèse sthénique par les débilitans, et l'asthé-
« nique par les stimulans (147. 175.) ».

280. Ces influences, de même nature que celles qui produisent l'une et l'autre diathèse (176. 192.), qui n'en diffèrent que par leur mesure, et leur sont entièrement opposées sous ce rapport, dissipent ces mêmes diathèses, rarement et avec moins de succès quand on les emploie seules, plus heureusement, quand on en emploie plusieurs à la fois, et parfaitement bien, quand on les réunit toutes dans les cas où il faut de puissans moyens.

CHAPITRE IX.

Parallèle des diverses parties du traitement sthénique.

281. La saignée étant le plus énergique de tous les secours contre la diathèse sthénique, en ce qu'elle enlève entièrement à l'organisme un stimulus d'autant plus puissant, qu'il s'exerce directement et dans une plus grande étendue, il faut saigner largement toutes les fois que cette diathèse est considérable ; jamais dans l'opportunité ; peu ou point dans les maladies légères,

Dans ces derniers cas, les autres moyens méritent la préférence (*).

282. Le froid revendique la première place après la saignée, dans le traitement anti-sthénique; mais qu'après son action on se garde bien de l'impression de la chaleur et des autres stimulans. La chaleur est toujours nuisible dans l'état de sthénie, mais encore plus quand elle succède au froid, et sur-tout quand elle est réunie à d'autres stimulus immodérés. Le froid est ici toujours utile et à proportion de son intensité, pourvu qu'on évite soigneusement qu'un stimulus étranger ne vienne compliquer son action, la remplacer, ou même l'emporter sur elle.

283. La purgation alvine se place immédiatement après la saignée et le froid, pour son importance (193. 194.). Elle dissipe puissamment la diathèse sthénique, et supplée avantageusement aux saignées que l'on croit trop souvent

(*) On devrait entièrement bannir l'usage de la lancette des maladies sthéniques même, à l'exception de la Péripneumonie, de la Phrénésie, et des cas de Variole et de Rougeole graves, ainsi que du Rhumatisme violent. Ainsi, sur dix maladies sthéniques (et ce genre de maladies est le seul qui exige et qui permette la saignée), il en est sept dans lesquelles on doit s'abstenir de la saignée; et jamais on ne doit y songer dans aucune maladie asthénique. Il est par conséquent bien peu de cas où la saignée soit permise.

nécessaires

279. Lorsqu'il y a absence de ces sortes d'affections, comme dans la tristesse, la douleur, l'effroi, la terreur, le désespoir, qui semblent n'être que des degrés plus faibles de joie, de confiance et d'espoir, et n'indiquent que la diminution des passions excitantes (142.), il faut bannir les premières, rappeler les dernières, inspirer la confiance, ranimer l'espoir et s'élever peu à peu jusqu'à la joie.

Pp. « Il est une somme totale de passions qui « agit de la même manière que tous les autres « incitans. C'est à dire qui stimule trop fortement, trop faiblement ou à un degré convenable. Comme il arrive dans l'action des autres « stimulans, le manque de l'une de ces passions « donne lieu à une accumulation d'incitabilité

catastrophe que produisit l'apparition inattendue d'un fils que sa mere croyait mort à la bataille de Cannes. Le danger de la situation de cette femme dépendait de l'accumulation de son incitabilité, trop considérable à proportion du stimulus qu'elle devait éprouver pour qu'elle pût supporter une telle impression. Elle se trouvait dans l'état d'une personne affamée, pour qui la moindre quantité d'alimens est trop forte ; ou d'une personne qui a longtems souffert de la soif, et à qui une boisson tant soit peu abondante est pernicieuse ; ou d'une personne transie et presque morte de froid, à qui une chaleur soudaine seroit funeste. Ce sont là autant d'exemples manifestes d'une incitabilité trop accumulée, pour pouvoir supporter un stimulus tant soit peu considérable.

« et par conséquent à une action plus énergique « de la part des autres passions. (Voyez parag. 37 « et la remarque). Je citerai pour exemple l'effroi « d'une armée, avant que la trompette sonne, et « le courage dont le soldat est ensuite animé par « le sentiment de sa valeur, par les encourage- « mens du général et par le souvenir de ses an- « ciens exploits «.

Qq. « Le plaisir des sens, porté à un excès « de volupté, aussi bien que l'influence des sen- « sations désagréables doivent être également « évités dans la diathèse asthénique. Il faut s'en « garantir aussi dans la diathèse sthénique, à « cause du violent effet que ces impressions pro- « duisent ».

Rr. « Rien n'est plus approprié à l'état d'as- « thénie que l'air pur, qui seul, ou réuni aux « exercices du corps, doit être extrêmement sa- « lutaire aux convalescens ».

Ss. « Comme la matière contagieuse, lors- « qu'elle tend à produire une maladie générale, « crée une diathèse ou sthénique, comme dans « la Variole et la Rougeole, ou asthénique, « comme dans le Typhus contagieux, l'Esqui- « nancie gangreneuse, la Peste, la Dyssenterie, et « agit entièrement de la même manière que les « autres influences nuisibles, il s'ensuit que l'on « doit employer contre ces maladies contagieuses

nécessaires. Il n'est pas rare que la purgation seule suffise à la guérison.

284. Il faut, en même tems, et selon le degré de la diathèse, user d'alimens avec beaucoup de sobriété : leur stimulus empêcherait de recueillir le fruit des moyens précédens. Le régime seul peut dissiper constamment l'opportunité, souvent la maladie même, quand elle consiste en une diathèse légère.

285. A tous ces secours il faut associer le repos, durant la maladie, et tout ce qui peut modérer le mouvement, pendant l'opportunité (*).

286. Le commun des médecins a la mauvaise habitude d'insister beaucoup trop sur quelqu'un de ces moyens, d'omettre tous les autres ou de les prescrire négligemment. Il ne faut pas même dans la Péripneumonie s'en reposer sur la saignée seule : mais on doit employer simultanément ou successivement tous les autres moyens curatifs.

287. Le trouble ou l'affaiblissement des fonctions, qui ne consistent pas dans la débilité (147. 151. 152. 154. 155.), exigent le traitement général (175. 176.), et n'en veulent point d'autre.

(*) L'exercice du corps exerce un stimulus si puissant, qu'il est capable de changer une simple opportunité morbifique en une maladie véritable. Souvent la plus violente des maladies sthéniques, telle, par exemple, que la Péripneumonie, a été déterminée par un violent exercice seulement.

288. Il faut obvier de bonne heure à la débilité qu'entraîne la violence de la diathèse sthénique, par les progrès même de la maladie, et qui peut causer la mort par faiblesse indirecte.

289. Le même traitement employé à tems prévient la suppuration, l'épanchement et la gangrène, produits d'une incitation excessive qui a passé à la faiblesse indirecte (163. 169.).

Vv. « Si la diathèse sthénique se trouvait « réunie à une maladie locale, il faudrait trai- « ter la première par les moyens appropriés pour « éviter qu'elle aggravât la dernière ».

CHAPITRE X.

Parallèle des diverses parties du traitement asthénique.

290. Dans la diathèse asthénique et dans les maladies qui en dépendent, le plus puissant de tous les secours consiste à rétablir, le plutôt possible la quantité de sang requise, c'est à dire, à rendre à l'organisme un stimulus d'autant plus énergique qu'il s'exerce directement sur une plus grande étendue (*) (281. 131. 136.). C'est pourquoi, comme dans tous les degrés d'asthénie,

(*) Conférez avec le parag. 281, et avec tous les parag. depuis 131 jusqu'à 136.

on prend et on digère d'autant moins d'alimens, (qui sont à peu près la seule source du sang), que la faiblesse est plus grande, il faut dès le principe, et sans délai, donner des alimens en telle quantité et sous telle forme que le malade en pourra prendre et digérer. Il usera en conséquence de viandes en petite quantité à la fois, mais souvent, si la faiblesse est médiocre. Lorsque la débilité est considérable, et que les substances animales solides ne peuvent se digérer, il faut avoir soin d'en donner les sucs le plus rapprochés qu'il est possible. Pour mieux exciter l'estomac et le rendre plus capable de recevoir et de digérer une nourriture plus consistante, on administrera continuellement des stimulans diffusibles, tels que les spiritueux, et encore mieux, les préparations d'opium et autres moyens aussi énergiques (107.). Dans la faiblesse directe, on les employera à doses légères, d'abord; puis graduellement plus fortes; ensuite quittant peu à peu les stimulans diffusibles, on passera insensiblement aux stimulans naturels et permanens qu'on augmentera par degrés. Dans la faiblesse indirecte on doit également procéder par degrés, du stimulant le plus éminemment diffusible au stimulus le moins diffusible (103.), et d'une manière inverse, du stimulus le moins permanent au stimulus le plus permanent, « de la dose « la plus légère de stimulans permanens, à une

« dose plus forte de stimulans toujours plus per-« manens ». Enfin on ne doit jamais oublier que dans le premier degré de faiblesse qui constitue simplement l'opportunité aux maladies asthéniques, la formation d'une grande quantité de sang est le plus souverain de tous les secours (*), et qu'il ne faut pas, au gré du peu d'appétit qu'on a, négliger la nourriture (**).

291. Après le sang « et les différens moyens « d'en augmenter la masse », la chaleur est le plus puissant de tous les secours contre la diathèse asthénique, puisqu'en effet c'est de la chaleur que dépendent le développement, l'accroissement et la vigueur de tous les êtres vivans; c'est par elle qu'ils sont produits, nourris et fortifiés, et qu'enfin ils sont soutenus dans le déclin de leur vie, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au dernier terme, et que toute incitation s'éteigne en eux. Il faut entendre ici par chaleur, ce degré de la température externe, qui tient le milieu entre celui qu'on appèle froid et la chaleur

(*) Que ce principe est différent de tous ceux qui ont éte admis jusqu'ici en médecine, comme vrais, et suivant lesquels on commençait par saigner dans le traitement de toutes les maladies? On ne connaissait d'autres moyens curatifs dans tout le cours d'une maladie que les saignées et les évacuans.

(**) C'est précisément tout le contraire de la méthode évacuante ordinaire, que l'on employait indistinctement dans presque toutes les maladies.

ardente ; la température qui cause une sensation douce et agréable ; celle qui ne fait éprouver ni la faiblesse directe par l'engourdissement que le froid produit, ni la faiblesse indirecte par le relâchement qu'occasionne la sueur; cette température au milieu de laquelle toutes les fonctions s'exercent librement, avec activité, et sont comme ranimées par l'influence du soleil ; celle enfin sans laquelle tous les autres stimulus ne peuvent rien (40.) (*).

292. Une telle température convient dans tout état du corps, mais encore plus dans la faiblesse directe ou indirecte ; parce que ce stimulus, qu'il est plus facile de se procurer que beaucoup d'autres, est des plus capables de ranimer l'incitation affaiblie par quelque cause que ce soit. C'est pourquoi la chaleur est du plus grand secours dans toutes les maladies de faiblesse directe, sur-tout dans les Fièvres, et principalement dans celles de ces maladies à la production desquelles le froid a eu beaucoup de part. C'est là qu'il faut très-soigneusement éviter le froid, parce qu'il affaiblit toujours directement

(*) On conçoit aisément que quand même tous les stimulans (à l'exception du calorique), agiraient à-la-fois sur l'organisme avec toute leur énergie, et produiraient partout un degré convenable d'incitation, on conçoit, dis-je, que malgré cela, l'immersion du corps nud dans l'eau à la glace tuerait immanquablement.

(39. 117. 118.), et qu'il n'est jamais utile que dans les maladies sthéniques et lorsqu'elles tendent à la faiblesse indirecte (*) (120.). D'un autre côté, il faut bien se garder d'une chaleur extrême dans tous les degrés de la diathèse asthénique : elle est débilitante ainsi que le froid, et détermine également l'atonie, la laxité des vaisseaux, la gangrène, et en conséquence de l'inertie des vaisseaux, la stagnation et l'altération des humeurs (115. 117. 118.).

293. De même que la réplétion des vaisseaux est le plus puissant de tous les secours contre cette diathèse, par l'étendue du stimulus direct qui en résulte, de même la chaleur qui s'applique au même instant à toute la surface du corps, et produit une impression directe et générale, doit être le plus puissant de tous les remèdes après la restauration.

294. Puisque les vomissemens et les évacuations alvines (283.), ainsi que la sueur (255), débilitent assez puissamment pour occuper la

(*) Tous les médecins ont eu jusqu'ici des idées si fausses sur l'action du froid, qu'il est de la plus grande importance de bien comprendre les divers endroits de cet ouvrage où il en est parlé. Voy. en conséquence le parag. 137 et la remarque additionnelle ; en outre, le parag. 260, et tout ce qui a été dit dans le premier chapitre de la deuxième partie, depuis le paragr. 112 jusqu'au 123e., et dans le paragraphe 120, sur le froid et sur le chaud.

troisième place parmi les remèdes anti-sthéniques, il faut donc qu'ils nuisent par cette même action dans la diathèse asthénique, et que les stimulans qui s'opposent à leurs effets, et par conséquent les stimulans diffusibles sur-tout, ainsi que tous les autres, soient utiles en pareil cas.

295. Pour suivre ici l'ordre des stimulans dans leur application, je vais traiter d'abord de ces déperditions humorales légères, pour m'élever ensuite aux plus graves et aux autres cas d'asthénie encore plus violens.

Si le ventre est seulement relâché, comme il arrive dans les maladies asthéniques très légères, ou dans leur opportunité, il suffira presque toujours de s'abstenir de nourriture végétale, de boissons relâchantes ou aqueuses, ou de liqueurs qui fermentent dans l'estomac, telles que la bierre; il suffira d'user d'une nourriture animale pure, bien assaisonnée, la plus substancielle possible, et bien dégraissée; de boire du vin pur, de l'eau-de-vie de sucre, ou toute autre liqueur spiritueuse distillée, plus ou moins généreuse; de prendre un exercice doux et fréquent.

296. Lorsque le flux de ventre est plus considérable, et joint à des tranchées ou autres douleurs, comme dans une diarrhée violente et dans la dyssenterie; lorsqu'il est accompagné de vo-

missemens, ou même que sans déjections il y a un vomissement trop fatigant, ou que celui-ci est réuni à la moiteur ou à une sueur qui exténue ; lors même qu'il n'existe que la sueur, mais qu'elle épuise et accable : il faut, dans tous ces cas, recourir sur-le-champ aux stimulans les plus diffusibles, et s'opposer à une telle exténuation.

297. Les stimulans sont ici d'autant plus nécessaires, que ces excrétions augmentées sont ordinairement accompagnées d'autres symptômes de mauvais caractère (195.). La vertu singulière de ces remèdes contre ces symptômes, contre ceux qui se rencontrent dans les Fièvres et dans les autres asthénies les plus graves, et même à l'article de la mort, contre la faiblesse la plus profonde, montre de quoi ils sont capables et combien leur action est énergique.

298. L'admirable vertu des stimulans diffusibles, et de l'opium par excellence, n'est pas moins éclatante dans les Spasmes et les Convulsions des parties internes et externes (195. 196.), dans les Hémorrhagies (134. 232.), dans le délire furieux des Fièvres et des autres maladies très-graves (198. 200. 201.), et dans les Inflammations asthéniques (204. 212.), lorsque l'action des stimulans permanens vient à cesser, ou à n'avoir plus d'effet.

299. Comme les stimulans diffusibles ont la

faculté d'arrèter la diarrhée, le vomissement et la sueur, lorsque ces affections sont légères et dépendent de causes légères, de même ils triomphent de ces affections quelque graves qu'elles soient (195.), rétablissent la santé, et sont les plus puissans de tous les remèdes qui puissent agir sur le corps humain. Un fait le prouve, c'est que toutes les autres puissances qui sont les soutiens ordinaires de la vie ayant perdu toute action sur l'organisme, les stimulans diffusibles en conservent encore et détournent la mort prête à fondre sur sa proie.

300. Le genre de stimulans diffusibles (126 et rem.) le plus faible sont les vins blancs, excepté ceux de Madère, des Canaries, et «de Sherry de bonne qualité» (*); ce sont les vins rouges, excepté celui de Porto, et les eaux-de-vie si étendues qu'elles égalent ou surpassent à peine ces vins en force. Les eaux-de-vie pures sont plus diffusibles, et d'autant plus qu'elles sont plus rectifiées. Elles deviennent d'autant plus fortes qu'elles sont plus déphlegmées, et que l'alcool y est plus concentré.

301. Le musc, l'alcali volatil, le camphre (sur lequel on n'a pas encore fait assez d'expériences positives), l'opium, enfin l'éther, qui dans la thérapeutique, comme dans l'immensité de l'es-

(*) Sorte de vin d'Andalousie.

pace occupe le point le plus élevé, tiennent le premier rang parmi les stimulans diffusibles. De tous ces moyens, les préparations d'opium suffiraient presque seules à tous les usages de la médecine, si, comme il arrive quelquefois, les stimulans ne perdaient leur activité au bout d'un certain tems, s'il ne fallait pas les substituer les uns aux autres pour renouveler leur action, et en parcourir ainsi le cercle, pour dissiper la faiblesse extrême.

302. Il faut, avec tout cela (284. 300. 301.), avoir égard à la nourriture (284.). Comme une débilité considérable et les maladies qu'elle constitue ne comportent rien de solide dans les seuls alimens qui conviennent alors, je veux dire, ne permettent pas l'usage des viandes, on donnera une nourriture animale liquide, mais forte; des consommés, ainsi que des gelées à proportion de la faiblesse, en petite quantité à-la-fois et souvent, conjointement avec des stimulans diffusibles. Dès que les forces seront en partie rétablies par ces derniers, on donnera de la viande, peu et souvent; puis davantage, mais à de plus longs intervalles, et on quittera peu-à-peu, et de la même manière, l'usage des stimulans diffusibles.

303. Lorsqu'on aura entièrement abandonné ces derniers, et que le convalescent aura repris sa nourriture ordinaire, son genre de vie accou-

tumé, le régime enfin qui convient à ceux qui se portent bien, on prendra garde qu'il ne commette quelque grave erreur. On n'oubliera pas, dans les soins qu'on lui donne, que ses forces se rétablissent, mais ne sont pas rétablies (100.). Le mouvement se bornera d'abord à la gestation; ce sera ensuite un exercice actif doux et fréquent qui doit finir à cet état de lassitude, qui ne va point jusqu'à la fatigue ou la sueur. Que le sommeil ne soit ni trop long, ni trop court, de peur qu'il n'affaiblisse directement dans le premier cas, et indirectement dans le second (242.). Que la nourriture soit des plus nourrissantes, mais bornée dans sa mesure, de peur que l'incitabilité encore excessive de l'estomac, qui n'a pas repris toute sa vigueur, en soit épuisée (24. 26.). Il faut, et c'est le seul moyen de rétablir les forces, consumer peu à-peu cette incitabilité par l'usage plus fréquent des alimens (*ibid.*), jusqu'à ce qu'on l'ait réduite au point convenable (24. 25. 26.). On n'emploiera la chaleur qu'au degré où elle est encore stimulante (112.); on évitera une chaleur excessive, qui affaiblit comme le froid (115. 117.). Le convalescent recherchera l'air pur (145.), et fuira l'air qui ne l'est pas (146.). Il lui faut un léger exercice de l'esprit (138.), des affections douces (140. 141.), des sensations agréables (143. 144.), une société aimable, de joyeux banquets,

des promenades charmantes, et de la modération dans les plaisirs de Vénus.

CHAPITRE XI.

Comment les remèdes doivent varier.

304. Comme les puissances nuisibles qui produisent l'opportunité et les maladies elles-mêmes, agissent un peu plus fortement, l'une sur une partie, l'autre sur une autre (49.), et que cette partie est presque toujours celle qui reçoit l'impression directe (92); ainsi les puissances qu'on emploie comme remèdes doivent recevoir une direction particulière, pour que l'effet général s'étende plus sûrement à tout l'organisme.

305. C'est à tort que l'on confie à la saignée seule, quoique le plus puissant de tous les débilitans (269. 283.), le traitement de toute maladie sthénique; parce que, tandis que l'incitation est suffisamment, et peut-être trop diminuée dans les plus gros vaisseaux sanguins, elle l'est peu dans les vaisseaux capillaires et incolores, ainsi que dans le reste du corps (*). L'em-

(*) Toute puissance incitante, qu'elle agisse d'une manière utile ou nuisible, ou bien comme moyen curatif, étend toujours son action sur tout l'organisme (qui est tout entier le siége de l'incitabilité), mais avec l'inégalité dont il est parlé dans le quatrième chapitre de la première

ploi alternatif des saignées et des purgatifs ne forme pas non plus un traitement complet; car quoique l'incitation soit assez et trop diminuée dans les gros vaisseaux sanguins et dans les innombrables conduits exhalans et muqueux qui versent leurs humeurs dans les intestins, cependant les extrémités perspiratoires des artères, ni le reste du corps ne sont pas soumis à des influences aussi débilitantes. Par exemple, les vaisseaux qui s'ouvrent dans l'estomac ne sont pas déchargés des liquides qui les distendent « et les stimulent ». Le vomissement (269.) qu'à tort on néglige dans les maladies sthéniques, et qu'on provoque dans les asthéniques, fût-il réuni aux deux genres de moyens dont je viens de parler, ce ne serait point encore assez pour produire une diminution égale de l'incitation, puisqu'elle resterait encore la même dans les vaisseaux transpiratoires, aussi bien que dans les autres parties du corps non vasculaires.

partie : c'est là le principe sur lequel est fondée la règle que j'établis ici, savoir, que comme tout incitant agit plus fortement sur la partie qu'il affecte immédiatement que sur aucune autre, il vaut mieux en employer plusieurs, dont chacun en particulier possède cet avantage, que de s'en remettre à un seul moyen curatif, quelque puissant qu'il soit d'ailleurs. On produit ainsi bien plus uniformément l'effet qu'on se propose, soit qu'il s'agisse d'augmenter, soit qu'il faille diminuer l'incitation, parce qu'un grand nombre de parties sont tout à-la fois puissamment affectées.

Ainsi donc, après avoir réprimé la diathèse dans les maladies sthéniques graves, et dès le principe de ces maladies lorsqu'elles sont légères, il faut, pour rendre leur solution plus complète et diminuer plus également l'incitation, solliciter les sueurs concurremment avec les autres évacuations que j'ai conseillées. Car par là on enlève, non-seulement des grands vaisseaux sanguins profonds, mais encore des canaux infiniment nombreux qui s'ouvrent aux surfaces interne et externe du corps, la quantité immense d'humeurs qui les distend et produit beaucoup d'incitation ; mais ce n'est pas assez, car comme on peut prendre beaucoup d'alimens dans les maladies sthéniques légères (124.), et dans toutes, plus qu'il ne convient, quelque quantité de sang ou d'autres humeurs qu'on enlève, si on ne suspend pas l'usage de la nourriture qui en est la source (131), les vaisseaux se rempliront à mesure, et continueront d'être animés par le même excès d'incitation. Pour éviter cet inconvénient, et diminuer en outre plus également l'incitation par tout le corps, on prescrira la diète, et on ne permettra qu'une nourriture végétale liquide (128.). Ce n'est pas tout, car avec la plus exacte et la plus attentive observance des préceptes que j'ai donnés, si on permettait que la chaleur vînt stimuler la surface du corps, elle

déterminerait une autre inégalité dans l'incitation, quelque bien et également qu'elle eût été affaiblie par les autres parties du traitement. C'est pourquoi, comme la diathèse sthénique dépend si fort du stimulus de la chaleur qui affecte directement la peau (113.), et que par conséquent elle y domine sur-tout, pour dissiper cette diathèse le plus également possible, il faut opposer à l'incitation qui prédomine à la peau, la puissance anti-sthénique du froid. Ayant enfin rempli tous les préceptes que j'ai donnés fort au long jusqu'ici, il ne reste plus, pour rétablir l'équilibre de l'incitation propre à l'état de santé, qu'à éviter le stimulus des opérations intellectuelles (138.) et des affections morales. Car comme ce stimulus contribue beaucoup à produire la diathèse sthénique, il faut de même qu'en l'évitant on contribue tout à-la-fois à dissiper cette même diathèse et à rétablir cette égalité d'incitation qui constitue la santé.

306. Si le traitement des maladies sthéniques n'a consisté jusqu'ici qu'en saignées et en purgatifs, et dans peu de cas dans l'emploi du froid, et si les autres observations sur lesquelles j'ai disserté fort au long ont été ou entièrement négligées, ou faites à la légère, en passant, et comme si elles n'étaient d'aucune importance, et n'ont enfin été ramenées à aucun principe dans les traitemens où ces préceptes étaient re-

commandés, on reconnaîtra aisément, par ce que j'ai dit ci dessus (304.-5.) et ailleurs, dans le cours de cet ouvrage, combien j'ai ajouté à la doctrine rationnelle et pratique de ces maladies, et il sera bien constaté que la nature et la théorie des maladies sthéniques, aussi bien que leur traitement, soit empirique, soit méthodique, est enfin découvert et bien établi.

307. Ce que j'ai dit des puissances productrices de l'opportunité et de la maladie elle-même (304.), regarde aussi bien les affections asthéniques que les sthéniques, et ce que j'ai dit des moyens curatifs anti-sthéniques, doit se dire également des stimulans. Sur quelqu'endroit que ceux-ci soient appliqués, ils y produisent bien plus d'effet que par-tout ailleurs, et tel stimule une partie, tel autre stimule une autre, et y développe bien plus d'incitation qu'ailleurs.

308. Ainsi, pour susciter plus également l'incitation, et ramener les forces dans les maladies asthéniques, il ne faut pas s'en reposer sur les stimulans les plus diffusibles seuls (301.); car s'ils accroissent l'incitation dans tout l'organisme, ils l'augmentent encore plus dans l'estomac. Aussi, dès le principe même du traitement, lorsque le malade est à-peu-près incapable de prendre aucun aliment, et que les autres stimulus naturels et permanens (« tels qu'un air « pur,

« pur, l'exercice du corps, le mouvement du « sang et des autres fluides dans leurs propres « vaisseaux ») n'ont qu'une action très-imparfaite, on administrera cependant, avec les stimulans diffusibles, des jus de viande, et le plutôt possible de la viande en substance (303.) : l'on aura soin de procurer au malade une chaleur stimulante (291.). Par ce moyen, on porte une action directe sur les surfaces tant interne qu'externe, et on provoque l'incitation dans deux vastes régions tout à-la-fois ; par ce même moyen, on obvie peu-à-peu à la vacuité des vaisseaux, qui dans les maladies asthéniques est toujours proportionnée à la gravité de ces dernières ; car tandis qu'on remédie promptement par la saignée à la pléthore sanguine, qui est la principale cause excitante des maladies sthéniques, pour dissiper au contraire la pénurie de ce liquide, si nuisible dans les maladies asthéniques, il faut procéder d'une manière insensible, lente et graduelle.

309. Ce n'est point assez que les deux surfaces du corps soient ainsi stimulées (318.), et que les vaisseaux soient en partie remplis, pour que l'incitation soit également augmentée, il faut encore, pour parvenir à ce but, le concours de quelque stimulant des plus diffusibles, tel qu'une préparation d'opium (301.) et d'une viande très-nourrissante, si peu que le malade en pourra de-

sirer, prendre et digérer (302.). On voit, d'après ce que j'ai dit des jus de viande (308.), comment on doit se comporter à l'égard de la viande. L'avantage d'un moindre stimulant diffusible, dépend de ce qu'un stimulus quelconque reproduit l'incitabilité épuisée par un autre et fait ainsi varier les effets.

310. Jusqu'ici l'action de tous les muscles, qui placés sur-tout à la surface du corps poussent, par leurs contractions, le sang veineux vers le cœur, a fourni peu de stimulus; en conséquence l'incitation est trop faible dans toute l'étendue de ce système, tant à cause de la vacuité des vaisseaux, que de la lenteur du sang, qui manque de l'impulsion suffisante. Lors donc que les forces ont été assez rétablies, pour que des alimens plus substantiels puissent être pris en plus grande abondance, et que le corps puisse être mu d'abord par des moyens étrangers, puis par ses propres organes, c'est-à-dire, soumis à un exercice passif ou actif, « et être ranimé par un air frais », l'incitation alors se relèvera dans plusieurs points, et deviendra généralement plus égale.

311. Les derniers stimulus propres à répartir également, et dans l'état naturel, l'incitation par tout l'organime, sont ceux qui résultent de l'exercice de l'esprit et du sentiment et de l'usage d'un air plus pur, qu'on ne peut se le procurer dans une chambre (138. 148. 275. 278. 279.).

Tout ce que j'ai dit en parlant de la terminaison des maladies sthéniques (305.), est applicable à cet état de convalescence (*).

312. Ce traitement de l'asthénie est entièrement neuf dans toutes ses parties, soit relativement à la théorie ou simplement à la pratique, soit à l'égard de sa nature et des puissances excitantes, soit enfin dans les indications et les moyens curatifs. Toute la doctrine que je viens d'établir, démontrerait-elle que la médecine, jusqu'ici conjecturale (**), incertaine et par-tout

(*) La convalescence qui succède à l'une des deux formes de maladies générales, et celle qui suit une affection locale qui a entraîné sympathiquement une maladie générale, sont à-peu-près les mêmes, puisqu'elles consistent en général dans un reste de faiblesse. A la suite des maladies sthéniques, cet état d'asthénie dépend de ce que l'incitation a été trop diminuée par un traitement convenable, mais poussé trop loin, ou de ce que l'incitation n'est pas encore uniformément répartie, parce que l'usage de tous les moyens qui servent à l'entretien de la vie n'est pas encore parfaitement rétabli. A la suite des maladies asthéniques, au contraire, l'asthénie du convalescent dépend de ce qu'il n'a pas encore atteint le terme de la santé, soit que le stimulus n'ait pas été porté jusqu'à 40 degrés, soit que l'action de quelques stimulans ait été portée trop haut. La convalescence qui suit un trouble général de l'organisme, résultant d'une maladie locale, doit s'expliquer entièrement d'après les mêmes principes.

(**) Celse a dit : *Ars nostra conjecturalis est ;* et tout homme raisonnable, médecin ou non, en est convenu.

en opposition avec elle-même, est enfin ramenée à une science véritable, soumise à des principes, non point mathématiques (qui ne sont qu'un genre particulier de démonstration), mais naturels et appuyés sur le témoignage certain des sens.

Est-il rien de plus choquant que les contradictions dont fourmillent les ouvrages de médecine et les théories de toute espèce? Est-il rien de plus incohérent? Si une suite de connaissances émanées d'un principe solide, qui convient à toutes les parties du système, et qui est à son tour éclairci et confirmé par elles, mérite le nom de science, c'est au lecteur à décider jusqu'à quel point ce titre convient à ma doctrine. Le pédantisme des mathématiciens n'a pas peu contribué à diminuer de la considération qu'on avait pour les mathématiques. A les entendre, il n'est de vérités que celles qu'on démontre par lignes et par figures. Les mathématiques ont pourtant donné lieu, dans leurs applications, à autant de conclusions fausses qu'aucune autre science. Si les mathématiciens refusent d'admettre les preuves qui résultent du rapport de nos sens, comparé avec les sensations de tous les autres hommes, pourvus comme nous d'organes sains, que veulent-ils donc avec leurs axiômes? Ils ne peuvent donc s'empêcher de reconnaître plusieurs genres de démonstrations. Tant que la raison conservera son empire on discernera la vérité de l'erreur, sans avoir égard à tous ces vains préjugés.

CHAPITRE XII.

Comme l'action de toutes les autres puissances qui agissent sur les corps vivans est absolument identique, de même celle de tous les remèdes est également identique.

313. Comme il est démontré et reconnu que l'effet commun à toutes les influences incitantes (15.), savoir, les fonctions qui appartiennent à la vie (10.), telles que les sensations, le mouvement musculaire, l'exercice de la pensée et du sentiment, est absolument la même, (car que font la chaleur, les alimens, les assaisonnemens, les boissons, le sang, les humeurs secrétées, les liquides incolores et l'air parmi les choses externes? que font les contractions musculaires, la pensée, les affections morales parmi les puissances internes, que de susciter et d'entretenir les fonctions communes aux animaux et d'en renfermer le principe?) et comme il est manifeste par-là que l'action de toutes ces puissances est identique, car il faut admettre que par une loi constante de la nature, la même cause tend au même effet : enfin comme cette action consiste à stimuler (17. 22.), et que ce stimulus est le principe de tous les phénomènes de la

vie, de la santé, des maladies et des degrés intermédiaires qu'on nomme opportunités (19.), il faut reconnaître que l'action des moyens qu'on oppose, tant aux maladies sthéniques qu'aux asthéniques est aussi identique; car si l'un et l'autre genre de maladies ne diffèrent de la santé parfaite, qu'en ce que dans les premières il y a excès et dans les dernières, défaut d'incitation (23.), les moyens curatifs peuvent-ils avoir d'autre effet que de diminuer l'incitation dans le premier cas et de l'augmenter dans le second (88.)?

314. Toute cause qui produit le même effet qu'une ou plusieurs autres doit être nécessairement identique avec ces dernières et réciproquement. Dans les maladies sthéniques, les saignées, les évacuations par haut et par bas, la sueur, la diète, le repos de l'esprit et du corps, et le calme des passions, rétablissent la santé uniquement en diminuant l'incitation.

315. Les maladies asthéniques, au contraire, guérissent par les stimulans; par les plus diffusibles d'abord, puis par ceux qui le sont moins, en passant ainsi par degrés aux plus permanens. Ainsi l'opium d'abord, « la chaleur » et autres stimulans de la plus grande énergie, et les diverses sortes de liqueurs vineuses; ensuite les stimulans qui ont moins d'activité et plus de consistance, tels qu'une nourriture forte, les

assaisonnemens, la masse du sang réparée, les boissons fortes, mais proportionnées au manger, la gestation, l'exercice du corps et de l'esprit, « des sensations agréables », toutes les passions excitantes, « un sommeil modéré, un air pur », tous ces stimulans ne sont salutaires qu'en augmentant l'incitation.

CHAPITRE XIII.

Toutes les puissances qui entretiennent la vie, sont de même nature.

316. Réciproquement, toutes les puissances qui font la santé parfaite et l'entretiennent, ne sont-elles pas aussi les mêmes, que celles qui engendrent les affections sthéniques par une action trop forte et les affections asthéniques par une action trop faible, et qui déterminent également l'opportunité à ces deux genres de maladies, par un excès ou un défaut de stimulus?

317. Comme tout ce qui précède nous l'apprend, les puissances productrices des maladies sthéniques, sont le remède des maladies asthéniques, et réciproquemment les influences qui produisent ces dernières, guérissent les premières.

318. Toutes les puissances qui entretiennent

la vie (9.) dans ses divers états sont donc de même nature, et ne diffèrent que par l'intensité (23. 56.); ce qui est également vrai des moyens curatifs qu'on oppose aux maladies (67. 80. 89. 93.). Telle est la vie des animaux (9.). Tout ce que j'en ai dit est applicable à la vie des plantes (10. 13.).

319. Ainsi, comme les animaux ont, dans tous les états de leur vie, leurs puissances incitantes (10. 13.), que les maladies ainsi que l'opportunité ont chez eux leurs causes exitantes (62. 67. 68. 69. 73.), que le traitement présente des indications et des moyens adaptés à chaque genre d'affections, il en est entièrement de même dans les végétaux.

320. Ces derniers ont dans tout état de leur vie pour puissances incitantes la chaleur, l'air, l'humidité, la lumière, certains mouvemens et leurs humeurs.

321. L'action de ces puissances consiste dans un stimulus (17. 19.), d'où résultent les phénomènes propres à la vie des végétaux : le peu de sentiment et de mouvement dont ils jouissent, la verdeur, la vigueur, l'accroissement, la mâturité et le dépérissement. Ces divers états ont leur principe dans l'incitation qui est à son tour l'effet commun de toutes les puissances incitantes (*).

(*) Voy. première partie, deuxième chapitre.

322. Ce sont aussi, chez les végétaux, ces mêmes puissances (320.), qui, dans une juste proportion, créent la santé, et dans une mesure trop forte ou trop faible causent les maladies et leur opportunité, lesquelles consistent aussi en un excès, ou en un défaut de stimulus. Ainsi trop ou trop peu d'humidité, une chaleur excessive ou le froid, entraînent également des maladies et la mort, par faiblesse directe ou indirecte; et comme l'action trop vive ou trop longue des rayons solaires affaiblit, il semble que la nature ait fait succéder la nuit au jour, et la lumière aux ténèbres, pour qu'une trop brillante et trop longue clarté ne causât point un stimulus extrême ou excessif et n'excitât point par-là des maladies sthéniques ou indirectement asthéniques (*).

323. Les plantes ont aussi leur incitabilité, qui comme chez les animaux *ne diffère point dans les diverses parties qui en sont le siége et n'est point composée*, *mais constitue une propriété indivisible et une dans tout le corps* (1ere. part. 4e. chap.). De là vient que toute puissance étant appliquée à une partie quelconque d'une plante, son action trop forte, trop faible ou modérée,

(*) Le sentiment de tous les hommes fournit une preuve de la vérité de ce que j'avance sur l'action stimulante de la lumière, et sur l'action débilitante de l'obscurité.

affecte à l'instant l'incitabilité dans tout l'organisme.

324. Cette action se fait sentir inégalement ici de même que chez les animaux ; c'est à dire qu'elle est beaucoup plus forte dans l'endroit où la puissance incitante a fait son impression directe, que par-tout ailleurs. Il y a deux raisons de ce phénomène dans les plantes comme dans les animaux : d'abord l'application directe et immédiate de la puissanee sur la partie principalement affectée (49.) ; en second lieu la plus grande énergie de l'incitabilité dans cette partie que dans toute autre (49 50. 51.) ; et de même que dans les animaux, l'incitabilité du cerveau, de l'estomac, et des intestins, est plus en rapport avec l'action des puissances incitantes, que celle de presque toutes les autres parties, de même aussi la racine des plantes qui est puissamment affectée par les incitans, répond aux viscères dont je viens de parler. C'est principalement à la racine des plantes qu'afflue l'humidité. C'est-là que la chaleur est au degré le plus convenable, ni très-forte, de manière à produire une affection sthénique, ni excessive au point d'entraîner la faiblesse indirecte, ni enfin en défaut ou à l'état de froid d'où résulte la faiblesse directe.

325. Le seul usage du sol, au travers duquel pénètrent les puissances dont je viens de parler,

est de faire fonction de filtre; afin que des pores trop ouverts ne donnent point passage à une trop grande abondance d'incitans, qui occasionneraient d'abord un état de sthénie, ou un luxe de vie et ensuite une faiblesse indirecte, « et « que d'un autre côté des pores trop étroits, « ne permettent pas la pénétration d'une quan-« tité suffisante d'incitans », et ne donnent lieu à la faiblesse directe et à la consomption de la plante. Ce qui confirme que la terre n'est pas absolument nécessaire à la vie des plantes, c'est qu'il en est qui vivent jusqu'à un certain point dans l'eau pure. Les succès qu'on obtient en labourant la terre, en en brisant les mottes, en divisant une argile tenace, avec de la craie, ou toute autre terre absorbante, afin d'en ouvrir les pores, en donnant par le moyen des engrais, de la ténacité à une terre trop friable; en couvrant de pierres et de cailloux celle qui est trop légère, en concentrant ainsi la chaleur et l'humidité dans un sol, et en en resserrant les pores par tous les moyens possibles; le succès de tous ces soins, dis-je, démontre que la terre ne sert ici que de filtre.

326. On voit clairement, d'après cela, pourquoi un sol sablonneux ou argilleux demeure stérile et ingrat, quand on refuse au premier la ténacité qui lui manque, et qu'on n'ôte point au dernier celle qu'il a de trop. Voilà

pourquoi les étés et les climats brûlans nuisent aux terres argilleuses en en fermant les pores, et sont au contraire avantageux aux terres maigres et friables en les resserrant. De là vient aussi que les tems secs conviennent aux terrains bas et gras, où les racines des plantes sont inondées de toutes parts, et que les tems pluvieux réussissent aux lieux élevés et dont le sol est léger. Les pays déclives tournés au nord et dont le sol est presque toujours maigre et pauvre, reçoivent un abri favorable, qui leur conserve la chaleur et l'humidité, des arbres plantés çà et là aux environs, ou même seulement de la grande quantité de pierres qui les couvrent, et dont le laboureur imprudent les dépouille souvent à leur détriment. Les endroits tournés au midi et au vent du sud n'ont pas besoin de cet abri, parce qu'ils sont réchauffés par le soleil, défendus des vents froids, heureusement exposés au soufle d'un vent doux et rarement trop sec (*).

327. Pour revenir à mon objet, tout ce que j'ai dit de la nature et de la culture des plantes,

(*) Tandis que les vents du nord (y compris tous les vents qui soufflent dans les rumbs intermédiaires de l'est à l'ouest), sont froids et secs et apportent communément de la neige; ceux du sud, c'est-à-dire les vents qui soufflent au sud et dans les rumbs intermédiaires de l'est à l'ouest, sont communément chauds et humides et apportent des pluies douces et fécondantes.

nous apprend que leur vie est absolument semblable à celle des animaux, que tout ce qu'il y a de vital est régi par l'incitation déterminée à son tour par les seules puissances externes; qu'il n'est aucune force inhérente, soit aux animaux, soit aux végétaux nécessaire à l'entretien de leur vie; que les mêmes puissances, qui d'abord font éclore la vie, l'entretiennent et entraînent enfin la mort; qu'il est également naturel de naître, de vivre, de vieillir et de mourir; que tout corps vivant revit dans ceux qu'il engendre, et qu'ainsi se renouvèlent les siècles d'animaux et de végétaux; que la nature est permanente, toujours en vigueur et qu'elle se perpétue à l'infini; en un mot que tout dans la nature est l'ouvrage d'un seul organe (*). « Plusieurs circonstances « rendent vraisemblable que ce globe a subi de « grands changemens, que tout ce qui est mer « à présent a été terre-ferme et réciproquement, « et que dans le règne minéral de même que « dans le règne des corps organiques, la forme « des individus a été considérablement changée. « La trop longue durée des minéraux et la brié- « veté de notre vie nous empêchent de recon-

(*) Toutes les découvertes de quelque importance et de quelque étendue, faites jusqu'ici dans le domaine de la nature, ont confirmé, autant que veut s'étendre le petit nombre de ces découvertes, la vérité de cette assertion.

« naître s'ils ont une sorte de vie, telle qu'après « avoir été produits à leur manière, ils se déve- « loppent; s'ils passent alors une certain tems « sans s'accroître ni dépérir, et ensuite décrois- « sent, meurent et perdent alors leur forme « propre ».

328. Comme la marche des planètes disposées pour continuer invariablement leur cours dans l'immensité des siècles, dépend de la seule loi, en vertu de laquelle un projectile une fois lancé, suit la direction qu'il a reçue, tandis qu'entraîné continuellement par la force de gravitation à laquelle tous les corps sont soumis, il finit par décrire un mouvement orbitaire, de même dans les corps vivans plus petits qui couvrent ces grands corps, je veux dire les animaux et les végétaux dont les individus meurent, tandis que les espèces se conservent, tout ce qui fait le principe de leurs actions, les développe et les perfectionne, finit aussi par les affaiblir, les épuiser et les anéantir. La nature n'a donc point préposé à la vie et à la santé de puissances, autres que celles qui président aux maladies et à la mort. Toutes tendent à entretenir la vie, mais d'une manière forcée et entraînent ensuite la mort spontanément (70).

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

Première forme, ou maladies sthéniques.

328. L'ACCROISSEMENT général de l'incitation est toujours commun à toutes les maladies sthéniques ou de la première forme (69. 80. 82. 86. 88. 148. 151. 251. chap. 9.). Dans l'opportunité, les fonctions de l'esprit et du corps sont évidemment plus actives (151.). Dans la maladie, les unes sont augmentées, d'autres troublées, d'autres enfin diminuées ; mais il est facile de voir que ce dernier état des fonctions dépend des deux premiers (151.), et résulte des mêmes causes excitantes. De même que toutes les maladies de cette forme sont liées par ce caractère commun,

329. De même aussi quelques-unes d'entre elles se distinguent par le degré de leur intensité ; car certaines maladies sthéniques sont ac-

compagnées de pyrexie et de l'inflammation de quelque partie externe, d'autres sont sans inflammation ; d'autres enfin sans pyrexie ni inflammation.

330. Les maladies sthéniques générales avec pyrexie et inflammation, se nomment en partie Phlegmasies, en partie Exanthèmes. Les unes et les autres seront traitées indistinctement dans l'ordre déterminé par le degré de l'incitation, de la maladie la plus grave à la plus légère.

331. Les Phlegmasies et les Exanthèmes ont pour symptômes communs, en conséquence de la diathèse sthénique qui accompagne l'opportunité (*), du frissonnement, un sentiment de froid, de la langueur, une sorte de lassitude ; le pouls est peu fréquent au commencement de la maladie et lorsqu'elle est légère, mais il est toujours fort et dur : la peau est sèche : les excrétions alvines, celles de la salive, du mucus et des crachats, sont suspendues avec la transpiration. L'urine est rouge, la chaleur considérable, et souvent il y a de la soif.

332. Le propre des Phlegmasies (**), est d'être

(*) Voy. la table de Lynch.

(*) Selon la définition des nosologistes, les Phlegmasies sont des maladies sthéniques avec inflammation externe, comme je l'ai dit ci-devant quelque part. Mais comme il n'existe aucune différence entre les Phlegmasies et la Fièvre continente (la Synoque), non plus

accompagnée

accompagnée d'une inflammation locale externe, ou d'une affection analogue, qui se déclare presque toujours avant elles et jamais après (*).

qu'entre les premières et le Catarrhe, (et ces deux maladies ne sont accompagnées d'aucune inflammation,) Je n'aurai point d'égard à la distinction admise par les nosologistes. Je n'aurai égard ici, comme par-tout ailleurs, qu'aux différens degrés d'incitation, et ma division des maladies n'aura point d'autre base.

(*) La plupart des systématiques et tous les nosologistes prétendent que l'inflammation locale est le symptôme précurseur des Phlegmasies. Je trouvai d'abord cette prétention mal fondée par rapport au Rhumatisme, puisque l'état morbifique général, ou la Pyrexie a déjà beaucoup d'intensité un, deux ou trois jours avant que la douleur, signe de l'inflammation, soit ressentie dans aucune articulation. Je remarquai également que dans l'Erysipèle, la Pyrexie se manifestait de prime-abord en même tems que la douleur et l'inflammation. Enfin je ne vis pas que dans aucune de ces maladies l'inflammation fût antécédente et que la Pyrexie en dépendît. On fesoit pourtant à Edimbourg une exception en faveur de la Péripneumonie, mais je trouvai que c'était encore sans fondement. Dans tous les ouvrages de Morgagni qui traitent de la Péripneumonie et de l'Erysipèle, par-tout dans Triller qui s'est particulièrement livré à cet objet (Commentat. de pleurit. Francof. 1740); dans une thèse renfermée dans le Thesaurus de Sandifort, laquelle a été faite sur plus de quatre cents exemples de cette première maladie (car les autres médecins considéraient, ainsi que moi, la Pleurésie et la Péripneumonie, comme une seule maladie), je trouvai que dans plus de la moitié de ces nombreux exemples, la Pyrexie avait précédé la douleur d'un,

On doit nommer la maladie générale *Pyrexie* pour la distinguer mieux des fièvres. Dans les Exanthêmes sthéniques, toute la peau est couverte ou parsemée d'une éruption de taches ou de pustules plus ou moins abondante, selon le degré de la diathèse. Cette éruption est causée par une matière étrangère contagieuse, introduite dans le corps et ensuite retenue sous l'épiderme.

333. L'explication de tous ces phénomènes découle naturellement de la doctrine exposée plus haut. Ils sont précédés de la manière que je l'ai dit fort au long (147.), de la diathèse sthénique excitée par les mêmes puissances (140.). J'ai démontré que les caractères du pouls ne devaient jamais être rapportés à une affection locale (155. 156.) quelconque, mais à l'abondance du sang qui stimule par la distension qu'elle cause (141.).

334. La fréquence du pouls est ici modérée (155.), parce qu'elle est bornée par l'abondance du sang à mouvoir (*), tandis qu'elle est provo-

deux ou trois jours, et que dans l'autre moitié, elles étaient venues quelquefois en même-tems, quoique les écrivains ne le déclarent pas précisément. Mais je n'ai trouvé aucun cas où l'on pût prétendre, avec raison, que la douleur fût primitive et essentielle.

(*) Ce n'est vraisemblablement pas là la cause principale de ce phénomème. La systole et la diastole des vaisseaux

quée d'un autre côté par le stimulus que ce liquide excite. Il est évident que cette masse ne peut être mue avec autant de célérité qu'une petite quantité (*). La force du pouls dépend du haut degré de l'incitation dans les fibres motrices des vaisseaux, ce qu'on nomme communément leur ton, en les considérant comme solides vivans, et leur densité en les considérant comme solides simples (59. 60.). La dureté du pouls consiste simplement dans une contraction énergique, qui dure quelque tems, qui embrasse

étant plus énergiques dans la diathèse sthénique que dans l'état de santé, on ne doit pas s'attendre qu'elles s'exercent avec la même vîtesse que dans quelques maladies asthéniques, quoique les fibres puissent se contracter avec plus de célérité que dans l'état sain.

(*) Dans les Fièvres (intermittentes) et dans les autres maladies asthéniques au dernier degré, la débilité de l'estomac, et des autres organes de la digestion, et le peu d'alimens dont on use, ne permettent guère à la masse du sang qui est toujours diminuée dans ces maladies de s'élever aux deux tiers de la quantité qui remplit les vaisseaux dans les maladies sthéniques. Ainsi, cette masse peut être poussée dans la même proportion par une force donnée, c'est-à-dire plus vîte d'un tiers que dans les maladies sthéniques, comme en effet l'expérience le démontre; car, tandis que les pulsations sont de cent par minute dans les maladies sthéniques près de passer, ou passant à la *faiblesse indirecte*, le pouls donne communément cent-cinquante battemens par minute dans les Fièvres ou dans les maladies très-asthéniques.

étroitement une grande quantité de sang et donne à l'artère les apparences d'une corde tendue (156.).

335. C'est exactement-là l'état des artères : et ce qui le confirme, c'est la quantité de nourriture que desirait et prenait auparavant le malade dans la période de l'opportunité ; c'est l'action extraordinairement augmentée de ces puissances et de toutes les autres, et par suite des forces digestives, entr'autres effets. C'est enfin l'efficacité de tous les moyens propres à diminuer la quantité des humeurs et de tous les autres débilitans pour prévenir et guérir ce genre de maladies. C'est une erreur très-grave que d'avoir confondu cet état, comme on l'a toujours fait jusqu'à présent, avec un état contraire. Comme cette erreur a donné lieu à des théories et à des traitemens absurdes, il ne peut pas être inutile de la mettre ici en évidence.

336. Le frissonnement et la sensation de froid (154.), dépendent de la sécheresse de la peau. La langueur et la lassitude indiquent une trop grande incitation dans le cerveau et dans les fibres musculaires, pour que l'incitabilité renfermée dans certaines bornes puisse la supporter (154.). Ainsi les fonctions sont ici affaiblies par une cause stimulante et non point débilitante (166.).

337. La sécheresse de la peau est causée par l'incitation et la densité considérables (59. 157.).

des fibres qui entourent les extrémités vasculaires et qui diminuent le calibre de ces vaisseaux, au point que l'insensible transpiration ne peut y être reçue ou les traverser (69. 113.). Ce n'est pas un état de spasme ni d'astriction causée par le froid (105.), mais une diathèse sthénique un peu plus prononcée à la peau que par-tout ailleurs, parce que le stimulus de la chaleur, surtout après l'action du froid, est d'ailleurs une cause puissante de maladies sthéniques, agit plus vivement à la surface du corps que sur les parties profondes, et augmente toute la somme de stimulus.

338. La suspension temporaire des autres excrétions, est due à-peu-près à la même cause (159. 160. 163.), si ce n'est que l'action de la chaleur n'y est pour rien, et qu'alors la diathèse qui affecte les conduits excréteurs à l'intérieur est moins forte. C'est pour cela, et à cause de l'ampleur naturelle de ces mêmes canaux, qu'ils s'ouvrent plutôt que les émonctoires de la peau.

339. L'urine est rouge, parce que la diathèse générale qui affecte les vaisseaux qui la secrètent s'oppose à sa secrétion (163.). Il arrive de là que l'humeur à secréter distend les vaisseaux et tend à les rompre; que les fibres motrices se contractent et tendent à résister à la distension comme solides simples. Au milieu de ces efforts violens,

la force de cohésion de tous les solides cède un peu, et les vaisseaux laissent échapper quelques molécules de sang. Cet effet n'a pas lieu dans le commencement. Ce n'est qu'après un certain tems que la distension peut surmonter la résistance des fibres.

340. La transpiration interceptée donne lieu à une chaleur forte, en empêchant celle qui se développe de s'exhaler par la peau. C'est ce que j'expliquerai plus au long quand il sera question de ce même symptôme, survenant dans les Fièvres, et par la même raison.

341. La soif est causée par la diathèse sthénique, qui ferme les conduits excréteurs de l'arrière-bouche et s'oppose à l'excrétion des humeurs (159.). La chaleur contribue à cet effet, en dissipant tout ce qui est secrété de liquide.

342. L'inflammation et une affection qui en est voisine, de nature catarrhale ou autre (332.) fait partie de la diathèse sthénique, qui est beaucoup plus prononcée dans l'endroit affecté que tout autre part (168. 169. 170. 171.). C'est ce qui est démontré par cela même, que les puissances excitantes agissent encore ici sur tout l'organisme; que les symptômes de la maladie indiquent une affection générale, et qu'enfin les moyens curatifs dissipent la maladie dans toutes les parties du corps. (*Voyez* parag. 87 et 1re. part. du 4e. chap.).

343. L'affection générale précède presque toujours l'affection locale (332.), ou au moins coïncide avec elle, mais n'en est jamais précédée ; parce que l'excès d'incitation qui produit l'une et l'autre (62. 69.), qui engendre la diathèse sthénique et la répand par tout le corps, préexiste à la maladie (174.) ; et quoique cet excès d'incitation crée durant l'opportunité, les élémens de l'affection locale (169.), il ne la forme cependant pas « sitôt », il ne la développe même pas toujours dans la maladie, mais seulement quand celle-ci et la diathèse sont portées à certain degré (168.). De-là vient que l'affection locale est considérable, quand la diathèse l'est (*) ; qu'elle est obscure quand cette dernière est moindre, et qu'elle est presque nulle quand la diathèse est très-légère (**), parce qu'elle a besoin, pour se développer, d'une diathèse morbifique très-grave. Ainsi dans la Péripneumonie, où la diathèse et la Pyrexie sont des plus fortes, dans le Rhumatisme, où elles sont presqu'aussi prononcées, l'inflammation est considerable à proportion (***). Celle-ci n'est pas moins à craindre

(*) Comme dans la Péripneumonie, le Rhumatisme, l'Esquinancie inflammatoire et dans l'Erysipèle.

(**) Comme dans la Synoque, ou la Fièvre inflammatoire ordinaire, et dans le Catarrhe.

(***) Je ne prétends pas qu'il ne puisse point y avoir de maladie sthénique sans une inflammation véritable, quoi-

dans la Rougeole, dont tout le danger consiste dans la violence de la diathèse sthénique, où souvent les poumons mêmes sont grièvement affectés La Synoque ne devient jamais phrénétique, à moins qu'il ne survienne une Diathèse très-forte qui menace ou affecte le cerveau d'inflammation. Dans l'Erysipèle, eût-il même son siége au visage, il n'y a rien à craindre de l'inflammation, à moins que la Pyrexie ne soit très-violente; quand celle-ci est légère, elle assure une terminaison heureuse. La Synoque simple n'est rien autre chose qu'une Phlegmasie, composée d'une diathèse sthénique, insuffisante pour allumer une inflammation, et d'une Pyrexie. Les causes et les remèdes de la Synoque étant absolument les mêmes que ceux de toutes les Phlegmasies, c'était une grave erreur de la séparer de ces dernières et de la réunir aux Fièvres, maladies profondément asthéniques; c'était une erreur d'autant plus grave, que l'inflammation qu'on croyait, à tort, essentielle aux Phlegmasies, ne manque pas de se joindre à la

qu'avec un état voisin de l'inflammation, lequel dépende d'une diathèse aussi intense que la Péripneumonie et le Rhumatisme, ou même d'une diathèse plus prononcée que dans le Rhumatisme, car cet état se rencontre dans la Phrénésie (157, 158.). Je veux dire seulement que quand il existe une inflammation, elle est toujours proportionnée à l'intensité de la diathèse.

Synoque, toutes les fois qu'il existe une diathèse capable de la produire (*). C'est ce qu'on ne pouvait pas apercevoir à cause d'une erreur ni moins grave ni moins nuisible, qui faisait regarder l'inflammation comme la cause des Phlegmasies. Enfin pour mettre hors de doute que l'inflammation n'est point étrangère à la nature du Catarrhe, quoiqu'elle s'y rencontre rarement à cause de la légéreté ordinaire de la diathèse générale, je ferai observer que toutes les fois que la diathèse s'aggrave dans le Catarrhe même, soit qu'on ait négligé le traitement convenable, soit que l'effet des causes excitantes ait été porté au-delà des bornes ordinaires, il survient quelquefois une inflammation, même redoutable, qui attaque souvent la gorge, parfois les poumons, et qui excite une affection semblable à la Péripneumonie.

344. C'est en vain que pour expliquer et montrer comment les Phlegmasies naissent d'une inflammation, on parle d'une épine qui, enfoncée sous l'ongle, y cause une inflammation qui s'étend jusqu'à l'épaule, et détermine une pyrexie générale. Il ne résultera jamais rien de semblable à une Phlegmasie d'une telle lésion

(*) Qu'est-ce que la Péripneumonie ou le Rhumatisme, ou toute autre Phlegmasie, sinon une Synoque avec une diathèse qui est assez forte pour produire une inflammation?

ou de toute autre affection locale, à moins que par hasard il n'existe préalablement une diathèse sthénique qui soit près d'éclater spontanément par quelqu'une des maladies qui lui appartiennent. Sans cette diathèse, il ne survient point d'affection générale, et si en pareil cas la diathèse est de nature anti-sthénique, la maladie l'est également; ce sera un Typhus pernicieux, symptôme de la Gangrène (*).

345. L'inflammation qui survient souvent sans Phlegmasie, démontre assez et au-delà, que l'affection locale dépend de l'affection générale, et non pas celle-ci de la première. L'inflammation n'est pas suivie de Phlegmasie, comme dans le cas dont je parle (316.), toutes les fois qu'il n'existe point de diathèse générale, ou que la partie enflammée n'est point profonde et très-sensible (171.). Ainsi tous les exemples de Phlegmon, d'Erythème ou d'Erysipèle, sans

(*) Il est affligeant de voir les suites malheureuses, et trop souvent funestes du traitement inconsidéré de ces affections locales, dans lequel on n'a point d'égard à l'état du malade. On l'épuise par des évacuations de toute espèce, et par le régime végétal, à quelque degré que la faiblesse soit portée; on interdit les boissons fortes à ceux même qui y sont le plus accoutumés. Le mal augmente, et malgré cela, on continue toujours le même traitement (comme si l'affaiblissement n'était pas encore suffisant), jusqu'à ce qu'enfin la mort termine cette scène de douleur.

diathèse générale, sont étrangers aux Phlegmasies (*). Il est ridicule de les y réunir, et plus ridicule encore de les regarder comme les prototypes de ces dernières, parce que ce sont là autant de maladies locales ou de symptômes d'autres maladies. L'espèce de ressemblance que les maladies accompagnées d'une inflammation interne ont avec les Phlegmasies, n'infirme pas ce que j'avance, puisqu'en effet ces maladies ne sont ni précédées des causes ordinaires de Phlegmasie, ou de toute autre affection idiopathique, ni guéries par les moyens ordinaires. C'est donc de toutes les erreurs la plus dangereuse et la plus contraire au traitement, que de mettre au nombre des Phlegmasies les maladies nées de stimulans âcres ou de compression dont il suf-

(*) Voyez parag. 81. Quelle connexité peut-on raisonnablement trouver entre l'Engelure, l'Anthrax, symptôme local de la peste, l'Inflammation de l'œil nommée Grêle, l'Inflammation aux aines, causée par l'impression irritante de l'urine chez les enfans ? Quel rapport enfin y a-t-il entre la piqûre des insectes, dont l'effet se borne à la partie lésée, et la Péripneumonie qui résulte de causes qui affectent tout l'organisme, se guérit par des moyens qui agissent sur tout l'organisme et qui n'ont pas plus d'influence sur la partie principalement affectée, que sur toute autre? Cependant on présente ces affections locales comme le prototype des inflammations, parmi lesquelles on comprend les Phlegmasies, quoiqu'il n'y ait, dans les premières, que l'inflammation à considérer, et qu'elle soit souvent insignifiante.

fit pour les guérir de détruire la cause locale (71.), (et c'est rarement l'ouvrage du médecin (*).

346. Ce n'est pas sans d'importantes raisons qu'on appelle *Pyrexie* l'affection générale qui se manifeste dans les Phlegmasies et dans les Exanthèmes ; car on les distingue utilement par là, et des Fièvres qui sont des maladies asthéniques au dernier degré, et des maladies semblables, en apparence, mais entièrement différentes par leur nature, qui sont des symptômes d'affections locales, et pourraient être appelées Pyrexies symptômatiques (217.) (**).

347. Les vraies maladies sthéniques (329.), qui toutes, à l'exception d'une seule, se composent d'une Pyrexie (332.) et d'une inflammation externe (168.), sont la Péripneumonie, la Phrénésie, la Variole, la Rougeole, lorsque ces deux dernières sont violentes ; l'Erysipèle grave, le Rhumatisme, l'Erysipèle légère et l'Esqui-

(*) Voyez parag. 71.. Soit en exemple, la Gastrite, dont les nosologistes ont fait une Phlegmasie. Elle peut bien, à la vérité, se rencontrer éventuellement avec une diathèse sthénique ou asthénique ; mais elle ne constitue cependant jamais qu'une maladie locale, puisqu'elle ne naît que de lésion locale, et ne se guérit que par des remèdes locaux.

(**) On a des exemples de Pyrexies symptomatiques dans les affections pyrétiques générales, nées d'une affection locale ; telles sont la fièvre qui résulte d'une épine enfoncée sous l'ongle (344 et la remarque), et celle qui peut accompagner la Gastrite.

nancie tonsillaire. Le Catarrhe, la Synoque simple, la Scarlatine, la Variole et la Rougeole, lorsque l'éruption de ces deux dernières est peu considérable, sont exemptes d'inflammation (76.).

Histoire de la Péripneumonie.

348. Les caractères de la Péripneumonie (*) (et sous ce titre je comprends la Pleurésie et la Cardite idiopathique) sont une douleur en quelque point du thorax, laquelle change souvent de place, une respiration difficile, de la toux, au moyen de laquelle sont rejetés des crachats et quelquefois du sang.

349. Le siége de la maladie est dans tout l'organisme, dans tout le système nerveux (47. 48. 49. 54 55.), « et non pas dans la partie enflammée du poumon, comme on le croit communément ». C'est ce qui est démontré par cela même que la maladie naît de la diathèse générale augmentée pendant l'opportunité, et non d'aucune autre circonstance; parce que l'inflammation de la poitrine ne suit la plupart du tems la Pyrexie, qu'après un long intervalle, et ne la précède jamais (332.); enfin, parce que la

(*) Voyez parag. 331, les symptômes communs à cette maladie et à toutes les autres de la même forme, parag. 332; les symptômes particuliers qui distinguent les Phlegmasies et les Exanthèmes.

saignée et les autres remèdes n'agissent pas plus sur l'endroit enflammé que sur tout autre également éloigné « du centre d'activité ». L'inflammation qui fait partie de la diathèse générale, a proprement son siége dans la substance du poumon et dans la plèvre qui le recouvre, ou dans quelqu'autre partie de cette membrane, soit de celle qui tapisse la surface interne des côtes, soit de celle qui enveloppe extérieurement les viscères de la poitrine; tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, et d'une manière très-variable.

350. La douleur en quelqu'endroit du thorax, dépend de l'inflammation des parties internes correspondantes (174.), dont je viens de parler. C'est ce que confirme l'ouverture des cadavres. Cependant cette douleur est souvent produite par l'adhérence du poumon à la plèvre costale et rarement par l'inflammation de cette membrane.

351. Quand l'inflammation occupe la surface des poumons, elle ne peut pas se borner à l'un des deux, ni à leur substance, ni à leur plèvre seulement (174.). Car comment imaginer qu'elle s'arrête à quelques points des vaisseaux qui rampent sur cette membrane, s'y plongent ou en sortent, et que les rameaux voisins n'y participent point. Il est donc également faux que toutes les inflammations soient membraneuses et la dis-

tinction entre celles-ci et les inflammations parenchymateuses est donc tout aussi mal fondée. Le voisinage de la partie enflammée et de celle que remplit l'air et dont la température varie, explique pourquoi ce n'est pas toujours la membrane contiguë aux poumons, ni leur parenchyme qui s'enflamme, mais bien quelqu'autre portion de cette membrane.

352. Souvent la douleur change de place dans le cours de la maladie (348.), parce que sa cause directe, l'inflammation est également mobile et qu'elle quitte son premier siége, ou qu'en le conservant en partie, elle se jette avec plus de violence sur un autre point. C'est ce qu'on reconnaîtra en comparant après la mort les traces de l'inflammation avec le changement qu'on a observé dans la douleur.

353. En fortifiant l'opinion que j'ai mise en avant, cette observation réfute par un argument d'un grand poids l'idée que la maladie soit produite ou entretenue par l'inflammation, ou qu'elle en dépende en aucune manière (174.); et elle montre que l'inflammation est déterminée par une diathèse générale violente et dirigée tantôt vers un endroit, tantôt vers un autre; qu'elle s'accroît et se multiplie en quelque sorte. Ce qui se passe dans le traitement ajoute encore à ces preuves, et nous fait voir que l'inflammation s'affaiblit, se simplifie, et cesse enfin tout-

à-fait à mesure que la diathèse diminue et se dissipe. Le Rhumatisme fournit encore une preuve de plus : les douleurs y sont d'autant plus vives et plus nombreuses que la diathèse générale est plus forte ; et d'autant plus légères et en plus petit nombre que cette diathèse est plus faible. Ces douleurs qui dépendent de la diathèse générale, et font partie de la maladie idiopathique, doivent être distinguées des douleurs locales, qui souvent surviennent seules, et peuvent précéder la maladie par hasard. « Les points « de côté, comme on les nomme, naissent sou- « vent à la moindre occasion et peuvent précé- « der le Rhumatisme ; mais il faudrait les distin- « guer des douleurs dues à la diathèse qui pro- « duit la maladie. On faisait rarement cette dis- « tinction, à défaut d'un bon principe qui pût « diriger l'attention sur cet objet ».

354. La difficulté de respirer ne dépend d'aucun vice organique des poumons, ou de l'appareil respiratoire, ni du défaut d'incitation dans ces organes, mais seulement de l'air, qui dans l'inspiration comprime les vaisseaux sanguins enflammés, en remplissant et en distendant les cellules aëriennes.

355. La toux est causée par l'excrétion de l'humeur exhalable et du mucus secrétés abondamment, qui irritent les vaisseaux aëriens, et augmentent leur incitation, aussi bien que celle de toute

toutes les puissances qui dilatent la poitrine. Cette incitation est tout-à-coup suspendue, et l'inspiration et l'expiration entières sont ainsi exécutées, en partie avec le concours de la volonté (160. 161.).

356. La toux est moindre ou nulle dans le principe, parce que la diathèse qui règne aux extrémités des vaisseaux (160.), étant encore très-forte, ces mêmes humeurs s'échappent sous la forme d'une vapeur insensible, irritent moins et sont expirées plus aisément avec l'air.

357. L'expectoration suit la toux; les humeurs accumulées sont entraînées par un mouvement rapide de l'air, semblable à celui d'un torrent, dans les efforts de toux qu'elles ont provoqués (239.). Le sang mêlé quelquefois aux crachats, indique la force de secrétion dont j'ai parlé plus haut (231. 232.).

358. J'ai rejeté de ma définition *la mollesse* du pouls, communément admise, au moins dans la Péripneumonie, parce que les caractères du pouls sont conséquens à la diathèse générale et non pas à l'inflammation (155. 171. 174. 353.). Relativement à celle-là, on doit dire *moins dur* plutôt que *mou*, et on ne doit se servir de ce dernier terme qu'eu égard aux effets du traitement (*).

(*) Un effet général de la diathèse sthénique est d rendre le pouls plus ou moins dur; la Peripneumonie ne

359. Les diverses sensations que peut faire éprouver la douleur, tantôt aiguë et comme piquante, tantôt obtuse, pesante, ou plutôt incommode, ne sont d'aucune importance pour déterminer l'état et le siége de l'inflammation, quoiqu'elles dépendent directement de cette dernière. Quels que soient en effet la violence, le siége et le danger de l'inflammation, le seul moyen de la dissiper, et de détourner le péril, est de détruire la diathèse générale. L'opinion qui rapporte la douleur aiguë à l'inflammation des membranes et la douleur obtuse à l'inflammation du parenchyme, doit donc être rejetée comme inutile et évitée comme pernicieuse (351.). Car souvent, dans l'état avancé de la maladie, la douleur venant à se calmer tout-à-coup, sans que la respiration soit redevenue plus libre à proportion, elle présente à l'ignorant les fausses apparences de la guérison. La cause de cette rémission, tout-à-fait étrangère au siége et au genre de l'inflammation, est dans la mesure de l'incitation. Ce phénomène indique que l'incitabilité est épuisée, que l'incitation a cessé et que l'excès de sthénie a passé à la faiblesse « directe ou indi-

fait point exception à cette règle. Cette distinction est née de cette erreur que l'inflammation constitue la partie principale de la maladie, tandis qu'elle n'en est que la moindre partie.

« recte » (*). C'est ainsi que se manifestent dans les vaisseaux principalement affectés, le relâchement et l'inertie au lieu de la densité et de l'incitation extrême. Il résulte de-là, qu'au lieu de l'excrétion trop active d'un liquide tenu, les vaisseaux privés d'énergie laissent échapper sans effort et d'une manière passive une quantité prodigieuse de matière coagulable, qui, épanchée de tous côtés dans les canaux aëriens, produit une suffocation soudaine.

360. La Cardite est rare, difficile à reconnaître et paraît être presque toujours une maladie locale. Dans ce dernier cas le médecin interpose envain son ministère; et si cette maladie est quelquefois idiopathique, elle n'admet d'autre définition ni d'autre traitement que la Péripneumonie. Comme elle naît des mêmes causes et se guérit par les mêmes moyens que cette dernière, et qu'elle n'en est distinguée par aucun signe certain, elle ne doit pas en être séparée.

Histoire de la Phrénésie.

361. La Phrénésie est une Phlegmasie (347.)

(*) La faiblesse directe a souvent pour cause, le traitement directement débilitant, employé à-propos, mais poussé trop loin; la faiblesse indirecte peut survenir spontanément daus le cours de la maladie de notre tems, elle a rarement pour cause l'emploi des alexipharmaques. (Voy. parag. 47 et la remarque.)

avec une affection légèrement inflammatoire ou catarrhale d'un ou de plusieurs membres, de la gorge, accompagnée de douleurs de tête, rougeur des yeux et du visage, sensibilité exquise pour les sons et la lumière, insomnie et délire.

362. Cette inflammation ne semble pas proprement externe. Cependant cet état voisin de l'inflammation ou catarrhal des articulations, des muscles, sur-tout le long de l'épine et au pourtour de la poitrine et à la gorge, dépend de la même cause que l'inflammation (169. 207.), et n'en diffère que par moins d'intensité.

363. La douleur de tête et la rougeur du visage et des yeux proviennent de l'excessive quantité de sang qui remplit les vaisseaux du cerveau, et de ses membranes, les distend, les stimule, les incite trop vivement, et les porte à des contractions douloureuses (173. 157. 158.). L'inflammation n'est pas nécessaire pour produire la douleur. Toute action trop vive est douloureuse, parce qu'elle excède ce tempérament dans lequel consiste le bien-être (182. 183.). La surabondance du sang est indiquée et s'explique par la rougeur. L'effet des saignées, ou de la diminution quelconque de ce liquide et des moyens qui modèrent son impétuosité montrent que la douleur est le produit de la distension qu'il cause

364. C'est aussi la surabondance du sang, qui, en aiguisant les sens de la vue et de l'ouïe, rend

les sons et la lumière insupportables. Car de même qu'une certaine impulsion du sang est nécessaire aux sensations, comme moyen incitant (*), de même la cause étant immodérement augmentée il en résulte un effet excessif. Ces mêmes symptômes ainsi que la douleur, surviennent encore dans un état contraire de l'incitation, dans l'asthénie.

365. C'est ce même excès d'incitation, résultant du stimulus excessif du sang et des autres puissances, qui produit l'insomnie et le délire. D'autres causes y contribuent ordinairement : telles sont la contention d'esprit trop soutenue et les affections morales très-violentes. Il est d'autant moins étonnant que ces excitans à certain degré écartent le sommeil dans une maladie grave, que même en santé il n'est personne qui puisse dormir s'il en éprouve l'influence. Le délire ainsi que l'insomnie est un trouble de fonction qui tient à la même cause (158. 173.). Pour donner à cet égard de plus amples développemens, j'exposerai par la suite ce qui paraît devoir être ajouté.

(*) C'est pour cela que tout organe destiné à des sensations plus délicates, est pourvu d'un plus grand nombre de vaisseaux sanguins. Le sang qui y circule favorise par sa chaleur et par le stimulus de son mouvement, l'action de l'organe.

Exposition des Exanthèmes sthéniques.

366. Voici en quoi ils consistent : en conséquence d'une impression contagieuse et des influences qui ont contume de produire la diathèse sthénique (148.), il survient d'abord une Pyrexie sthénique ou une Synoque, puis, après un intervalle plus ou moins long, une éruption de pustules ou de taches dont la peau est parsemée.

367. Ce qui prouve bien que les Exanthêmes ne diffèrent des autres maladies sthéniques par aucune circonstance importante, c'est qu'il n'est rien dans les signes, excepté l'éruption et tout ce qui y a rapport, rien dans les causes, excepté la contagion, qui soit particulier aux Exanthèmes ; et qu'enfin on les prévient et on les guérit par les mêmes moyens absolument que les autres sthénies non exanthématiques. D'après cela, c'était le comble de l'ignorance que de séparer à cause de l'éruption et de tout ce qui y est propre, les Exanthèmes des maladies de la même famille, pour les réunir à d'autres affections aussi différentes entr'elles qu'elles le sont des Exanthèmes(*).

(*) Les nosologistes ont fait une classe ou un ordre propre, des maladies exanthématiques vraies ou prétendues. Ils y ont réuni des maladies qui, à l'exception de la Variole et de la Rougeole, n'avaient d'autre affinité que l'éruption, et ils ont séparé des maladies essentiellement insépa-

Car, tous les effets de l'éruption étant dissipés par le traitement ordinaire des autres maladies sthéniques, comment pourrait-on croire que les Exanthèmes sont d'une autre nature que les autres sthénies, ou plutôt ne sont pas absolument identiques; à moins toute fois qu'on n'ait encore affaire à ceux qui font dépendre un même effet de causes différentes. L'action des influences contagieuses n'est assurément pas contraire à celle

rables. Ainsi, par exemple, la Variole et la Rougeole ont été arrachées à leur place naturelle, et, ce qui est incroyable, l'Erysipèle à laquelle dans le fait l'insignifiante distinction de maladie éruptive ne convient pas du tout, a été transportée dans cette classe. La Peste aussi, qui, à tous égards, est un Typhus, et que l'éruption qui en fait partie ne sépare point constamment de ce dernier genre de Pyrexies, en fut isolée, quelque rapport d'intensité qu'elle eût avec lui, et fut réunie aux maladies sthéniques de nature tout-à-fait opposée. L'Esquinancie gangreneuse, qui est également un Typhus, ne fut réunie ni aux autres Pyrexies auxquelles elle appartient proprement, ni aux maladies éruptives avec lesquelles elle devrait, suivant les bases de cette classification, se trouver placée plutôt que mainte autre, et particulièrement l'Erysipèle. On l'unit, au contraire, aux maladies sthéniques, non pas seulement comme un genre, mais même comme une espèce de sthénie; la raison de tant d'erreurs est que les systèmatiques, qui d'ailleurs n'étaient pas nosologistes, s'occupaient trop de la contagion et de l'éruption, sans pénétrer la nature de ces maladies, ni même d'aucune maladie. Hippocrate a égaré ses sectateurs, qui égarèrent à leur tour tous ceux qui les suivirent.

des autres puissances sthéniques : elle est entièrement la même.

368. La contagion est une matière imperceptible, inconnue dans sa nature, et qui, comme la plupart des choses, ne se manifeste guère que par des effets évidens. Transmise d'un corps malade, ou d'une substance grossière, telle que des vêtemens, ou des meubles, qui par hasard la recelaient, et introduite dans un corps sain, elle fermente sans se manifester d'abord par aucun changement dans les solides ou les liquides, remplit tous les vaisseaux, puis est expulsée peu à peu par les pores (*).

369. L'impression contagieuse n'étant suivie d'aucun autre effet que de la diathèse sthénique, la maladie étant d'ailleurs presque toujours précédée des influences qui ont coutume de créer cette diathèse, enfin le traitement asthénique étant ici seul, et constamment salutaire, et les Exanthèmes par conséquent ne différant pas du tout des maladies antécédentes, c'est donc avec raison qu'on réunit à ces dernières les maladies nées de la contagion, puisqu'elles appartiennent à la même forme.

(*) Il n'y a pas là de raison d'admettre une fermentation de la matière contagieuse dans le corps : c'est assez que celle-ci occasionne une action déterminée dans certaines parties, par exemple, dans les vaisseaux de la surface du corps. BEDDOES.

370. Il y a cette seule différence entre ces maladies que dans les exanthématiques, la matière éruptive a besoin de quelque tems de plus dans l'une, de moins dans l'autre pour être portée au dehors, et que l'éruption est plus ou moins abondante, selon que la transpiration est plus ou moins libre (21. 76.). Ce n'est point le spasme ni la constriction causée par le froid qui empêche la transpiration, mais seulement la diathèse sthénique qui règne à la surface du corps, comme il est évident par les effets du froid, qui en ouvrant par son action débilitante une libre issue à la matière éruptive, favorise manifestement la transpiration (117. 118. 120. 121.). Ce n'est point en dissipant le spasme, mais en diminuant la diathèse que le froid produit cet effet. De même que la sortie de cette matière est facilitée par une libre transpiration, de même,

371. Tout ce qui en reste sous l'épiderme ne manque point d'acquérir en y séjournant, une certaine acrimonie, d'où résultent de petites inflammations, puis autant de points de suppuration. Ces inflammations, en irritant la partie malade, excitent une Pyrexie et une diathèse sthénique symptomatique, qu'il faut bien distinguer de l'idiopathique (175. 346.).

372. Le tems de l'éruption est plus ou moins fixe, parce qu'il faut, comme l'événement le prouve, une période à peu près déterminée et

égale, pour que la fermentation s'opère, se répande dans tout le corps et parvienne à sa surface. Mais cette période n'est pas non plus précisément certaine, parce que la transpiration est plus ou moins active, selon que la vigueur varie.

373. La Pyrexie symptomatique dépendante de l'éruption (371.), prend quelquefois la forme d'une fièvre véritable, parce que la force du stimulus, que l'éruption imprime à toute la surface du corps, porte l'incitation à l'excès, et finit par l'épuiser en entraînant la débilité indirecte (35. 215. 216.).

Histoire de la Variole grave.

374. La Variole est un Exanthème dans lequel il se fait, au troisième ou au quatrième jour et quelquefois plus tard, une éruption de petits boutons enflammés, qui passent bientôt à l'état de pustules. La liqueur dont ces dernières sont remplies se change en pus vers le huitième jour de l'éruption, souvent plus tard, puis se dessèche et tombe enfin sous forme de croutes. L'éruption est plus ou moins considérable, selon l'intensité de la diathèse sthénique.

375. Tous ces phénomènes sont assujétis à la loi de la fermentation dont j'ai parlé (368.). Le nombre des pustules, correspondant à la mesure

de la diathèse, montre bien que sans les causes qui créent cette dernière, « indépendamment de « la contagion », celle-ci n'a guère le pouvoir de produire la maladie proprement dite, mais qu'elle en détermine sur-tout la forme extérieure.

376. La Variole violente est caractérisée par les symptômes suivans : la Pyrexie est très-forte avant l'éruption, qui bientôt ne présente qu'une seule croûte pustuleuse continue sur toute la surface du corps. Cet état a été précédé des influences les plus sthéniques, « sur-tout de la chaleur », et il se dissipe par les moyens asthéniques les plus puissans, « principalement par le « froid ».

Histoire de la Rougeole grave.

377. La Rougeole est un Exanthème (366.), qui commence par l'éternuement, le larmoiement, la toux sèche et l'enrouement. Au quatrième jour, ou plus tard, il se manifeste une éruption de petits boutons assez nombreux, à peine saillans, qui au bout de trois jours, ou environ, se terminent par des écailles comme farineuses. La gravité de cette maladie dépend surtout de la diathèse sthénique qui la précède, comme dans le cas dont il s'agit. Quand cette diathèse n'existe pas, ou est moins évidente, la maladie est plus légère, mais néanmoins sthénique.

378. L'éternuement, le larmoiement, la toux sèche et l'enrouement, sont des symptômes de Catarrhe (160. 161. 162.), et dépendent en conséquence de la diathèse sthénique. Mais, comme ils paraissent quatre jours ou plus avant l'éruption, c'est-à-dire avant que la matière semble être parvenue aux parties qu'elle doit affecter, et qu'ils sont constans, il faut croire que la diathèse sthénique est ici produite par ses causes ordinaires et non point par la matière spécifique de la Rougeole, et que cette diathèse est essentielle à cette maladie. Quand même on oserait le nier, et soutenir que ces symptômes proviennent de la matière contagieuse, il faudrait bien accorder que cette maladie ne diffère en rien des autres sthénies; mais qu'elle consiste, comme elles, en une diathèse sthénique, et cède également aux moyens anti-sthéniques; et puisque la matière de la Rougeole a le même effet que les causes ordinaires de sthénie, il faut reconnaître que son action est la même, et que par conséquent cette maladie est aussi sthénique. Celle-ci ne présente donc rien de particulier dans les indications qui consistent, comme dans tous les autres Exanthèmes sthéniques, à donner à la matière le tems de s'échapper, et à favoriser la transpiration, ainsi qu'on le fait d'ailleurs dans le traitement de toute diathèse sthénique (96.).

379. L'Eruption observe le rapport que j'ai

établi (375.). La maladie est grave quand la diathèse qui la précède l'est aussi, et elle est plus légère, quand celle-ci l'est également; ce qui confirme encore que l'action de la contagion ne diffère pas de celle des autres causes qui ont coutume de produire cette même diathèse.

380. Lorsque la diathèse augmente au point de supprimer la transpiration, l'éruption disparaît souvent pour quelque tems, comme si elle se portait à l'intérieur. Ce dangereux accident survient principalement vers la fin de la maladie et concourt à prouver que la matière de la Rougeole, de même que celle de la Variole, allume par toute la surface du corps une inflammation symptomatique et qu'elle supprime ensuite la transpiration en augmentant encore davantage la diathèse. De-là vient que souvent les poumons s'enflamment avec d'autres viscères (*).

(*) Il n'y a pas de quoi s'étonner que les poumons s'enflamment quand la diathèse sthénique qui accompagne la Rougeole est très-violente, puisque le Catarrhe a coutume de produire le même effet quand la diathèse sthénique y est très-forte (343.) Mais quand je songe à la multitude de prétendus faits rapportés dans les ouvrages de médecine, et dont j'ai reconnu la fausseté, les témoignages qu'on nous donne de la propension des diverses parties internes à s'enflammer, en conséquence de la prétendue répercussion de l'éruption de la Rougeole, me paraissent de bien peu de poids. Je suis même porté à tout révoquer en doute, et d'autant plus qu'un fait analogue évident, est absolu-

Cette inflammation est nommée symptomatique, parce qu'elle ne dépend pas, comme l'inflamma-

ment contradictoire avec ceux-là. C'est que l'inflammation dépendante de la diathèse générale dans les maladies sthéniques, ne s'étend jamais (autant que je sache jusqu'ici), sur une partie profonde (113, 168.). L'inflammation née de toute autre cause, n'est pas non plus, à beaucoup près, aussi fréquente dans les parties internes qu'on le croit communément. On a trouvé, par les ouvertures de cadavres, le canal intestinal enflammé dans la Dyssenterie; mais on n'a observé ce phénomène que dans les cas où le traitement débilitant évacuant végétal avait été suivi; ce n'était pas, à ce qu'il paraît, un phénomène primitif, encore bien moins la cause de la maladie, mais un de ses derniers effets. J'ai démontré plus haut (parag. 198), que ce qui a été considéré par beaucoup de médecins comme une violente inflammation des premières voies, n'était pas du tout une inflammation; et même, là où il se rencontre une inflammation interne, elle n'est point sthénique, mais toujours asthénique, générale ou locale; et une affection qui guérit promptement ne peut pas être inflammatoire. S'il existe si fréquemment une inflammation réelle vers la fin de la Rougeole, ce doit être une inflammation asthénique: ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est la tardiveté de cette inflammation, et une circonstance négligée par les autres médecins à laquelle j'attache beaucoup d'importance; je veux dire que, puisque la Variole discrète peut se convertir en confluente, la Peripneumonie et Hydrothorax, en que toute maladie sthénique peut, avec sa diathèse, passer à l'état d'asthénique, il n'est rien dans la nature de l'organisme animal, ni dans les puissances qui agissent sur lui, qui puisse rendre impossible ce changement de sthénie en asthénie dans la Rougeole, lequel est assurément le produit

tion générale, de la diathèse universelle, mais de l'acrimonie de la matière de la Rougeole, qui se porte tantôt sur une partie, tantôt sur une autre. Cet effet excite une Pyrexie symptomatique qu'il faut bien distinguer de la Pyrexie générale (346.).

381. La violence de la Variole convertit souvent, par le stimulus puissant de l'éruption, la diathèse et l'éruption sthéniques en asthéniques, et détermine la Variole confluente dont il sera question par la suite. Il n'est pas certain qu'il arrive rien de semblable dans la Rougeole. Mais comme tout excès d'incitation tend à entraîner la faiblesse indirecte, ainsi qu'on l'observe dans la conversion de la Péripneumonie en Hydrothorax, il n'est guère douteux que le même effet ait lieu dans la Rougeole, qui ne le cède en intensité à aucune autre maladie.

Histoire de l'Erysipèle grave.

382. L'Erysipèle est une Phlegmasie qui commence toujours par une Pyrexie que suit l'inflammation. Celle-ci se manifeste en quelque point de la surface du corps, au visage plus souvent qu'ailleurs, quelquefois à la gorge ; elle

de la faiblesse indirecte, et je suis persuadé qu'on n'aurait rien de semblable à craindre, si on observait la méthode débilitante dès le principe de la maladie.

présente de la rougeur, une circonférence inégale quelque peu de tuméfaction, de la tendance à gagner et fait éprouver une sensation d'ardeur.

383. Le nom de Pyrexie qu'on a donné à toutes les maladies dépendantes de la diathèse sthénique, pour les mieux distinguer des autres, convient proprement à cette inflammation (346.), en ce qu'elle occupe le corps muqueux. Il n'importe pourquoi ce dernier effet a lieu, puisque la maladie ne diffère des autres phlegmasies par l'action, ni de ses causes excitantes ni de ses moyens curatifs.

384. La rougeur de la partie enflammée est causée par l'abondance du sang dans les vaisseaux de cette partie. Le plus ou moins de rougeur est indifférent, puisqu'il ne fait rien à la nature de la maladie. Le gonflement de l'endroit enflammé est peu considérable, parce que l'humeur épanchée trouve entre l'épiderme et la peau un libre espace pour s'y répandre. De-là vient encore que l'inflammation est inégalement circonscrite et s'étend aisément. La sensation d'ardeur est causée par l'acrimonie que l'humeur acquiert par la stagnation (*).

(*) Je révoquerais volontiers cette dernière explication en doute. Les vaisseaux étant successivement remplis de sang et excités, il n'en faut pas davantage pour expliquer la chaleur. Cette dernière hypothèse est beaucoup plus conforme à l'analogie. BEDDOES.

385. L'in-

385. L'inflammation n'est pas plus dangereuse lorsqu'elle occupe le visage que lorsqu'elle a son siége tout autre part ; à moins que la diathèse, dont elle dépend ne soit très-forte et ne lui donne à proportion beaucoup d'intensité (85. 343.). Dans ce cas, il faut regarder la maladie comme grave, quel que soit le siége de l'inflammation, sur-tout lorsqu'en attaquant le visage, elle est accompagnée de grands troubles intérieurs.

386. Il n'est pas de maladie plus dangereuse que celle-ci, il n'en est pas de plus promptement mortelle lorsqu'il existe une telle diathèse, et en conséquence, une affection cérébrale ; il n'en est pas de plus bénigne lorsque la diathèse est légère.

Histoire du Rhumatisme.

387. Le Rhumatisme est une Phlegmasie qui naît, sur-tout chez ceux dont le tempérament incline au sanguin, de l'action de la chaleur après celle du froid (150. 112. 113.), ou de leur action alternative, de manière qu'il en résulte un plus puissant stimulus. Cette maladie est caractérisée par des douleurs autour des articulations et sur-tout des plus grandes articulations. Ces douleurs sont proportionnées à l'intensité de la diathèse (343.), et l'inflammation est toujours consécutive à la Pyrexie.

388. La température externe nuit ici de la manière que je l'ai expliqué plus haut (113.).

389. La douleur sévit dans les endroits indiqués (168.). C'est-là que l'inflammation, ou la partie dominante de la diathèse générale (168. 169.) agit principalement ; parce que la chaleur, la plus puissante, ou à peu près, des causes excitantes, est dirigée sur ce seul point. L'inflammation n'est point transmise aux parties profondes, parce que la même cause n'agit point sur elles (113.), et qu'elles conservent une température à peu près égale, malgré tous les changemens que celle-ci peut éprouver à l'extérieur.

390. Le froid n'agit point ici comme astringent, ainsi qu'on le croit communément, puisque c'est pendant l'action de la chaleur, dont l'effet est opposé à l'astriction, que la maladie a le plus de violence (113.). C'est ce qui est confirmé par cela même qu'une nourriture stimulante est toujours nuisible, et la diète, qui suffit souvent seule à la guérison, toujours utile. Ces faits mettent en évidence l'erreur qui fait attribuer trop d'inconvéniens à une température douce, et trop d'avantages à la sueur, comme s'il n'y avait pas d'autres causes excitantes que le froid, et d'autres moyens curatifs que les sudorifiques. Cette maladie est produite, comme toutes les autres maladies sthéniques générales, par la diathèse sthénique générale seulement ; et on

ne la guérit qu'en dissipant cette diathèse (148. 251. 252.). Tout ce qui a été dit jusqu'ici, met cette vérité dans le plus grand jour. Les douleurs locales qui précèdent quelquefois cette maladie, mais existent plus souvent seules, et dans l'un ou l'autre cas, n'ont rien de commun avec la diathèse sthénique qui constitue la maladie, sont des affections purement locales, ou appartiennent à une maladie générale entièrement différente, je veux dire à la Rhumatalgie dont il sera question par la suite.

391. Voici pourquoi ce sont les grandes articulations dans le Rhumatisme, et les petites dans la Goutte qui sont affectées. Dans le Rhumatisme les douleurs, aussi bien que le reste de la maladie, consistent en une diathèse sthénique violente; il faut donc que les plus grandes articulations qui, d'après ce que j'ai dit (389.), éprouvent une diathèse plus intense soient aussi plus vivement affectées. La Goutte au contraire étant asthénique de sa nature, doit être dans sa plus grande intensité là, où la faiblesse est la plus grande, savoir aux parties extrêmes et les plus éloignées du centre du mouvement (*).

(*) Quelqu'un qui a été exposé le long du jour à un froid intense, s'en vient le soir près d'un poële très-chaud; il prend des alimens chauds, des boissons fortes et chaudes, et se couche ensuite bien chaudement. Le lendemain matin il s'éveille avec une douleur en quelqu'endroit des extré-

L'Erysipèle légère.

392. La définition et la description de l'Erysipèle grave que j'ai données plus haut (382. 387.) suffisent pour l'histoire de l'Erysipèle légère. Mais on conçoit que sous le rapport des influences excitantes morbifiques, de la cause imméédiate et des symptômes de la maladie, cette dernière est bien moins grave que la précédente et qu'elle constitue une maladie des plus bénignes.

393. Souvent elle vient à la suite de l'Esquinancie sthénique, vulgairement dite, *Tonsillaire*, ou plutôt elle survient avant que cette Esquinancie soit terminée. Souvent l'Erysipèle légère se manifeste seule et indépendamment de l'Esquinancie ; elle naît de causes aussi légères que cette dernière maladie, et montre durant son cours autant de légèreté dans ses symptômes.

394. Bien plus, chez les mêmes individus, exposés aux mêmes influences, il se déclare, tantôt une Erysipèle légère, tantôt une Esquinancie

mités supérieures, autour ou dans l'intérieur d'une grande articulation. Cette douleur est précédée d'une chaleur forte, de pulsations fortes de la part des artères, et d'une sensation de malaise, çà et là. La douleur augmente la nuit suivante, dans la même proportion que l'état morbifique général. C'est un Rhumatisme que le froid, les évacuans, la diète et un changement de température guérissent.

(347.), tantôt un Catarrhe, indistinctement, et toutes ces affections sont dissipées par un traitement également fort doux (*).

Histoire de l'Esquinancie Sthénique.

395. L'Esquinancie sthénique ou tonsillaire, est une Phlegmasie dans laquelle l'inflammation, qui ne précède jamais la Pyrexie, occupe le gosier et sur-tout les amygdales, qui présentent de la rougeur, de la tuméfaction; la douleur est exaspérée par la déglutition, sur-tout par la déglutition des liquides.

396. J'ai dit plus haut (322.) pourquoi l'inflammation occupe ici les parties dont il est question. Ceux qui ont une fois éprouvé cette Esquinancie, sont sujets à de fréquentes récidives; parce que le siége en est saillant, découvert, et par-là, exposé à la plus puissante des causes excitantes (158.), à la chaleur, et à la vicissitude des températures (**); et que les vaisseaux dis-

(*) J'ai vu souvent ces trois affections quelquefois séparées, quelquefois réunies dans le cours d'une seule et même maladie. J'ai vu plus souvent encore une complication de l'Esquinancie inflammatoire et de l'Erysipèle légère, et j'ai trouvé, autant que mes observations peuvent suffire, que l'état de sthénie n'y était pas considérable, qu'il n'y avait là qu'un stimulus modéré, et qu'il suffisait de quelques débilitans légers pour guérir.

(**) Si, tandis qu'on se promène le soir, il vient tout-à-

tendus par l'inflammation, puis lâches, admettent plus aisément une grande quantité de sang dans tous les efforts de l'impulsion que ce liquide reçoit (*).

397. L'inflammation ne précède jamais ici la Pyrexie, non plus que dans les autres Phlegmasies, par la raison que j'en ai donnée (168. 343.). Si quelque médecin mal habile a cru voir le contraire, c'est parce que l'inflammation sthénique générale, après des retours fréquens qui laissent toujours un certain vice dans les parties affectées, dégénère peu à peu en inflammation locale (171.). Celle-ci peut survenir sans diathèse sthénique générale et sans être suivie de l'Esquinancie proprement dite. Si elle vient à se réunir par hasard à cette dernière, elle peut la précéder; mais dans l'un et dans l'autre cas, il faut bien la distinguer de l'Esquinancie générale (80.), si on veut éviter dans le traitement toute erreur dangereuse (**). Il est de même dans l'asthénie,

coup à tomber un brouillard froid, et à souffler un air vif, on peut bien se couvrir le cou par-dehors, mais rien ne peut garantir l'intérieur de la gorge.

(*) Cela arrive si aisément, que quand on a une fois éprouvé cette maladie, le seul mouvement du sang augmenté par la promenade dans un tems chaud, et l'imprudence de s'asseoir ensuite sur un endroit frais, occasionnent quelquefois une Ophthalmie, et d'autres fois reproduisent cette Esquinancie.

(**) Cela pourrait arriver à un médecin qui voudrait traiter

qu'elle ait été précédée ou non de sthénie, une inflammation asthénique générale, qui doit être rapportée aux maladies asthéniques.

398. Que l'on explique ou non pourquoi la douleur s'exaspère dans la déglutition, sur-tout dans la déglutition des liquides, n'importe.

399. Je ne parle pas ici de l'Esquinancie de l'œsophage, parce qu'elle est rare, parce quelle est soumise, toutes les fois qu'elle est générale, aux mêmes considérations et au même traitement que l'Esquinancie tonsillaire et qu'enfin elle n'en diffère que par une inflammation plus profonde, et par le peu de rougeur qu'elle laisse apercevoir. Mais il est à présumer que cette affection peut être locale, quand par exemple, l'œsophage a été corrodé ou brûlé par un stimulant âcre ou par un caustique. Il faut avoir égard à ces variétés et les bien distinguer par rapport au traitement (131. 133. 170.).

400. Il est encore une maladie rare qui se présente quelquefois en certains pays et jamais en d'autres, et qu'on appelle *Croup*. La respiration y est pénible et l'inspiration bruyante. Il y a de l'enrouement, une toux résonnante et une tuméfaction à peine sensible. Cette maladie

par les débilitans un malade qui serait dans une diathèse asthénique ; la maladie s'en augmenterait. Les efforts du médecin ne seraient pas nécessaires s'il n'existait point de diathèse.

n'attaque guère que les enfans de l'âge le plus tendre. Tout le reste est incertain (*).

401. Voici les indications à remplir, quand cette Angine se rencontre par hasard. Quoique la diathèse sthénique, nécessaire pour rendre la maladie grave, (ce qui exige une incitation considérable), ait rarement lieu dans l'enfance ou dans la viellesse, parce que l'abondance de l'incitabilité dans le premier âge, le peu qui en reste dans le dernier sont peu favorables au développement de l'incitation (25.), cette diathèse n'est pourtant pas étrangère à ces deux âges. Dans l'enfance, la faiblesse du stimulus est compensée par l'abondance de l'incitabilité; dans la viellesse, au contraire, la force du stimulus compense le défaut d'incitabilité. Il en résulte une diathèse sthénique peu durable, il est vrai, mais suffisante pour constituer un état de maladie. C'est pour cela que les enfans éprouvent en très-peu de tems une étonnante vicissitude d'incitation : aujourd'hui au dernier degré de la dé-

(*) Je vis cette maladie, dans le commencement de mes études, où je n'étais pas en état de tirer de mes observations le même parti qu'à présent. Il y eut maint débat pour savoir si la maladie était inflammatoire ou spasmodique, sans que l'on eût une idée exacte de la différence de ces deux mots, au moins relativement à leur influence sur la pratique. La question resta indécise, et vraisemblablement les deux partis étaient dans l'erreur.

bilité, ils auront demain repris toute leur vigueur. Le stimulus est en un instant porté chez eux au dernier période, à cause de l'abondante incitabilité dont ils sont pourvus, et bientôt il est réduit au dernier terme d'anéantissement, à cause de sa modicité (*). De là vient que le peu qui se rencontre de diathèse sthénique chez eux est aigu, dure peu, et se dissipe aisément. « Un « seul purgatif doux suffit à la guérison ». Les effets de l'asthénie ne sont pas non plus longs ni difficiles à guérir chez les enfans, « à moins qu'il « n'y ait quelque vice local, (ce qui est cependant fort rare), et pourvu qu'on emploie un traitement convenable. « Mais, hélas ! ce traitement « a été jusqu'ici très-souvent méconnu, et la mé- « thode anti-phlogistique enlève assurément les « trois quarts des enfans, avant qu'ils aient at- « teint leur septième année ».

402. Les caractères de la sthénie dans l'enfance, sont un pouls très-élevé, comparativement à celui des adultes dans la même diathèse, et plus fréquent que dans l'état de santé ; des pulsations nettes ; le ventre resserré dans le principe, puis liquide dans le progrès de la maladie ; la peau sèche, une chaleur brûlante, de la soif, de l'insomnie, des cris forts.

(*) Un de mes enfans fut laissé pour mort par sa bonne. Sa mère lui donna une liqueur stimulante diffusible : il dormit deux heures, et en s'éveillant, il demanda à manger.

403. L'asthénie, au contraire, a pour signes chez les enfans un pouls, dont les battemens sont innombrables, grèles, ineertains, cèdent à la pression eomme de la neige et viennent frapper le doigt mollement; déjeetions fréquentes, liquides, verdâtres; vomissemens fréquens, peau sèehe; chaleur inégalement répartie et plus forte que dans l'état sain; sommeil interrompu et qui ne refait point; cris faibles et plaintifs.

404. La diathèse sthénique est due à cet âge, outre les influenees sthéniques ordinaires, à l'usage antérieur de lait pur, ou d'alimens tirés des viandes, à un exeès d'opium, ou de liqueur spiritueuse étendue, à une ehaleur trop forte, après un froid humide, et par là plus débilitant (136.), enfin à la vigueur du solide simple.

405. La diathèse asthénique a été préeédée des eauses ordinaires, et de plus de l'usage du lait d'une nourriee faible et maladive; de l'usage de nourritures végétales, suerées, aqueuses, de boissons aequeuses, d'évaeuans par haut ou par bas; de l'usage de la Magnésie, donnée habituellement dans la vue d'absorber les aeides; de l'action du froid qui n'est point remplaeé par la chaleur, et de la faiblesse du solide simple.

406. Il faut observer quels sont ceux d'entre ces signes qui préeèdent ou aceompagnent l'Esquinancie trachéale, et si la Pyrexie est sthénique ou asthénique. Pesez les diverses opinions des

auteurs à cet égard. Défiez-vous de leur théorie et encore plus de leurs observations. Soyez en garde contre l'ostentation, la vanité, la témérité des jeunes médecins; contre l'entêtement des vieux, fortifié par l'âge et la pratique, qu'aucune autorité, que tout le poids de la vérité même ne ferait pas plier, qui céderaient à peine à la puissance divine et dont l'esprit est asservi aux préjugés. Souvenez-vous que les médecins de tous les siècles ont été dans l'erreur à l'exception d'un seul (*), et qu'ils y ont encore, malgré

(*) Tant que Sydenham n'étendit pas sa méthode, je veux dire le régime rafraîchissant, et l'emploi des purgatifs doux, au-delà du traitement de la Variole, de la Péripneumonie et autres maladies sthéniques, elle fut recommandable. Il conserva pourtant toujours une certaine propension à employer les alexitères dans le Catarrhe et dans la Rougeole; sa théorie était vacillante, mais pour le moins innocente à l'égard des maladies dont il réforma le traitement. Il n'eut, au contraire, aucune idée juste sur la nature des maladies asthéniques, et le traitement qu'il y suivit était pernicieux. Il succomba à sa goutte, ce qui n'aurait certainement pas eu lieu, s'il eût bien su ce que c'est qu'une maladie de faiblesse. Dans les cas même où sa conduite était bonne, il n'avait pas de principe solide. Il n'eut aucune idée de la science de l'organisme vivant, considéré comme un tout, et comme objet propre de la médecine. C'eût été un grand bonheur pour l'humanité que ses successeurs en médecine eussent autant fait par rapport aux maladies asthéniques, qu'il a rendu de services contre les sthéniques.

lui, persévéré opiniâtrément, entraînés par les Alexipharmaques. Considérez si les médecins d'à-présent, qui suivent la doctrine qu'ils ont puisée dans les écoles, voyent mieux, et s'ils ne sont pas déraisonnablement tombés dans un extrême contraire. Ne font-ils pas autant de mal dans les fièvres qui sont des maladies purement asthéniques, que les autres en ont fait dans les maladies sthéniques? et ne répandent-ils pas au loin la peste parmi le genre humain? Ainsi à couvert de l'erreur, voyez les moyens qu'on a proposés contre eette maladie. Si d'après votre propre expérienee ou eelle des autres, les saignées et les purgatifs, ou bien, au contraire, ce qu'on appèle vulgairement les *anti-Spasmodiques*, c'est-à-dire, les stimulans ont réussi, soyez sûr que la maladie était sthénique dans le premier cas et asthénique dans le second, et soyez-en d'autant plus sûr que vous verrez les causes excitantes et les signes indiqués parfaitement d'accord avec le traitement.

Histoire du Catarrhe.

407. Le Catarrhe est une Phlegmasie (230. 357.), dans laquelle, aux signes généraux déjà énoneés (331.), se joignent la toux, l'enrouement; d'abord la suppression, puis l'augmentation graduelle de l'excrétion des narines, de la

gorge et des bronches. Le Catarrhe naît d'influences stimulantes et souvent de la chaleur seule (133. 4. 5.), sur-tout après l'action du froid; il se guérit par les débilitans, souvent par le froid seul, moyennant la précaution d'éviter la chaleur (114. 117. 122. 147. 180.).

408. La toux s'explique ici, à-peu-près comme ci-dessus (289.). Elle est plus libre, et le malade ne craint point de s'y livrer, parce qu'il n'y a pas là d'inflammation qu'elle exaspère, et qu'elle ne cause point de douleur (160. 355.).

409. L'enrouement dépend de la suppression de l'exhalation bronchiale. De là vient que souvent il subsiste long-tems sans, ou presque sans expectoration et sans toux, tant que la diathèse sthénique est dans toute sa force et se soutient dans les bronches; et qu'il diminue ou se dissipe quand la toux et les crachats deviennent plus faciles, et que la diathèse se relâche. Ce qui prouve que ce symptôme peut être produit par un stimulus, tel que celui de la diathèse sthénique, c'est l'enrouement passager que cause l'action de parler avec véhémence, que les boissons froides diminuent et que le silence dissipe.

410. L'excrétion supprimée est celle du mucus et de l'humeur exhalable (238. 408.). Ce symptôme s'explique comme dans le cas dont j'ai parlé plus haut (239.).

411. Il est constant que les stimulans pro-

duisent le Catarrhe, puisque la chaleur seule, une nourriture trop copieuse, une boisson forte et un exercice modéré le produisent sûrement; et que le froid au contraire, les boissons froides, une nourriture plus légère et le repos le dissipent sûrement et efficacement. C'est donc une erreur très-grave de croire que le Catarrhe est produit par le froid seul, et qu'il doit se guérir par la chaleur. Le froid au contraire n'y est jamais nuisible, s'il n'est suivi de la chaleur, ainsi que je l'ai exposé (122. 134.). Le Catarrhe survient fréquemment en été, où, dans mille circonstances, on ne peut pas l'attribuer au froid, mais bien à la chaleur. Le Catarrhe contagieux n'a jamais besoin du froid pour se former, tandis que le Catarrhe ordinaire en a souvent besoin. Le Catarrhe ne suit jamais l'action du froid seul, et il succède immédiatement à la chaleur, ce sont-là autant de faits connus des vieilles femmes, des cordonniers et des tailleurs, aussi bien que des barbiers et du peuple, et ignorés de ceux qui écrivent sur la médecine et l'enseignent; ce sont là dis-je autant de faits qui confirment mon observation.

Synoque simple.

412. La définition de la Synoque simple est la même que celle de la Phrénésie (361.) à l'affection

cérébrale près. Cette maladie est légère. Elle se termine constamment en peu de jours, souvent en un seul, d'une manière salutaire, si de nouvelles puissances stimulantes ne l'aggravent soit par hasard, soit par un mauvais traitement.

Histoire de la Scarlatine.

413. La Scarlatine est un Exanthème (330.), dans lequel, au quatrième jour environ, ou plus tard encore, le visage se gonfle un peu, la peau rougit çà et là, puis se couvre de taches qui se réunissent ensuite et passent au bout de trois jours à une desquammation comme surfuracée. Ces taches ne paraissent qu'après que la diathèse sthénique est d'ailleurs établie. Des symptômes semblables peuvent constituer une maladie contraire, dont il sera question par la suite.

414. L'éruption qui se manifeste à une époque fixe, et qui subsiste quelque tems doit être attribuée à la fermentation, qui demande, pour s'opérer un tems déterminé, différent dans les différentes maladies, comme je l'ai expliqué plus haut (354. 367. 378.).

415. Le gonflement du visage dépend de la diathèse sthénique, plus prononcée là qu'ailleurs. On doit croire que cette dernière, outre les influences ordinaires qui la produisent, est

encore accrue par la matière contagieuse, qui agit alors sur la peau.

416. Cette matière seule n'a point le pouvoir de produire la maladie ; elle ne fait que lui donner la forme extérieure et exanthématique (375.), et suit la nature de la diathèse sthénique ou asthénique. De là vient que l'impression contagieuse crée la maladie tantôt sthénique, comme dans le cas dont je viens de parler, tantôt asthénique, comme dans celui dont je traiterai à sa place. Cette doctrine concilie les opinions et les traitemens différens et même contradictoires des écrivains en discord sur la nature de la scarlatine.

Histoire de la Variole légère.

417. La Variole légère se définit comme la Variole grave (374.), si ce n'est que la première a souvent très-peu de pustules, jamais plus de cent ou deux cents environ. Dans certains cas il n'y a de pustules qu'à l'endroit de l'inoculation et point du tout ailleurs, ou même il n'y en a qu'une seule.

418. Le nombre des pustules et leur rapprochement ne dépendent ni de la nature, ni de l'abondance de la matière contagieuse, mais de la diathèse sthénique, excitée par des puissances nuisibles sthéniques, dont la

la contagion ne fait aucunement partie (370. 372. 375.). Si donc on prévient le développement de cette diathèse, sur-tout à la surface du corps, l'éruption n'est jamais abondante, ni dangereuse, et elle se dissipe promptement.

419. Quoique la matière contagieuse ne contribue guère à produire la diathèse sthénique (408.), pour les raisons que j'ai apportées (417. 419.), cependant il est bien prouvé qu'elle y contribue en quelque chose par la sortie d'une éruption nombreuse et par son augmentation, quoique la diathèse n'ait pas été accrue par les influences générales après la contagion reçue (*).

420. Il faut en conséquence réduire l'incitation jusqu'au degré qui convient à la santé parfaite; mais il est des bornes au-delà desquelles on ne doit pas porter l'affaiblissement.

421. Car lorsque la diathèse sthénique est considérablement réduite, que l'incitation est diminuée outre mesure, il se manifeste sur tout le corps une éruption très-différente de celle de la Variole. Cette éruption est d'un rouge vif, formée d'abord de taches isolées, qui deviennent ensuite continues de la tête aux pieds (220.), et

(*) Cette circonstance prouve que la matière de la contagion y contribue quelque peu, et qu'il peut exister compatiblement avec la santé un certain degré de diathèse, si une telle matière contagieuse ne l'accroît en diminuant la transpiration.

elle est funeste, si elle n'est traitée par les stimulans.

Histoire de la Rougeole légère.

422. Cette maladie se définit comme la Rougeole grave (377.). Il faut en dire autant que de la Variole légère (417). Si contre la pratique ordinaire, on dissipe la diathèse sthénique aussitôt l'invasion des symptômes de Catarrhe, il ne survient souvent aucune maladie générale. Cette maladie est toujours aussi paisible dans son cours que la Variole légère, lorsqu'elle est traitée de la même manière.

423. Les symptômes de Catarrhe sont ici de même nature que ceux du Catarrhe essentiel (407.), et se guérissent par les mêmes moyens, je veux dire par les débilitans (*).

424. Le Catarrhe et la Synoque simple sont exempts de toute inflammation véritable, soit générale, soit locale (205. 112.). Il n'y a pas d'inflammation générale dans la Scarlatine, la Variole, ni la Rougeole (quand ces deux dernières sont légères (413. 417. 422.); et l'inflammation locale qu'elles manifestent à la surface du corps n'est d'aucune importance (170. 240.).

(*) Tout cela me fut pleinement démontré sur mes enfans, et dans le même tems sur cent malades.

Histoire des Apyrexies sthéniques.

425. Les Apyrexies sthéniques, qui sont également exemptes de Pyrexie (329.) et d'Inflammation, naissent d'une diathèse sthénique qui excite le système vasculaire, moins que ne le font les autres maladies sthéniques. La Manie, l'Insomnie et l'Obésité en sont les principaux exemples (*).

Histoire de la Manie.

426. La Manie est une Apyrexie sthénique dans laquelle l'esprit dérangé se forme sur tout des idées fausses.

427. Lorsque la Manie ne provient pas d'un vice dans la substance du cerveau, (affection locale qui a quelquefois lieu), elle est principalement excitée par un exercice excessif de l'esprit, ou par des affections trop vivement incitantes. Ces influences font plus d'impression sur le cerveau, mais elles sont aussi plus ou moins ressenties, par-tout le corps, quoiqu'il ne s'en suive point de Pyrexie (**). Cela est démontré par les ef-

(*) Et celaau, point qu'on ne les croyait liées, sous aucun rapport, avec l'état morbifique que nous nommons Pyrexie.

(**) Conférez avec les parag. 49, 50, 51, 52, 53, pour examiner rigoureusement cette proposition.

fets du traitement qui produit un affaiblissement général, et par l'effet de tous les autres stimulus qui en agissant, non pas prochainement sur le cerveau, mais sur une partie éloignée, déterminent cette maladie ainsi que le font ceux dont j'ai parlé.

428. Les plus énergiques de ces stimulans sont les boissons spiritueuses ou vineuses, ainsi que l'opium et peut-être quelques autres substances qui sont reçues dans l'estomac et y exercent leur première action. Parmi les autres puissances sthéniques, il en est qui ne produisent guère seules la Manie; mais elles ajoutent par leur stimulus à l'activité des causes excitantes, comme le prouve le succès de leur éloignement dans la curation.

429. Lorsque les poisons produisent la Manie, sans intéresser l'intégrité d'aucune partie, on doit croire que leur action est la même que celle des stimulans ordinaires, que leur effet est aussi le même (20.), et qu'enfin la maladie générale est identique avec les autres. Lorsqu'au contraire, ces poisons agissent en détruisant la texture de la partie, il faut les regarder comme la source d'une maladie locale (5. 6. 20.).

430. Les artères et le cœur sont moins affectés dans la Manie que dans aucune Pyrexie, parce que le principal excitant des vaisseaux, la nourriture, ajoute moins ici à l'action des autres stimulans. Il est évident néanmoins qu'elle nuit

sous ce rapport, puisque l'abstinence est, entre autres moyens curatifs, un des plus efficaces. Ce qui démontre encore, comme je l'ai dit plus haut que la Manie n'est point une maladie locale et bornée à un seul organe; mais qu'elle appartient à tout l'organisme.

431. Quoique l'on dise et qu'on croie communément que dans ces maladies apyrectiques (425. 432.), le pouls n'est point du tout affecté, cela n'est pourtant pas rigoureusement vrai; car tant que la Manie continue à être sthénique, c'est-à-dire tant qu'elle demeure véritablement Manie, on peut sentir plus ou moins de sthénie dans le pouls (425.); il a toujours la dureté et par conséquent la plénitude qui caractérise ce genre de maladies (334.).

Histoire de l'Insomnie.

432. L'Insomnie est une Apyrexie sthénique (425.), dans laquelle le sommeil est nul ou n'est pas franc, et où les facultés morales, mises en jeu par des impressions vives, fortes ou pénibles, restent dans une activite continuelle.

433. L'Insomnie est produite par les mêmes causes que la Manie, mais moins graves. L'exercice immodéré de la pensée, une émotion violente la déterminent manifestement, et plutôt que toute autre cause. Pour avoir cet effet, la

contention d'esprit ne doit pas être excessive, car alors elle produirait un sommeil profond (28. 32.), en consumant l'incitabilité pour quelque tems ; ou, si elle éloignait le sommeil, ce serait par la faiblesse indirecte qui n'est pas ici de mon objet. Cette maladie est déterminée par telle impression morale, qui poussée à l'extrême, entraîne le sommeil, ou bien la veille qui résulte de la faiblesse indirecte. Cette excitation morale ne suffit pas pour produire l'Insomnie, quand elle n'agit qu'une fois ou rarement. Ses effets seraient alors trop légers, ou trop passagers pour mériter le nom de maladie. Il faut des passions, qui, par des accès fréquens, et des impressions profondes sur le cerveau, laissent des traces durables et donnent un caractère bien décidé à cette maladie. La passion des grandes choses que le péril accompagne, l'ardeur de se venger d'une grave injure, l'horreur de la vengeance qu'on en a tirée, la crainte du châtiment que l'avenir prépare, tiennent l'esprit dans une agitation continuelle. Les exemples de Catilina, d'Oreste, de François de Spire le montrent. Toutes les fois donc que les facultés morales ont été excitées par les idées ou les sentimens, au point qu'après avoir été soumis quelque tems, soit à ces stimulus, soit à d'autres, on ne puisse plus trouver de repos ni goûter un sommeil franc et réparateur, on est alors tombé dans ce genre d'Insomnie.

434. Les influences dont j'ai parlé (430. 433.), ne sont pas les seules qui produisent l'Insomnie. Car, comme je le montrerai, en traitant des causes de la veille morbifique, par faiblesse indirecte sur-tout, et dont il sera question dans l'autre forme de maladies, il est encore d'autres causes qui ôtent le sommeil, ou du moins qui concourent à cet effet.

435. Ces causes n'appartiennent point à l'Insomnie sthénique. A celle-ci se rapportent toutes les puissances nuisibles dont il a été question dans la Manie (426. 432.), qu'elles agissent hors du cerveau « ou au dedans » ; elles sont seulement moins violentes et se dissipent par le traitement débilitant.

436. Il résulte de-là, que quand des puissances fortement stimulantes, et sans aucune diminution de la somme du stimulus, produisent ainsi l'Insomnie (433.), la cause morbifique et la disposition physique qui constituait la maladie, sont absolument les mêmes ici que dans toutes les autres maladies de forme sthénique ; il en résulte que les influences nuisibles qui précèdent l'Insomnie, ne diffèrent pas du tout des autres, et qu'il n'y a de différence que dans l'intensité de ces influences, comme il arrive souvent dans les autres affections sthéniques.

437. On le reconnaît en effet à l'état des fonctions : quoique ces maladies soient dites apyrec-

tiques, le pouls n'y est pourtant pas exempt d'altération : ses battemens sont plus forts que dans l'état de santé, dans l'opportunité aux maladies asthéniques, ou dans ces maladies même selon la mesure de la vigueur, ou de l'incitation, source de la vigueur dans l'individu (*). Quant aux autres fonctions, elles sont toutes, à l'exception de celles du cerveau, aussi saines qu'elles ont coutume de l'être dans les maladies sthéniques légères, ou dans leur opportunité. Si le cerveau est, dans l'Insomnie et dans la Manie, beaucoup plus malade que le reste du corps, ce n'est point une chose extraordinaire, puisqu'en effet, dans les maladies, ainsi que dans leur opportunité, il est constamment une partie plus affectée que les autres, (chap. 4, parag. 49. 52. 159. 206.).

Histoire de l'Obésité.

438. L'Obésité est une Apyrexie sthénique (425.). Elle a lieu lorsqu'à raison d'une trop bonne santé, d'une vie tranquille et délicate, et sur-tout d'une excellente chère, l'embonpoint s'accroit au point de gêner les fonctions.

439. On reconnaît à la définition de la maladie en général (4.), que l'Obésité est une maladie, et aux signes certains de la diathèse sthénique,

(*) Les maniaques ont quatre fois plus de force qu'ils n'avoient dans l'état de santé.

que l'Obésité est un état de sthénie. Cela est démontré clairement par l'action énergique de l'estomac eu égard soit à l'appétit, soit à la digestion, et par l'énergie des autres organes digestifs.

440. Comme dans cette maladie, le stimulus des puissances incitantes exalte l'incitation plus qu'il ne convient à la plus parfaite santé, et jusqu'à la diathèse sthénique, (sans quoi l'estomac et les autres organes créateurs du chyle et du sang ne jouiraient pas d'une aussi grande énergie), l'Obésité a donc cela de commun avec les autres Apyrexies sthéniques, que la somme de tous les stimulus y est bien moindre que dans les autres maladies de la même forme, je veux dire dans celles où la Pyrexie et l'inflammation se rencontrent; que l'incitation n'y est jamais portée au point d'entraîner la faiblesse indirecte, ni suffisante pour accélérer beaucoup le mouvement du cœur et des vaisseaux.

441. Néanmoins, dans toutes ces maladies, les fonctions dont je viens de parler, ainsi que toutes les autres, sont un peu plus actives que dans l'état de santé, et beaucoup plus que dans la diathèse asthénique. Les Apyrexies sthéniques diffèrent principalement des autres maladies sthéniques, en ce que dans les premières, les puissances incitantes restent encore fort au-dessous du degré d'intensité qui consume beaucoup d'incitabilité, comme l'expérience nous l'ap-

prend. Car, ces Apyrexies sont de bien plus longue durée que toutes les autres sthénies.

442. De là vient qu'à quelque point que le cerveau soit affecté par ses propres stimulus, à quelque point que son système vasculaire le soit par l'abondance du sang, si, à l'incitation qui en résulte, les autres puissances stimulantes n'ajoutent celle qu'elles produisent, il est certain que l'effet général est bien moindre, et que l'action de toutes les puissanees réunies a bien plus d'efficacité qu'aucune puissanee n'en a séparément.

443. La diathèse générale est donc en somme moindre dans ces maladies que dans les autres sthénies. La diathèse partielle, eomme celle du cerveau dans la Manie et dans l'Insomnie, eelle du système sanguin dans l'Obésité, est assez considérable. La diathèse générale est peut-être dans les Apyrexies sthéniques, telle que celle qui règne dans l'opportunité aux sthénies pyrectiques, dans l'endroit prineipalement affecté. De là vient qu'au contraire de ces dernières et de même que leur opportunité, les sthénies apyreetiques ont coutume de s'invétérer et subsistent fort longtems, parce que l'action modérée d'un stimulus puissant, produit toujours plus d'incitation qu'il ne faut, mais n'épuise jamais l'ineitabilité. Les phénomènes tumultueux, qui, dans ees maladies, se manifestent au cerveau et dans le système vasculaire, ne prouvent pas une incitation

extrême, parce que l'affection locale, quelque formidable qu'elle paraisse, comparée à celle du reste de l'organisme est toujours infiniment moindre (49. 53.). Car quelque vivement qu'agisse un stimulant local, quelque répandus que puissent être ensuite ses effets, si son action n'est soutenue par d'autres stimulus appliqués sur le reste du corps, de sorte que tout l'organisme soit profondément affecté par leur ensemble, l'effet du seul stimulant local, considérable dans la partie affectée, sera moins sensible partout ailleurs. Enfin n'oublions jamais que toute maladie grave naît d'une incitation produite par l'action réunie de plusieurs stimulans (30. 32. 56. 148.).

444. Comme il est dans ces Apyrexies sthéniques une partie, telle que le cerveau dans la Manie et dans l'Insomnie, et le système vasculaire dans l'Obésité, beaucoup plus excitée que les autres, et plus à proportion que dans les Pyrexies, parce que l'affection locale est beaucoup moins soutenue par les stimulus portés sur les autres points, on conçoit néanmoins que les stimulans, qui agissent ainsi sur les parties malades, affectent aussi le reste du corps, quoique d'une manière moins remarquable. Ce qui prouve que la chose est ainsi, c'est l'absence de diathèse asthénique, et l'existence, ici manifeste, d'une diathèse sthénique, égale à celle

qui fait l'opportunité aux maladies de même forme; c'est l'efficacité des moyens curatifs, qui en agissant sur d'autres parties favorisent la guérison, comme on le verra bientôt; c'est l'effet constamment nuisible des puissances contraires. Il résulte de tout cela cette vérité incontestable, (conséquence à laquelle on ne s'attendait peut-être pas), que l'incitabilité étant une et indivisible, quel que soit le stimulus qui affecte une partie, il agit en même tems sur tout l'organisme.

445. Quant à ce qui regarde proprement l'Obésité, il faut reconnaître qu'outre la nourriture, les autres puissances nuisibles sont aussi plus ou moins capables de la produire, puisque les forces digestives, qui dépendent de l'énergie de ces puissances, ont tant d'activité qu'elles remplissent leurs fonctions dans cette maladie, plus parfaitement que dans les autres sthénies, qui sont pourtant assez considérables. Ces puissances ne sont pas cependant portées à ce degré d'intensité extrême, ou à cet état voisin qui fait cesser l'incitation en épuisant l'incitabilité, ou plonge le corps dans l'accablement par le tumulte qu'il produit.

446. Ainsi les passions sont modérément stimulantes dans l'Obésité. C'est une chose connue du vulgaire, qui a coutume de dire que les personnes grasses sont d'un caractère doux « et

gai » (*), tandis que les maigres sont la plupart d'une humeur chagrine. Aussi remarque-t-on que les premières ont en aversion les travaux de l'esprit, qui sont un puissant stimulus; qu'elles répugnent aussi naturellement à tout exercice du corps qui excite immodérément toutes les fonctions, sur-tout la circulation, et par conséquent augmente beaucoup la transpiration; parce qu'en effet tout mouvement les fatigue bien plus que les maigres. De là la grande quantité d'humeurs qui se porte, et se dépose par le repos dans les cellules graisseuses, d'où elle a coutume d'être détournée par le mouvement, pour être rejetée par les pores.

447. Après avoir exposé les caractères propres de ces maladies (425.), je dois conclure que, puisque l'affection locale dépend de l'affection générale (54.), est du même genre (53.), naît des mêmes causes (53.), se dissipe par les mêmes moyens (55.), une affection locale, telle qu'une inflammation ou toute affection du cerveau ou des vaisseaux plus prononcée dans ces organes que dans les autres, n'est pas différente, mais qu'elle est au contraire la même dans tous les cas, et ne diffère que par quelques circonstances de nulle importance; qu'elle n'exige pas du tout un traitement différent et ne présente

(*) Cela mérite restriction.

pas enfin de différences essentielles. Extirpons une erreur manifeste qui renverse toute la médecine. C'est donc avec raison que toutes les maladies dont il a été question n'ont point été réduites à deux genres d'abord, puis subdivisées en espèces, mais que sans distinction de genres ni d'espèces, elles ont été réduites à deux formes seulement.

448. Comme, dans tous les cas dont je viens de parler, l'état morbifique plus ou moins général ou local, produit un excès d'incitation, et que les mêmes moyens dissipent tout à la fois l'effet et la cause, et qu'ils ne doivent jamais être dirigés sur un seul point (65. 92. 44.), il paraît démontré qu'il existe une certaine progression croissante de force, depuis la santé la plus parfaite, jusqu'à la maladie la plus sthénique. La Péripneumonie et la Phrénésie tiennent à-peu-près le premier rang dans cette série, et l'Obésité le dernier.

449. Dans cette graduation, la Variole et la Rougeole graves, qui, quelquefois ne le cèdent point à la Péripneumonie ni à la Phrénésie, se placent immédiatement au-dessous. Vient ensuite l'Erysipèle, accompagnée d'une affection très-intense de la tête, laquelle le dispute souvent aux autres de violence. Le Rhumatisme qui les suit leur est presque toujours comparable, non pour le danger qu'il entraîne, mais pour

l'intensité de la diathèse. L'Erysipèle légère est si près du Rhumatisme, qu'elle réclame presque le même rang, ainsi que l'Esquinancie tonsillaire, dont l'Erysipèle est beaucoup plus voisine que « des maladies précédentes ». Telles sont les maladies pyrectiques et inflammatoires.

450. Il y a tant d'équivoque dans la priorité à établir entre l'Erysipèle légère et l'Esquinancie tonsillaire qui occupent le dernier degré de cette échelle, ou entr'elles et le Catarrhe, maladie sthénique sans Inflammation (*), qu'on ne sait trop dans quel ordre les ranger. Il est néanmoins évident que la Synoque simple, et la Scarlatine, en tant qu'elle est sthénique, considérées dans leur état le plus ordinaire, doivent être placées d'un degré plus bas (**). Enfin la Variole et la Rougeole légères, occupent le dernier rang dans la série des maladies sthéniques.

(*Voyez la table de Lynch*).

(*) Voyez 394 et la remarque.

(**) La Synoque simple ressemble tellement à un léger Typhus, qu'il faut une excellente judiciaire pour les distinguer dans le commencement. Le plus sûr est de faire garder le repos au malade, et de le tenir dans une température moyenne, tant que dure l'incertitude ; car tout débilitant serait dangereux si la maladie était un Typhus, et si elle se déclarait Synoque par la suite, ce serait sans inconvénient qu'on aurait différé jusques-là l'emploi des moyens convenables, parce que la maladie est légère, et qu'il est toujours facile de diminuer la diathèse sthénique.

451. Il ne faut pas tant avoir égard dans toute cette série au titre indiqué ou au nom des maladies qu'à leur degré d'intensité. Il ne faut considérer que les causes, elles sont certaines ; et non pas les symptômes, ils sont incertains et trompeurs (58.). La recherche des symptômes tout-à-fait infructueuse jusqu'ici, a fait le plus grand tort à l'art. Elle a été la source la plus féconde d'erreurs capitales et doit être bannie de la médecine, comme la question des causes cachées, du reste de la philosophie (*) ; il faut s'en garder avec le plus grand soin et proscrire la Nosologie.

452. Au dessous des dernières maladies dont je viens de parler, doivent être placées la Manie, l'Insomnie et l'Obésité. Au dernier degré de cette échelle, et au-dessous de toutes les maladies précédentes, réside la santé parfaite (**).

Traitement de la forme sthénique des maladies.

453. Pour exposer d'une manière convenable le traitement de cette forme de maladies, je suivrai la même marche que ci-devant (88.). Je considérerai d'abord la diathèse la plus grave,

(*) Voyez Observations *on the different systems of physic*, dans toute l'introduction.

(**) D'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, le lecteur peut s'en faire à lui-même un tableau. (Voyez celui de Lynch.)

puis

puis la plus légère, et enfin les affections locales, sans avoir jamais égard qu'à l'énergie des moyens curatifs (92.).

454. Lors donc qu'on aperçoit une diathèse violente, comme dans la Péripneumonie (348.), dans la Phrénésie (361.), dans la Rougeole (377.), et dans l'Erysipèle grave avec affection de la tête (382.), il faut recourir sur-le-champ au secours le plus puissant et le plus prompt, et saigner non pas aussi largement que le veulent beaucoup de médecins qui se reposent de tout le traitement sur ce moyen presque seul, mais avec moins de réserve que d'autres ne le font.

455. On ne peut pas déterminer d'une manière générale la mesure du sang à tirer. Elle doit varier selon le cas, selon l'âge, le sexe, la vigueur, la force des causes excitantes. Dans l'enfance, qui, à l'exception de la Variole et de la Rougeole (401), est rarement atteinte de maladie sthénique (367.), dans un âge fort avancé, qui y est aussi moins exposé que la jeunesse, une saignée modérée suffit, parce que l'incitation qui renferme la cause de la maladie, étant bornée dans le premier âge par l'abondance de l'incitabilité, dans la vieillesse par le besoin de stimulus, ou de puissances incitantes plus énergiques qu'auparavant, l'incitation, dis-je, n'est pas alors considérable.

456. C'est une règle assez sûre pour détermi-

ner la mesure de la saignée, que la diminution de tous les symptômes qui s'aggravaient, ou leur disparition pour quelque tems. Si donc, après la saignée, la vive chaleur, la dureté du pouls (334. 363.), si l'affection de la tête ou du poumon (349. 351.), si la sécheresse de la peau (347.) se dissipent, ou diminuent considérablement, si on s'aperçoit que la température soit plus modérée (311. 159. 184.), que le pouls s'amollisse, se ralentisse (333. 336. 355.); que la peau s'humecte ou devienne seulement moins aride; si les douleurs s'assoupissent (343.), si la respiration devient plus libre (354.), et que le délire soit dissipé (*) (158.), c'est assez de sang tiré pour le moment.

457. Pour obtenir ces avantages, il suffit, la plupart du tems, d'une saignée de dix à douze onces, dans la jeunesse et dans l'âge adulte, et d'une saignée beaucoup plus légère dans un âge plus tendre ou plus avancé. Cette règle n'étant pas d'une application heureuse dans tous les cas, il est beaucoup plus sûr de se régler sur la rémission des symptômes (406.).

458. Souvenez-vous que l'affection locale n'exige aucun soin particulier, puisqu'elle dépend du degré de la diathèse générale (343. 346.).

(*) Voyez les faits qui ont rapport à ceci, parag. 159, 155, 334, 157, 174, 349, 355, 154, 184, 333, 336, 158, 343, 354.

« On verra seulement si on peut, ou si on ne « peut pas aider le traitement général, en l'ap« pliquant à l'affection locale (*) ».

459. Lorsque le premier feu de la maladie a été amorti, il faut passer à l'usage des purgatifs, le plus puissant de tous les remèdes après la saignée. A cet effet, il ne faut pas en employer de violens, comme beaucoup de médecins l'ont fait autrefois (**), parce que le stimulus qui accompagne leur action peut être nuisible. Mais on administrera des purgatifs doux, tels que les sels neutres, sur-tout le sel de Glauber, lesquels affaiblissent considérablement, et enlèvent aux vaisseaux une grande quantité d'humeurs. Un sage praticien du dernier siècle, saignait un jour, purgeait le lendemain, et ainsi alternativement; mais quand la maladie est très-violente, rien n'empêche qu'on ne saigne et qu'on ne purge le même jour.

460. Un purgatif après une saignée modérée, est plus capable, que les plus larges saignées, de dissiper la diathèse sthénique, parce que, comme je l'ai dit plus haut (283), la puissance débilitante, qui produit toujours plus d'effet

(*) Les saignées locales aux endroits douloureux dans le Rhumatisme en fournissent un exemple, aussi bien que les stimulans locaux qui procurent du soulagement dans la Goutte, et dans quelques autres maladies asthéniques.

(**) Particulièrement les Alexipharmaques.

aux endroits où elle est appliquée d'abord que par-tout ailleurs, étant portée sur plusieurs points, non-seulement sur les plus gros vaisseaux sanguins, mais encore sur leurs nombreuses terminaisons, et l'incitabilité étant affectée d'une manière plus étendue, et par conséquent plus égale, l'incitation est plus efficacement diminuée (483. 486. 305.).

« Le vomissement que l'on employait si sou-
« vent dans les maladies asthéniques, où il est
« pourtant nuisible, et si rarement au contraire
« dans les maladies sthéniques où il est de la
« plus grande utilité, occupe avec raison une
« place parmi ces moyens curatifs. Il évacue
« ainsi que la purgation, mais d'une autre partie
« du canal alimentaire. Relativement à l'emploi
« de ces moyens, on peut en dire autant de l'un
« que de l'autre ».

461. Quoique sous ce rapport la purgation soit préférable à des saignées souvent nuisibles, pour être trop copieuses, celles-ci ne doivent pourtant pas être entièrement omises dans les maladies où la diathèse sthénique est très-forte. Car souvent le stimulus porte l'incitation au point, que l'incitabilité étant consumée, l'incitation s'anéantit et entraîne promptement la mort (281. 283. 284.).

462. Il faut joindre à ces secours (454. 462.) l'abstinence rigoureuse de toute substance ali-

mentaire, (à moins qu'elle ne soit végétale et liquide) et de toute boisson qui ne serait pas purement aqueuse et acidulée. Ce précepte paraît avoir été négligé des anciens, moins encore dans leurs écrits que dans leur pratique, attendu qu'ils ne le donnent ordinairement qu'à la légère, en passant, et comme s'il n'était d'aucune conséquence, parmi les choses comprises sous le titre de régime, et de telle sorte qu'on n'en sent pas l'importance. Il n'est pas de stimulus plus puissant, et par conséquent plus nuisible dans ces maladies que celui des alimens; et si on ne les évite avec le plus grand soin, quelque quantité de sang ou d'humeurs alvines qu'on évacue, ce sera peut-être sans succès. On ne doit pas cependant, d'après cela, interdire une nourriture liquide et végétale, parce qu'un liquide aqueux n'est pas retenu dans les vaisseaux; il en pénètre aisément les plus petits, s'échappe par leurs diverses extrémités (*), soutient l'action d'un autre moyen curatif dont je vais parler, et en augmente les bons effets.

463. N'oubliez pas que parmi l'emploi de la

(*) Cette remarque me paraît de nature à convenir mieux à une machine hydraulique qu'à un système organique vivant: car ces liquides seront absorbés et exhalés de nouveau et occasionneront ainsi plusieurs actions organiques qui doivent être nuisibles suivant les principes de Brown.

BEDDOES.

saignée, des purgatifs, de l'abstinence et des boissons aqueuses, il faut avoir sur-tout égard à la température : car si le froid est toujours essentiellement débilitant, et s'il ne paraît agir autrement que lorsque la chaleur lui succède, ou alterne avec lui, et rend par-là son action stimulante (207. 103.); si ce froid seul guérit la Variole et l'empêche d'être violente (121.); s'il est le meilleur remède du Catarrhe, et s'il est du plus grand secours dans toute maladie sthénique, pourvu qu'on évite la chaleur, il n'est aucunement douteux que le froid ne soit aussi de la plus grande utilité dans les maladies où règne la diathèse sthénique la plus grave.

464. Il résulte de-là que l'action du froid n'est pas autre dans la Variole que dans le reste des maladies sthéniques; et qu'elle est absolument la même dans toutes. Bien plus : comme le froid seul suffit à la guérison de toutes les maladies de cette forme, toutes les fois que dans ces maladies la diathèse, portée à la dernière violence, demande des secours prompts, comme tout délai rend ce péril plus pressant; que les moyens curatifs dont j'ai parlé (454. 465), sont suffisans pour dissiper la maladie, ainsi que l'expérience l'a constaté; comme tout le froid qu'il faudrait pour produire assez d'effet, n'est pas toujours à notre disposition, et ne peut d'ailleurs être administré par tout le monde, et que

beaucoup de personnes ne peuvent enfin se faire une idée de sa grande efficacité ; on suivra assidument la méthode de traitement que j'ai proposée (454. 465) ; puis ôtant au malade ses couvertures et ses vêtemens, on le placera dans une chambre bien rafraîchie, sur une chaise plutôt que sur un lit ; et on compensera par l'application d'un froid plus léger, mais plus durable, celle d'un froid plus intense et plus passager.

465. Ce mode de traitement est presque toujours préférable au seul emploi d'un froid très-intense, en ce que l'impression de ce dernier étant nécessairement de peu de durée, elle serait bientôt suivie de plus de chaleur qu'auparavant, d'où résulterait un accroissement, et sûrement un excès d'incitation (40. 43.).

466. Puisque telle est l'action du froid (463. 466.), le pouvoir qu'on lui supposait à tort de faire rentrer l'éruption de la Rougeole, ne doit pas être attribué au froid seul, mais à la chaleur et à d'autres stimulans, qui, comme je l'ai exposé plus haut (14. 134.), incitent plus fortement (27. 380.) qu'ils ne le feraient, si le froid n'avait agi préalablement. Et pourquoi pas, si le froid ne répercute point l'éruption variolique, mais qu'au contraire il en favorise notablement la sortie, en ouvrant les vaisseaux transpiratoires fermés par la diathèse sthénique ? Pourquoi son action serait elle différente, et même

contraire dans un autre cas parfaitement semblable ? Ne faut-il pas encore extirper cette erreur, qu'une même cause peut produire des effets différens ? Le froid diminue l'éruption de la Variole, on en convient ; et il fait disparaître celle de la Rougeole ? comment donc ? Mais voyons la chose de plus près. L'effet est-il ou n'est-il pas le même dans les deux cas ? D'où savez-vous que la matière qui disparaît est répercutée ? Par quel indice ? Reconnaissez-le avec candeur, avouez-le ; ce sont là les restes de cette médecine alexipharmaque, qui supposait que la chaleur et les autres stimulans favorisaient la transpiration, et que le froid l'interceptait. Lorsqu'un illustre médecin eut démontré l'erreur de cette doctrine dans la Variole et dans d'autres cas (*), parce qu'il n'étendit pas aussi soigneusement le même traitement à la Rougeole, vous n'osez le faire et vous écarter d'un seul pas de ce qu'il a dit. Mais ne pouviez-vous pas voir, en considérant le traitement qui leur convient, que la Rougeole était aussi sthénique que la Variole ? Tous les débilitans ou antiphlogistiques n'ont-ils pas autant de succès dans l'une que dans l'autre ? Et lorsqu'il est bien re-

(*) Ainsi, par exemple, dans la Péripneumonie, il faisait sortir le malade de son lit, et le faisait placer sur une chaise longue pour le rafraîchir et le soustraire à l'action nuisible de la chaleur.

connu que le froid dans la Variole est débilitant, ou comme vous dites *sédatif*, n'était-ce pas assez pour soupçonner qu'il n'était pas stimulant ou astringent dans la Rougeole, et qu'ainsi il ne répercutait pas l'éruption, mais bien qu'il agissait ici comme dans la Variole? Est-il donc si difficile et si pénible de penser par soi-même, et d'user de sa propre raison, que la plupart des hommes, même de ceux qui se chargent d'instruire et de guider les autres, ne s'appliquent à réfléchir sur rien? Vous prétendrez peut-être que le froid a, dans ce cas, une action particulière, parce que l'éruption ayant disparu, tous les symptômes s'aggravent. Remarquez si ce fait ne tourne pas contre vous, au lieu de vous être favorable en aucune manière. Sont-ce les stimulans ou les débilitans qui ont suivi selon vous l'action du froid? Si ce sont les stimulans, il faut leur attribuer tout ce mal, car, comme je l'ai dit plus haut (467.), ils augmentent immodérément l'incitation après l'action du froid, plutôt qu'en tout autre cas. Si ce sont les débilitans, on pourrait soupçonner que le froid a quelque part à ces suites funestes; mais il n'en est point ainsi : et toutes les fois que l'action du froid est suivie d'un accroissement dans la diathèse, cela vient de ce qu'on ne s'est point assez gardé du stimulus de la chaleur ou d'autres puissances analogues. C'est ce

que l'emploi de la chaleur, recommandé, bien loin d'être défendu dans le traitement vulgaire, prouve très-clairement, et cela n'est pas étonnant; car si les médecins se sont trompés à ce point sur la cause du Catarrhe (407. 412.), les symptômes catarrhals de la Rougeole ont dù les tromper aussi nécessairement. Si on conserve souvent dans la pratique une doctrine bannie du langage, qui empêche que la doctrine alexipharmaque ne soit également conservée en ce point?

467. Ainsi donc, quoique le froid ne puisse être employé de manière que ses effets ne soient pas empêchés par les stimulus qui l'accompagnent, lui succèdent, ou alternent avec lui (soit par la faute du médecin, soit par la nature des circonstances (465. 466.), il n'est pas moins conforme aux principes d'éviter la chaleur dans la Rougeole, ainsi que dans les autres exanthèmes de même caractère; d'employer un froid plus durable à défaut d'un plus violent, et d'éviter soigneusement toute influence stimulante. Il est donc manifeste que l'opinion reçue sur les mauvais effets du froid, dans toutes les maladies de forme sthénique, et spécialement dans la Rougeole, tombe d'elle-même.

Réitération du traitement.

468. Si après l'emploi des moyens indiqués

(454. 468.), les symptômes se renouvellent, il faut reprendre le même ordre de traitement, saigner et purger de nouveau, et ne pas se lasser de rafraîchir le corps, et de l'énerver par la diète. On recommencera ce traitement jusqu'à trois fois et plus, ou plutôt jusqu'à ce qu'enfin le tumulte des symptômes soit calmé, et la santé rétablie, au moins pour quelque tems. Cela étant fait,

469. Si la diathèse paraît déjà à-peu-près détruite, si l'affection de la tête, des poumons, ou autre affection interne est déjà calmée ou dissipée, et que l'on craigne cependant encore le retour de la maladie, il faut recourir à des débilitans plus doux. Plutôt que de saigner ou de purger encore, on excitera les sueurs. Le corps est d'autant plus en état de supporter la chaleur qui les accompagne, que la diathèse est alors très-adoucie, ou même dissipée. Avant de parler des sueurs, je vais dire deux mots sur la quantité de sang à tirer dans le cours de la maladie.

470. Il faut tenir un juste milieu, soit pour la mesure de chaque saignée, soit pour la quantité totale du sang, entre la profusion et la parcimonie avec lesquelles les médecins saignent communément. Ce tempérament est d'autant plus nécessaire, que d'après ma méthode, les moyens curatifs étant plus divisés, il n'est pas

besoin alors de saignées aussi considérables. Il faut, comme ci-devant (454. 455.), avoir égard à l'âge, au genre de vie, à la mesure du stimulus qui a pu précéder immédiatement la maladie, et comparer l'état du corps avec l'intensité des symptômes et l'effet du traitement. Jugez d'après cela de la nécessité de la saignée et des autres évacuations; pesez ce qu'il convient de faire à cet égard, ou relativement à tout autre remède. En général, vous reconnaîtrez qu'un moyen quelconque devient d'autant moins nécessaire, qu'il y en a eu d'autres employés plus largement; vous saurez éviter les dangers des évacuations excessives, et pourvoir avec plus de circonspection au salut du malade (286. 305.).

471. Quant au genre de saignée, elle doit toujours être faite à la plus grosse veine, parce qu'une petite veine ou une petite artère ne fournissent pas de quoi débarrasser amplement les vaisseaux, et que l'ouverture d'une artère n'est pas d'ailleurs sans inconvéniens (*). Autant qu'on peut établir de règle fixe sur un objet aussi variable, deux livres de sang tirées dans l'espace

(*) Le sang s'échappe aisément d'une artère ouverte, même après qu'on a bandé la plaie; et si on voulait couper tout-à-fait la branche artérielle, comme on le conseille, ce serait trop diminuer le petit nombre des artères propres à ce genre de saignées. Au surplus on n'a pas de raison de détruire ces vaisseaux.

de trois ou quatre jours, concurremment avec les autres secours, doivent suffire presque toujours dans le moyen âge. On en tirera moins dans l'enfance et dans la vieillesse.

472. Chaque saignée doit toujours être suivie de l'emploi des purgatifs et des autres moyens proposés, tant que la diathèse sthénique se soutient. Les purgations alvines qui, en tout tems rappellent les accès de Goutte, qui guérissent l'Esquinancie tonsillaire et une Erysipèle médiocre, la tête fût elle même affectée, qui sont manifestement préjudiciables dans les Fièvres proprement dites; qui nuisent évidemment et beaucoup dans la Dyspepsie, dans l'Asthme, et dans toute la classe de maladies qui consistent dans la débilité directe ou indirecte, et qui sont pernicieuses dans toutes les maladies asthéniques, dont elles constituent vulgairement à elles seules presque tout le traitement; les purgations alvines, dis-je, sont aussi dangereuses dans les maladies asthéniques, qu'elles sont recommandables dans les maladies sthéniques. On ne doit jamais les négliger dans les affections un peu graves, telles que celles qui exigent la saignée. Leur emploi sera soumis à l'ordre et aux règles que j'ai prescrits (461. 283. 400.). Il faut bien se garder sur-tout de la défiance que, d'après des principes entièrement faux et frivoles, la doctrine spasmodique a inspirée contre les purgatifs

et les émétiques, dans les cas où ils sont salutaires, et de la confiance qu'elle leur accorde lorsqu'ils sont nuisibles (*).

473. Comme il n'est rien de plus usité jusqu'ici, rien de plus pernicieux, et souvent rien d'aussi promptement funeste que les purgatifs, dans les maladies asthéniques, de même il n'est, à cause de cela, rien de plus salutaire que ce remède dans le traitement des maladies sthéniques.

474. Il est à peine concevable quelle défaveur la haine de la méthode alexipharmaque a jetée sur les meilleurs remèdes, combien elle a introduit de vices dans leur emploi, et en a perverti l'usage. Je citerai pour exemple les sueurs, pour ne pas répéter ce que j'ai dit plus haut des autres moyens curatifs, lesquelles sont un des plus utiles secours, toutes les fois que la diathèse est modérée, ou n'est pas extrême, ou bien qu'elle n'attaque pas un organe fort essentiel à

(*) On avait au moins pour principe que la purgation diminue la transpiration, et par conséquent n'agit point comme antispasmodique. On parlait d'un certain équilibre entre la peau et le canal intestinal, et on croyait que leurs fonctions étaient dans un rapport inverse. C'est ainsi qu'on s'égara dans une théorie insensée, et qu'on abandonna le seul bon guide que l'on eût, au moins dans ces maladies, lequel employait alternativement la saignée et la purgation, et avec raison, comme je l'ai reconnu moi-même.

la vie ; c'est-à-dire dans toutes les maladies de forme sthénique, excepté dans le principe de celles dont il est ici question. La sueur a pourtant été bannie entièrement depuis peu, comme inutile ou nuisible, du traitement de toutes les maladies sthéniques, à l'exception d'une seule, sur-tout après que la doctrine du spasme eut commencé à s'introduire et à prévaloir.

475. Mais si, outre le Rhumatisme, que l'on accorde être dissipé par la sueur, du moins en tant qu'elle est provoquée par certain médicament déterminé, l'Esquinancie tonsillaire, l'Erysipèle même, la Synoque simple sont promptement adoucies et entièrement guéries par l'usage plus ou moins libéral des sudorifiques ; si c'est une chose certaine et bien connue des médecins versés dans la pratique, et du vulgaire même, quelle raison, quel fait sûr et probant pourrez-vous alléguer contre l'emploi de cette même méthode, après qu'une violente diathèse aura été de beaucoup diminuée par les autres remèdes, et réduite au degré où ce secours convient ? Croyez-vous avoir assez d'éloquence pour le persuader jamais à personne ?

476. Vous direz que la chaleur qui accompagne le premier effet de la sueur *peut* nuire, car n'en ayant jamais fait l'expérience, vous n'oserez pas l'affirmer. Je vous accorde sans peine que cela peut être (28. 38. 122.) dans la plus

grande violence de la diathèse, et lorsqu'elle menace de faiblesse indirecte; mais je ne conviendrai point également que dans une diathèse, légère dès le principe, ou devenue telle par l'effet des autres remèdes, après l'emploi de la méthode que j'ai exposée, cette chaleur ne soit compensée par une abondante effusion de sueur répandue sur toute la surface du corps, et que cette partie du système vasculaire étant délivrée d'un puissant stimulus, les autres parties de ce système n'éprouvent pas ainsi que le système nerveux une diminution plus égale de l'incitation. Si, en désemplissant les nombreux vaisseaux qui se rendent à l'estomac et aux intestins, on opère une diminution aussi efficace de la diathèse sthénique (474. 475.), comment le même effet ne résulterait-il pas d'une évacuation semblable de vaisseaux également perspiratoires? Si vous joignez à ces raisons les faits que j'ai cités plus haut (392), qu'aurez-vous à dire contre l'emploi des sudorifiques, puisque la chaleur qui accompagne leur action n'est pas nécessairement augmentée, et que bien loin de nuire, elle peut être fort utile (*). Citez des faits

(*) Si l'incitation est portée à 67 degrés, et par conséquent à 3 degrés au-dessous de la faiblesse indirecte, elle pourrait être portée au-delà de ce terme (70 deg.) par la chaleur qui accompagne la sueur, et le malade périrait ainsi avant d'avoir obtenu le soulagement qui doit résulter de

faits contradictoires, exposez vos raisons : de quelque côté que vous vous tourniez, vous n'alléguerez jamais rien de solide contre ce remède. Mais encore pourquoi tout cela ? Ne cesserons-nous jamais, pour fuir un vice, de nous jeter dans un excès contraire ? N'est-il pas de milieu entre la médecine alexipharmaque et la méthode opposée, aussi mauvaise et pire encore ? Si la première n'a pas craint d'exciter les sueurs dans le fort de la Péripneumonie, et par les stimulans les plus incendiaires, craindrez-vous de les provoquer d'une manière douce et sûre par les plus légers stimulans ? Si Sydenham a voulu qu'on évitât la chaleur dans le traitement des maladies sthéniques, parce qu'elle accroît indubitablement l'incitation (178.), faudra-t-il éviter aussi une chaleur supportable qui accompagne l'action du remède le plus salutaire, et renoncer à tout le fruit qu'on peut retirer de ce dernier ? Si vous ignorez que plusieurs débilitans diminuent l'incitation plus puissamment qu'un seul (471.), et qu'il faille vous le pardonner, comment n'avez-vous pas vu, du moins comme

cette évacuation. Si l'incitation n'est qu'à 60°, elle resterait encore fort au-dessous de la faiblesse indirecte, en s'élevant de 3 degrés. Par conséquent l'emploi des sudorifiques est exempt de danger, car l'incitation qui s'ensuit abaisse l'incitation de 10° peut-être, tout près de l'opportunité, et peut même la ramener au terme de la santé.

les Empiriques, que certaines choses sont utiles et que d'autres sont nuisibles? Faudra-t-il encore vous pardonner ce tort, non pas du génie, on ne l'exige pas de vous, mais du sens commun? Si vous n'étiez pas capable d'imaginer le premier et d'inventer quelque chose, si on ne devait pas l'attendre de vous, ne serez-vous pas digne de quelqu'admiration, si parmi tant d'écrivains qui traitent de toutes les parties de la médecine et sont partagés, jusqu'à un certain point, entre mille opinions bonnes ou mauvaises, vous n'avez rien produit, mais êtes demeuré fermement attaché aux traces d'un grand homme?

477. Il faut donc provoquer la sueur dans cette partie du traitement, après l'emploi des moyens indiqués, sur-tout s'il reste encore quelque chose de la diathèse sthénique, si la guérison n'est pas encore complète, et si la sueur paraît spontanément.

478. Dès qu'une sueur spontanée s'annonce, il n'y a rien autre chose à faire qu'à couvrir plus soigneusement le malade : on substituera des étoffes de laine à son linge; on lui donnera des boissons tièdes; on évitera qu'il respire un air frais, et on le laissera suer assez long-tems, au moins dix ou douze heures de suite. Si par ces moyens seuls la sueur vient à couler abondamment de toutes les parties du corps, il ne

faudra pas de médicament. Si, lorsque la sueur aura réussi et augmenté le soulagement qu'on avait déjà obtenu auparavant, elle veut cesser, on l'entretiendra par la poudre de Dower*, « ou simplement par le Laudanum », jusqu'à ce qu'elle ait procuré tout le fruit qu'on s'en promet. Je dois ajouter que les boissons froides données de tems à autre, réussissent souvent à souhait, à procurer la sueur, pourvu qu'on ait soin de couvrir ensuite le corps et de le tenir chaudement. Comme on ne doit exciter la sueur, dans les autres cas où cette méthode est indiquée, que lorsque la diathèse, adoucie par les autres remèdes le permet; ainsi, dans la Rougeole, comme il faut un certain tems pour que la matière morbifique s'échappe, on aura soin de ne point hasarder ce moyen trop tôt. Si la chaleur devient à la fin nuisible, si la sueur produit peu de soulagement et entraîne le moindre inconvénient, il faut aussitôt calmer cette effusion. Car ce n'est pas en vain que j'ai recommandé soigneusement l'emploi de plusieurs moyens curatifs; c'est afin que l'un suppléât au défaut de l'autre (471.), et que l'incitation fût par-là plus également modérée dans tout l'organisme.

479. Dans tous les cas d'une diathèse violente, il faut user plus ou moins des moyens dont j'ai parlé, et les modifier selon les circonstances, en être plus ou moins avare, selon que la dia-

thèse l'exige, et donner enfin plus de latitude au traitement.

480. On nous présente encore, comme très-importans, d'autres moyens faibles, tels que les acides et le nitre; d'autres qui sont d'un effet incertain, tels que la saignée par les sang-sues ou par les ventouses scarifiées, et l'évacuation du serum par les vésicatoires. On peut, sur-tout si le malade le desire, permettre les acides, (pourvu qu'ils n'excitent point de toux dans les affections du poumon), parce qu'ils rendent les boissons plus agréables, et qu'ils rafraîchissent jusqu'à un certain point. Sachez que la vertu rafraîchissante du nitre est moindre qu'on ne le pense. « Dans le Rhumatisme et dans l'Esqui-« nancie sthéniques très-violentes, les vésica-« toires, les sang-sues et les ventouses appliqués « près des parties malades, peuvent être de quel-« qu'utilité. Il n'y a rien à dire d'essentiel contre « le conseil qu'on a donné, de couvrir la tête de « terre fraîche dans la Phrénésie ».

481. Je passe à la seconde partie du traitement (*).

Lorsque la diathèse est légère, comme dans les affections sthéniques dont je viens de parler, et dans les autres Phlegmasies, telles que la Variole et la Rougeole légères (412. 424.), dans la

(*) Parag. 451.

Scarlatine, la Synoque simple, le Catarrhe, l'Esquinancie sthénique, l'Erysipèle légère, elle n'exige pas l'emploi de débilitans aussi actifs, et une bonne pratique ne demande ni tous les remèdes indiqués, ni la même mesure de chacun que dans la première partie du traitement.

482. Dans tous ces cas, sans excepter même le Rhumatisme, qui dépend d'une diathèse très-considérable, la saignée est peu nécessaire; elle est même nuisible quand on la fait un peu forte, si ce n'est dans le Rhumatisme. Car dès que l'incitation n'est pas extrême, ou qu'elle surpasse à peine celle qui forme l'opportunité aux maladies graves, ce ne serait pas faire la médecine que d'employer ici les plus énergiques de tous les débilitans, comme on le fait contre la maladie la plus violente. Comme la saignée a principalement pour objet d'empècher que l'incitation portée à l'excès ne passe à un état d'inertie et n'entraîne la mort, et qu'on est loin de craindre ces effets d'une diathèse médiocre, telle que celle qui produit les maladies dont il est ici question, il faut, proportionnant le traitement à la cause morbifique, s'abstenir entièrement de la saignée, ou en user très-sobrement.

483. Il faut donc proscrire la saignée, non-seulement dans les maladies asthéniques, qui appartiennent à l'autre forme de maladies, et dansla p lupart desquelles on avait, et on a en-

core coutume de répandre le sang avec plus ou moins de profusion, mais même dans les maladies de forme sthénique qui ne sont pas extrêmement violentes.

484. Quoique la diathèse soit souvent assez forte dans le Rhumatisme, il n'exige pourtant pas un emploi aussi immodéré des saignées qu'on en fait communément; car comme toute diathèse est toujours plus considérable dans une partie que dans toute autre, celle qui a lieu dans cette maladie est plus intense à la surface du corps, que dans aucune partie interne quelconque. Cela vient de ce que la chaleur, la plus puissante des influences nuisibles, succédant au froid, ou alternant avec lui de manière que son propre stimulus en soit augmenté, porte principalement son action sur la surface du corps. De là le retour souvent opiniâtre de la maladie, malgré l'emploi immodéré des saignées. La raison n'en paraîtra point obscure, si on a bien compris les principes de cette doctrine. La saignée diminue principalement la diathèse sthénique dans les vaisseaux rouges, moins dans leurs extrémités, et point du tout dans les exhalans perspiratoires, et dans les vaisseaux placés sur le trajet des muscles, et d'autant moins encore dans ces derniers, que la chaleur peut s'opposer aux effets des saignées. Le témoignage des médecins qui se plaignent souvent que leur re-

mède favori ait été sans succès, confirme cette théorie.

485. C'est pour cela que la sueur convient principalement à cette maladie. Il faut y recourir promptement après avoir tiré douze onces de sang, et avoir pourvu à la température ambiante et au régime que j'ai recommandés, si la chaleur, les douleurs exaspérées la nuit, la force et la dureté du pouls annoncent une diathèse violente. Pour que la sueur soit plus générale et plus durable, il faut la provoquer avec la poudre de Dower, « ou le Laudanum » et l'entretenir pendant douze heures entières; puis soutenir la moiteur qui la suit quelques heures encore, jusqu'à la rémission des symptômes: on l'excitera de nouveau si ces derniers viennent à reprendre. Il faut commettre le reste du traitement aux autres moyens curatifs, et principalement à une nourriture légère et à une température convenable.

486. Après la sueur, il faut, dans cette maladie, de même que dans la Synoque simple, dans la Scarlatine, l'Esquinancie tonsillaire, le Catarrhe, l'Erysipèle, ainsi que dans la Variole et la Rougeole légères, lorsque la diathèse est encore assez considérable, sans l'être à beaucoup près autant que dans le premier cas (353.), il faut pratiquer d'abord une saignée très-légère, puis purger avec les moyens que j'ai indi-

qués (305.), et enfin entretenir une sueur légère et de peu de durée, de huit ou dix heures au plus. On continuera pendant tout ce tems la diète, les boissons légères, l'usage du froid, hormis durant la sueur (et alors le moins de chaleur possible); on entretiendra le repos de l'esprit et du corps, et enfin le calme des passions. L'ensemble de ces secours peut dissiper aisément ces diverses maladies.

487. Cependant il n'est pas toujours besoin de tant de moyens; la diathèse est souvent si légère, qu'un ou deux, employés une fois ou deux, suffisent à la guérison. Une diathèse telle que celle où le frissonnement, la langueur, puis la chaleur sont extrêmement modérés (si ce n'est peut-être dans l'invasion), et indiquent une diathèse très-faible, à proportion à la surface du corps; où une lassitude à peine sensible annonce que cette diathèse est aussi légère dans les organes du mouvement volontaire; lorsque l'estomac conserve son énergie, ce qui montre qu'il éprouve une médiocre incitation; lorsqu'enfin toutes les autres fonctions sont assez paisibles, si ce n'est dans la partie principalement affectée, une telle diathèse, dis-je, est souvent dissipée par une simple purgation alvine, au moyen du sel de Glauber, ou même seulement par le froid, le repos et la diète; qui ramènent l'incitation à la mesure de la santé.

Mille fois l'Esquinancie tonsillaire, le Catarrhe, la Synoque simple, et même l'Erysipèle du visage ont été guéris ainsi. La Scarlatine est quelquefois assez légère pour céder au même traitement.

488. Ainsi, il faut continuellement avoir égard dans la curation des maladies à la force de l'incitation et de la diathèse, et souvent s'embarrasser fort peu des noms. Car quoique dans cette vue j'aie distingué la Synoque simple (312.) de la phrénétique (361. 366.), l'Erysipèle légère (392. 5.) de l'Erysipèle grave (382. 387.), il n'est pas rare que le Catarrhe soit porté au point de menacer de Péripneumonie ou de la causer, et que celle-ci soit beaucoup plus légère qu'à l'ordinaire. Dans tout cela, c'est la seule intensité de l'incitation qui doit diriger et régler le médecin, sans aucun égard pour les noms.

489. Il est une autre attention utile pour juger avec circonspection, et d'après ces principes bien pesés, de l'état du pouls, de la chaleur et autres qualités de la peau. Le pouls a dans toutes les maladies sthéniques une fréquence médiocre, à laquelle se joignent une certaine dureté et une certaine plénitude. Toutes les fois donc que le pouls est tres-précipité, on doit soupçonner que la diathèse sthénique a passé à l'asthénique, l'excès d'incitation à un état d'inertie, ou que la maladie était asthénique dès le principe. Pour

dissiper l'incertitude et connaître la vérité, il faut avoir égard aux causes excitantes, à l'habitude du corps, à l'âge, et aux impressions contagieuses que le malade aurait pu éprouver auparavant. La chaleur de la peau est commune à ces maladies, et aux Fièvres qui sont de nature entièrement contraire, et ne présente par conséquent qu'un signe douteux. Comme elle dépend de la transpiration interceptée, quelle qu'en soit la cause, elle ne peut jamais indiquer l'état de l'incitation; et puisque la sécheresse de la peau commune à ces maladies, toutes différentes qu'elles sont d'ailleurs, dépend de la faiblesse dans les asthéniques, pour savoir ce qu'elle signifie, il faut avoir égard aux autres symptômes et aux causes excitantes. Enfin, la seule chose à rechercher dans les signes généraux, c'est la mesure de l'incitation, pour savoir si elle est en excès ou en défaut (33. 151. 237.). Il ne faut pas juger inconsidérément de la forme d'une maladie quelconque.

490. Ayant donc comparé les caractères indiqués avec tous les autres et avec la diathèse, on se déterminera pour le traitement anti-sthénique, ou pour le stimulant. Les maladies sthéniques graves dont j'ai parlé d'abord (404.), ne peuvent guère être confondues avec les asthéniques; mais tous les jours on confond ces dernières avec les maladies sthéniques légères. On

distingue aisément celles-ci des asthéniques qui leur ressemblent ; mais dans le cas où le caractère de la maladie paraîtrait équivoque, on se souviendra que dans les sthénies légères (483. 481.), on ne doit pas saigner, et bien moins encore dans les asthénies, où un moyen aussi débilitant est funeste, comme je le dirai quand il en sera tems. C'est ainsi qu'à l'abri de l'erreur, on opposera à la maladie un traitement convenable. Car, s'il existe une diathèse sthénique, mais légère, une saignée faite inconsidérément précipitera bientôt dans une diathèse contraire, et sera toujours inutile (*). Si, au contraire, la maladie, qui en impose pour une sthénie, se montre dans la suite évidemment asthénique, le peu qu'on aura ôté de sang n'aura fait qu'augmenter le mal (269. 281. 290.). Cette pernicieuse méthode met cependant tous les jours au tombeau plus d'hommes qu'aucune autre peste (406.).

491. L'emploi préalable de la diète, du froid

(*) Supposé que la diathèse soit élevée 2 degrés au-dessus du plus haut point de l'opportunité, à 57°, et que l'on saigne assez pour débiliter de 35°, l'incitation ne baissera pas seulement de 17 degrés, pour s'arrêter à la santé parfaite, mais elle descendra jusqu'à 22°, c'est-à-dire jusqu'à 3° au-dessous de l'opportunité aux maladies asthéniques. (Voyez la table de Lynch.) Par conséquent la maladie sera entièrement convertie de sthénique en asthénique.

et des purgatifs suffit pour prévenir le danger de la Variole. Mais lorsque cette préparation a été négligée et qu'il survient une éruption confluente; il faut joindre à ces secours tous ceux dont j'ai parlé plus haut (463. 468.), à l'exception des sudorifiques. Il faut éviter la sueur, parce que le stimulus qui l'accompagne, en augmentant la diathèse sthénique à la peau, intercepte l'humeur transpirable, retient la matière contagieuse sous l'épiderme et allume la Pyrexie symptomatique, vulgairement nommée *Fièvre secondaire*. Cette particularité du traitement est fondée sur un symptôme spécifique et n'a rien de contraire aux préceptes que j'ai donnés (463. 468.). Quoique l'expérience ait bien constaté que les moyens indiqués suffisent, rien ne s'oppose pourtant avant l'éruption, à l'emploi de la saignée et des sudorifiques, qui conviennent également à toutes les autres maladies sthéniques (*). Comme enfin la purgation alvine, le froid et une nourriture légère ont en pareil cas un succès infaillible, de même les autres secours propres à dissiper la diathèse sthénique, contri-

(*) La Variole doit, en un mot, se traiter comme toute autre maladie sthénique, selon l'intensité de l'état morbifique. L'éruption mérite seulement pendant qu'elle existe, plus d'attention, afin d'éviter la sueur et autres inconvéniens semblables.

buent également ici au même effet (*). Il faut le dire, pour montrer que ces principes sont constans et universels. La Variole ne diffère des autres maladies sthéniques avec Pyrexie, que par une éruption particulière qui parcourt une certaine période, et ne permet pas une guérison soudaine (417. 422.).

492. Il ne faut pas attendre que les signes de débilité qui suivent une diathèse violente et menacent d'une mort inévitable par faiblesse indirecte, il ne faut pas attendre, dis-je, qu'ils soient survenus pour y remédier. On doit les prévenir de bonne heure par l'emploi des moyens que j'ai exposés fort au long. Si on ne l'a pas fait, la maladie devenue évidemment asthénique exige le même traitement que les autres maladies de cette forme.

493. Toutes les fois qu'une inflammation locale, telle que la Gastrite, l'Entérite, la Néphrite, la Cystite, l'Hystérite, l'Hépatite (83. 81. 85. 87. 402.), avec Pyrexie née de stimulus, d'acrimonie, de compression, d'occlusion ou autres causes nuisibles portées sur une partie sensible (81.), se trouve réunie avec une diathèse considérable, comme cette diathèse exaspère la

(*) Le froid, la diète et les purgations n'ont rien de particulier dans leur effet : ils ont seulement l'avantage de débiliter de la manière, et autant qu'on le desire en pareil cas.

Pyrexie, elle doit être dissipée par les moyens appropriés, je veux dire par les débilitans ci-devant indiqués. Lorsqu'il n'existe point de diathèse sthénique ni asthénique, il n'y a rien à faire. Mais si la diathèse asthénique existe, (ce qui peut arriver) (*), il faut, pour éviter une maladie du plus mauvais caractère, insister sur un traitement stimulant. Il ne faut pas oublier que par-là on n'attaque point le mal dans sa source, que c'est en combattre l'effet et non la cause, et que ces cas appartiennent aux maladies locales, dont il sera question par la suite.

(*) Comme sur cent maladies, il y en a quatre-vingt dix-sept asthéniques, il doit y avoir la même porportion dans l'opportunité. Il s'ensuit donc que, puisque nous sommes rarement dans un état de santé parfaite, et que nous nous trouvons ainsi la plupart du-tems dans une opportunité à la maladie, il est de la plus grande vraisemblance que cette opportunité est asthénique. Cela montre combien il est inconvenant de traiter toutes les maladies locales de la même manière, et comme si elles étaient des maladies sthéniques générales. Cette méthode a souvent rendu mortelles des lésions locales, aussi légères qu'une blessure faite par une épine enfoncée sous l'ongle, qu'une coupure ou une contusion au doigt. Quelque stimulant, quelque substantiel que fût auparavant le régime du malade, on lui refuse communément du vin, on le réduit à une nourriture végétale liquide, et on l'épuise par tous les genres d'évacuations. Cette conduite est souvent pernicieuse dans les plaies d'armes à feu. (Voyez parag. 80, 81, et la remarque.)

494. Il faut joindre à tous les secours indiqués le repos de l'esprit et le calme des passions : c'est une chose utile dans tous les degrés d'une diathèse, et nécessaire, quand celle-ci est considérable ; sur-tout si le stimulus trop violent de la pensée ou des affections morales a contribué à engendrer la maladie (427. 433.).

495. C'est donc sur-tout dans la Manie et dans l'Insomnie, qu'il faut, autant que possible, observer ce précepte. Dans l'Insomnie, le malade évitera le travail de la pensée, sur-tout avant le tems de son sommeil ; il évitera très-soigneusement toute espèce d'habitude dans les idées ou dans les affections. Tandis qu'il repose, on lui lira d'une manière monotone des livres fastidieux. On écartera de son cœur les desirs ardens, la passion de la vengeance, le souvenir de ses crimes ou de ses fautes (433.) (*) ; on le soumettra à divers stimulans, qui, par une action forte, épuisent l'incitabilité, et procurent le sommeil au moyen de la faiblesse indirecte : tels qu'un exercice violent, des boissons fortes d'un usage habituel, un modique repos et enfin la chaleur.

496. Un fait de grande importance pour la consolidation de cette doctrine, et qui confirme

(*) Le reste de l'alinéa est supprimé dans l'éditition anglaise.

bien ce que j'avance, c'ést que les moyens utiles contre l'Insomnie, le sont également contre la Manie, mais employés à plus forte dose dans cette dernière maladie, à cause de l'incitation plus forte qui y règne. Ainsi, il ne faut pas chercher ici le repos de l'esprit et le calme de l'ame qui sont entièrement perdus, mais un état opposé au tumulte des passions et à la contention d'esprit ; et comme les sentimens ou les pensées énergiques, ou bien les uns et les autres à-la-fois, sont de toutes les causes excitantes la plus puissante, il faut inspirer au maniaque la crainte, la terreur ; le jeter dans le désespoir ; lui imposer, pour calmer l'excessive incitation des organes du mouvement volontaire, le travail assidu et pénible des bêtes de somme : lui donner une nourriture très-légère et de l'eau pour toute boisson (428. 430. 435. 436.) ; le plonger souvent dans une eau très-froide, l'y tenir tout entier et long-tems jusqu'à ce qu'il soit près d'y périr.

497. Si dans la Phrénésie le cerveau, dans la Péripneumonie les poumons, dans le Rhumatisme les parties externes éprouvent une diathèse plus forte que les autres organes, pourquoi la Manie et l'Insomnie ne consisteraient-elles pas principalement dans l'affection du cerveau, sur lequel les principales puissances nuisibles agissent plus specialement que sur toutes les autres parties sur lesquelles ces causes ont moins

moins de prise? Enfin puisque les remèdes guérissent en portant leur première action sur d'autres parties (1ere. part. 2e. chap.), cela confirme bien que toute l'affection morbifique ne réside pas seulement, comme on le croirait, dans la partie principalement affectée; mais que tout l'organisme y participe : que l'incitabilité est par-tout une et indivisible (47. 50.); que c'est contre l'incitabilité générale qu'est dirigée l'action des causes excitantes, aussi bien que celle des remèdes, avec l'inégalité dont j'ai parlé (1ere. part. chap. 4); et que les fondemens de cette doctrine sont certains et immuables.

498. De même que ce sont-là les principales causes productrices de la Manie et de l'Insomnie, et que le cerveau est l'organe principalement affecté dans ces maladies, de même les puissances nuisibles les plus notables dans l'Obésité, sont les nourritures animales et l'inaction, ou un genre de vie trop sédentaire. Le corps est ici privé des avantages d'un exercice qui le lasse, le fatigue et l'entraîne à la faiblesse indirecte. Mais comme avec le même genre et la même quantité de nourriture, et en vivant dans une égale inaction « dans une égale aisance », les uns engraissent (*), les autres restent maigres, il en résulte que les facultés digestives ont chez les

(*) Comme il n'est point d'effet sans cause, il faut que

premiers plus, chez les derniers moins d'énergie et que par conséquent les autres puissances incitantes ont contribué à cet effet et déterminé un accroissement proportionnel de l'incitation. L'exercice facile de l'esprit et la paix du cœur, qui sont des stimulans légers favorisent l'Obésité. La méditation et l'habitude des passions, telles que la colère, la mauvaise humeur y sont contraires. L'exercice du corps s'oppose aussi à l'Obésité, en diminuant la masse des humeurs, et en occasionnant la fatigue et la faiblesse, toutes les fois qu'il est violent. Il en est de même des excès dans le boire, qui, en consumant peu-à-peu l'incitabilité par la force ou la durée de ce stimulus, détruisent également l'incitation. Au contraire, les puissances favorables à l'Obésité, sont celles qui agissent paisiblement, un peu trop fortement, mais qui ne vont jamais au point d'entraîner la faiblesse indirecte. Ce sont celles dont l'action est douce et agréable, qui entretiennent la transpiration dans de justes bornes, occasionnent ainsi la réplétion des vaisseaux, mais augmentent peu l'incitation de ces derniers, par le soin que prend le malade d'éviter l'exercice, et

les puissances incitantes aient agi dans ce cas avec plus d'énergie que dans l'autre. Si on objecte que les circonstances étaient les mêmes dans l'un et l'autre cas, c'est qu'on ne tient pas compte de l'énergie de l'incitabilité plus grande dans le cas d'obesité.

permettent à l'humeur qui devait s'échapper par les pores cutanés, de se porter, à la faveur de ces doux mouvemens, dans les cellules adipeuses. D'après cela, quoique l'abondance du sang soit un très-puissant stimulant, comme je l'ai dit (131. 134. 281.), néanmoins sans les autres stimulus et sur-tout sans le stimulus énergique que produit le mouvement musculaire (132.), il est évident qu'on peut supporter un degré considérable de pléthore, sans maladie notable, et qu'à la vérité cette pléthore sanguine produit toujours l'opportunité aux maladies sthéniques, mais qu'elle ne détermine pas ces maladies elles-mêmes sur-le-champ. On conçoit aussi par-là quel rang doit occuper l'Obésité dans la gradation que présente l'excès d'incitation, ou la diathèse sthénique, et de quelle mesure de stimulus et de quels stimulans sur-tout elle naît.

499. De même qu'on doit toujours proportionner l'énergie des moyens curatifs à l'intensité des maladies, de même, on dissipe l'Obésité, d'après les principes généraux que j'ai établis (251. 48. 453.) : savoir, en réduisant à la mesure qui convient à la santé l'incitation exaltée, et en opposant à chaque cause morbifique un moyen capable de la détruire (498.).

500. Il faut donc ici moins de nourriture, puisqu'elle fait la principale cause excitante, et plus d'exercice ; et c'est assez pour la guérison.

501. Pour confirmer et éclaircir tout à-la fois cette doctrine, j'ajouterai que tout ce qui provoque une incitation considérable, plus encore que les causes de l'Obésité, et porte à la faiblesse indirecte, a aussi pour effet de prévenir l'Obésité, et même jusqu'au point de causer le genre de maigreur qui est joint à l'asthénie.

502. La meilleure manière de diminuer la nourriture, est d'une part de prendre quelque peu de substances végétales avec une médiocre quantité de viande, d'autre part de s'abstenir tout à fait de ces dernières et d'user plus largement d'alimens végétaux. Le premier régime convient mieux à tous ceux qui sont prédisposés aux maladies de faiblesse, telles que la Goutte, la Dyspepsie qui résulte à la longue des excès de table, l'Asthme, l'Epilepsie et autres affections semblables. Le dernier régime ne réussit que chez ceux qui ont d'ailleurs une vigueur extrême, sont dans l'opportunité aux maladies sthéniques et dans la fleur de l'âge, encore ne leur faudrait-il suivre ce genre de vie que pendant un certain tems ; car telle est sa vertu débilitante, qu'en même tems qu'il suffit et au-de-là, sur-tout réuni à l'exercice, pour dissiper toute espèce d'Obésité, il est de toutes les puissances la plus capable d'introduire dans l'organisme la diathèse asthénique et toutes les maladies qui en dépendent.

QUATRIEME PARTIE.

DES MALADIES GÉNÉRALES.

CHAPITRE PREMIER.

Seconde forme, ou maladies asthéniques.

503. La forme des maladies asthéniques, qui peut être appelée simplement Asthénie, pour la distinguer de l'autre forme qui s'appellerait Sthénie, est cet état du corps vivant, dans lequel toutes les fonctions sont plus ou moins affaiblies, souvent troublées (149.), et parmi lesquelles il en est presque toujours une plus affectée que les autres. Dans l'exposition de ces maladies, j'observerai l'ordre progressif d'intensité, de la moindre faiblesse à la débilité la plus profonde.

504. Il est ici une grande variété de symptômes; mais comme elle ne signifie rien, je ne m'en sers point du tout dans la distribution de ces maladies. En conséquence, je commencerai par l'énumération des principales, pour que ce

que j'ai à dire paraisse, sinon plus méthodique, au moins plus sûr.

505. Les maladies asthéniques sont la Maigreur, Al'nxiété « ou l'insomnie », la Démence asthénique, l'Eruption psorique, la Scarlatine asthénique, le Diabetès léger, le Rachitis, les Hémorrhées, telles que la Menorrhée, l'Epistaxis, les Hémorrhoïdes; en outre trois maladies contraires en apparence aux précédentes : la rétention, la diminution ou la suppression des règles; ensuite la Soif, le Vomissement, l'Indigestion, la Diarrhée, la Colique « sans douleur », puis les maladies des enfans; telles que les Vers, la Consomption générale, la Dyssenterie et le Choléra légers; l'Esquinancie, le Scorbut, l'Hystérie légère, la Rhumatalgie, la Toux asthénique, la Cystirrhée, la Goutte des personnes fortes, l'Asthme, le Spasme, l'Anasarque, la Dyspepsodinie, l'Hystérie grave, la Goutte des personnes faibles, l'Hypochondrie, l'Hydropisie, la Coqueluche, l'Epilepsie, la Paralysie, le Trismus, l'Apoplexie, le Tétanos, les Fièvres, telles que la quarte, la tierce et la quotidienne, « intermittentes ou rémittentes », la Dyssenterie et le Choléra graves, le Synochus, le Typhus simple, l'Esquinancie gangreneuse, la Variole confluente, le Typhus pestilentiel et la Peste. La mort est le dernier terme de toutes ces maladies.

506. Il faut observer que les maladies qui sont

la plupart du tems les plus légères, et qui occupent le premier rang dans cette série, sont quelquefois plus graves et même extrêmement graves, et que celles qui sont communément les plus violentes, telles que la Goutte des personnes faibles, le Typhus pestilentiel et la Peste même, sont quelquefois de la plus grande bénignité.

507. Les affections locales qui accompagnent souvent ces maladies, telles que les ulcères, les tumeurs, les excrétions augmentées, les hémorrhagies, l'inflammation, les spasmes, les convulsions, sont bien un indice de débilité; mais le même degré de faiblesse peut exister sans qu'elles se rencontrent. Comme je prends pour base de cette distribution la mesure de la débilité, on y voit confondues, sans aucun égard pour les symptômes et d'après la seule considération du degré de faiblesse, les maladies où ces affections se rencontrent souvent, avec celles qui en sont exemptes, telles que l'Hystérie et le Spasme; et eu égard encore à la seule proportion de la débilité, on y voit l'Hydropisie à côté des maladies que le Spasme et les Convulsions accompagnent. Je ne sépare point les Fièvres, qui sont caractérisées par la diminution des facultés intellectuelles et par d'autres affections cérébrales d'avec le Choléra grave, parce que le même degré de faiblesse règne dans celui-ci et dans les

Fièvres. Cette division est fondée sur ce que la maladie consiste réellement dans l'affection du corps tout entier, et non dans l'affection d'aucun organe en particulier, et que pour parvenir à la guérison, tout doit tendre à changer la condition de l'organisme entier et non pas seulement l'état d'une partie quelconque.

Maigreur.

508. La Maigreur est une asthénie, qui, peu évidente dans les autres fonctions, se manifeste par la faiblesse de celles de la digestion, et en conséquence de laquelle on n'engraisse pas en prenant assez de nourriture.

509. Cette maladie ayant pour cause la faiblesse de tout le corps, aussi bien que celle de l'estomac et des autres organes de la digestion, mais plus évidemment la faiblesse de ce dernier système (508.), le traitement général (505. 251.) doit être principalement dirigé sur la partie la plus languissante, savoir sur les organes de la digestion et sur les vaisseaux exhalans transpiratoires. On usera donc d'alimens plus nourrissans, on travaillera peu, on empêchera la sueur, ou la surabondance de la transpiration par le repos, la gestation, les frictions, la rubéfaction et on tiendra une conduite opposée à celle par laquelle on dissipe l'Obésité.

Anxiété.

510. Dans l'Anxiété asthénique, les membres sont agités, le malade ne peut dormir et il y a quelque langueur dans le reste des fonctions.

511. De même que la cause morbifique s'étend ici à tout l'organisme, comme dans les autres maladies générales (5. 6. 7. 8.), de même aussi elle affecte principalement le cerveau et les organes du mouvement volontaire, selon l'inégalité dont j'ai parlé (49.) : c'est pour cela qu'il faut éviter l'inaction autant que les excès dans l'exercice des facultés morales, et rappeler les idées et les sentimens les plus agréables. On fuira les travaux immodérés du corps, s'ils ont agi comme influences nuisibles; on évitera l'inaction si elle a eu part à la production de la maladie; on prendra un exercice convenable, ou même on dissipera la maladie par le vin et par d'autres stimulans à proportion.

Eruption scabieuse.

512. Dans cette maladie « le visage est pâle », la peau décolorée se desséche, s'affaisse, se couvre diversement de pustules. Les facultés morales sont affaiblies et les fonctions physiques languissent.

513. La débilité générale est ici plus considé-

rable dans les vaisseaux perspiratoires, et doit être en consequence traitée, outre les moyens dirigés sur tout l'organisme, tels qu'une nourriture substantielle et des boissons fortes, par les stimulans les plus propres à favoriser la transpiration: on lavera la surface du corps avec de l'eau « tiède», on permettra un libre accès à l'air, et on entretiendra la plus grande propreté dans le linge et dans les habits.

Diabetès léger.

514. Dans l'asthénie qu'on doit appeler Diabetès léger, l'urine est plus abondante qu'il ne faut sans être en quantité aussi énorme que dans le Diabetès grave. La fonction transpiratoire languit comme dans l'Eruption scabieuse.

515. Pour dissiper cette maladie, beaucoup plus fréquente qu'on ne l'a cru jusqu'ici, il faut stimuler l'organisme par la nourriture (266.), les boissons fortes (268.), un exercice convenable, ni trop violent et par-là débilitant, ni trop léger et alors trop peu excitant. Il faut avant tout soutenir la transpiration et négliger les prétendus anti-urétiques.

Rachitis.

516. La Rachitis est une asthénie qui présente outre les signes généraux (505.), un volume ex-

traordinaire de la tête, surtout en devant, ainsi que des genoux et de l'abdomen, et de plus applatissement des côtes et maigreur.

517. Le Rachitis est une maladie de l'enfance, qui dépend surtout de la mal-propreté, du défaut d'exercice, du froid sec ou humide, d'une nourriture trop peu nourrissante et d'un air vicié.

515. Il faut donc opposer à cette maladie le traitement sthénique général, recourir à des moyens contraires aux puissances excitantes, nettoyer la peau par des ablutions (513.), rétablir soigneusement la transpiration par le stimulus de l'air pur et de la chaleur, promener beaucoup l'enfant, l'exercer en plein air, le nourrir de matières animales, lui interdire les végétales et lui donner des boissons fortes (295. 303.).

Retardement des Menstrues.

519. Ce retardement est aussi une véritable asthénie dans laquelle les menstrues ne viennent pas au tems de la vie où elles doivent paraître, et qui présente encore d'autres indices de faiblesse, tels qu'un corps grêle, une habitude lâche, l'inappétence, « ou un appétit extraordinaire pour des substances non alimenteuses », la pâleur de la peau, et autres symptômes semblables.

Rétention des Menstrues.

520. La Rétention des menstrues est l'état d'asthénie, où cet écoulement après avoir commencé et duré quelque tems, diminue ou devient plus rare qu'il ne faut; cela joint à d'autres signes de faiblesse.

Suppression des Menstrues.

521. Cette Suppression a lieu, lorsque dans la période qui s'écoule entre le commencement et la cessation naturelle de la menstruation, celle-ci est entièrement arrêtée.

522. Je vais rechercher la cause de la menstruation naturelle, avant de parler de la cessation ou des vices quelconques que cet écoulement peut éprouver.

Causes de la Menstruation.

523. La cause de la menstruation est dans la conformation qu'affectent, à une époque de la vie, savoir, vers la puberté, les vaisseaux qui versent le sang, et dans le stimulus auquel sont soumises les femmes mariées plus encore que les femelles des autres animaux.

524. Ce n'est que chez quelques-unes d'entre ces dernières, qu'on observe une sorte de menstruation hors le tems de l'accouplement.

525. A mesure que le corps croît, les vaisseaux se développent : de même ceux des parties génitales et ceux de la matrice en dernier lieu s'agrandissent; leurs extrémités qui aboutissent aux parois utérines s'ouvrent enfin à tel point, vers la puberté, qu'elles laissent échapper d'abord la partie séreuse du sang, puis, après quelques nouveaux efforts, le sang lui-même. Cet effet est favorisé par d'autres circonstances.

526. A cette époque il se fait un grand changement dans tout le corps. Un stimulus nouveau, le desir de la jouissance, excite tout l'organisme et principalement les parties génitales dans les deux sexes, et chez les femmes, toute la région des ovaires, de la matrice et du vagin. La matrice, presqu'incessamment aiguillonnée par ce stimulus dont elle est le siége, en éprouve une émotion d'autant plus vive, qu'elle est pourvue d'une plus grande incitabilité sur laquelle rien de semblable n'a jusqu'alors agi et que ce nouveau stimulus est plus voluptueux. Entr'autres organes, les fibres musculaires des vaisseaux les plus voisins, et les nerfs dont elles sont entrelacées éprouvent la plus forte incitation. Celle-ci croissant dans tout l'organisme accroît à son tour celle de l'utérus. Le contact mutuel des deux sexes par la bouche, les mains, ou autres parties, mais sur-tout l'acte de la génération échauffent les parties génitales et principalement la matrice. Le

souvenir des embrassemens voluptueux demeure, renouvelle l'image chérie du plaisir, et continue à exciter ainsi plus ou moins l'utérus.

527. Il n'est aucun des stimulus accoutumés qui ne serve de foyer ou d'aliment à ce sentiment nouveau. La présence, l'absence de l'objet aimé, sont un stimulus continuel qui sollicite à chaque instant et souvent même en songe des contractions violentes de la part des vaisseaux utérins, déjà suffisamment développés : stimulus d'autant plus énergique que nouveau pour l'organe, il s'exerce sur l'incitabilité encore tout entière. Le sang est porté très-rapidement dans la région utérine et d'autant plus qu'en distendant avec force les vaisseaux, et en les agitant par ses efforts, il stimule davantage ces mêmes fibres et accroît ainsi l'action qui lui donne l'impulsion. Telle est la cause première de la menstruation. Ainsi elle ne dépend que de deux conditions : un diamètre assez ample des vaisseaux et l'action, d'autant plus énergique qu'ellé est plus nouvelle, d'un stimulant sur l'incitabilité encore dans toute son intégrité.

528 Cet état n'est point en contradiction avec les autres phénomènes organiques. Il en est au contraire plusieurs qui lui ressemblent : ainsi différens vaisseaux servent par la différence de leur diamètre à des usages différens : les transpiratoires sont destinés à être traversés par une vapeur

légère, les excréteurs du canal alimentaire par une humeur tenue, ceux des reins par un liquide plus épais; d'après cela il doit paraître moins étonnant qu'il y ait des vaisseaux propres à laisser passer le sang.

529. Si les femelles des autres animaux n'éprouvent le flux utérin que dans l'orgasme, cela dépend de ce qu'elles n'éprouvent qu'à certaines époques le stimulus puissant qui détermine la menstruation.

530. Ce qui montre évidemment combien le stimulus dont j'ai parlé (523. 526.), contribue à produire les menstrues, c'est qu'elles sont d'autant moins abondantes, que les femmes sont moins portées au plaisir, et que plus celles-ci sont adonnées aux exercices vénériens, plus cet écoulement est abondant, jusqu'à un certain point; c'est qu'avant la puberté et après l'âge de la menstruation, avant d'être et après avoir cessé d'être propres à l'amour, les femmes sont constamment exemptes de ce flux; c'est que le défaut de jouissance, qui, en débilitant, engendre la Chlorose et autres maladies semblables, produit sur-tout l'Aménorrhée; c'est qu'enfin les filles précoces, robustes, membrues, qui par conséquent sont plutôt nubiles, sont aussi plutôt réglées, et que celles qui sont faibles, délicates et minces, parviennent plus tard à l'âge de la puberté et ne sont pas sitôt réglées.

Si définitivement l'aptitude à l'amour est limitée dans sa durée et dans son intensité, et qu'elle cesse plutôt ou plus tard, selon que l'usage des plaisirs vénériens a été plus ou moins prématuré, et que la menstruation ne subsiste pas ordinairement après ce terme, ce fait donne encore plus de poids à la conséquenee qui résulte des précédens, et prouve très-elairement que la menstruation dépend de l'orgasme vénérien. Ainsi donc, la disposition des vaisseaux adaptée au flux menstruel (524.), et le stimulus dont j'ai parlé étant admis, il n'en faut pas davantage pour produire d'abord, puis établir et entretenir cet écoulement.

531. Très-abondantes ou en quantité modique, les menstrues qui ne sortent point des bornes de la santé, dépendent de la même cause : il n'y a de différenee que dans le degré. Cette cause est plus eonsidérable dans le premier cas, et moindre dans le dernier.

532. Et comme les eirconstances que j'ai rapportées (525. 529.), expliquent pourquoi les femmes sont plus sujettes aux menstrues que les femelles des autres animaux, elles nous montrent aussi pourquoi les femmes soumises à leur aetion avec trop peu de réserve, éprouvent une menstruation trop abondante (*).

(*) Les femmes ont une menstruation plus considérable

533. Les

533. Les stimulus qui donnent lieu à une menstruation trop abondante sans être morbifique, sont les pensées lascives et les affections morales violentes. Ainsi, tout le monde sait, excepté les eunuques, peut-être, quel est le pouvoir des conversations et des peintures faites pour allumer le feu de la concupiscence, de la vue des parties que la pudeur doit couvrir, de tout ce qui nous retrace la vive image de l'objet de nos desirs. Tel est encore l'effet des nourritures substantielles, des boissons stimulantes et des assaisonnemens; de là le proverbe : *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* Tel est aussi l'effet d'un exercice ou d'un travail qui ne fatigue pas, ne cesse point d'être stimulant; tel est l'effet de l'abondance du sang qui résulte de cet exercice aussi bien que d'une nourriture copieuse. Enfin l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour pris avec ardeur, ou leur imitation illicite provoquent des menstrues d'autant plus abondantes qu'ils stimulent davantage, mais sans occasionner pourtant de maladie véritable.

534. Il faut dire de l'effet de ces stimulus, ce que j'ai dit de la surabondance du sang, qui sous

que les femelles des autres animaux, parce qu'elles sont soumises à un plus haut degré de stimulus qui détermine ce flux; et les femmes qui éprouvent davantage ce stimulus, sont aussi par la même raison celles qui ont les règles les plus abondantes.

le titre de pléthore est réputée produire la diathèse sthénique. Tel est le principal effet de tous les stimulus qui produisent une menstruation excessive, quand leur usage immodéré est suivi d'un flux menstruel trop abondant ou d'une plus grande propension aux plaisirs de l'amour, qu'ils ne font point outrepasser les bornes de la santé, ou qu'ils entraînent la diathèse sthénique, et, bientôt quand celle-ci est à certain degré, la faiblesse indirecte.

535. L'effet des causes productrices de la menstruation excessive morbifique, l'efficacité reconnue des stimulans et des restaurans employés depuis peu, et le mauvais succès constamment obtenu du traitement asthénique en pareil cas, montrent qu'il en est ainsi.

536. Comme les menstrues modérées, ainsi que celles un peu trop considérables sont déterminées par un stimulus, celui-ci joint à la conformation requise, continuant d'agir, suffit pour entretenir ce flux, dès qu'une fois il est établi. Le même stimulus se renouvelle dans l'intervalle de chaque menstruation. Il accélère par-tout la circulation et là sur-tout où il est le plus énergique et principalement nécessaire, dans la région de la matrice. Le sang animé d'une impulsion plus rapide précipite son cours, et augmente l'action qui le met en mouvement. La femme ne cessant pas d'être remuée par ce sti-

mulus dans les plaisirs qu'elle goûte pendant l'intervalle des mois, les vaisseaux utérins se développent peu-à-peu jusqu'à ce qu'enfin ils s'ouvrent au bout de vingt jours, ou du mois lunaire. Il coule durant deux ou trois jours chez les femmes qui se portent bien, une humeur d'abord séreuse, puis sanguine, qui enfin redevient peu-à-peu séreuse, après quoi les vaisseaux se ferment.

537. Plus il existe d'incitabilité pendant toute la durée de cet écoulement comme dans le commencement de chaque effort hémorrhagique, plus le stimulus agit puissamment et plus il produit d'incitation. Ce stimulus produit de moins en moins d'effet jusqu'à la fin, à mesure qu'il se consume plus d'incitabilité, quoique jusqu'à ce que celle-ci soit entièrement épuisée par rapport à ce stimulus, il ajoute toujours quelque chose à la somme de l'incitation, mais toujours moins chaque fois (36.). La manière d'agir des alimens solides et liquides et de toutes les puissances incitantes est la même.

538. Ce que j'ai dit du puissant stimulus qui produit les menstrues, est d'accord avec tous les effets des autres stimulus (537.), et convient également à toute la durée du flux menstruel. Ainsi dans le commencement, l'énergie du stimulus est la plus considérable, parce qu'il est nouveau et que l'incitabilité est à proportion dans toute

son intégrité. Dans ce tems-là l'exercice vénérien est, pour les femmes qui se portent bien, le plus efficace de tous les stimulans : il entretient parfaitement la menstruation, dès qu'une fois elle est établie ; c'est-à-dire qu'il ne donne lieu à aucune augmentation, ni diminution morbifique de l'écoulement.

539. Lorsque les menstrues sont déjà commencées, et même assez bien établies, comme l'incitabilité diminue ici peu à peu, par les progrès de l'âge, ainsi que dans toutes les autres fonctions, et que l'énergie du stimulus en diminuant aussi peu-à-peu se réduit enfin à rien, l'aptitude aux fonctions du sexe (*facultas amandi*), et dans la même mesure la menstruation diminuent également, et cessent enfin entièrement.

540. Comme la menstruation et l'aptitude dont je parle (539.), diminuent ainsi du commencement jusqu'à la fin, de même elles sont souvent suspendues ; par exemple durant la grossesse, l'allaitement, la rétention ou la suppression des règles. Dans les deux premiers cas, cette suspension est naturelle et ne répugne pas à la santé ; dans les deux derniers, elle devient morbifique.

541. Puisque le stimulus est, avec la disposition organique des vaisseaux, le principe des menstrues, et que cette disposition dépend de ce stimulus, de même le défaut de stimulus,

et par conséquent de la disposition requise, produit la cessation, aussi bien que la rétention ou la suppression absolue des règles.

542. Il est encore douteux que le défaut de menstrues puisse se rapporter quelquefois à la diathèse sthénique, comme la suppression de la transpiration ou d'une excrétion interne, telle que celle de la gorge ou du canal intestinal, parce que le petit diamètre des vaisseaux cutanés et intestinaux se rapproche davantage de cet état de contraction, par la raison que j'en ai donnée (57. 62. 112. 113.), et qu'il n'est pas aisé de concevoir, dans les vaisseaux qui se laissent traverser par le sang, un degré d'incitation et de diathèse sthénique suffisant pour les obturer. Cette incertitude est encore augmentée, parce que dans la cessation des menstrues, ainsi que dans presque tous les degrés de rétention, et même jusqu'à la suppression entière, il y a des indices manifestes de causes débilitantes, lorsqu'il n'existe pas de vice local.

543. Pour examiner de plus près cet objet, qui est de la plus grande importance, en ce qu'il intéresse directement le traitement, et qui, faute d'être éclairci, laisserait une lacune dans les principes, je ferai observer qu'en effet il est des hommes qui, s'étant livrés à des excès pour une femme chérie, ont allumé chez eux, à force de stimulus, la diathèse sthénique, au point de

tomber pour quelque tems dans l'impuissance, à cause de la contraction des vaisseaux séminaux, ont été guéris par la saignée ; mais outre que ces cas sont rares (je n'en connais que deux, l'un rapporté par Whyte, et un autre qui m'a été raconté), il n'est pas vraisemblable que les amples vaisseaux de la matrice puissent se contracter assez pour ne plus se laisser traverser par le sang ; et des faits avérés le prouvent. Le traitement débilitant peut calmer les accidens de la cessation, ou de la suspension des menstrues ; mais bien loin de rétablir ce flux, il a coutume de le retarder davantage. Mais supposé qu'une surabondance de sang, ou un excès de stimulus fussent d'abord la cause de la suspension de la menstruation, après que cette cause est dissipée par le premier écoulement et par le traitement débilitant, la maladie peut-elle avoir encore la même source lorsqu'elle résiste à des évacuans et autres débilitans capables de guérir dix Péripneumonies ? Comme en outre tout stimulus quelconque, aussi bien que la surabondance du sang, peut entraîner la faiblesse indirecte par son excès, qui empêche que la même chose arrive également *inani concubitu*, dès le commencement de la suspension des menstrues ? Et pourquoi, dans les deux cas, l'atonie qui entraîne une débilité manifeste, ne serait-elle pas cause de la maladie plutôt que l'excès de sthénie ? Si la Pé-

ripneumonie, dans laquelle la surabondance du sang et la diathèse sthénique sont portées au plus haut point, passe à l'Hydrothorax par faiblesse indirécte, pourquoi une cause identique n'entraînerait-elle pas également ici un effet semblable ?

544. Le défaut partiel ou total des menstrues a donc pour cause la langueur de l'incitation générale, et sur-tout de l'incitation utérine, à raison du manque de stimulus vénérien (523. 524. 529.), et de tous les autres stimulus auxiliaires (526. 527. 532. 537.), et à raison de la pénurie du sang.

545. Ce qui prouve qu'il en est ainsi, ce sont les puissances nuisibles que j'ai rapportées, comme causes du retardement des menstrues, ainsi que les autres influences débilitantes qui, dans toute suspension de cet écoulement, déterminent la maladie; c'est qu'un traitement stimulant et restaurant dissipe la maladie, et que les débilitans y sont nuisibles (535.).

546. Les moyens qui remédient à la suspension de la menstruation, sont une nourriture succulente, des boissons généreuses, la gestation ou un exercice actif proportionné aux forces, les demi-bains, les pédiluves et l'usage des plaisirs vénériens (526).

547. Ces remèdes conviennent également à la Suppression et à la Rétention des règles, mais

employés avec plus de ménagement dans le dernier cas. Dès que la maladie devient, par sa violence ou par sa durée, plus grave qu'à l'ordinaire, il faut recourir aux stimulans diffusibles.

Ménorrhée.

558. La Ménorrhée est une hémorrhée de l'utérus, ou bien une menstruation qui, par sa quantité ou sa durée, excède la mesure ordinaire, accompagnée des signes d'asthénie.

549. Ce ne sont point la vigueur du corps, ni la surabondance du sang, mais la pénurie de ce liquide et l'épuisement des forces qui occasionnent cette maladie. Elle a pour causes productrices une nourriture trop peu substantielle (128.), peu convenable, en trop petite quantité; l'usage des boissons aqueuses (130.), ou tellement stimulantes qu'elles entraînent la faiblesse indirecte; une chaleur excessive; l'action du froid (121.), qui n'est contrebalancée par aucun stimulus (122.), l'incontinence.

550. La Ménorrhée se guérit par des moyens contraires aux causes qui la produisent, tels qu'une nourriture substantielle, copieuse, et des boissons stimulantes; tels que la chaleur renfermée dans de justes bornes, le froid limité par la chaleur, et par d'autres stimulans qui

s'opposent à la faiblesse indirecte, et enfin l'usage raisonnable des plaisirs de Vénus.

551. L'efficacité des causes et des remèdes dont je viens de parler, les premières pour produire, les seconds pour guérir la maladie, et le mauvais succès du traitement débilitant confirment la vérité de mon assertion, relativement à la nature de la Ménorrhée.

Epistaxis.

552. L'Epistaxis est une asthénie qui, outre les signes généraux, a pour caractère un écoulement de sang qui sort des narines en ruisselant, ou goutte à goutte, sans effort d'impulsion. L'Epistaxis survient à tout âge, mais surtout chez les jeunes gens qui croissent trop vîte, et chez les vieillards débiles.

Hémorrhoïdes.

553. Les Hémorrhoïdes se reconnaissent aux autres signes d'asthénie dont j'ai parlé, et à un écoulement de sang soit par l'anus, soit des environs.

554. Il faut dire des causes et des moyens curatifs de cette maladie, à-peu-près ce que j'ai dit de la Ménorrhée.

555. Les puissances productrices des Hémor-

rhoïdes, leurs moyens curatifs, et les malheureux effets du traitement asthénique ordinaire, mettent en évidence la cause prochaine de ces maladies, et démontrent qu'elles consistent en une débilité générale, faute d'un stimulus suffisant, sur-tout de la part du sang (549.). Cette débilité relâche tous les vaisseaux, et affaiblit leur ton, principalement dans la partie malade. Cela dépend de ce que, d'après l'inégalité dont j'ai tant de fois parlé (49. 51. 52.), la cause morbifique domine sur-tout là où les symptômes sont les plus intenses. Il n'est pas étonnant que le sang s'échappe des larges vaisseaux de l'utérus, accoutumés à cet écoulement, des vaisseaux pendans de l'anus, de ceux des narines si tendres, et si exposés aux lésions externes, et trop peu soutenus, plutôt que des vaisseaux des autres parties. Il n'est pas besoin ici, pour expliquer ce phénomène (232.), d'une pléthore qui, en effet, n'existe pas (131. 134.).

De la Soif, du Vomissement, de l'Indigestion, et autres maladies analogues du canal alimentaire.

556. C'est une affection très-fréquente que celle qui commence par la Soif, et passe au Vomissement (159. 185. 186. 187.). Souvent cette affection se borne à ces symptômes; plus sou-

vent elle en entraîne d'autres plus graves, tels que la Dyspepsie, la Colique, la Goutte, la Fièvre, et beaucoup d'autres affections asthéniques. Cette maladie est presque toujours le produit de la débilité, et accompagne, tantôt un allaitement trop prolongé, tantôt la Diarrhée qui attaque les femmes fatiguées par un allaitement, ou par des grossesses habituelles.

557. La soif a une double source (184. 185. 159. 186. 187.); elle est sthénique ou asthénique. La première est causée par l'usage immodéré du sel, des alimens, de la chaleur, du travail, et des autres stimulans : elle est bien rarement suivie de vomissement, et jamais tant que l'état de sthénie subsiste. L'eau froide et autres débilitans la dissipent; mais ce n'est pas ici le cas d'en parler.

558. La soif asthénique dont il est ici question, dépend toujours de la débilité seule, souvent indirecte, plus souvent directe (185.). Elle a une tendance spontanée, directe, et presque toujours rapide, à la nausée qui, en augmentant, entraîne le vomissement (187. 188.), lequel à son tour, lorsqu'il est très-intense, détermine par le spasme de l'estomac une douleur extrêmement aigue (189.), et les autres affections dont j'ai parlé (190. 195. et 198.).

559. Toutes les influences nuisibles sont ici débilitantes. Les indirectes sont : les débauches

de table (128. 138.), l'ivresse ; le travail et la chaleur portés à l'excès, les affections morales violentes (161.), les efforts pénibles de l'imagination (139.), une mauvaise nourriture (128.), peut-être la surabondance du sang, lorsque la pénurie de ce liquide y succède (121. 232.), et le passage de la diathèse sthénique à l'asthénique. C'est en vertu d'un affaiblissement direct, que la même affection est produite par le froid qu'aucun stimulus ne corrige (122.), par les boissons froides, par la nourriture végétale (128.), par la pénurie du sang (134), et des humeurs (137.), par le défaut d'air pur (146.), par l'anxiété, les soucis, la crainte (143.), et en un mot par la débilité qui résulte de toutes ces influences. Souvent la soif a une cause mixte, et naît tout à-la-fois de ces deux genres de débilité. Car, comme la faiblesse indirecte augmente toujours la faiblesse directe, de même ici, comme par-tout ailleurs, celle-ci augmente la première quand elle s'y joint (47. 71.).

560. La corruption des humeurs, qu'on appèle *Acrimonie* ou *Putridité*, n'a point de part à cette cause. Tant que la vie subsiste et que les vaisseaux agissent sur les humeurs, une altération aussi étendue et qui n'est jamais que le produit de la stagnation et de la chaleur, ne peut avoir lieu, si ce n'est aux extrémités vasculaires, et aux orifices excréteurs où l'atonie permet une

telle stagnation, ou bien dans le canal alimentaire.

561. La soif dont il est question a la même cause que toute autre asthénie générale. Mais ici l'asthénie règne principalement dans la gorge et dans l'estomac, à cause de l'atonie des conduits salivaires et des autres excréteurs (186. 187.).

562. On remédie à la soif asthénique par les moyens généraux proportionnés à la gravité de la cause prochaine. Contre une soif légère, il suffit d'un verre ou deux d'eau-de-vie de France ou de toute autre liqueur forte, ou ce qui est une règle plus sûre, on en prendra jusqu'à ce qu'on ait étanché la soif. Ces boissons doivent être pures, ou étendues de très-peu d'eau chaude (*). Après leur usage on aura recours à quelque peu de nourriture animale (**), soutenue par quelques stimulans pris avec modération et d'une manière convenable à la santé. Insensiblement on passera aux stimulus accoutumés, moyens et permanens.

(*) L'eau froide serait contraire à l'action de l'eau-de-vie, tandis que l'eau chaude favorise ses effets, comme de nombreuses expériences le prouvent.

(**) Tant que la soif n'était encore qu'imminente, et n'était pas encore décidément établie, j'ai vu qu'un bon déjeûné la dissipait; mais lorsqu'elle est portée à l'extrême, le dégoût qui survient ne permet plus d'alimens.

563. Si la soif n'est point étanchée par-là, elle passe soudain au vomissement ; il survient bientôt une douleur cruelle. La maladie que constituent tous ces symptômes(556. 562), à la douleur près, est celle que je nomme *Dyspepsanodyne*.

Mais lorsque sans la douleur d'estomac, l'affection se propageant jusqu'aux intestins, les relâche ou les resserre, ou bien tantôt relâche et tantôt les resserre, la maladie prend dans le cas de relâchement le nom de

Diarrhée.

564. Lorsqu'au contraire la maladie est avec constipation, ou même se borne à cette affection, elle se nomme

Colicanodyne.

565. Il faut alors user plus largement des boissons dont j'ai parlé. Si elles ne réussissent pas, il faut recourir sans délai à l'opium et autres stimulans plus diffusibles. Dès qu'on en aura obtenu quelqu'amendement, on donnera de tems en tems des consommés succulens, purs, dégraissés ; on en remplira tout le canal intestinal. On y joindra ensuite les autres stimulans ; mais il faut dans leur emploi observer une juste mesure pour éviter autant la faiblesse directe que l'indirecte, et en continuer l'usage jusqu'à ce que la maladie soit parfaitement guérie.

566. Il est d'autant plus essentiel de suivre cette méthode qu'en la négligeant, ou en se fiant, comme on le fait communément aux évacuans, on laisse le mal se perpétuer, s'accroître et dégénérer en vice local.

Maladies analogues du canal alimentaire.

567. Outre les maladies dont je viens de parler (556. 566.), il en est encore d'autres, qui semblables à elles pour les symptômes et le traitement doivent être ici placées conformément à l'ordre que je me suis prescrit.

Maladies des Enfans.

568. Les maladies des enfans sont « la sécheresse de la peau », une salivation qui survient tout-à-coup et dure peu, un vomissement de lait soudain, passager et sans effort (403.); des déjections vertes; d'autres fois la constipation; dans l'un et dans l'autre cas presque toujours des tranchées, assez bien annoncées par la rétraction des genoux vers l'estomac, de tems en tems, accompagnées de cris perçans. Il est deux affections un peu plus graves. Ce sont d'abord :

Les Vers.

569. Qui se reconnaissent au gonflement de la colonne subnasale, à son épaisseur, à l'ha-

bitude qu'ont les enfans de se toucher le nez, à la pâleur du visage décoloré et du reste de la peau ; à la grosseur de l'abdomen, enfin à l'expulsion des vers par les selles ; puis

La Consomption.

570. Qui a pour signes assez évidens la maigreur de tout le corps, le volume extraordinaire du ventre, un état de veille presque continu, des cris plaintifs faibles, continuels, souvent rauques.

571. Les causes excitantes de ces maladies, sont les mêmes que celles de toute autre asthénie, c'est-à-dire, tout ce qui a pour effet de débiliter le corps tout entier et sur-tout le canal alimentaire. Tels sont, à cet âge, un lait peu nourrissant, qui s'agrit, gonfle ; une nourriture aqueuse mêlée de pain, l'inanition, le froid, l'humidité qui ajoute encore à l'action du froid, l'usage habituel de vomitifs ou de purgatifs, trop peu d'exercice, le renversement de l'ordre naturel dans le tems du sommeil, des repas et de tous les soins que reçoit l'enfant ; la malpropreté, un air impur et les appétits naturels négligés ou contrariés.

572. Ces maladies sont guéries par des moyens contraires à leurs causes, tels qu'un lait nourrissant, excitant ; des alimens trois ou quatre fois

par

par jour, principalement du lait chaud, des jus de viande purs, très-substantiels, un mélange de ce jus ou de lait avec de la fleur de farine, ou bien du pain fait avec ce mélange ; une chaleur sèche et qui n'excite point la sueur ni une rougeur très-vive. On s'interdira toute purgation ; on promènera beaucoup l'enfant. Le tems des repas, du sommeil et de tous les soins qu'on donne à ces êtres délicats sera bien réglé. Il leur faut de la propreté, « des bains tièdes dans les tems froids », des lotions fraîches dans les tems chauds, un air pur et libre, très-souvent à toutes les températures, excepté quand il fait humide. On contentera raisonnablement les desirs de l'enfant, de manière à ne pas même négliger de gratter où il éprouverait de la démangeaison.

573. Ces moyens suffisent contre cette maladie quand elle est légère. Ils ne sont pas du tout à négliger lorsqu'elle est plus grave : mais ils exigent alors l'emploi de remèdes auxiliaires. Si le malade est tourmenté par des déjections de matière verte, par un dévoiement énorme, par la constipation ou par des tranchées, il faut recourir au vin pur ou à une liqueur spiritueuse plus ou moins étendue, selon que le cas l'exige, ou même pure, s'il le faut. On donnera alors les jus de viande en plus grande quantité et plus rapprochés.

574. Si ces moyens répondent mal à l'attente

du médecin, ce qui est rare, on administrera dans les affections vermineuses sur-tout et mieux encore dans la Consomption, alternativement avec ces moyens, d'autres stimulans plus diffusibles, tels que les préparations d'opium, le musc. L'une et l'autre sorte de stimulans doit être proportionnée à la violence des symptômes; et on n'en cessera point l'usage que tout le tumulte morbifique ne soit appaisé et la santé rétablie : ce qu'on trouvera beaucoup plus facile qu'on ne l'avait pensé jusqu'ici d'après les effets du traitement contraire : avantage consolant pour l'humanité.

575. Il est manifeste, par ce que je viens de dire, que ces maladies de l'enfance découlent de la même source et sont dissipées absolument par les mêmes moyens que toute autre asthénie dont j'ai parlé, ou dont il me reste à parler. La fin, jusqu'à présent malheureuse de toutes ces maladies, doit être attribuée, non à leur cause immédiate, mais aux vices du traitement usité (*).

(*) Je ne saurais m'empêcher de répéter encore, puisque l'importance de l'objet m'y engage, que ce nouveau mode de traitement a été employé au lit des malades avec le plus étonnant succès, tant dans ma propre pratique que dans celle de mes disciples, contre les maladies des enfans, ainsi que contre toutes les précédentes. Je ne saurais citer un seul cas où cette méthode ait eu des effets malheureux. Que l'on rapproche maintenant de cette assertion la mortalité reconnue que toutes les autres méthodes imaginées jusqu'ici entraînent après elles.

Bien plus; quoiqu'elles puissent dégénérer en vices locaux, comme la Consomption en obstruction du mésentère, la Colique de tous les âges en inflammation, tuméfaction ou complication des intestins, et la Colique, ainsi que la Diarrhée trop négligée, en gangrène des mêmes viscères, ces accidens n'ont presque jamais lieu quand on emploie à tems contre la maladie primitive le traitement direct. Ce sont bien plus souvent les suites d'un traitement vicieux ou de l'omission des remèdes convenables. Aux maladies du canal alimentaire, se rapportent encore

La Dyssenterie et le Choléra.

576. Il faut en dire autant que des maladies de la même famille. Si pourtant quelqu'observation particulière était ici nécessaire, elle sera renfermée dans ce que je dirai du Choléra et de la Dyssenterie graves. Il est une autre maladie qui n'est point étrangère au canal alimentaire, qui est de même nature que les précédentes, mais un peu plus pernicieuse et mérite d'être placée immédiatement après elles : c'est

L'Esquinancie asthénique.

Voyez plus haut (222.) ses signes et son traitement.

Le Scorbut.

577. Le Scorbut est une asthénie manifeste. Ses principaux symptômes sont l'inappétence, le dégoût, la laxité du solide vivant, considéré comme solide simple; l'hémorrhée de diverses parties et sur-tout des gencives; l'éloignement pour le travail, la tristesse et enfin la langueur de toutes les fonctions.

578. Les influences qui produisent cette maladie, sont les puissances asthéniques ordinaires qui se manifestent sous la forme suivante: tel est le froid, sur-tout humide, des mers du nord, celui des mers du sud à la même latitude, qui donne à-peu-près à la maladie sa physionomie propre. Toutes les autres influences débilitantes contribuent avec le froid à la produire: telles sont la douleur que nous cause la perte de la liberté, de nos parens, de nos proches, de nos amis; l'horreur de notre situation présente; le regret de ce qu'on quitte; telles sont pour le matelot, la crainte d'une discipline rigoureuse; l'inaction où jette un calme plat et les fatigues d'une tempête, d'où résultent une faiblesse directe dans le premier cas et indirecte dans le second. Tels étaient naguere la privation de viande fraîche, qui seule nourrit et corrobore, l'usage de viandes salées, corrompues,

qui ne sont pas même corrigées par des végétaux frais (128.); tels sont l'usage des boissons aqueuses ou faibles, la terreur qu'inspire l'issue douteuse d'un combat naval.

579. Tout cela démontre que le Scorbut ne dépend pas d'une ou deux influences nuisibles, et que son origine n'est pas renfermée dans un cercle aussi étroit qu'on l'a cru jusqu'ici; mais qu'il tire sa source plus profondément d'un grand nombre d'influences débilitantes et qu'il constitue une véritable asthénie.

580. Cette assertion est encore confirmée par les effets du traitement véritable et du traitement erroné de la maladie. Car quoique presque toutes les puissances nuisibles ordinaires concourent à produire le Scorbut, si on considère avec quelle facilité il guérit radicalement par l'éloignement des causes excitantes morbifiques, par l'usage des viandes fraîches avec ou sans légumes, par l'usage du vin, par un exercice actif ou passif, par le retour des malades à terre, par la reprise de leur genre de vie habituel, il ne restera plus de doute que le Scorbut ne soit une asthénie et même une asthénie légère. Le bruit qu'on a fait naguère de son traitement par les légumes, les racines, le chou acescent et autres moyens semblables, qui sans les remèdes dont j'ai parlé ne feraient qu'exaspérer le mal, provient de cet égarement commun, qui fait que nous n'apercevons

pas les choses les plus évidentes et les plus certaines, et que nous nous attachons plutôt à celles qui ne présentent que la lueur de la vérité, ou même des erreurs.

L'Hystérie légère.

581. L'Hystérie légère est une forme d'asthénie fréquente chez les femmes et très-rare chez les hommes, dans laquelle il y a des borborygmes; le malade sent comme une boule qui lui roule à l'intérieur, puis monte au gosier et menace de le suffoquer. Il rend une urine limpide.

582. Le symptôme caractéristique de cette maladie, est un spasme vague qui parcourt le trajet indiqué. Elle attaque par accès, séparés presque toujours par de longs intervalles, et souvent ne revient jamais qu'une fois ou deux.

583. Les accès sont promptement dissipés par de légères doses d'opium fréquemment répétées. Dans les intervalles on doit prémunir contre les dangers de la maladie par une nourriture substantielle et par l'usage modéré des stimulans naturels.

Rhumatalgie.

584. Le Rhumatisme chronique est une asthénie qui est bien moins la suite des progrès spontanées d'un Rhumatisme abandonné à lui-

même, que des saignées et autres évacuations excessives, et d'un traitement trop débilitant, qui ont converti la diathèse sthénique, et l'inflammation qui en fait partie en une diathèse et en une inflammation contraires. La peau se décolore et pâlit; le malade a moins d'appétit qu'à l'ordinaire; les mouvemens involontaires sont diminués, et on trouve par-tout de la débilité et de l'engourdissement. Jusques-là on conçoit que la maladie est chronique. Les articulations sont douloureuses et s'enflamment comme dans le Rhumatisme. Quoique cette maladie naisse le plus souvent des causes que je viens d'indiquer, elle est pourtant quelquefois produite par une débilité primitive, et sans qu'aucune sthénie ou aucun excès dans le traitement asthénique aient part à sa formation.

585. La cause de cette maladie est la même que celle de toute autre asthénie. Elle est sur-tout prononcée dans les fibres motrices des muscles placés sous la peau dans toute l'étendue du corps.

586. Les plus pernicieuses de toutes les influences nuisibles, sont la pénurie du sang, le froid, sur-tout humide, nn air impur, et toutes les autres puissances débilitantes qui peuvent se réunir à celles-ci, et qui contribuent selon la force avec laquelle elles agissent à la production de la maladie. L'excès ou le défaut de repos sont encore plus nuisibles que les autres causes.

587. Tous les stimulans contribuent à la guérison de la Rhumatalgie. Les plus puissans remèdes sont un régime plus nourrissant, des frictions, l'usage modéré du vin, la gestation, un exercice doux, fréquent, et le plus souvent possible pris en plein air. Si cette maladie est au nombre de celles qui font l'opprobre des médecins, on conçoit à présent qu'ils méritent bien cet affront, lorsqu'ils ont employé de tout tems contre une maladie asthénique, le même genre de traitement que contre la plus sthénique, et même en somme un traitement encore plus débilitant (*).

La Toux asthénique.

588. Cette Toux, accompagnée des signes constans de l'asthénie et de l'expectoration fréquente que la Toux provoque, attaque tous les âges où

(*) On objectera, peut-être, que les médecins employaient pourtant dans cette maladie la saignée et autres évacuans, avec plus de modération que dans le Rhumatisme (*aigu*.) Il est vrai qu'ils n'évacuaient pas autant dans un tems donné; mais songez donc à la longue durée du Rhumatisme chronique; songez que la méthode de traitement se composait d'évacuations fréquentes et presque continuelles, et de tous les moyens d'épuisement : traitement beaucoup plus débilitant que celui du Rhumatisme aigu ou sthénique. Est-il étonnant, d'après cela, que les médecins aient été jusqu'à présent si malheureux dans cette maladie.

règne la faiblesse directe ou indirecte, et par conséquent la vieillesse, nécessairement tombée dans la faiblesse indirecte.

589. La Toux, qui consiste dans ce dernier genre de débilité, est produite par tous les excès de stimulus, qui agissent passagèrement, ou pendant une certaine période de la vie, et qui ont, par leur violence dans le premier cas, le même effet que par leur durée dans le second (29. 30. 401.). Quant à la Toux qui dépend de faiblesse directe, on se rappellera que la vie étant un état forcé (326. 72.), la nature est entraînée d'elle-même à ce genre d'asthénie, par le manque absolu de stimulus qui laisse accumuler l'incitabilité (*).

590. La Toux asthénique peut donc avoir deux sortes de causes. On dissipe la Toux qui consiste dans la faiblesse indirecte : en ramenant peu-à-peu, et avec circonspection, au point qui convient à la nature (33. 34.), le stimulus d'où provient la maladie. Lorsque celle-ci est due à la faiblesse directe, on la guérit en augmentant par degrés le stimulus, jusqu'à ce qu'on ait rétabli

(*) L'excrétion qui, dans cette maladie, forme la matière de l'expectoration, a naturellement une telle propension à augmenter, qu'elle est toujours augmentée dans tous les cas de mort déterminés par les maladies. C'est pour cela que les malades meurent communément avec le râle. (Voyez 72 et 326.)

l'incitation qui fait la santé parfaite (30. 43).

591. Ce qui démontre encore avec plus d'évidence cette double origine de la Toux asthénique, c'est qu'elle se reproduit, si dans l'un ou l'autre cas on dépasse les règles que j'ai prescrites par rapport au traitement.

592. La fréquence et la violence de la Toux, jointes à l'abondance des crachats, ont toujours passé pour un signe certain d'un vice organique des poumons. On pensait que cet état du poumon était de nature sthénique, et qu'il attestait l'existence, tantôt d'une Pulmonie inflammatoire, ou d'une Phthisie tuberculeuse, tantôt d'une Péripneumonie fausse, « tantôt d'une in-« flammation ardente dans le canal intestinal ». On estimait que dans le premier cas le mal était dû à une ulcération, ou (selon le langage vulgaire, et ce qui revient au même) à des tubercules; et que dans le second cas ce vice consistait en une inflammation, soit des muscles intercostaux, soit différente de celle qui fait dans l'opinion commune la base de la Péripneumonie vraie. « Dans le troisième cas, on n'hésitait pas « un moment à attribuer l'affection intestinale au « seul genre d'inflammation que l'on connût « alors, je veux dire à l'inflammation que l'on « guérit par la saignée et les autres évacuations ». On ne recherchait qu'une chose : savoir si les crachats étaient purulens ou muqueux. On pro-

posait des prix pour établir cette distinction.

593. Mais outre qu'aucune Pulmonie, ni aucune Péripneumonie fausse, comme on l'appelle, ni aucune inflammation intestinale de ce genre, n'ont jamais été guéries par les moyens anti-sthéniques (235.), et que le traitement sthénique ou stimulant a été assez utile contre la première, dans les essais peu nombreux encore qu'on en a faits, et qu'il a dissipé constamment les deux dernières dans une infinité de cas, et par-tout où on l'a tenté, la quantité et la qualité des crachats sont ici d'aussi peu de conséquence que dans certaines fièvres, dans d'autres maladies asthéniques entièrement exemptes d'aucun vice local, et enfin que dans la Toux même dont il est ici question, puisque dans toutes ces maladies il existe souvent une Toux plus violente et une expectoration plus abondante et plus variée que dans la Pulmonie confirmée, à l'article de la mort. Cependant tout ce tumulte, jusqu'à présent si formidable, a pu être réprimé en peu d'heures, et entièrement dissipé en peu de jours.

594. Qui ne sait pas que bien des gens, pendant le cours d'une longue vie, toussent démésurément et crachent à proportion, les poumons restant sains, malgré cela, et exempts de toute lésion organique? Combien de fois, la Pulmonie ayant parcouru tout son cours, et s'étant enfin

terminée par la mort, n'a-t-on pas trouvé à l'ouverture des cadavres la substance des poumons aussi saine que jamais (*).

595. On a ignoré jusqu'ici la cause de la Toux. Pour ne point parler de la Toux sthénique (160. 233.), la cause de l'asthénique est la même que celle de toute autre asthénie ; mais elle est plus prononcée dans la source de l'expectoration, je veux dire dans les artérioles exhalantes et les cryptes muqueuses, dont les humeurs versées

(*) On connaît divers exemples de personnes mortes évidemment de Pulmonie, et dont les poumons ont été trouvés parfaitement sains. L'un de mes plus estimables disciples accompagna à Lisbonne un jeune écossais de qualité, qui était attaqué d'une Pulmonie déclarée, et le ramena parfaitement guéri. Il sauva également deux ou trois dames qui avaient été abandonnées, suivant la méthode ordinaire : il prétendit un jour, devant le médecin de la Factorerie, qu'une personne qui venait de mourir de cette maladie n'avait pas de vice organique aux poumons, ce qu'on reconnut en effet par l'ouverture du cadavre. J'ai guéri maint pulmonique ; j'avouerai pourtant que j'en ai perdu trois, chez lesquels j'ai été appelé trop tard. Cette perte m'affligea beaucoup, parce que, pour plusieurs raisons, je desirais ardemment les guérir. Je perdis également à Edimbourg, le plus aimable jeune homme du pays, après l'avoir guéri d'une Hémoptysie extrêmement violente : c'était celui que mon disciple avait ramené de Lisbonne parfaitement rétabli deux ans auparavant ; mais on me congédia trop tôt dans le dernier cas, et dans les autres, je fus contrecarré dans mon traitement.

dans les bronches, épaissies par leur stagnation, forment la matière des crachats

« La plus violente de toutes les influences nui-
« sibles qui excitent la Toux asthénique est le
« froid, comme la chaleur l'est dans le Catarrhe
« (407. 412.). Le froid agit si puissamment dans
« la Toux asthénique, que le plus petit courant
« d'air qui frappe le corps produit une quinte
« très-vive, et tous les symptômes qui s'ensui-
« vent, tandis qu'au contraire la chaleur du lit
« calme aussitôt la Toux, prévient les accidens et
« dissipe les symptômes ».

596. Ici, comme dans la Toux sthénique (238.), les humeurs séreuse et muqueuse affluent principalement dans les bronches qui les supportent quelque tems, et jusqu'à ce qu'elles en soient surchargées. Alors un stimulus incommode met en jeu l'incitabilité dans l'endroit affecté, et conséquemment par-tout l'organisme (235.), et développe l'incitation : il en résulte une Toux, au moyen de laquelle sa cause matérielle, ou les humeurs amassées (236.) sont rejetées au dehors.

597. Cette maladie doit toujours être traitée, d'abord par les stimulans, puis par les restaurans (236.). Si elle consiste dans la faiblesse indirecte, il faut néanmoins employer des stimulans, mais moins énergiques que ceux qui ont causé la maladie : on les diminuera par degrés,

et en changeant la forme, jusqu'à ce qu'on revienne à ceux qui plaisent à la nature, et qui conviennent à la santé la plus parfaite (103.). C'est ainsi qu'on doit traiter l'ivresse, qui n'est point encore portée à l'extrême, ainsi que tous les genres d'intempérance. Si la maladie dépend de faiblesse directe, le traitement sera beaucoup plus facile : on s'élèvera par degrés à la mesure d'incitation, vers laquelle on est descendu dans le traitement de la faiblesse indirecte. C'est de cette manière qu'il faut attaquer la Pulmonie dans son principe et dans le milieu de son cours, de même que la Péripneumonie fausse, toute espèce d'asthénie dans la jeunesse, et la Coqueluche.

La Coqueluche.

598. Cette maladie est liée à une impression contagieuse, qui est tantôt plus, tantôt moins violente, mais qui cède immanquablement au traitement sthénique proportionné à l'intensité de la maladie. Les prétendus succès du changement d'habitation ou de climat ne sont qu'une fable. Le traitement par les vomitifs est funeste (*).

(*) Les médecins prescrivent le changement d'air et d'habitation, et disent qu'ils ne savent rien sur la nature de cette maladie. Comment savent-ils donc ce qui y est salutaire ? On le leur a dit. Mais pourquoi prescrivent-ils les

Cystirrhée.

599. La Cystirrhée est ce mode d'asthénie dans lequel, outre les signes généraux d'asthénie, et ceux qui sont particuliers à la Toux asthénique, il se rencontre dans les urines un mucus qui les trouble, sans douleur interne, ni indice préalable d'une affection locale interne.

600. En tant que cette maladie est générale, il faut dissiper l'atonie et la laxité qui y correspond, de la même manière que tout autre cas d'excrétions augmentées, et administrer plus soigneusement encore que dans ces dernières maladies, les stimulans appropriés à l'état de santé.

vomitifs? Parce qu'ils ont entendu un professeur, dans sa chaire, les conseiller, et qu'ils les ont vus employer sur cette autorité. Mais pourquoi justement des vomitifs? Par la même raison, et parce que les restes de la doctrine de la matière morbifique s'étend par tous les systèmes de médecine : de là, la règle générale, d'opposer la saignée aux Hémorrhagies, les vomitifs aux Vomissemens, la purgation à la Diarrhée, pour imiter la nature. Dans leur égarement, les médecins regardaient les symptômes des maladies comme des efforts salutaires de l'organisme ; il est bien démontré maintenant qu'il n'est point de tendance médicatrice, et qu'ainsi, on doit s'opposer à tout symptôme morbifique, et sur-tout à toute déperdition des humeurs.

Goutte des gens robustes.

601. Cette Goutte est une forme d'asthénie, dans laquelle, à raison de longs excès en tous genres, et d'une longue oisiveté qui ont déjà produit une faiblesse mixte, sur-tout lorsqu'à ces influences il s'en est joint depuis peu de directement débilitantes, il survient préalablement de la Dyspepsie, ou de la Diarrhée, ou l'une et l'autre à-la-fois, avec des signes manifestes de transpiration supprimée, puis de la langueur dans les extrémités inférieures; bientôt les petites articulations, et presque toujours à l'un des deux pieds, sont prises d'une inflammation très-grave et très-douloureuse si on ne s'y oppose par une nouvelle méthode, mais qui est toujours de courte durée, comparativement avec la maladie qui doit s'ensuivre.

602. Cette Goutte peut être nommée Dyspepsie des débauchés, c'est-à-dire Dyspepsie par faiblesse indirecte; et la Dyspepsie peut être appelée la Goutte des personnes affectées de faiblesse indirecte, puisqu'à l'inflammation près, tous les symptômes de la Goutte s'y rencontrent (*). Tant il est vrai que les noms ne signi-

(*) Il y a peu d'hommes qui n'aient, à quelque époque de leur vie, senti quelque tiraillement ou quelque picotement douloureux en quelqu'endroit du pied, sur-tout s'ils fient

fient rien dans les maladies, puisque non-seulement toutes celles dont j'ai parlé précédemment, mais encore l'Asthme, l'Hystérie, la Colique, et la plupart des affections qui doivent leur nom à quelque désordre notable du canal alimentaire, sont également prévenues et guéries par le même mode de traitement. C'est pour cela que j'ai placé la Goutte légère parmi ces dernières maladies.

603. La transmission des vices organiques de père en fils, l'hérédité des maladies n'est qu'une fable, ou bien les fondemens de cette doctrine se réduisent à rien (10. chap. 3.). Les enfans des riches en héritent la Goutte avec la fortune; mais qu'ils soient déshérités, ils n'auront point la Goutte, à moins qu'ils ne la gagnent : je dis plus, s'il est seulement deux maladies qui soient

se sont trouvés dans un état de langueur et d'engourdissement extraordinaire. On peut considérer cela comme un accès de Goutte en petit; mais quand tous les phénomènes de cette maladie, à l'inflammation près, se manifestent, on nomme cet état Dyspepsie, ou comme on veut; c'est toujours la Goutte.

Ainsi, il paraît, d'après tout ce qui a été dit dans cet ouvrage, que l'état morbifique est quelque chose de fort simple, puisque ce n'est rien qu'une augmentation ou une diminution de la cause des fonctions ou puissance vitale; et que cet état ne présente dans les diverses maladies, d'autres différences que celles des symptômes apercevables pour nos sens; apparences qui nous trompent constamment, lorsque nous n'avons égard qu'à elles.

héréditaires (66. chap. 7.), toutes le sont nécessairement, ou aucune ne l'est. Il faut supposer que dans le premier cas les influences nuisibles sont superflues, tandis qu'il est constant qu'elles peuvent tout; comme cette supposition est absurde, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas de maladies héréditaires. Notre premier élément, ou la molécule de solide simple qui nous constitue d'abord, est douée de plus d'épaisseur dans les uns et de plus de ténuité dans les autres. Si les puissances incitantes, de qui tout dépend dans la vie, sont bien dirigées, la variété de ces corpuscules élémentaires n'empêche pas qu'ils ne jouissent chacun de la santé que sa nature comporte, et même d'une assez bonne santé, si l'action bien réglée des stimulans développe dans ces embryons une incitation suffisante. Quoique le père de Pierre ait eu la Goutte, ce dernier n'en est pas nécessairement attaqué, parce qu'il peut avoir su éviter la maladie de son père par un genre de vie convenable, c'est-à-dire par une incitation adaptée à la nature de sa constitution.

T. « Si la même personne est prise de la Goutte « par sa faute et par sa mauvaise conduite, et qu'en-« suite elle puisse, au moyen d'un genre de vie « opposé et de soins convenables, prévenir le « retour de la maladie, et même la dissiper, « ainsi qu'on vient de le découvrir, que devient « le vice organique »? Si enfin la Goutte est la

même maladie que la Dyspepsie (602.), naît des mêmes causes, guérit par les mêmes remèdes, et si le seul symptôme par lequel elle paraît en différer, je veux dire l'inflammation, n'est que la moindre partie de la maladie, provient de la même source et cède au même traitement, qu'importent les distinctions qui ne conviendraient point à l'une et à l'autre maladie (*)? Ces distinctions n'indiquent en outre rien autre chose, sinon qu'une certaine texture du solide primitif favorise certaines formes de maladie (lesquelles formes ne sont d'aucune importance); mais de manière que ces dernières peuvent être prévenues et guéries par une incitation qui convienne aux premiers élémens de notre corps.

604. Les causes productrices de la Goutte sont d'abord les puissances qui débilitent indirectement, à la longue, et ne produisent guère leur effet avant le moyen âge de la vie, ou trente-cinq ans. Une nourriture trop succulente et une vie trop inactive, en sont des causes très-puis-

(*) Si je me suis préservé de la Goutte depuis sept ans, après avoir éprouvé tout ce qu'elle a de plus violent, ne m'eût-il pas été beaucoup plus facile de la prévenir entièrement? Peut-être objectera-t-on que les douleurs cruelles de la Goutte établissent une grande différence entr'elle et la Dyspepsie? Je réponds à cela, que puisque les douleurs se dissipent aussi aisément que les autres symptômes, cette distinction est insignifiante.

santes et plus énergiques encore que les excès dans le boire. D'ailleurs, tout ce qui est capable de détruire la vie et de consumer l'incitabilité y contribue. Le premier accès ne survient guère, à moins que des influences directement débilitantes ne se joignent aux débilitantes indirectes (*). La maladie une fois établie, le premier genre d'influences est bien plus propre que le dernier à ramener les parosysmes. L'abstinence et la nourriture végétale sont sur-tout nuisibles : celle-ci l'est d'autant plus, que les substances dont elle se compose sont plus légères. Les farineux, dont l'usage n'est pas du tout sûr, nuisent moins que les racines, celles-ci, moins que les herbes potagères : les fruits sont de tous les végétaux les plus pernicieux (**). Toutes les bois-

(*) La Goutte me prit dans ma trente-sixième année, après une maigre chère de six mois ; elle ne revint qu'entre cinq et six ans après, parce que dans cet intervalle, je sontins mes forces par un genre de vie convenable. Ce second accès avait été précédé pendant plusieurs mois d'un régime aussi peu nourrissant que la première fois. Il ne me revint point d'accès que je n'eusse préalablement éprouvé la faiblesse directe. La faiblesse indirecte n'a point, à cet égard, d'effet aussi prompt; elle a pourtant une propension à nuire et doit être en conséquence évitée.

(**) Les potages aux navets, aux choux, et même à la purée, qui passent communément pour des mets très-substantiels, ont le même effet ; mais quand ces substances

sons nuisent à proportion de leur légéreté et de leur acidité. L'eau froide donnée dans le fort de la diathèse, et aux approches de l'accès pour appaiser la soif, excite sur-le-champ des nausées, le vomissement, et autres troubles de l'estomac et du reste du canal intestinal, et accélère le véritable Paroxysme (184. 187.). Un acide ajouté à l'eau froide en augmente encore les mauvais effets. Parmi les boissons fortes, celles qui sont préparées avec l'orge par la fermentation, savoir les diverses sortes de bière, les vins blancs, excepté ceux de Madère et de Canarie, presque tous les vins rouges de France, le vin clairet, les liqueurs distillées acidulées, sont de toutes les boissons les plus nuisibles. L'inaction détermine le premier accès; la fatigue, sur-tout celle de la marche accélère tous les autres. La pénurie du sang est ici très-préjudiciable en tout tems, au point que personne n'a jamais songé à la saignée en pareil cas, quoiqu'on fît consister la maladie dans la pléthore. Le vomissement est per-

sont prises avec de bonnes viandes, bien succulentes, elles ne font jamais de mal; les pois verts avec de l'agneau ou de la volaille, sont également exempts de mauvais effets et agréables. Quant aux fruits, ils sont nuisibles. Les fruits très-rafraîchissans, tels que les melons et les concombres produisent presque sur-le-champ leurs mauvais effets.

nicieux (*), et la purgation alvine encore pire (**). Toutes les évacuations sont moins fâcheuses quand elles sont spontanées que quand elles sont sollicitées par l'art.

605. Il faut excepter pourtant la déperdition d'humeur séminale, qui se fait naturellement. Les goutteux sont tellement portés aux plaisirs de Vénus, et si supérieurs aux autres hommes en ce genre d'escrime, qu'ils ne peuvent pas s'en abstenir dans le fort du plus cruel accès. Ils ne sentent pas d'abord les effets de cette intempérance (***), ce n'est que dans un âge plus avancé, et lorsque la maladie se renouvelle souvent, qu'ils en sentent mieux les suites (****). Une chaleur

(*) C'est-là une des nombreuses contradictions qui se trouvent entre l'une de leurs théories et les autres, et entre la théorie et la pratique.

(**) Je puis, dans le tems où j'en suis entièrement exempt, rappeler ma Goutte par une seule prise de sel de Glauber.

(***) Chez les personnes jadis robustes, il existe souvent dans un âge avancé, et même au milieu des accès de Goutte, des facultés viriles si puissantes, que le malade est en état de surpasser tous les excès qu'il a pu faire autrefois en ce genre : cette puissance n'a rien de réel ; c'est un symptôme de la maladie : elle ressemble à l'appétit contre-nature qu'on éprouve dans la débilité des organes de la digestion.

(****) Brown ne s'exprime pas avec assez d'exactitude et de précision. Ce n'est pas la simple évacuation qui est ici nuisible ; c'est sur-tout le sentiment trop vif de volupté qui énerve. BEDDOES.

forte leur est préjudiciable par la faiblesse indirecte qu'elle cause (115.), mais moins nuisible encore que le froid par la faiblesse directe qu'il produit (118.). L'air impur (146.) est ennemi des goutteux ; l'interruption des occupations habituelles de l'esprit (139.) leur nuit, mais moins encore que la contention d'esprit. Ils ont besoin du stimulus des passions : d'un autre côté, une émotion violente peut convertir cette variété de la Goutte en celle qui est la plus grave, affecter le cerveau, compromettre la vie et frapper de mort (141.).

606. Un long sommeil, qui produit la faiblesse directe en suspendant le stimulus de l'état de veille, est nuisible. Un sommeil trop court est beaucoup plus nuisible encore, en laissant le goutteux accablé des fatigues de la veille, et épuisé de faiblesse indirecte. (2e. part. ch. 7, parag. 237.). Souvent après que les extrémités supérieures ont été refaites par le sommeil, le goutteux sent, en s'éveillant, que les extrémités inférieures sont encore dans la langueur, et demandent plus de repos ; il est obligé de rester au lit pour laisser prendre à ces extrémités le repos qui leur manque. Si, à la suite d'un court sommeil, le malade, encore pesant et engourdi, vient à s'exposer au froid, quelqu'agréable que lui fût cette sensation (*quanta luxuria est*), il doit réchauffer avec soin, par des couvertures et

des vêtemens, les parties frappées par le froid, je veux dire toute la surface du corps, ainsi que les cuisses, et sur-tout les jambes et les pieds qui sont, dans l'accès, le siége de l'inflammation, et restent d'ailleurs toujours extrêmement faibles, et il doit compléter ainsi le stimulus du sommeil qui lui manque.

607. Tous les moyens propres à retarder les accès et à prolonger les intervalles, sont les influences contraires aux causes excitantes de la maladie : telle est une nourriture copieuse et succulente (qui n'aille point jusqu'à produire la faiblesse indirecte), tirée du règne animal, à l'exclusion des végétaux, qu'au moins on ne permettra qu'en petite quantité ; telles sont les boissons fortes, non rafraîchies, (mais quand la maladie n'est pas prochainement imminente, on peut, dans un bon repas user d'eau froide avec sécurité (*), pourvu qu'elle ne soit pas mêlée de

(*) Je sais très-bien quand je puis me permettre une boisson froide ou quelque nourriture végétale ; c'est lorsque j'ai pris assez de force quelque tems auparavant, et que je me sens vigoureux. Je sais bien également comment je puis corriger les fautes de régime que j'ai pu commettre en mangeant ou en buvant quelque chose de nuisible ; c'est en recourant à un stimulant diffusible convenable. L'été dernier, ayant mangé un fruit étranger qui présente un mélange des qualités du melon d'eau, de l'orange et du limon, je fus pris au bout d'un quart-d'heure, au milieu de ma leçon, dans la taverne Devill, d'un accès de goutte

quelqu'acide, ni acescente, qu'elle ne fermente pas en se troublant quand on la boit); tels sont encore la gestation, l'exercice qui ne va pas jusqu'à la sueur, et sur-tout jusqu'à la fatigue; l'augmentation de la masse du sang, à laquelle on pourvoit par la nourriture autant que possible, et par l'exercice, tandis qu'on évite toute espèce d'évacuation, qu'on se livre rarement, s'il est possible, aux plaisirs de l'amour; tels sont une température moyenne, qui ne porte à la faiblesse directe ni indirecte, un air libre et pur, de la propreté, un agréable exercice de l'esprit, des passions douces et paisibles, également éloignées des transports fougueux et d'une stupide apathie; tel est un sommeil médiocre, mais plutôt trop long que trop court, et d'autant plus que la maladie a duré plus long-tems, et que le malade est plus âgé : enfin, que le sommeil soit

à l'estomac; je dissipai cet accès par quelques stimulans diffusibles et j'achevai ma leçon. Une autre fois je prévins un pareil accès par le même moyen.

Ma doctrine nous donne beaucoup plus d'empire sur notre vie et sur notre santé, que la médecine vulgaire. Ne nous jouons pas de cette puissance; n'en usons pas même sans nécessité. Puisque le choix des moyens est en notre pouvoir, bannissons tous ceux qui inspirent le dégoût, et qui ne sont ni agréables ni délicats. J'ai rempli l'indication d'Asclépiade, qui voulait que la médecine se fît *tutò, celeriter, et jucundè*, je la fais de plus *salubriter.*

poussé jusqu'à ce qu'en cessant il laisse le malade dans un état de veille complète (600.).

608. De tout ce qui précède, il résulte évidemment que la Goutte des personnes fortes n'est point elle-même une maladie de force, ou sthénique, et qu'elle ne dépend point, comme on l'a cru communément jusqu'ici de la vigueur corporelle, ou de la pléthore; mais qu'elle est manifestement asthénique, à l'instar de toutes les autres espèces d'asthénie; et qu'enfin elle ne doit pas être traitée par les anti-sthéniques, comme on l'a fait jusqu'ici, mais bien par les moyens sthéniques, ainsi que la raison l'exige.

609. Ce qui en a imposé jusqu'à présent aux médecins sur la cause de la Goutte, ce sont les apparences de force et de pléthore, que présentent la plupart des goutteux par leur corpulence et souvent par leur vigueur, suites de leur genre de vie. Dans leur simplicité les médecins n'ont jamais pu imaginer que la vigueur et la pléthore ne fussent pas une propriété naturelle aux animaux, et que dépendant des choses extérieures, elles pussent varier de jour en jour, d'heure en heure (10. 11. 12. 13.). Si donc un homme qui a pris une corpulence considérable, qui s'est livré à toutes les profusions de la bonne chère, et a ainsi vécu jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, vient à être privé tout-à-coup d'alimens pendant dix jours; si d'un autre côté un

pygmée maigre et grêle, est pendant le même tems copieusement restauré, vous paraît-il probable que le premier dans son état d'inanition, conserve sa pléthore et sa vigueur, et que le dernier, auparavant dans l'inanition, reste vuide de sang, malgré la quantité extraordinaire d'alimens dont il est gorgé? Oublierons-nous le principe fondamental de cette doctrine, qui établit que nous ne sommes rien par nous-mêmes, et que nous sommes entièrement subordonnés aux puissances externes? Croira-t-on qu'un goutteux livré sans réserve à tous les genres de stimulus immodérés pendant vingt ans, soit à quarante ou plus tard plus rempli de sucs et de vigueur qu'il ne l'était vingt ans auparavant ou que celui qui a vecu dans la tempérance? Quelle nécessité, s'il vous plaît, de comparer les goutteux à ceux qui ne le sont pas, au lieu de les comparer avec eux-mêmes (*)?

(*) Les puissances qui nous affectent agissent sur nous de manière qu'à un certain degré, souvent elles produisent un effet, qu'à un autre degré elles n'auraient pas produit. Lorsque le stimulus auquel on est accoutumé n'est que médiocre, l'incitation qui en résulte suffit pourtant encore, jusqu'à un certain point, aux besoins de l'organisme : c'est ainsi que les manouvriers se soutiennent avec moins de stimulus que les gens riches. En outre, une circonstance qui regarde les derniers, c'est que lorsqu'on outre-passe la mesure accoutumée de stimulus, on est souvent obligé de continuer le même excès jusqu'à certain degré. Un

L'Asthme.

610. L'Asthme est une asthénie jusqu'ici incompréhensible pour les médecins, dans laquelle aux signes généraux se joint la dyspnée qui revient de tems en tems, après des intervalles souvent inégaux, et dont les accès ne sont pas ordinairement accompagnés d'expectoration.

611. Les causes morbifiques et les moyens curatifs sont à-peu près les mêmes que ceux de la Goutte. On prévient et on dissipe les accès de l'une et de l'autre maladie de la même manière (*).

goutteux peut être plus fort qu'un manouvrier, et cependant avoir la goutte; il est fort comparativement à un manouvrier, mais il est faible comparativement à lui-même en d'autre tems, et quoiqu'il soit toujours mieux sustenté que le manouvrier, il l'est pourtant moins que ne l'exige l'état ordinaire de son organisme. Si le manouvrier ne gagne point la Goutte, il peut cependant par un excès de sobriété, tomber dans la Dyspepsie ou dans toute autre maladie, qui ne serait point essentiellement différente de la Goutte. Quoique nous puissions ainsi supporter jusqu'à un certain degré l'excès et le manque de stimulus, il faut cependant tâcher d'éviter l'un et l'autre, parce qu'ils disposent aux maladies. La tempérance est le plus sûr garant d'une bonne santé.

(*) C'est ce qui a été constaté dans beaucoup de cas, et sur-tout chez un jeune homme qui vivait chez moi pendant le premier traitement de ma Goutte. (Voyez la préface.)

Le Spasme.

612. Le Spasme est aussi une espèce d'asthénie, dans laquelle, en conséquence, souvent de quelque douleur ou de l'ivresse, quelquefois d'une sueur ou d'une chaleur qui extenue, tantôt les poignets, tantôt l'un des deux jarrets ou enfin quelqu'autre partie externe, et parmi les viscères, tantôt l'estomac, tantôt une portion d'intestins, ou même la vessie urinaire sont affectés de contraction. Le Spasme naît, non seulement de cause indirecte, mais encore de débilitans directs, tels que la diète, le vomissement, le dévoiement et l'usage inaccoutumé de l'eau en boisson.

613. Pour dissiper cette maladie, lorsqu'elle est aussi légère qu'on le suppose ici, il faut fortifier tout le corps par des stimulans moyens, écarter les influences nuisibles les plus pressantes, et employer un exercice passif ou actif, à proportion des forces. La forme plus grave de cette maladie, sera bientôt décrite sous le titre de Tétanos.

L'Anasarque.

614. L'Anasarque est une forme d'asthénie caractérisée par l'infiltration de la peau et du tissu cellulaire, et par la tuméfaction externe du

corps, sans aucun signe d'épanchement à l'intérieur.

615. Il faut, dans le traitement, fortifier tout le corps et sur-tout l'organe où règne le plus de laxité et d'atonie, la peau. On y parvient par une chaleur stimulante, par des frictions, par un air pur et sec, par une nourriture substantielle, stimulante et par le quinquina. L'Anasarque n'est ici causée par aucun vice organique interne; soyez en sûr, puisque les symptômes cèdent au traitement prescrit.

Colicodynie.

616. La Colicodynie est une forme d'asthénie plus grave que la Colicanodynie, et dans laquelle aux signes généraux de débilité, plus prononcés que dans la dernière, se joignent des tranchées dans la région ombilicale, avec des douleurs souvent horribles en d'autres parties du ventre, et parfois une tuméfaction apercevable à l'extérieur.

Dyspepsodynie.

617. C'est une asthénie qui réunit aux signes de la Dyspepsanodynie une douleur dans la région épigastrique, un pincement d'estomac, et forme une maladie très-cruelle.

L'Hystérie grave.

618. C'est un degré de plus que l'Hystérie légère, et dans laquelle, outre les symptômes qui caractérisent cette dernière, les affections morales et les idées sont mobiles, variables. Cette maladie présente de l'assoupissement, des convulsions et beaucoup de ressemblance avec l'Epilepsie. Le tempérament enclin à l'Hystérie, est celui qu'on appèle communément sanguin, lequel est opposé à celui qui favorise l'Hypochondrie. Le tempérament sanguin et l'opportunité à l'Hystérie sont produits par la laxité et par l'humidité du solide simple.

Goutte des gens faibles.

619. La Goutte des gens faibles qui est plus grave que celle des personnes fortes, est une Asthénie dans laquelle l'inflammation est de plus longue durée mais cesse enfin tout-à-fait ; où l'affection générale devient toujours plus violente et plus opiniâtre, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin au dernier période, et où vers la fin de la maladie presque tous les symptômes de débilité présentent toutes les formes d'asthénie, et quelquefois les fausses apparences de la sthénie.

620. De même que les maladies du canal ali-

mentaire dont j'ai parlé plus haut (556. 576.), sont en grande partie de même nature; de même aussi celles dont j'ai fait mention en dernier lieu (616. 619.), sont identiques entr'elles, et ne diffèrent des précédentes que par plus de violence. Les symptômes les plus caractéristiques de ces maladies, sont ou un Spasme, comme dans la Colicodynie et la Dyspepsodynie, et dans les affections goutteuses, ou un état spasmodico-convulsif, comme dans les deux autres maladies. Mais ces symptômes ne diffèrent pas véritablement entr'eux, puisqu'en effet ils dépendent de la débilité et presqu'au même degré, comme nous l'apprennent leurs causes productrices et leurs moyens curatifs entièrement semblables. (Voyez plus haut l'explication complète du Spasme et de la convulsion (188. 195. et 201.).

621. Dans toutes ces maladies on doit éviter la diète, la fatigue, la déperdition des humeurs, les acides, les substances acescentes, le froid, les passions qui affaiblissent directement ou indirectement, la faiblesse qui résulte de la contention de l'esprit, l'air impur; toutes exigent le traitement stimulant. Lorsque ces affections sont très-légères, les consommés de viande de bœuf, et autres préparations très substantielles suffisent : elles détrempent en partie, elles nourrissent en partie, stimulent et soutiennent le corps, lorsque la débilité de l'estomac ne permet pas une nourriture

nourriture plus consistante. Les forces étant ranimées, on les rétablira tout-à-fait par des viandes pures, par des boissons fortes en petite quantité et détrempées. Quand la maladie est plus violente, on ne doit pas négliger les jus de viande, mais en même tems on usera de boissons fortes pures; et si cette forme de remède se trouve en défaut par la violence du mal, il faut recourir à l'opium, au musc, à l'alcali volatil et à l'éther, les administrer à larges doses en évitant avec soin les acides, les substances fermentantes et le froid, quand même il serait uni à des stimulans.

622. Dans les intervalles de santé, on doit fuir toutes les influences débilitantes, telles que la fatigue, la faim, le froid et la chaleur excessive. (Voyez le chapitre précédent, et comparez-le avec le huitième). On doit tenir pour certain et bien constaté que les accès ne reviennent pas d'eux-mêmes et naturellement, mais que leur retour est la faute des hommes : vérité consolante, contraire à tout ce qu'on a pensé jusqu'ici. Les accès de Goutte ne sont point inévitables; en se soustrayant aux influences dont j'ai parlé, on peut les retarder tant qu'on le voudra; et si le retour de l'accès a lieu par la faute des malades, on peut, souvent dans l'espace de deux heures, et presque toujours en autant de jours le dissiper et rétablir complètement la santé. Toutes les fois qu'un stimulant est devenu moins efficace par

la durée de son application, on doit, dans toutes ces maladies d'égale violence, lui en substituer un qu'au besoin on remplacera aussi par un troisième et ainsi de suite en parcourant le cercle de tous les stimulans (41.).

L'Hypochondrie.

623. L'Hypochondrie est une asthénie dans laquelle, parmi les signes de la Dyspepsie, le malade éprouve des borborygmes, des flatuosités du mal-aise et s'exagère son mal. La prédisposition à cette maladie, est dans la sécheresse des solides, et dans ce tempérament où les affections morales sont lentes, mais véhémentes et durables, une fois qu'elles ont fait impression; où l'esprit capable d'une application profonde, se livre trop fortement à l'étude ou à quelqu'objet de recherche et passe difficilement à un autre; dans lequel enfin la peau est sèche, âpre, « le teint brun, l'air sérieux », et dans lequel les cheveux et les yeux sont noirs.

624. Il est constant, d'après cette définition, que l'Hypochondrie est une asthénie, puisqu'en effet elle est accompagnée des signes de Dyspepsie, de borborygmes et de flatuosités, et qu'elle est caractérisée dans son cours par la lenteur des affections morales, la contention d'esprit, et cet état des solides simples qui exige un

stimulus énergique pour produire et entretenir un degré suffisant d'incitation.

625. Puisque l'état des solides simples est donné par la nature, qu'il n'appartient point à l'art de le changer (62. 64.), et que le seul objet permis au médecin (26.), est d'adapter une certaine quantité d'incitation à cet état déterminé, il en sera absolument de même ici. On opposera donc à l'Hypochondrie le stimulus des alimens, des boissons et autres puissances stimulantes. Il faut au malade de la gaîté, d'agréables repas, des voyages qui offrent des aspects variés. On lui fera prendre l'exercice de l'équitation, afin qu'il soit occupé à conduire son cheval. Ses études et l'objet de ses pensées doivent être souvent changés et variés. « On l'égaiera » et on calmera l'affection de l'estomac et des intestins par du vin généreux. Si ce stimulant ne suffit pas, on en emploiera pendant quelque tems de plus diffusibles, tels que les préparations d'opium, afin d'obtenir sur-le-champ un soulagement considérable. On quittera ensuite peu-à-peu ces derniers moyens, selon que les forces pourront être soutenues par des stimulans plus naturels et plus habituels. On évitera l'obscurité et le mauvais air ; on recherchera la lumière, un air pur et tout ce qui est vivifiant. Loin d'aigrir un hypochondriaque même dans les accès de son

délire, il faut l'adoucir par tous les moyens possibles (*).

L'Hydropisie.

626. L'Hydropisie est une asthénie, communément sous forme d'Anasarque, avec tuméfaction de quelque viscère, et qui la plupart du tems attaque au moins dans le principe quelque partie plus spécialement qu'aucune autre, et n'est précédée d'aucun indice d'affection locale, de douleur ni de malaise.

627. La cause de l'Hydropisie, quant à la collection de l'eau, s'explique aisément par cette

(*) On m'a raconté qu'un hypocondriaque ayant été contrarié par son médecin, qui lui soutenait qu'il n'était point malade, se fàcha tellement contre lui, que, pour pousser à l'extrême l'idée de sa maladie, il se mit dans la tête qu'elle était arrivée au dernier degré d'intensité, et qu'il en était mort. Il resta opiniâtrément persuadé de sa propre mort, jusqu'à ce qu'on eût appelé un médecin plus sensé que le premier ; celui-là tomba d'accord avec le malade qu'il était mort ; mais il lui dit qu'il ne connaissait pas bien la cause de sa mort, et qu'il voulait l'ouvrir. Pendant les préparatifs de l'opération, le médecin fit tant de bruit avec l'appareil d'instrumens qu'il avait fait apporter, que le malade fût tiré de son extravagant entêtement ; il convint que ce médecin jugeait mieux de son état que les autres, et que, pour lui, il reconnaissait qu'il n'était pas mort tout-à-fait.

doctrine et nullement par aucune autre : car la débilité générale, savoir la laxité et l'atonie règnent principalement dans les extrémités artérielles des vaisseaux rouges et dans les exhalans qui en sont la continuation, aussi bien qu'à l'origine des vaisseaux absorbans et souvent plus spécialement dans quelque partie de ce même genre de vaisseaux que dans aucune autre.

628. Comme toutes les puissances débilitantes ont pour effet de créer cette forme d'asthénie, anssi bien que toute autre, de même l'Hydropisie est le produit de celles qui affectent plus prochainement le système de vaisseaux dont j'ai parlé. Aussi les plus puissantes des causes de l'Hydropisie sont-elles l'emploi immodéré des saignées, (comme dans la conversion de la Péripneumonie en Hydro-thorax), l'usage de l'eau froide prise en abondance et avec avidité, lorsqu'on est excessivement échauffé, et en même tems fatigué et brûlé par la soif. J'ai suffisamment (et au-de-là) exposé plus haut (117. 124.), combien l'action du froid est nuisible, quand aucun stimulus ne la remplace, dans tout état de débilité. Mais dans le cas dont il s'agit, tous les vaisseaux étant dilatés, la lymphe afflue vers leurs extrémités les plus affaiblies, elle s'en échappe et ne pouvant à raison de son abondance passer des exhalans dans les absorbans, elle s'amasse dans quelque cavité voisine (59. 60.

61.). Voilà le principe du symptôme le plus pressant dans cette maladie.

629. A cette asthénie appartiennent tous les épanchemens séreux qui ne proviennent pas d'affections locales, mais consistent dans une pure débilité. En conséquence, si jamais quelqu'autre forme d'asthénie, soit par un traitement vicieux, soit par d'autres causes vient à passer à un épanchement de ce genre, il faut la regarder comme une véritable Hydropisie (81.), et se rappeler toujours que ce sont seulement deux maladies générales, et que les distinctions admises jusqu'ici sont vaines. Ainsi on peut, par des saignées, ou par toute autre faute de traitement convertir l'Epilepsie, la Paralysie et la Goutte en Hydropisie. La Péripneumonie elle-même peut se terminer de cette manière, soit que le traitement debilitant poussé trop loin ait entraîné la faiblesse directe, soit que la maladie ayant été abandonnée à elle-même, les débilitans aient été trop négligés, et qu'il en soit résulté la faiblesse indirecte. Quant aux vices locaux qui passent pour causes éloignées d'Hydropisie, il en sera traité parmi les maladies locales.

630. D'après cette exposition de la nature de l'Hydropisie, on doit voir que cette maladie n'est pas à beaucoup près aussi désespérée, lorsqu'elle est traitée convenablement et d'assez bonne heure, que quand l'Hydropisie est liée à une

affection locale, que l'on confond entièrement avec une maladie générale (*). S'il n'y a eu aucun mal-aise interne long-tems avant l'épanchement, s'il est survenu plutôt tout-à-coup, et après des influences débilitantes manifestes, et que la maladie ait commencé à céder aux premiers remèdes, il y a espoir de guérison.

631. Outre l'indication générale que présente l'asthénie, le traitement doit être encore principalement dirigé sur tout le système vasculaire, et particulièrement vers les extrémités exhalantes et l'origine des vaisseaux absorbans, plus notablement affectés. Les remèdes de l'Hydropisie sont tous les moyens sthéniques ordinaires : les alimens les plus nourrissans et les plus stimulans, d'abord liquides, si la débilité de l'estomac n'en permet pas de solides, et ensuite des viandes : dans l'un et l'autre cas des boissons fortes, du meilleur vin, des liqueurs spiritueuses, tantôt pures, tantôt étendues d'eau. Si la maladie résiste à tous ces moyens employés depuis assez long-tems, il faut recourir aux préparations d'opium. De cette manière on peut dissiper cette asthénie, tout aussi aisément qu'une autre de même intensité, tant que l'é-

(*) Quelquefois le symptôme principal d'une maladie s'élève à un tel degré d'intensité, qu'il surmonte le pouvoir de l'incitation, comme par exemple dans le Squirrhe, et ici dans l'épanchement séreux.

panchement n'est pas porté au point de constituer une affection locale, qui ne soit plus soumise aux changemens de l'incitation générale.

632. Mais lorsqu'il s'est déjà épanché une certaine quantité d'eau dans quelque grande cavité, il faut souvent l'en tirer de suite par la ponction. Ayant ensuite fortifié avec le plus grand soin la cavité vidée, et ayant ranimé les forces par le vin, les boissons fortes, les stimulans diffusibles, il faut en revenir au traitement indiqué (631.). S'il est encore inefficace, il faut croire que la maladie, auparavant générale, a dégénéré en locale, ou qu'elle l'était dès le principe.

L'Epilèpsie.

633. L'Epilepsie est une asthénie qui est principalement caractérisée par un légèr hébètement de l'esprit, par l'émoussement des sens, puis par une diminution considérable, ou par la perte totale, mais passagère, de l'activité des derniers, accompagnés de diverses convulsions. Les accès composés de ce concours de symptômes, reviennent ordinairement après des intervalles variables. A la fin de chaque accès, les malades rendent de l'écume par la bouche.

634. Cette maladie est produite par toutes les influences débilitantes, mais sur-tout par la déperdition du sang ou d'autres humeurs, par les

excès dans les plaisirs de l'amour, par les affections morales, telles que la crainte, la terreur; par les tourmens de l'imagination chez les hommes de génie; par l'inaction de l'esprit chez les sots (134. 137. 142. 139.). Toutes ces causes qui occasionnent le premier accès, rappellent encore plus aisément les autres : en outre certaines substances qui affectent les sens avec une énergie extraordinaire, soit par une impression désagréable, soit même par une agréable sensation, telles que certains alimens, ou même l'odeur de la rose, ont aussi ce pouvoir : il y a, dit-on, certains poisons qui produisent les mêmes effets (20).

635. L'apparence que présentent les symptômes est extrêmement fallacieuse et absolument incompréhensible, si on n'a égard à la nature et aux effets des causes productrices et des moyens curatifs. Pour résoudre la difficulté qui existe actuellement par rapport aux poisons, et décider s'ils forment des maladies générales ou locales, il faut observer si les symptômes sont dus à un vice local qui réside dans l'estomac ou dans le cerveau, ou, comme il arrive souvent, dans quelque point des extrémités inférieures (tel que l'*aura epileptica*); si la maladie résiste à l'action des remèdes qui guérissent en modifiant l'incitation; et enfin si, en modifiant l'incitation, on calme ou on dissipe tous les

symptômes. Dans le premier cas, on doit considérer la maladie comme locale (224.); dans le second, on jugera qu'elle est générale, et qu'elle consiste en une asthénie vraie et considérable. En outre nous ne devons jamais oublier que beaucoup de symptômes des maladies générales sont très-dissemblables, quoiqu'ayant la même origine; que beaucoup au contraire se ressemblent, quoique nés de causes différentes et même opposées; que beaucoup de symptômes d'affections locales ont une grande ressemblance avec ceux des maladies générales, et qu'ils imitent souvent, dans leurs fausses apparences, l'Épilepsie, l'Apoplexie, et quelques autres maladies générales.

636. Pour prévenir l'Epilepsie, il faut éviter toutes les influences débilitantes en général, mais sur-tout celles qui la produisent plus particulièrement. Il faut remplir les vaisseaux par le moyen des alimens les plus propres à nourrir beaucoup et à donner beaucoup de sang; on évitera l'excès dans les plaisirs de l'amour; on recherchera la gaîté et la paix intérieure; on s'abstiendra d'études pénibles; on occupera légèrement l'esprit, et on fuira tout ce qui trouble les sens; on accroîtra les forces par le régime le plus stimulant, par un exercice réparateur, par l'écorce du Pérou, ainsi que par le vin et les stimulans plus diffusibles donnés sur-tout à l'approche

des accès, s'ils peuvent être pressentis. L'épileptique gardera une juste mesure entre le trop et le trop peu de sommeil; il recherchera la chaleur, mais il en évitera l'excès autant que le froid (124. 127. 228. 277. 137. 130. 238. 239. 260.); il respirera l'air le plus pur, mais libre, qui ne soit point humide. La surface du corps sera excitée par des frictions, des soins de propreté qui raniment les organes du mouvement volontaire, étroitement liés aux fonctions animales.

637. Pour ce qui est de guérir l'Epilepsie, c'est-à-dire, d'en prévenir entièrement les accès, il se présente ici une question de la plus grande importance, et qui regarde rarement les maladies générales. Y a-t-il moyen de guérir, comme on a fait la Goutte, qu'on n'a jamais cru pouvoir dissiper entièrement, que depuis peu de tems, de guérir, dis-je, de même l'Epilepsie radicalement, et de rétablir la santé d'une manière stable? S'il n'est pas certain qu'on y soit jamais parvenu, il est au moins permis de l'espérer d'après les revers que le traitement asthénique a fait éprouver dans l'Epilepsie aussi bien que dans toutes les autres asthénies, et d'après les succès du traitement contraire dans la plupart des maladies, telles que les Hémorrhagies, la Rhumatalgie, les Fièvres et la Goutte dont je viens de parler, puisqu'il n'y a dans les

causes d'Epilepsie, en tant que maladie générale, rien de nouveau, rien de particulier à cette asthénie ; puisque les stimulans diffusibles, qui n'ont jamais été employés convenablement contre cette maladie, en modèrent manifestement les accès ; puisque le traitement asthénique a été constamment nuisible ; enfin puisque l'Epilepsie n'a pas moins de rapport avec les autres asthénies que celles-ci n'en ont entr'elles, ce qui est bien reconnu et bien avéré (*).

Là Paralysie.

638. La Paralysie est une asthénie dans laquelle parmi les autres signes de débilité, souvent

(*) C'est un fait que j'avais proposé simplement comme une question dans les éditions précédentes ; j'avais alors, il est vrai, reçu de mes disciples des observations favorables à la méthode stimulante, mais je n'en avais aucun qui me fût propre ; à présent, je puis assurer le fait, d'après ma propre expérience.

Un jeune marié tomba dans des accès d'Epilepsie effrayans : on le tint pour incurable. Pour dernier moyen, quelqu'un lui donna une tasse de thé avec de la teinture thébaïque : ce remède l'affranchit, je ne sais comment, de son accès ; mais il resta quinze jours engourdi et insensible. Comme il eut un autre accès, on m'appela. Je l'en délivrai si parfaitement dans l'espace de 20 minutes, qu'il se leva et mangea un bon morceau de veau rôti. Plusieurs semaines après il tomba par sa mauvaise conduite, et pour avoir négligé mes avis dans un léger accès que je dissipai de la même manière.

avec quelque peu d'une attaque d'Apoplexie, presque toujours d'une manière soudaine, le mouvement, et quelquefois le sentiment, sont diminués en quelque partie du corps. Quand l'accès est léger et de peu de durée, il se termine par une guérison complète ; s'il est violent et de quelque durée, il entraîne l'Apoplexie et la mort.

639. La Paralysie est produite par les causes ordinaires de l'Epilepsie et de l'Apoplexie, et en outre, par tous les genres de débilitans généraux directs ou indirects, par une commotion violente du système nerveux de la part de stimulans diffusibles, laquelle agit sur la circonférence du corps, où sont principalement situés les organes du mouvement volontaire, plus que sur le cerveau et les autres parties profondes, commotion qui est évidente dans les suites de l'ivresse, de la gourmandise et de tous les genres d'intempérance. La Paralysie est encore produite par l'oisiveté qui se réunit presque toujours aux causes précédentes.

640. Une fois la Paralysie déclarée, elle est entretenue par tout ce qui peut affaiblir directement ou indirectement.

641. Quant à l'indication, qui esta bsolument la même que dans l'Epilepsie, comme la cause exerce plus particulièrement son activité à la surface du corps (627.), les principaux moyens

curatifs sont, ainsi qu'il a été dit dans l'Epilepsie, ceux qui ont principalement la vertu de fortifier la surface du corps : tels sont les frictions, la gestation et tout ce que les forces peuvent permettre d'un exercice actif, afin de susciter par ce stimulus l'incitation languissante des fibres musculaires; tels sont encore une chaleur convenable, un air pur et, autant qu'il est possible, pris dans un espace libre et découvert. Enfin, comme on ne doit rien négliger pour que l'incitation soit plus également et plus universellement répandue (ce qui est de la plus grande importance dans tout traitement) portée au degré qui convient à la santé parfaite, comme il importe beaucoup de dissiper le symptôme principal, il faut dans l'extrême débilité que présente une telle impotence, insister sur l'usage de l'opium (130. 230.), qui a beaucoup d'action sur la surface du corps, et jusqu'à ce qu'il ait commencé à rendre un peu de mouvement; en s'aidant ensuite de tous les autres genres de stimulans employés tous à-la fois, ou successivement pour que l'effet général soit en même-tems plus énergique et plus égal (304—312.), on détruira radicalement la maladie.

642. On doit éviter les débilitans et les évacuans, parce que ce ne sont pas la vigueur ni la pléthore, mais bien l'asthénie et la pénurie du sang qui causent la maladie.

L'Apoplexie.

643. L'Apoplexie est une asthénie semblable aux deux précédentes par sa cause prochaine et par son traitement, et qui n'en diffère en apparence que par les symptômes, ce qui ne fait pas une véritable différence (81. 529.). Outre les symptômes qui lui sont communs avec ces deux maladies et avec toutes les autres asthénies, l'Apoplexie présente une diminution subite du sentiment, des facultés intellectuelles et du mouvement volontaire ; la respiration subsiste, mais avec ronflement : le pouls est faible, et l'accès présente dans tout son cours l'image d'un sommeil profond. Cette maladie survient rarement avant un âge avancé, et très-souvent dans un âge débile.

644. Les Apoplectiques ont la tête grosse et le plus souvent mal conformée, le cou gros et court. La maladie naît des influences débilitantes directes ainsi que des indirectes, mais sur-tout des dernières. Les plus puissantes d'entre celles-ci sont les excès dans le manger et dans le boire, l'oisiveté, les débauches, lorsque le stimulus et la pléthore qu'ils produisent ont déjà cessé, et qu'il en est résulté une débilité réelle et la pénurie des humeurs. Un genre de débilité est toujours augmenté par l'autre, et par consé-

quent la faiblesse indirecte par la faiblesse directe (34. 47.) : c'est ce qui a lieu ici d'une manière remarquable. De là les effets si funestes du traitement asthénique dans l'Apoplexie, qu'il est reçu comme constant que la maladie ne passe souvent pas la troisième, et presque jamais la quatrième attaque.

645. La cause de l'Epilepsie, de la Paralysie et de l'Apoplexie, est celle qui est commune à toutes les asthénies, mais qui dans la Paralysie affecte moins la tête, si ce n'est au commencement et à la fin, dans les deux autres maladies l'affecte grièvement, et dans toutes les trois, trouble les fonctions des organes du mouvement volontaire. Que le mouvement soit entièrement anéanti, seulement diminué, ou bien augmenté en apparence, comme dans la convulsion, tout cela revient au même et dépend de la débilité, comme je l'ai expliqué plus haut (191. 198).

646. On suivra ici le même mode de traitement que dans toutes les maladies de cette forme, en dirigeant sur-tout, autant que possible, l'action des remèdes sur les parties les plus affectées. Pour prévenir les attaques toujours formidables et périlleuses, on considérera quelle part la faiblesse indirecte peut avoir à la production de l'Apoplexie, quelle influence la faiblesse directe peut avoir en même tems sur cette maladie. On aura égard aux effets du grand

âge

âge. C'est pourquoi on emploiera le traitement stimulant avec réserve et circonspection ; de sorte qu'en fortifiant le corps pour le préserver de la faiblesse directe, on évite l'excès de stimulus. On proscrira les débilitans, comme devant être pernicieux ; et si certaines formes de stimulans, ont perdu de leur faculté incitante, par l'usage trop long ou trop immoderé qu'on en a fait, il faut leur en substituer d'autres pour lesquels l'incitabilité non épuisée entièrement soit encore susceptible. Il faut changer successivement les différens genres d'alimens, de boissons, de stimulans diffusibles, et à défaut des derniers devenus inefficaces, revenir à ceux qu'on avait abandonnés précédemment (301.).

647. On croit vulgairement que les trois maladies dont il est question, naissent de la pléthore qui fait une irruption vers la tête, et comprime le cerveau. Mais outre que la pléthore n'existe nulle part où on l'imaginait (131. 134. 549. 555.), comment le sang pourrait-il abonder dans le dernier âge où ces maladies surviennent le plus souvent ; dans l'Epilepsie, qui attaque quelquefois des enfans débiles et décharnés. Est-ce que dans ceux-ci la disette d'alimens, seuls matériaux du sang et dans les Apoplectiques, la vigueur depuis long-tems déchue, engendrent la pléthore et non pas plutôt une pénurie du sang ?

648. L'épanchement du sang ou du sérum dans le cerveau, n'est pas plus capable que la pléthore de produire l'Apoplexie (137.). Cet épanchement, il est vrai, n'est pas rare, mais c'est un dernier résultat, et non la cause de la maladie primitive. Bien plus, une semblable extravasation est commune à tout relâchement des vaisseaux produit par une grande débilité.

Le Trismus.

649. Le Trismus est un Tétanos léger où le Spasme est borné à la mâchoire inférieure et aux parties voisines. Il est rare que cette affection existe sans autres phénomènes également remarquables; puisqu'en effet elle constitue un symptôme formidable des Fièvres et des blessures. Il sera traité du Trismus fébrile à l'article des Fièvres; et quand il sera question du *traumatique*, je rechercherai s'il appartient aux affections locales ou aux maladies générales.

650. Comme ordinairement le Trismus traumatique ne survient jamais aussitôt après la blessure, mais lorsqu'elle est guérie, ou après un assez long intervalle, il naît donc de la violence, ou de la durée de la douleur, qui affaiblit toujours beaucoup, ou de la débilité que cause le traitement anti-sthénique ordinaire; ou enfin d'un vice caché dans le tissu du système nerveux.

651. Il est bien démontré que le Trismus est asthénique, parce que tous les genres de Spasme, consistent dans la débilité (189. 111.); parce que le Tétanos qui est absolument semblable au Trismus, et n'en diffère que par son intensité (197. 228.), n'a pas une origine différente; parce qu'enfin le traitement stimulant a autant de succès contre ce Spasme ainsi que contre tous les autres, que le traitement anti-sthénique a d'effets malheureux en pareil cas. Ce qui peut me rester encore à dire à cet égard, sera exposé à l'article du Tétanos.

Le Tétanos.

652. Le Tétanos est une asthénie, qui par conséquent attaque toujours ceux qui sont dans un état de faiblesse directe ou indirecte; et dans laquelle tout le corps, ou seulement le cou et les parties voisines, roidis par un Spasme tonique sont courbés en avant ou en arrière; quelquefois il y a perte de connaissance, d'autres fois il n'y en a pas. Tantôt la respiration est difficile, tantôt elle est libre.

653. Le Tétanos est rare dans les pays froids, comme dans le nord de l'Europe; il est plus fréquent dans le midi, plus chaud, de cette partie du monde, et très-fréquent sous la zòne torride. Rarement, tel qu'il se présente parmi

nous, est-il la suite de la débilité attachée aux autres maladies générales. Au contraire, il naît presque toujours de la débilité accidentelle que produit une plaie avec déchirement et fracture d'un os, et qui ajoute à la faiblesse qui existait précédemment ou qui survient dans le cours du traitement. Plusieurs, si non toutes les influences débilitantes et les plus puissantes concourent à rendre plus fréquente, ou plutôt très-fréquente, cette maladie familière à la zône torride. La plus puissante de toutes ces influences, est la chaleur insupportable qu'éprouvent presque seuls ceux qui sont soumis à des travaux et à des exercices violens (127.) et sur-tout les esclaves. De-là résultent la fatigue et la sueur au moindre mouvement (115. 135.); de la sueur, résulte la pénurie du sang et des autres humeurs: de toutes ces causes résulte la langueur de tout l'organisme et par conséquent aussi de l'estomac (186. 194. 197.). Dans la langueur de l'estomac, perte de l'appétit, et, ce qui est une autre cause de la pénurie des humeurs, ou le malade prend peu d'alimens, ou il les rejette. De tout cela, et de l'inaction du corps et de l'esprit, inévitable dans un tel état de choses, résulte une débilité extrême dans tout l'organisme : et comme la puissance morbifique la plus nuisible, la chaleur, affecte principalement la tête et les organes du mouvement volontaire; situés aux environs

ou loin d'elle, il arrive de-là que le symptôme le plus pressant, le Spasme, occupe les parties dont j'ai parlé.

654. Comme le Tétanos, produit à l'instar de toutes les asthénies, par toutes les influences débilitantes, agissant diversement et avec plus ou moins d'intensité, consiste dans la débilité, et que toutes les asthénies sont dissipées par des moyens, qui en incitant tout l'organisme agissent plus particulièrement sur la partie la plus affectée, il en est absolument de même du Tétanos tout inconnu qu'il a été jusqu'ici. Telle est la simplicité de sa nature. S'il est ici besoin des secours les plus puissans, cela prouve que toute la maladie ne consiste pas dans le Spasme seulement, qu'elle ne se borne pas aux muscles affectés, mais qu'il existe par-tout une débilité considérable, qui, selon les lois que j'ai citées plus haut (49.), est plus prononcée dans ces organes que par-tout ailleurs.

655. D'après tout ce que je viens de dire, lorsque le Tétanos survient, qu'il est dans toute son intensité, et que le serrement des mâchoires par le Trismus, ne permet ni l'introduction ni l'emploi des stimulans légers, tels que les alimens et les boissons qui suffisent souvent à la guérison des maladies moins asthéniques, il faut sans délai recourir aux plus puissans et aux plus diffusibles de tous, et les administrer sans trop

de réserve, même à l'égard de l'opium, et ne pas discontinuer que tout le tumulte ne soit appaisé (295. 302.). La fin seule de la maladie sera le terme du traitement.

La Fièvre Intermittente.

656. Toutes les Fièvres intermittentes et, sous un certain rapport, les Fièvres rémittentes ont ceci de commun qu'elles présentent des accès composés de froid, de chaleur et de sueur. Elles naissent souvent d'une certaine disposition morbifique, occasionnée par le voisinage de marais ou de quelqu'autre endroit semblable. Elles dépendent encore plus souvent du froid (*) ou même de la chaleur (**) seuls, lorsque l'une et l'autre

(*) Comme les Fièvres de printems en Ecosse. C'est quelque chose d'étonnant, qu'un homme né dans ce pays, en cherchant à coudre ensemble les lambeaux d'un système de Fièvres, ait commis tant de bévues sur cette forme de maladie qu'il avait tous les jours sous les yeux; et qu'il en ait fait dériver la cause hypothétique d'un miasme des marais, qu'il regarde comme le produit d'une grande chaleur et de l'humidité, quoiqu'il eût entendu parler des Fièvres intermittentes des pays chauds, ou qu'il les connût par les livres.

(**) Dans les pays chauds, il nait souvent des Fièvres intermittentes pour la production desquelles la chaleur agit évidemment comme puissance nuisible; elles surviennent, en effet, dans un tems où il règne à cause de la forte chaleur, moins d'humidité que dans les autres tems où cette maladie ne se rencontre pas.

température est accompagnée des influences débilitantes générales. Après que la Fièvre est dissipée ou calmée pour quelque tems, les accès se reproduisent par une exacerbation notable; ils présentent dans la période du froid une faiblesse manifeste, dans la période de la chaleur, l'apparence trompeuse de la force; ils n'observent presque jamais de fixité dans leurs retours (*); mais ils avancent quand la maladie est plus grave, ils retardent quand elle l'est moins. Assez souvent ces fièvres prennent peu-à-peu dans leur cours le type rémittent et même continu; au contraire elles passent avant de cesser, quelquefois d'elles-mêmes, plus souvent par l'effet d'un mauvais traitement, au type de *Quintanes*, de *Septanes*, de *Nonanes*; de *Sextanes*, d'*Octanes* et de *Décanes*.

657. La Fièvre intermittente qui revient tous les quatre jours, nommée *Quarte* à cause de cela, est plus douce que celle qui revient tous les trois jours, et qui en conséquence s'appèle *Tierce*, et celle-ci plus douce que la *Quotidienne*, ainsi nommée, parce qu'elle revient tous les jours. La maladie est plus grave lorsqu'elle a dégénéré en rémittente ou en continue, que

(*) Sydenham se contentait de compter les périodes par les jours, et c'est encore trop déterminé : mais les nosologistes portent leur prodigieuse exactitude jusqu'aux heures même.

quand les accès plus tardifs laissent entr'eux de plus longs intervalles; et la forme et le type d'une fièvre étant donnés, toute intermittente est tout-à-la-fois plus grave et plus fréquente dans ses retours dans les climats chauds que dans les pays froids.

658. Les symptômes, les influences productrices et le traitement salutaire ou contraire de ce genre de Fièvre, montrent bien qu'il consiste durant toute la période de froid dans la débilité.

659. La maladie et chaque accès commencent par une sensation de froid; le malade recherche avidement la chaleur; il tremble, son corps est agité de secousses : il est pâle; sa peau est sèche et contractée; les tumeurs qui pouvaient exister auparavant diminuent; les ulcères se dessèchent : l'esprit s'appauvrit et devient mobile. Il y a quelquefois du délire; les sens sont émoussés; les affections morales languissent; les mouvemens volontaires sont engourdis : le physique et le moral éprouvent une égale inertie; enfin toutes les fonctions sont dans une débilité évidente.

660. S'il est constaté que la terreur, l'horreur, les concombres, les melons froids, la faim, la débauche, des alimens de difficile digestion, sont capables de rappeler les accès d'une Fièvre déjà supprimée; si, dans les lieux froids où cette température forme l'influence la plus nui-

sible, la dernière classe du peuple, qui est mal vètue, et meurt de faim, est presque seule attaquée de cette maladie ; si dans les pays chauds, ceux qui sont le plus exposés aux influences débilitantes de toute espèce, sont le plus sujets à cette même Fièvre (647.) ; si, dans les lieux humides, ceux qui font bonne chère et se livrent aux plaisirs de Bacchus échappent à cette maladie (*), tandis que les buveurs d'eau et ceux qui sont affaiblis par le défaut de nourriture, la contractent, tout cela ne prouve-t-il pas que cette maladie ne dépend pas seulement de la chaleur et de l'humidité, ni d'une seule de ces causes, mais qu'elle est produite, comme toutes les asthénies, par toutes les influences asthéniques ordinaires.

661. Certes, si tous les genres d'évacuations ont toujours été reconnus indubitablement nuisibles toutes les fois qu'on en a fait l'expérience ; si jamais un homme sensé n'a tenté la saignée dans cette maladie (**); si avant l'usage du quin-

(*) C'est ce qui arrivait à Leyde. Les étudians hollandais étaient la proie de toutes les épidémies de Fièvres ; au contraire, les étudians anglais qui vivaient mieux et buvaient du vin du Rhin moins faible, et du vin de Bordeaux moins mauvais et plus cher, n'avaient presque jamais la Fièvre intermittente.

(**) On a bien proposé quelquefois la saignée dans les Fièvres intermittentes, mais c'était d'après la théorie de

quina, ou de toute autre écorce de même vertu, diverses boissons fortes ont été employées avec assez de succès contre la Fièvre intermittente (*); s'il est à présent bien constaté que les stimulans diffusibles ont beaucoup plus d'efficacité que toute espèce de quinquina; et même que celui-ci manque souvent son effet, tandis que les stimulans diffusibles guérissent « fort aisément », n'est-il pas démontré jusqu'à l'évidence et d'une manière irréfragable par tant de raisons et de faits

Sydenham qui partageait toutes les maladies de l'année en inflammatoires et en putrides, et je ne trouve pas qu'on ait suivi ces idées dans la pratique : car si les médecins l'ont imité dans la plupart des points où il s'égarait, la vanité de paraître créateurs les a fait écarter de leur maître, dans ce que sa pratique avait de meilleur : ainsi, par exemple, ils ont rejeté les purgatifs du traitement de quelques maladies sthéniques. (137.)

(*) Tels sont, par exemple, la bierre forte, les assaisonnemens, le vin, l'eau-de-vie, le punch fort. C'était la méthode de Rivière; et elle règne encore parmi le peuple, qui guérit la Fièvre intermittente par une légère ivresse. J'eus une Fièvre intermittente dans ma jeunesse : Stahl et Boerhaave avaient alors décrié le quinquina en Angleterre; on ne me permit point d'en faire usage. Ma mère qui avait plus de confiance à Dieu qu'aux médecins, m'abandonna à mon instinct, qui me porta à rechercher la chaleur et à éviter le froid; elle me tenait cependant durant l'intermittence à la diète végétale, qui m'était contraire. La chaleur bienfesante du soleil (nous étions alors au commencement du printems), me guérit peu-à-peu.

positifs que la Fièvre intermittente ne diffère en rien des autres asthénies, et qu'elle leur ressemble par les influences qui la produisent, par sa cause et par son traitement. Si elle en diffère en apparence par ses symptômes, elle n'en diffère aucunement par sa nature et ne présente même rien d'extraordinaire; puisqu'en effet toutes les asthénies dont j'ai parlé, quoique démontrées identiques, ont cependant entr'elles cette même différence; puisqu'enfin les symptômes n'ont jamais rien de positif et n'apprennent rien. Car, comme l'intégrité des fonctions résulte de la santé parfaite, celle-ci venant à changer par l'accroissement ou la diminution de l'incitation qui en est le principe, les fonctions alors peuvent éprouver des changemens de toute espèce, sans indiquer pour cela rien de différent dans leur cause, ainsi qu'on l'a pensé vulgairement, ni montrer de différence que dans l'intensité, « ou même sans en indiquer une dans l'intensité ».

662. Si donc le Spasme, la Convulsion, le Tremblement, l'Inflammation asthénique, la Suspension des règles (545.), les Hémorrhagies (548.), l'Inappétence, la Soif, la Nausée, le Vomissement, la Diarrhée avec ou sans douleur et tant d'autres affections asthéniques (176. 195. et jusqu'à 197.), dérivent d'une même cause, sont dissipées par une même action de la part des remèdes et n'offrent point dans la mesure de l'état

morbifique, de gradations si prononcées de débilité, qu'on puisse en conséquence établir d'ordre entr'elles. Tout cela confirme ce que j'ai dit précédemment et démontre par analogie que ce n'est point par une propriété particulière de sa cause, mais seulement par les variations d'intensité de cette dernière, que la Fièvre intermittente présente des intervalles d'apyrexie plus ou moins longs, comme il arrive également dans beaucoup d'autres maladies. Si les Fièvres sont tantôt intermittentes, tantôt rémittentes, et quelquefois, si obscurément rémittentes, qu'elles sont à-peu-près continentes (650.), différent-elles, en cela, de la Goutte (*), qui ne conserve jamais une égale intensité, mais s'interrompt parfois, et souvent, après un intervalle de santé, revient avec plus de violence? Diffèrent-elles par

(*) Quand on traite la Goutte à la manière ordinaire, par la diète, les boissons aqueuses; lorsqu'on se borne à couvrir l'endroit douloureux d'une flanelle, et qu'on s'en remet à la patience, la maladie présente des rémissions et des intermittences évidentes. Souvent, lorsque je croyais l'accès entièrement passé, j'éprouvais une récidive plus violente, par l'effet d'une marche forcée; c'était à la vérité dans un tems où je ne connaissais pas encore la nature et le traitement de cette maladie. Tout goutteux qui est encore traité selon l'ancienne méthode, rendra témoignage de cette circonstance, d'après sa propre expérience. Sydenham fut victime de son ignorance sur la vraie nature de cette maladie.

aucune circonstance importante de l'Asthme où il arrive exactement la même chose? Et qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir dans la Dyspepsie, dans de violens accès de vomissemens (*)

(*) Un jeune écossais vint dîner chez son frère, qui vivait dans la même maison que moi et ma famille; il mangea et but si peu, que je lui prédis qu'avec un tel régime, il tomberait dans une maladie de faiblesse. Ma prédiction s'accomplit en peu de jours. Il eut un violent accès de vomissement. Son frère le trouva occupé dans les intervalles du vomissement, à faire son testament. Une bonne dose de stimulant diffusible dissipa la maladie tout d'un coup, et mit le malade au bout de quelques minutes, en état de manger avec beaucoup d'appétit un morceau de bœuf rôti, en buvant d'un bon vin de Porto, et d'un Madère bien naturel. On l'avait d'abord traité par la méthode ordinaire évacuante ou *antiphlogistique*; lorsque le médecin qui l'avait vu le premier revint, il ordonna un clystère qui rappela aussitôt le vomissement, dont le malade fut délivré au retour de son frère, de la même manière que la première fois, aussi promptement et aussi facilement.

Ce dernier est à présent, ainsi que beaucoup d'autres de mes disciples, un médecin très-estimé. Quelque tems après il fit la plus belle cure qu'on ait peut-être jamais consignée dans les annales de la médecine. Dans un vaisseau très-mal-propre, *the Lutton*, destiné pour les Indes orientales, il fit cesser à la hauteur de Rio-Janeiro, une fièvre qui enlevait auparavant tous les jours un grand nombre de malades : il n'en perdit qu'un seul dans l'espace de cinq semaines, les registres du vaisseau en font foi. Ce médecin est le D. Campbell.

et dans beaucoup d'autres affections cruelles des intervalles du plus grand calme? Il en est absolument de même de la Coqueluche (598.), ainsi que de la Toux asthénique (588. 597.). Enfin combien en trouve-t-on d'entre toutes les maladies sthéniques ou asthéniques qui conservent la même intensité du commencement à la fin (**)? aucune. Car, comme la vie dans toutes ses modifications correspond toujours à l'action des puissances incitantes; et que les maladies ainsi que leur opportunité dépendent de l'excès ou du

(*) Tout cela ne constate pas seulement le fait que je voulais démontrer; savoir, que les distinctions faites par les médecins, relativement aux différences des Fièvres, sont tout-à-fait dénuées de fondement; que les Fièvres sont toutes identiques, et ne diffèrent entr'elles que par le degré d'intensité; et qu'enfin, elles ne diffèrent des autres maladies de même forme, que sous ce seul rapport; tout cela, dis-je, ajoute encore un nouveau poids à ce principe fondamental, que nous ne sommes rien par nous mêmes; que tout se fait chez nous en vertu de l'action des puissances incitantes. Il se présente à chaque instant au malade aussi bien qu'au médecin, dans le cours des maladies, beaucoup de circonstances qui, appréciés d'après les principes de ce système, suffisent pour expliquer tous les changemens morbifiques. On verra, par la suite, que la chaleur qu'aucun médecin n'interdit au malade, explique suffisamment par son action sur tout l'organisme, le changement insensible du froid en chaud dans la Fièvre (intermittente), et la transition de cette dernière période à celle de la sueur.

défaut de cette action, de même les maladies une fois déclarées sont soumises dans leur cours à la même loi : tantòt elles augmentent, tantòt elles diminuent, tantôt elles sont suspendues pour quelque tems, tout de même que dans ce genre de Fièvres.

663. La cause des Fièvres intermittentes est celle qui est commune à toutes les asthénies fébriles et non fébriles, laquelle agit ici directement sur l'organisme, et de telle manière que dans le cours de quelques heures elle perde en partie ou en entier son activité. Cela vient de ce que les influences excitantes sont dans la même proportion, ou dissipées, ou adoucies, en un mot de ce que l'incitation est augmentée pour quelque tems. La diversité de la cause matérielle ne fait pas la diversité du type ; car s'il en était ainsi, comment la même maladie revêtirait-elle successivement toutes les formes d'intermittente, de rémittente, et quelquefois de continue pour ainsi dire, et en suivant un ordre inverse ? La matière que l'on imagine déterminer chaque forme de maladie, serait-elle convertie, pour créer une nouvelle forme de maladie, en la matière que l'on suppose nécessaire à la formation de cette seconde maladie (*) ? Est-ce que la vapeur,

(*) L'opinion des anciens était que chaque type naissait d'une matière propre et particulière ; mais quand une Fièvre

ou, comme on dit, l'effluve exhalé des animaux, et que l'on croit produire un Typhus quelconque, et par conséquent celui d'Egypte, est-ce, dis-je, que quand la maladie prend un type intermittent « ou rémittent », ces effluves sont changés en miasmes des marais, que l'on estime créer cette dernière forme de Fièvres; ou bien plutôt la matière qui a causé la première forme de Fièvres, devient-elle en restant la même, le principe d'une forme nouvelle? Si on adopte cette dernière opinion, comment la même cause produirait-elle des effets différens, et dans la première hypothèse qu'est-ce qui indique que toutes les fois que la forme de la Fièvre change, sa cause matérielle change aussi, ce qui n'est admissible par aucune raison. Il a déjà été démontré que les miasmes des marais n'étaient point la cause des Fièvres (653. 654. 655.); je démontrerai bientôt qu'il en est de même des effluves ou des émanations animales. On est déjà convaincu par les plus solides argumens, qu'il n'est aucune autre matière introduite en nous, qui cause la Fièvre intermittente ni aucune autre maladie, et que le changement de l'incitation est constamment le seul principe de toutes les maladies générales (22. 23. 62. 69. 70. 72. 73. 88.).

quotidienne se change en tierce, peut-on croire que la matière qui produit la première soit changée en celle qui produit la dernière?

664. Pour

664. Pour ce qui est du retour des accès de Fièvre, il n'est pas exclusivement propre à cette forme de fièvre que la Pyrexie, ou l'affection générale, récidive une fois qu'elle est dissipée pour quelque tems. La même chose arrive dans la Goutte (656.), et par la même raison (657.) toutes les fois que la maladie se reproduit après le rétablissement de la santé. Car, comme ces maladies sont dissipées par les fortifians, elles sont rappelées par les débilitans qui en étaient la cause première. Ainsi, lorsqu'on abandonne la maladie à elle-même, ou lorsqu'on la traite par les débilitans, elle continue à revenir ; mais lorsqu'on la traite par l'écorce du Pérou, ou mieux encore, par les diverses sortes de préparations vineuses, et par les stimulans plus diffusibles, et que l'on ne discontinue pas ce traitement que les forces ne soient tout-à-fait rétablies, la maladie ne reparaît plus.

665. Les Fièvres tierces vernales d'Ecosse guérissent avec le tems, sans médicamens, d'abord par la chaleur du lit, puis par celle du soleil à l'arrivée de l'été, et enfin par les alimens pris dans l'intervalle des accès, et par des boissons en moyenne quantité, dans l'espace de trois mois environ. Dans tous les pays plus proches du midi, « et même en Angleterre, » le quinquina est souvent inefficace quand on lui confie tout le trai-

tement, et ces fièvres ne cèdent qu'aux stimulans les plus diffusibles (*).

(*) C'est ce qu'éprouva le D. Wainman, dans le Lincolneshire ; et cependant les professeurs dans leurs chaires, et les écrivains dans leurs livres, nous donnent le quinquina pour un remède universel et infaillible contre les Fièvres (intermittentes.) Si le quinquina manque souvent son effet dans les Fièvres les plus douces qui règnent parmi nous, que sera-ce dans les Fièvres de mauvaise nature, rémittentes et intermittentes des pays chauds ? Et, si ce remède universel, tant vanté, ne se montre pas plus avantageux que toute autre panacée préconisée par l'enthousiaste illusion, que devons nous penser en général de la prédilection qu'on accorde à tels ou tels moyens ? On donne quelquefois le quinquina dans de bon vin ou dans de l'eau-de-vie, combinaison sans doute très-puissante, mais presque toujours on passe justement sous silence cet énergique adjuvant, ou bien on n'en parle que comme d'un véhicule, sans lui accorder la moindre part aux puissans effets du remède. Souvent même on n'a point parlé du tout, dans le traitement des maladies, des moyens les plus actifs, et on a attribué la guérison aux plus inertes. J'ai trouvé une analogie très-générale entre les moyens curatifs les plus énergiques et les moyens nutritifs ordinaires dont nous usons dans l'état de santé. Le vin et autres boissons fortes font sans doute une partie du régime ordinaire chez la plupart des hommes parmi nous, de même que l'opium chez les turcs ; mais quelle analogie y a-t-il entre les substances qui servent communément à nous sustenter, entre ces stimulans permanens et naturels, et une écorce d'arbre, qu'elle vienne de l'Amérique méridionale ou de nos propres forêts. Je ne nie point du tout la vertu du quinquina ; mais jusqu'à ce que j'aie de plus fortes preuves que

666. C'est dans la période du froid que l'asthénie est la plus considérable ; elle l'est moins dans la chaleur, et moins encore dans la sueur qui se termine pour quelque tems par un état de santé. De-là vient que quand la Fièvre est légère, le froid étant la principale influence nuisible, l'agréable chaleur du lit ou du soleil dissipe peu-à-peu ses effets, et ranime les forces à mesure. Le cœur et les artères excités peu-à-peu par cette même chaleur, prennent de nouvelles forces, et après avoir développé plus d'énergie dans les extrémités perspiratoires de ces dernières, et dissipé le symptôme le plus nuisible, le froid, ces organes rétablissent la chaleur, puis la sueur.

667. Quand la maladie a plus d'intensité, ces moyens sont sans succès ; et si on n'emploie les secours les plus puissans, la Fièvre s'exaspère, et passe bientôt du type intermittent au rémittent, puis enfin à une rémittence si obscure, qu'elle présente l'apparence d'une Fièvre continue.

668. Comme une maladie, quelle que soit son intensité, récidive, parce qu'on lui oppose des moyens trop faibles, quand elle est forte, ou des moyens trop énergiques lorsqu'elle est légère (la force des moyens curatifs doit toujours être

je n'en ai eu jusqu'ici de son efficacité contre les maladies, je puis rabattre quelque chose de tout ce qu'on en a dit.

proportionnée à celle de la cause morbifique) (92. 109.), il faut administrer les remèdes, tant avant que pendant la période du froid, et dans tout le tems de l'apyrexie jusqu'au prochain accès, les continuer même pendant et après cet accès. Enfin, on doit ici, comme dans le traitement de toutes les autres asthénies, abandonner peu-à-peu les stimulans les plus actifs, à mesure que l'organisme pourra se soutenir par des moyens plus légers et plus naturels (105. 107.).

La Dyssenterie grave.

669. La Dyssenterie grave est une asthénie, dans laquelle, outre les symptômes généraux tant de fois mentionnés, souvent après des influences contagieuses, il survient des douleurs intestinales, des tranchées, un très-grand nombre de selles muqueuses, par fois sanglantes, presque toujours sans excrémens naturels.

Le Cholera grave.

670. Le Cholera grave joint aux signes généraux d'asthénie, une alternative de vomissemens et d'évacuations alvines, qui ont lieu avec beaucoup de violence, et dont la matière est presque toujours bilieuse.

Le Synochus.

671. Le Synochus est un Typhus très-léger;

c'est celui qui survient principalement dans les pays et dans les tems froids : le Synochus dans son invasion trompe les médecins, par la fausse ressemblance qu'il affecte avec la Synoque.

Le Typhus simple, ou la Fièvre nerveuse.

672. C'est le Synochus tel qu'il se présente dans les climats et dans les tems chauds, mais un peu plus grave, et pourtant assez simple.

L'Esquinancie gangreneuse.

673. C'est un Typhus un peu plus grave que le précédent, avec une éruption cutanée et une inflammation de la gorge, qui présente de la rougeur, du gonflement et des croûtes muqueuses blanchâtres qui recouvrent des ulcères. La terminaison de l'Angine ci-dessus décrite (222. 214.), égale ou surpasse en intensité celle dont il est ici question.

La Variole confluente.

674. C'est un Typhus qui naît sur-tout de faiblesse indirecte. Il survient préalablement une éruption considérable de Variole discrète, avec une croûte continue sur toute la surface du corps, siége de l'inflammation locale, qui, par la violence du stimulus qu'elle cause, convertit la diathèse sthénique en asthénique, et l'affec-

tion inflammatoire en gangreneuse ; dégénération qui exige un traitement stimulant ou anti-asthénique approprié à la débilité indirecte (103. 107.).

Typhus pestilentiel, Fièvre putride, Fièvre pétéchiale, Fièvre des prisons, Peste.

675. Le Typhus pestilentiel, la Fièvre des prisons ou la Fièvre putride, est peut-être, à la Peste près, la plus asthénique de toutes les maladies ; dans celle-ci, d'abord, la peau se dessèche, pâlit, devient brûlante et se grippe, puis, sur-tout à la fin, s'humecte, se couvre de taches, d'une sueur colliquative, se parsème de meurtrissures. Il y a en même-tems des déjections colliquatives. Il y a d'abord inappétence, puis dégoûts, nausées, et assez souvent vomissement ; d'abord constipation, puis déjections colliquatives, comme je l'ai dit. Les facultés intellectuelles diminuent dans le principe ; il y a ensuite de l'incohérence dans les idées, puis un délire extrême. L'esprit est abattu ; le malade est plongé dans la tristesse et dans la mélancolie ; ses mouvemens volontaires s'affaiblissent de bonne heure, et sont ensuite tellement abolis qu'il ne peut se soutenir dans son lit par lui-même, et qu'il ne peut même s'empêcher quelquefois de glisser vers les pieds. Les sens s'émoussent, ou prennent une susceptibilité contre

nature. Enfin les urines, les matières stercorales, l'air expiré, et toutes les matières excrémentielles ont une odeur extrêmement fétide.

676. La Peste présente dans son commencement, dans son cours et dans sa terminaison, les mêmes caractères auxquels il se joint cependant des charbons, des bubons et des anthrax. Ces affections, très-fréquentes dans la Peste, ne sont pas tellement étrangères au Typhus pestilentiel, qu'elles ne s'y rencontrent quelquefois (219.).

677. Une matière contagieuse accompagne quelquefois le Typhus, et toujours la Peste. Celle qui produit le Typhus est commune à toute la nature, et telle qu'elle peut se former dans toutes les parties du monde ; l'autre est réputée propre à certains pays, savoir, à l'Europe orientale et à l'Asie occidentale occupées par les Turcs.

678. Quant à la matière contagieuse du Typhus, il ne faut pas y rapporter la corruption des humeurs (115. 122. 235.), ni accuser autant la chaleur de cette altération qu'on le fait communément ; car le froid produit cet effet aussi bien que la chaleur (115. 122. 136. 261.), et tout autre debilitant direct ou indirect. « Il faut « en dire autant de la vacuité du système « vasculaire par défaut de nourriture ; de la dé- « bilité du système digestif qui ne permet plus « de digestion, ni d'assimilation ; de la débilité

« qui naît de la mélancolie et du chagrin, quoi-
« qu'assurément, dans ces cas, il n'y ait aucune « matière contagieuse ». En conséquence de cette débilité dans les extrémités vasculaires profondes et superficielles, les humeurs y stagnent, et principalement dans les vaisseaux du canal alimentaire et dans les vaisseaux transpiratoires, et soumises dans cet état d'inertie à la chaleur du corps, elles dégénèrent et passent à ce qu'on peut appeler corruption dans le sens le plus étendu, ou vaguement putridité (*).

(*) Il est trois sortes d'état ou de qualités que les fluides peuvent prendre par autant de sortes de fermentation, savoir, par les fermentations sucrée, acide et putride. Nous avons trop de propension à rapporter toute altération de quelqu'une de nos humeurs à l'une de ces fermentations. Nos humeurs éprouvent des dégénérations que nous ne pouvons rapporter entièrement à aucune de ces fermentations; mais puisque nous ne connaissons pas mieux ces aberrations de l'état sain, il vaut mieux nous servir du terme générique de *corruption*. L'expression d'*âcre* est même trop générale, en ce que nous ne pouvons pas prétendre que nos humenrs dans l'état naturel et sain soient parfaitement douces : leur destination et leur usage dans les diverses fonctions, paraissent exiger plutôt un degré considérable d'acrimonie. Ainsi, par exemple, l'urine, la matière transpirable, la bile et autres humeurs, remplissent leur fin au moyen d'une certaine âcreté qui leur est naturelle. Comparativement avec les autres humeurs, on peut les nommer *âcres*, mais comparativement à elles-mêmes, on peut dire qu'elles sont âcres dans l'état

679. Comme la cause de toutes ces maladies (652. 676.) est la même que celle des affections non fébriles, savoir, la débilité, et qu'il n'existe entr'elles d'autre différence, qu'en ce que la faiblesse est ici extrême, et telle que la vie ne peut long-tems subsister avec elle.

680. L'indication est ici la même que dans les autres asthénies; mais elle exige un peu plus d'attention que dans les maladies plus légères (*). On n'aura donc égard dans le traitement qu'à la débilité seule. On administrera les stimulans ou anti-asthéniques seuls, et sans aucune différence dans le mode de leur emploi, que celle que ce genre de faiblesse exige (103. 107.).

681. Les influences indirectement débilitantes, sont le stimulus violent et local de l'éruption dans la Variole confluente (175. 215. 218.), lequel abat si souvent les forces; ce sont l'ivresse (130), la chaleur (115.), les débauches long-tems con-

de dégénération morbifique, et qu'elles sont douces dans l'état sain.

(*) Les Fièvres exigent de la part des médecins des visites beaucoup plus fréquentes qu'ils n'en font communément, et que les malades n'en demandent, et elles ont souvent besoin de beaucoup de vigilance. Les Fièvres au moins, dans leur dernier degré d'intensité, ne sont pas les seules maladies qui exigent de l'assiduité; toutes veulent d'un médecin sage et consciencieux les mêmes soins et les mêmes attentions, dès que la faiblesse est portée au point de compromettre la vie.

tinuées (127.). Toutes les autres influences débilitantes indirectes peuvent se réunir plus ou moins à celles-ci.

682. Et comme il arrive rarement que la maladie soit due à un seul genre de faiblesse, il en résulte un troisième cas dans lequel on a l'une et l'autre débilité à combattre (*).

683. Les puissances directement débilitantes ont été indiquées : ce sont le froid, une nourriture trop légère (117. 128.), les saignées ou d'autres évacuations (134. 137.), l'inaction physique et morale (137. 139. 142.), l'air impur (146.).

684. Comme l'un et l'autre genre de puissances agit en débilitant, gardez-vous bien de croire qu'il y en ait parmi elles de *septiques*, qui nuisent en fermentant, et qui puissent être détruites par des moyens *anti-septiques*, ou propres à arrêter la fermentation ; que la chaleur soit putré-

(*) A la faiblesse directe qui constitue un Typhus dans lequel l'incitabilité est tellement accumulée, que la lumière, les sons, les impressions morales sont insupportables, peut être combinée la faiblesse indirecte, résultant d'exercices violens. Pour s'être livré à des travaux excessifs, et avoir en même tems usé d'une mauvaise nourriture, on peut tomber dans une fièvre qui consistera en une débilité mixte et primitive. Au contraire, a-t-on traité par les saignées et autres évacuations, et par l'éloignement des incitans convenables, une maladie dépendant surtout de faiblesse indirecte? on a joint la faiblesse directe à l'indirecte, et compliqué ainsi la maladie.

fiante, et le froid, le vin, le quinquina, les acides anti-putrides (678.).

685. Dans les cas les moins graves, où règne la faiblesse directe, comme dans les Fièvres intermittentes des pays froids, et sur-tout dans celles du printems (650. 654. 660.), dans le Synochus et le Typhus simple, et dans la Peste bénigne même, il n'est guère besoin d'un stimulus plus puissant que celui du vin pur. Le reste du traitement sera administré, comme je l'ai prescrit tant de fois, pour la guérison des maladies asthéniques légères.

686. Dans les Fièvres les plus graves, telles que les rémittentes des pays chauds, de la Zône torride; dans le Tiphus grave, lorsqu'il est pestilentiel; dans la Dyssenterie et le Choléra très-graves des mêmes climats; dans la Peste très-grave elle-même (650. 660. 664. 665.), toutes maladies produites en général par la faiblesse directe, quand même, légères dans leur principe, elles auraient pris dans leur cours une très-mauvaise nature, soit par l'omission du traitement convenable, soit par l'emploi d'un traitement contraire, il faut commencer aussitôt par les stimulans les plus énergiques et les plus diffusibles, tels que l'opium, l'alkali volatil, le musc et l'éther, à petites doses, mais souvent répétées (41. 43. 113. 660—664.); ensuite, les forces étant rétablies et l'estomac

fortifié par ces remèdes, passer à l'usage des alimens et des boissons ordinaires, de la gestation, de l'air pur, de tout ce qui peut égayer, jusqu'à ce qu'enfin le malade soit rendu à ses fonctions accoutumées.

687. Lorsque la faiblesse indirecte a plus de part à la maladie, comme dans les Fièvres intermittentes ou plutôt continues produites par l'ivrognerie, dans la Variole confluente, il faut recourir aux mêmes remèdes, mais administrés d'une manière inverse. On commencera en conséquence le traitement par les doses les plus fortes, et presqu'égales au stimulus qui a produit la maladie; on passera par degrés à de moindres doses, jusqu'à ce que, comme je l'ai dit ci-dessus (664.), les forces puissent être soutenues par les stimulans accoutumés et naturels dont on use dans l'état de santé (308—312.) (*).

(*) Soit en exemple le traitement d'une personne qui s'est rendue malade par abus des boissons fortes. L'incitabilité a été épuisée par un stimulus extraordinairement fort; elle peut s'accumuler de nouveau par le sommeil de la première nuit. Dans cet état le grand exercice fatigue, parce qu'il ne peut se produire d'incitation suffisante pour le supporter : communément on fait alors prendre au malade une nourriture liquide; mais elle n'est pas assez forte pour consumer la surabondance d'incitabilité, et ramener le malade à l'incitation de la santé. Les buveurs d'eau-de-vie connaissent le moyen convenable, mais non les bornes qu'il

688 Pour fixer jusqu'à un certain point, dans l'un et dans l'autre cas, la mesure des stimulans (686. 687.), on donnera d'abord, dans la faiblesse

faut y mettre : ils ont recours à un verre d'eau-de-vie, et ils feraient fort bien s'ils savaient s'en tenir à un verre ou deux, ou enfin à la mesure que l'habitude leur a rendue nécessaire, et s'ils n'en prenaient pas plus qu'il n'en faut pour exciter le desir des viandes. C'est là la meilleure règle à suivre pour la quantité de stimulans qui convient en pareil cas : mais ils continuent de boire, et ajoutent chaque jour à la maladie qui les conduit à une mort prématurée. Pour bien faire, ils devraient user avec beaucoup de réserve du stimulant qui a causé leur maladie, et jusqu'à ce que l'appétit fût rétabli. Une promenade à pied ou à cheval, quelque tems après un repas modéré, procurerait plus d'incitation; l'air auquel on est exposé dans ces exercices, produirait un nouveau stimulus : de cette manière, les forces augmenteraient à mesure qu'un plus grand nombre de stimulans consumerait plus d'incitabilité et la consumerait plus uniformément. Ce traitement continué le second jour avec une moindre dose de stimulans dissiperait ordinairement tous les symptômes d'indisposition. Lorsque l'ivrognerie a produit, comme il arrive tôt ou tard, une maladie pernicieuse et enracinée; quand l'incitabilité est presqu'épuisée, et que ce qui en reste est fort inégalement réparti, parce qu'il est produit par une alternative d'un stimulus excessif, partiel, et du sommeil, qui ne dissipe qu'imparfaitement les effets de cet excès de stimulus, ou même par sa trop longue durée, ajoute la faiblesse directe à la faiblesse indirecte que l'abus des boissons fortes a occasionnée; alors on devrait donner au malade une quantité du stimulant accoutumé, un peu moindre que celle qui lui

directe où l'irritabilité surabondante ne comporte pas beaucoup de stimulus à-la-fois (*) (25. 26.), est constamment nuisible ; le jour suivant on en donnerait encore moins, et ainsi de moins en moins, jusqu'à ce que la moindre quantité lui suffit. En même-tems que l'on sèvre le malade du stimulant devenu nuisible, on doit l'exposer à tous les autres genres de stimulans.

(*) La surabondance d'incitabilité qui existe chez les enfans, ne peut pas être consumée tout d'un coup jusqu'au terme moyen qui fait la force des adultes ; elle ne peut l'être que par l'emploi gradué du stimulus que l'organisme peut supporter actuellement, et par conséquent que dans un espace de tems qui équivaut à la moitié de la vie de l'individu. De même, lorsque l'incitabilité s'accumule depuis plusieurs semaines ou plusieurs mois, il faut presque le même tems pour la consumer et rétablir les forces. La faiblesse directe qui est le fruit de peu de jours est aussi dissipée en peu de jours, dans les Fièvres et dans toutes les maladies très-asthéniques ; l'incitabilité, accumulée par le manque de stimulus, doit être estimée par le nombre de stimulans dont l'organisme est privé, et par l'énergie de chacun d'eux. Si donc, un fiévreux a été privé du stimulus de l'exercice, de l'air frais, des plaisirs de la conversation et de toute espèce d'amusemens, de la gaîté, d'agréables occupations de l'esprit, du stimulus de la lumière et des sons, ainsi que des autres sensations, surtout du stimulus d'une suffisante quantité de sang et des autres humeurs, et principalement de celui d'une nourriture assez substantielle ; si, enfin, comme dans la pratique ordinaire, on lui a ôté le vin et autres boissons propres à ranimer, l'incitation doit-être considérablement et inégalement diminuée. Comme la plupart des incitans ordinaires qui entretiennent la santé ne peuvent plus être ici em-

dix ou douze gouttes de laudanum tous les quarts d'heure, jusqu'à ce que le malade ait recouvré

ployés, il faut chercher dans la nature une puissance qui, par l'intensité, ainsi que par l'égalité de son action, remplace parfaitement les autres stimulans. Nous trouvons cette puissance dans les stimulans diffusibles à petite dose, et principalement dans l'opium. (130.) Tous ces stimulans agissent fortement sur l'estomac et étendent à proportion leurs effets par tout l'organisme. Leur action est si énergique et si prompte sur tout le corps, elle est si efficace sur la peau, qu'il est souvent nécessaire dans la pratique de recourir à des moyens qui la tempèrent. L'usage de ces substances héroïques rétablit l'incitation de l'estomac; l'appétit renaît. Le malade peut prendre et digérer autant de nourriture que le permettent les forces de ce viscère, dont l'action se borne à la première coction; les stimulans diffusibles rétablissent en outre l'incitation dans les autres organes de la digestion; dans le duodenum, dans les conduits biliaires, dans le conduit pancréatique, dans les vaisseaux chyleux, dans tout le trajet de ces derniers, depuis les intestins jusqu'à leur commune terminaison; dans les vaisseaux qui ramènent la lymphe des différentes parties du corps; dans les veines intermédiaires au conduit thorachique et au cœur, dans les cavités de ce viscère; dans toutes les artères sanguines et dans leurs extrémités incolores, soit qu'elles servent à l'exhalation ou qu'elles soient destinées pour les glandes, soit qu'elles secrètent simplement des liquides, ou qu'elles leur impriment quelqu'altération; enfin, ces stimulans rétablissent l'incitation dans les cavités internes du corps, dans l'origine externe des vaisseaux lymphatiques, et dans tout leur cours; ils la rétablissent principalement dans les extrémités prespirables et glandulaires des artères qui opèrent la secrétion et

le sommeil dont il était privé depuis long-tems; les forces ayant été un peu ranimées par le sommeil, ainsi que par le laudanum et quelque peu de l'excessive incitabilité étant déjà consumé, il faut doubler la dose du médicament, et l'augmenter ainsi peu-à-peu jusqu'à ce que des stimulans plus légers et naturels puissent suffire.

689. Dans la faiblesse indirecte, il faut donner tout d'un coup 150 gouttes de laudanum, puis de moins en moins jusqu'au terme que j'ai prescrit (688.). L'une et l'autre dose convient en général aux adultes; elle convient moins au jeune âge et à la vieillesse. Je dis plus : elle doit varier selon la constitution, les habitudes, les lieux et l'idiosyncrasie (*).

l'excrétion des liquides excrémentiels ou devenus nuisibles dans l'organisme. Lorsque par le moyen des stimulans diffusibles, l'estomac et les autres organes sont en état de remplir leurs diverses fonctions, on rend à l'organisme ses stimulans naturels; l'estomac, les intestins, les vaisseaux chyleux, sanguins et autres, se remplissent de leurs divers liquides; la peau et les muscles reprennent leur ton et leur densité : le cerveau reprend son énergie. On peut alors s'exposer à la chaleur et à l'air libre, et y joindre le stimulus utile de l'exercice, et les fonctions seront alors parfaitement rétablies par l'action des puissances incitantes naturelles et accoutumées.

(*) Si le malade est délicat, s'il fesait un usage très-modéré de stimulans, si le lieu qu'il habite est froid, ou froid et humide en même tems, tous les stimulans agi-

690. Puisque

690. Puisque les stimulans diffusibles remplissent seuls l'objet qu'on se propose, lorsque la vie ne saurait se conserver par les moyens ordinaires, plus appropriés à la nature; puisque l'abondance du sang et les autres stimulus deviennent instamment nécessaires au rétablissement de la santé, il faut donc, dès le principe et sans différer, administrer alternativement avec chaque dose de stimulans diffusibles, des nourritures animales, sinon solides, parce qu'elles ne pourraient pas être prises ni digérées, mais au moins liquides, sous forme de consommés. A mesure que les forces reviendront, on donnera au malade un peu de viande, puis par degrés, davantage; il usera cependant, en tems

ront facilement et fortement sur lui; on conçoit qu'alors la dose doit en être moindre. Une dame d'Edimbourg qui avait eu beaucoup d'enfans, qui vivait très-sobrement, et qui, fort appliquée aux soins de son ménage, s'exposait fort peu à l'air libre, eut une colique qui, par le traitement ordinaire qui prescrit les évacuations et la diète, dura tout un mois, jusqu'à ce qu'un symptôme plus pressant, le vomissement étant survenu exigea d'autres secours. Dès que je fus arrivé près d'elle, je calmai le vomissement par un verre d'eau-de-vie d'Ecosse, et je dissipai la maladie tout entière par deux autres verres de la même liqueur et par une mixtion qui renfermait trente gouttes de laudanum que le chirurgien auparavant consulté employait à doses excessivement petites. Cette dame aurait eu un nouvel accès le lendemain, si elle ne l'eût prévenu par un verre d'eau-de-vie.

opportun, de tous les autres stimulus, jusqu'à ce qu'il arrive au genre de vie des hommes sains, et où l'on n'a plus besoin des conseils du médecin.

691. Lorsque la maladie consiste en un état mixte composé de l'un et de l'autre genre de débilité, on combine à proportion les deux traitemens.

692. La contagion n'ajoute rien à l'effet des causes ordinaires, ou agit de la même manière, mais faiblement : il ne faut pas différer à l'eliminer par les pores avec la matière transpirable. Il faut en conséquence favoriser la transpiration, ce qui n'ajoute rien à l'indication, puisqu'on y parvient par l'emploi des stimulans (88. 98.).

693. Enfin il faut obvier à la corruption des humeurs dans les extrêmités vasculaires (236. 274.), non par des moyens directs qui la corrigent en changeant l'état de ces humeurs, mais par des puissances qui agissent sur l'incitabilité des solides et accroissent l'incitation dans tout l'organisme, et conséquemment dans tous les vaisseaux affectés.

694. Ayant ainsi parcouru toute la progression décroissante de l'incitation depuis la Péripneumonie jusqu'à la Peste, et depuis la mort déterminée par la faiblesse indirecte jusqu'à celle qui résulte de la faiblesse directe, pour que cette nouvelle doctrine paraisse, sinon polie,

achevée, portée au dernier point de perfection, mais au moins ébauchée et comme une statue grossièrement taillée qui peut être finie par la suite, toutes ses parties étant en quelque manière façonnées, et pour que le plan de l'ensemble y paraisse bien indiqué, je vais traiter des maladies locales.

CINQUIEME PARTIE.

DES MALADIES LOCALES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies locales.

695. Les maladies locales (5. 6. 7.) sont naturellement divisées en cinq sections, dont la première comprend les maladies organiques qui se bornent à la partie malade et ne sont suivies d'aucune affection générale. Ces sortes de maladies sont celles des parties les moins sensibles, comme on dit, ou le moins pourvues d'incitabilité.

696. La seconde section renferme aussi des maladies organiques. Ce sont celles des parties internes ou externes très-sensibles, ou douées de beaucoup d'incitation (*), dans lesquelles

(*) Il ne s'agit ici que de la plus ou moins grande vitalité dont jouissent naturellement telles ou telles parties. Voyez parag. 49 et 53 avec les additions.

l'effet du vice local se répand par tout le corps, par tout le système nerveux, et d'après quoi il survient plusieurs symptômes semblables ce ux qui caractérisent les maladies générales.

697. La troisième section est celle dans laquelle un symptôme d'une maladie générale, dépendant d'abord de l'incitation augmentée ou diminuée, parvient au point d'intensité que l'incitation cesse entièrement dans la partie, sans qu'aucun secours puisse la rétablir.

698. La quatrième section est celle des maladies où une substance contagieuse appliquée sur une partie externe, se répand de là dans tout le corps sans exercer d'influence sur l'incitation (*).

699. Les affections qui composent la cinquième section naissent de l'action de matières vénéneuses qui, appliquées sur le corps, se disséminent par tous les vaisseaux sans produire de suite, ou dès le principe, d'accroissement ni de diminution dans la mesure de l'incitation ; mais qui se portant les unes sur une partie, les autres sur une autre, en désorganisent diversement la texture, et causent ensuite par là du trouble dans le reste de l'organisme.

(*) Si les matières contagieuses agissaient sur l'incitation, elles produiraient une maladie générale, comme il arrive quelquefois, par exemple, dans la Variole, la Rougeole, le Typhus contagieux et la Peste.

CHAPITRE II.

PREMIERE SECTION.

Maladies organiques qui ne constituent qu'une affection locale.

700. Quant à la première partie des maladies locales organiques, les influences nuisibles qui les produisent sont celles qui détruisent la continuité des parties par une action vulnérante, corrosive, vénéneuse, ou bien celles qui nuisent en distendant les nerfs, en comprimant, en contondant et en fracturant.

701. Les puissances qui détruisent la continuité des parties sont les instrumens coupans, piquans; tous les corps lancés par les machines de guerre dans la profondeur de nos parties; les âcres et les poisons détruisent autrement la continuité.

702. Lorsque quelqu'une de ces causes entame légèrement la surface du corps, ne pénètre pas ou qu'à peine au fond de la peau, il n'est besoin, pour guérir une aussi légère blessure, que d'écarter l'air et le froid, la chaleur excessive et toute matière viciée, irritante; car le seul usage de l'épiderme, est, à raison de l'in-

sensibilité dont il est doué (puisqu'en effet c'est un solide absolument simple et dépourvu de toute incitabilité) d'intercepter l'air, toute température immodérée et l'action de toute matière irritante, ennemis du solide vivant, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur (*).

703. Lors donc que la surface du corps est lésée dans sa texture par une coupure, par la morsure venimeuse d'un animal, par une âcreté quelconque, par une brûlure, par un froid violent, il suffit, pour la guérir, d'appliquer sur la partie malade un emplâtre léger, doux, huileux.

704. La division des Phlegmasies en Phlegmon et en Erythème est donc mal fondée et s'écarte donc de la connaissance de la cause du traitement véritable de la maladie (**);

(*) L'air et la température extérieure sont si nuisibles à toutes les parties placées sous l'épiderme, que rien ne produit plus sûrement et plus promptement la Gangrène, que d'exposer ces parties à leur action même pendant le moins de tems possible. On ne saurait expliquer autrement les effets pernicieux d'une brûlure légère, mais étendue. Une brûlure qui ne s'étendait pas au-delà de la partie antérieure de la poitrine, et où les parties brûlées n'étaient restées exposées au feu que le tems nécessaire pour déchirer les vêtemens qui brûlaient, fut mortelle.

(**) Voy. le premier genre de la Nosologie de Cullen. Mais ce n'est qu'un assemblage d'affections fales, ou dans

car, à quelque point que diffèrent ces variétés par leurs causes éloignées, comme on les appelle, par leur signe et par l'apparenee, puisqu'on les guérit en empêchant l'aetion de l'air et des autres stimulans, et que le même traitement convient dans les deux cas, il s'ensuit que la eause proehaine de ees maladies est la même, c'est-à-dire, qu'elles sont toutes absolument identiques.

705. Contre les eontusions, les compressions, la distension des nerfs et les fractures, ee sont les mêmes remèdes ; il faut, en outre, du repos, des fomentations douces et tièdes.

706. Il est dans toute eette section, comme dans toutes les maladies, une eertaine foree naturelle qui travaille à la guérison : c'est *la force médicatrice* si renommée parmi les médecins. Mais il ne se passe ici rien autre ehose que dans la eure des maladies générales. Si on employe les seeours convenables, la guérison s'ensuit dans l'un et l'autre genre de maladies, si on les néglige, au eontraire, la solution de continuité dégénère de plus en plus, et passe enfin à la gangrène ou à la mortifieation de la

un petit nombre de cas un assemblage de symptômes morbifiques, et presque toutes ces prétendues Phlegmasies appartiennent au chapitre des maladies locales, à l'une ou à l'autre de ses divisions.

partie (*). L'incitabilité, ou cette propriété par laquelle s'opère toute action du corps vivant, est la même qui, lorsque la vie est lésée dans une partie ou dans tout l'organisme, rétablit la santé par le moyen des choses externes agissant sur l'incitabilité. Celle-ci mise en jeu par ces influences, c'est-à-dire, l'incitation, détermine l'état des solides, tant dans les parties considérées isolément, que dans tout l'organisme. Quant à la solution de continuité, tous les solides, soit vivans, soit morts, ont la propriété commune d'adhérer et de se réunir entr'eux (**).

(*) L'expérience journalière nous montre des cas dans lesquels la négligence du traitement que je décris ici a fait le plus grand tort et a occasionné des dégénérations pernicieuses.

(**) Voy. les parag. 10, 14; si on guérit une Péripneumonie par les saignées et d'autres évacuations, et par d'autres moyens non-évacuans, c'est en diminuant la force de l'incitation. Lorsque l'on dissipe une fièvre par des préparations d'opium et par d'autres puissances stimulantes qui agissent, soit en remplissant les vaisseaux, soit autrement, c'est en augmentant l'irritation; et quand on traite un ulcère à la peau de la manière que j'ai décrite, on empêche l'incitation de trop s'exalter par l'excès du stimulus, ou bien de tomber dans la faiblesse directe ou indirecte. Si on néglige le traitement général ou local, ou bien si on l'emploie à contre-sens, il n'y a aucun effort de l'organisation qui puisse y suppléer, et quand le traitement est établi de manière à diriger convenablement l'incitation, cet effort de l'organisation est encore

CHAPITRE III.

SECONDE SECTION.

Maladies locales produisant affection générale.

707. Les maladies de cette section sont la Gastrite et l'Entérite, les Hémorrhagies avec inflammation subséquente, enfin l'inflammation résultant d'une blessure en quelqu'endroit très-sensible et qui entraîne un mouvement tumultueux dans tout l'organisme.

La Gastrite.

708. Les principaux symptômes de la Gastrite sont une douleur dans la région de l'estomac, et une chaleur vive et profonde, lesquelles sont augmentées par toute espèce d'alimens, de boissons, et tout ce qui est pris à l'intérieur : ce sont l'anxiété, le hoquet, les nausées ; tout ce que prend le malade est rejeté à l'instant ; le pouls devient bientôt faible, vîte, fréquent, et duriuscule.

superflu. La puissance médicatrice a par conséquent aussi peu de réalité dans les maladies locales que dans les générales (Voy. parag. 62 et l'addition).

709. Les puissances nuisibles qui détruisent ici la continuité, sont les stimulans qui agissent en coupant, en piquant, ou les âcres qui agissent en corrodant; tels sont les arrêtes de poisson, le verre pilé ou le poivre de Cayenne et autres substances semblables.

710. Les blessures ou l'érosion produites par ces causes sont immédiatement suivies d'inflammation dont l'effet est de disséminer le trouble par tout le corps (696) à raison de la sensibilité naturelle de l'estomac : l'ardeur et la douleur inséparables de toute inflammation, en sont le produit ainsi que l'anxiété. L'anxiété est plus particulière à l'estomac (345), parce qu'il en est le siège ordinaire. Le pouls est tel que je l'ai indiqué, parce que le propre de tout stimulus local, grossier, fixe et permanent, est de débiliter, et d'autant plus que l'incitabilité de la partie est plus considérable. De là vient qu'une inflammation, même très-forte, dans les parties extérieures du corps, douées d'une moindre incitabilité, ne produit aucun changement dans le pouls ni dans le reste de l'organisme. Si pourtant, quoiqu'externe, la partie enflammée est très-sensible, comme il arrive après une large brûlure ou lorsqu'une épine est enfoncée sous l'ongle, il s'élèvera un tumulte général (344. 345.). Cela se rapporte bien à ce que j'ai dit plus haut (36.), que plus l'incita-

bilité est abondante, moins elle peut supporter de stimulus. L'inflammation fait ici ce que ferait une grande quantité de vin et une quantité capable d'accabler un buveur, donnée à un enfant nouveau-né.

711. Cette maladie est facile à reconnaître, tant par les signes indiqués, que plus sûrement encore par l'histoire des influences nuisibles, et en outre par la remarque que j'ai faite, que sans les causes dont j'ai parlé, il ne peut guère survenir, ou même il ne survient point d'inflammation (*) dans les parties renfermées profondément (113. 167.).

712. Cette maladie étant locale, et ne dépendant pas comme les maladies générales, de l'augmentation ou de la diminution de l'incitation générale, l'indication d'augmenter ou de diminuer l'incitation partout l'organisme n'est point applicable à la Gastrite : ou plutôt il n'y a rien autre chose à faire, à moins qu'une mala-

(*) L'inflammation par squirrhe du pylore, ne se rapporte pas à la Gastrite, comme les nosologistes et les systématiques l'admettent, mais bien à la troisième section des maladies locales. Au surplus, dans tous les cas, la maladie est locale. Cette inflammation par Squirrhe et la Gastrite sont bien loin d'être aussi bien que l'Entérite, des Phlegmasies. Elles sont aussi très-distinctes des maladies générales rapportées dans le parag. sixième. (Voy. également le cinquième livre, chap. premier).

die générale ne se complique avec elle, qu'à défendre, par des boissons adoucissantes, l'organe sensible de toute impression irritante, et à laisser à l'inflammation le tems de parcourir tout son cours. Si le médecin est appelé d'assez bonne heure, il étendra les matières nuisibles par des boissons délayantes.

L'Entérite.

713. L'Entérite est une affection locale, dans laquelle il y a douleur aiguë à l'abdomen, distension de cette partie avec un sentiment de torsion autour de l'ombilic, vomissemens, constipation opiniâtre, et un pouls tel que dans la Gastrite.

714. Les influences productrices de l'Entérite, sont les mêmes que celles que j'ai dit produire la Gastrite.

715. Je veux dire que l'inflammation naît ici de la même manière que dans la Gastrite, et d'autant plus aisément que les intestins sont plus sensibles que l'estomac (*), ce que tout le monde sait. C'est aussi de la même manière que le tumulte se répand dans tout l'organisme.

716. La douleur abdominale aiguë dépend de l'inflammation. La distension de l'abdomen et

(*) Haller trouva par ses expériences que les intestins égalaient le cerveau et surpassaient la plupart des autres parties et même l'estomac en sensibilité.

la constipation dépendent de la rétention des excrémens : telle est aussi la cause du vomissement ; car le mouvement péristaltique ne pouvant à raison de cet obstacle s'exercer du haut en bas, selon le mode ordinaire, il se porte en sens inverse par sa mobilité naturelle. En effet, ce mouvement n'affecte de direction qu'autant qu'un stimulus lui en imprime une, soit d'en haut, comme dans l'état de santé, soit d'en bas, comme dans les maladies, et sur-tout dans celle-ci (188. 189.). Le sentiment de torsion autour de l'ombilic est dû à l'inflammation, parce que la partie principale et la plus longue des intestins, qui est le siége du mal, est entrelacée et roulée autour du nombril.

717. Le diagnostic de cette maladie est le même que celui de la Gastrite ; mais en outre des noyaux de fruits, des poils, et autres corps étrangers, peuvent aussi quelquefois, à cause de la langueur du mouvement péristaltique, adhérer aux parois du canal intestinal, et y allumer peu-à-peu de l'inflammation en l'irritant. En voyant la chose de plus près, en la considérant avec attention, on ne s'y trompera pas.

718. Le traitement de l'Entérite est exactement le même que celui de la Gastrite.

719. Toutes les autres prétendues Phlegmasies, désignées par des noms analogues, telles que la Splénite, l'Hépatite, la Néphrite vraie, la

Cystite sans calcul, l'Hystérite, qui ne provient point de Squirrhe, la Péritonite, n'appartiennent aucunement à cette section; puisqu'en effet, si ces maladies sont jamais le produit d'une inflammation, elles ne proviennent pas de l'action de stimulans, ou d'âcres qui n'ont point de prise sur des viscères enfermés profondément; car ces substances ne sont, ni ne peuvent être portées à ces organes par les vaisseaux; toutes les affections locales de ces parties sont plutôt, à une exception près, des restes des autres maladies dont il sera question par la suite.

720. J'en excepte les cas de chute grave, ceux où un viscère aura été traversé par une épée, ou pénétré par une flèche empoisonnée. Alors il peut en résulter,

721 Hépatite, et il y aura douleur dans l'hypocondre droit, vomissemens, hoquets;

722. Splénite, et il y aura douleur au côté gauche;

723. Néphrite vraie, comme on dit; il y aura douleur dans la région renale, vomissemens, engourdissement des extrémités inférieures;

724. Cystite; il y aura tumeur et douleur à l'hypogastre.

725. L'inflammation qui suit une Hémorrhagie (708.), comme dans l'inflammation de la matrice ou des parties voisines, qui résulte d'un accouchement laborieux, dans l'avortement,

dans le cas de blessure en quelque partie profonde, se reconnaît aisément par la douleur locale et par les circonstances antécédentes.

L'Hystérite.

726. Dans l'Hystérite, l'hypogastre est chaud, tendu, tuméfié, douloureux. Il y a des vomissemens (*).

727. Les causes productrices de cette maladie se rapportent toutes à quelque violence portée sur l'utérus. Si on a usé de quelque violence dans l'accouchement, qu'on l'ait trop précipité, il a pu se faire quelque solution de continuité ; la matrice a pu être déchirée ou blessée de toute autre manière.

728. Comme il se perd souvent beaucoup de sang en pareil cas, et que l'affection locale est bientôt suivie d'une débilité générale, il ne faut donc pas, ainsi qu'on le fait vulgairement, employer alors la saignée, tous les genres de purgation, et interdire la nourriture aux malades ; mais d'abord eu égard à l'organe malade, on tiendra la femme couchée, on lui procurera du

(*) Souvent l'inflammation n'est pas dans l'utérus, mais dans le voisinage des intestins, du mesocolon ou du péritoine, comme l'ouverture des cadavres l'a souvent montré. Aucune maladie n'a été plus souvent observée, et aucune n'est cependant moins connue que celle ci.

repos, et on lui donnera des consommés très-substantiels et du vin ; bientôt après, une nourriture animale plus consistante, peu à-la-fois et souvent. On lavera la vulve à froid. Si l'asthénie se déclare, on aura recours au vin en plus grande quantité, à des boissons plus fortes même, et aux préparations d'opium. On ne doit même jamais négliger ce dernier remède dès le principe.

L'Avortement.

729. Dans l'Avortement, la femme souffre au dos, aux lombes et au ventre, comme dans l'accouchement ordinaire. Le sang coule du vagin sans qu'elle soit à l'époque des menstrues, ou bien celles-ci sont beaucoup plus abondantes qu'à l'ordinaire.

730. Les causes productrices de l'Avortement sont une chute, une faux pas, une démarche imprudente et précipitée, une promenade forcée, une course, l'action de monter ou de descendre. Cette maladie n'arrive guère qu'aux femmes déjà faibles ; et la plus puissante de toutes les causes d'Avortement, est une disposition vicieuse laissée par un premier Avortement, laquelle s'accroît à proportion du nombre de ceux qui ont précédé. « L'Avortement résulte « de quelqu'une des influences locales dont j'ai

« parlé, car elle constitue une maladie purement locale ; mais la faiblesse générale se joint « à l'action de ces influences locales, car il y a « ici complication d'une affection locale avec « une affection générale ».

731. L'indication préservative est d'éviter toutes les causes excitantes, de prendre de l'exercice à cheval, si les forces le permettent, mais plutôt en voiture ; de s'observer dans le troisième mois de la grossesse jusqu'après le septième ; de fortifier le corps, et de pourvoir à la tranquillité de l'esprit et du cœur.

732. L'indication curative est de tenir la femme dans une position horisontale, les fesses plus haut que la tête ; de lui procurer le repos de l'esprit et du corps ; de réparer par des consommés et du vin, la perte du sang qu'elle a éprouvée ; de fortifier les vaisseaux par les préparations d'opium, afin de rétrécir leur calibre, et de dissiper ainsi tout à-la-fois l'atonie et la laxité qui sont les principales causes de l'Hémorrhagie.

L'Accouchement difficile.

733. Dans l'Accouchement difficile, qui résulte presque toujours de la faiblesse, et la produit toujours lorsqu'il dure long-tems, il faut soutenir la femme avec du vin ; et si le travail est encore plus pénible, et qu'il ait duré depuis

long-tems, il faut administrer l'opium par intervalle.

374. Lorsque déjà quelque partie de la matrice a été lésée par quelqu'une des causes dont j'ai parlé (730.), que le fœtus, ainsi que le placenta, sont extraits, on doit, comme dans l'Avortement, tenir la femme couchée et la fortifier par des consommés, de la chair de poulet, du vin et d'autres stimulans. On évitera les choses contraires, et on attendra la consolidation de la plaie.

Des Blessures profondes.

725. Dans le cas de blessure profonde, lorsqu'une balle, si elle en est la cause, a été déjà extraite, ou même lorsqu'elle demeure dans un endroit qui n'est point essentiel à la vie, tout l'organisme est d'abord vivement irrité. Il survient de la chaleur, de la douleur, de la cuisson et de l'anxiété. Le pouls est fort, plein, et plus fréquent que dans l'état de santé. Tout cela vient de ce que le stimulus local de la balle ou de l'inflammation qui survient à la blessure, irritant sans cesse une partie sensible, met tout l'organisme en mouvement.

736. Comme on croit vulgairement qu'en pareil cas la diathèse sthénique s'établit dans tout l'organisme, par l'irritation de la blessure, on administre toujours le traitement anti-sthénique

pendant tout le cours de la maladie, et on n'y admet l'opium qu'on a coutume d'unir aux moyens anti-sthéniques, que comme sédatif, et pour émousser la sensibilité. En conséquence, dans la crainte de la Fièvre qui doit survenir, on saigne largement, quoique souvent le blessé ait perdu beaucoup de sang par sa plaie; on le purge, on lui refuse des alimens, et on l'épuise par la diète: aussi meurt-il plus souvent qu'il ne guérit.

737. Une pareille méthode est entièrement erronée, comme les principes de ma doctrine et le mauvais succès de ce genre de traitement le démontrent. Jamais, dans celui qui a perdu beaucoup de sang, la pléthore ne saurait produire la diathèse sthénique. On n'a aucune raison tant soit peu plausible, d'évacuer tant d'humeurs séreuses, ou de priver le malade de nourriture, au lieu de réparer les pertes qu'il a faites. C'est en vain que la fréquence du pouls semble présenter les apparences trompeuses de la pléthore, de la vigueur excessive, ou d'une irritation qui exige un traitement anti-sthénique: car, à moins qu'à la dureté du pouls ne soient réunies la force et la plénitude, sa velocité dépend, comme je l'ai souvent démontré plus haut, de la pénurie du sang et de la débilité (179. 181.). Comme en outre la diathèse sthénique dépend des influences sthéniques (148.), et que la douleur qui résulte de l'affection locale, et sur-tout de l'inflammation,

a pour effet, non d'allumer la diathèse sthénique, mais d'affaiblir (710.), c'est une autre raison de croire que l'état du malade restera le même (et cela n'est guère possible, s'il y a eu une Hémorrhagie, qui doit diminuer l'incitation à proportion de la perte de sang), ou bien la maladie dégénérera en asthénique. Enfin, la vraie distinction à faire entre l'irritation et la diathèse sthénique, confirme encore ce que j'avance. En effet, la diathèse sthénique, est cet état de l'organisme déterminé par l'ensemble des puissances stimulantes, ainsi que par la plénitude des vaisseaux qui a le même effet, et qui est dissipé par toutes les puissances débilitantes, et par les évacuans qui agissent de la même manière. L'irritation, au contraire, est cet état dans lequel souvent tout l'organisme est affaibli, sans l'intervention du plus léger stimulus (*). Souvent un stimulus lo-

(*) Quand le corps est affaibli, les incitans ordinaires qui dans l'état de santé le fortifient, produisent, quoiqu'à beaucoup moindre dose, des mouvemens irréguliers qu'on attribue à l'irritation. Ce n'est pas que ces stimulans soient violens, c'est que l'excès ou le défaut d'incitabilité ne comporte pas ces stimulus qui, dans l'état sain, lorsque l'incitabilité est à demi consumée, auraient produit des mouvemens énergiques (25. 26.). Le tremblement que cause le cri d'une porte qu'on ouvre, la sueur qu'occasionne une marche un peu forcée en sont des exemples : les irrégularités du pouls dépendent aussi de cette même cause. A mesure que la faiblesse, sur laquelle repose la fièvre, aug-

cal, tel qu'une distension, qui cause du spasme, un acide concentré qui excite des convulsions, la douleur d'une blessure qui, dans le cas dont il est question, occasionne un tumulte général (*), produisent dans un corps faible des mouvemens démesurés : mais que la débilité soit produite par le stimulus ou qu'elle ait lieu sans lui, elle ne demande jamais les débilitans ni les évacuans, mais souvent, au contraire, elle exige des stimulans légers : il faut seulement prendre garde de ne point créer, par le traitement, une diathèse sthénique qui, en ajoutant une maladie générale à une affection locale, ne manquerait pas de l'exaspérer.

738. Ainsi, comme on ne doit pas, dans la crainte de la Fièvre qui doit survenir, et

mente, les prétendus symptômes d'irritation, tels que les Sueurs colliquatives, la Diarrhée colliquative, les Soubresauts des tendons augmentent aussi ; mais ce sont là tout autant d'effets de la débilité générale du corps où le moindre stimulus produit des mouvemens désordonnés. Quelquefois aussi il survient dans le même état de débilité des influences irritantes, comme celles dont il est parlé dans le texte.

(*) Mais il existe encore ici un véritable état de faiblesse : l'indication curative prescrit de le dissiper, en écartant les influences irritantes ; car celles-ci augmentent la faiblesse de laquelle elles proviennent, et rendent les stimulans nécessaires pour mettre l'organisme en état de résister à leur action (693).

pour appaiser le tumulte qui en résulte, employer un traitement anti-sthénique qui ne serait propre au contraire qu'à susciter la Fièvre et à exciter ce tumulte, de même aussi la méthode stimulante ne doit être employée que quand la blessure est déjà consolidée, que la maladie a tiré en longueur, et que la durée de la douleur a déjà introduit beaucoup de faiblesse dans l'organisme, de peur que par l'emploi prématuré des stimulans, le sang ne soit porté trop rapidement vers les extrémités vasculaires encore ouvertes ou à peine fermées. On conçoit qu'il n'existe ici aucune des deux diathèses ; qu'il n'y a qu'un simple tumulte de l'organisme dépendant de l'affection locale, et qu'il n'est par conséquent besoin de l'un ni de l'autre genre de moyens curatifs, « excepté lorsque la perte du « sang a été assez considérable pour produire « plus ou moins d'asthénie ».

739. Comme le blessé ne peut plus se livrer à ses exercices accoutumés ni remplir ses fonctions ordinaires, qu'il n'est plus soumis aux mêmes impressions morales, et qu'il a moins besoin, par conséquent, de nourriture et de réparation, il faut donc, les premiers jours de la maladie, retrancher quelque chose des stimulus journaliers du malade, afin que la mesure dont il usera réponde à sa situation présente et convienne à l'état de sa blessure (738). Pour pré-

venir la trop forte impulsion du sang dans les vaisseaux, le silence sera observé autour du malade et par lui-même ; il gardera le repos ; sa position ne sera changée que pour éviter la gêne qu'on éprouve à rester trop long-tems dans la même situation, et ce ne sera même qu'avec les plus grandes précautions : tant qu'il sera couché, il usera d'un urinal ; il prendra des consommés plutôt que des viandes; on examinera chaque jour la plaie pour la nétoyer, en observer la marche et changer entièrement l'appareil ; on la recouvrira d'une substance molle, douce et récente ; et si même alors le malade venait à tomber en syncope, il ne faut pas lui refuser un verre de vin.

740. Si au bout de quelques jours plutôt ou plus tard, selon les forces du blessé, il tombe dans la débilité par la violence ou la durée de la douleur, on doit lui permettre, outre les consommés dont il usait déjà, la viande la plus succulente et la plus tendre, du vin en petite quantité à-la-fois, mais souvent, et en somme largement ; c'est alors qu'il faut recourir à l'opium, qu'on a coutume de donner vulgairement dès le principe, et à tous les autres stimulans diffusibles ; et traiter la maladie absolument comme le Typhus.

741. Lorsque des parties externes très-délicates sont blessées par un corps irritant, comme lors-

qu'une épine est enfoncée sous l'ongle, que l'inflammation gagne loin de l'endroit blessé et qu'ensuite, à cause de l'exquise sensibilité de cette dernière, tout l'organisme en est affecté sympathiquement, il faut fomenter la partie malade avec de l'eau chaude, la couvrir d'un onguent doux et mollet, étendu sur de la charpie; faire garder le repos au blessé, tant que durera le trouble général. Il n'y a rien à faire de plus.

CHAPITRE IV.

Des maladies générales dégénérées en locales.

742. Pour traiter des maladies organiques locales qui sont la conséquence de maladies générales dégénérées, je parlerai d'abord de la Suppuration.

La Suppuration.

743. La Suppuration est constamment l'issue d'une inflammation quelconque, soit sthénique, soit asthénique ou d'une inflammation, effet symptomatique d'une maladie générale, ou d'une inflammation locale sthénique ou asthénique, symptôme d'une affection locale (168. 172. 202

212. 289.). Le pouls est dans la Suppuration plus mou, plus plein, et un peu plus lent que dans les maladies sthéniques qui ont précédé; il est beaucoup plus lent quand c'est une maladie asthénique qui a précédé la Suppuration : il présente un mouvement ondulant et pulsatile dans l'endroit malade. Ces symptômes sont le plus souvent précédés de frissonnement. Si l'affection est interne et profonde, il faut du repos et des stimulans; si elle est externe on la fomentera de tous côtés. « On couvrira la partie malade d'un « appareil, et quand le pus sera mur on lui « donnera issue ».

De la Pustule.

744. La Pustule est une Vésicule gonflée par le pus qui la remplit, laquelle par le ramollissement de ses parois et l'abondance du pus, s'ouvre enfin d'elle-même pour répandre cette matière.

745. Elle naît en conséquence de la Variole, de la contagion propre à cette maladie, dans laquelle il se forme un plus ou moins grand nombre de Pustules, selon que la diathèse sthénique antécédente est plus ou moins violente, à raison d'un mauvais traitement ou faute d'un traitement convenable.

746. L'indication est de dissiper d'abord la

diathèse sthénique ou l'asthénique, (si la première s'est convertie en cette dernière), par les remèdes propres à chacune ; puis d'éviter la chaleur dans le premier cas, et le froid dans le second ; d'arroser les Pustules d'une liqueur spiritueuse ou d'opium, de les ouvrir et de les étuver.

L'Anthrax.

747. L'Anthrax est une tumeur glandulaire subcutanée, gangrenée à sa pointe et enflammée tout autour.

Le Bubon.

748. Le Bubon est une tumeur glandulaire, située principalement à l'une ou à l'autre aîne et tendant à la suppuration.

749. Quoique ces dernières affections soient presque toujours, ainsi que le charbon, réunies à une maladie générale, savoir, quelquefois au Typhus et beaucoup plus souvent à la Peste, elles dépendent d'une matière contagieuse ; et si elles ne cèdent pas aux remèdes généraux, il faut arroser la tumeur avec les spiritueux les plus forts et avec le laudanum, et l'ouvrir.

La Gangrène.

750. La Gangrène est une inflammation locale incomplète, qui ne passe point à la suppuration,

mais prend une couleur livide, cause à peine de la douleur, se couvre de Pustules ichoreuses et mortifie enfin la partie. Lorsque la vie générale ne cesse pas, la Gangrène se termine d'abord par la séparation de la partie mortifiée; puis, des vaisseaux étant régénérés, par la réproduction de ce qui a été détruit, au moyen d'une inflammation vive allumée sur les bords de la plaie.

751. La Gangrène est toujours le produit de l'inflammation qui la précède. Cette dernière est souvent extrêmement violente dans une partie très-sensible; plus souvent encore elle est languissante (*), lorsqu'elle a son siége dans une partie moins sensible, douée d'une moindre vitalité. Cette maladie est un symptôme, tantôt des Phlegmasies, tantôt des Fièvres, tantôt d'un Phlegmon local (347. 650. 694.).

752. Le traitement de la Gangrène consiste dans l'usage de boissons spiritueuses et du laudanum, lorsqu'elle a son siége dans le canal alimentaire; on peut s'en reposer sur ces mêmes moyens et sur les autres stimulans diffusibles, lorsque des viscères cachés profondément sont

(*) L'inflammation de laquelle naît la gangrène n'est pas toujours convenablement soutenue par la force vitale, et elle suppose toujours faiblesse directe ou indirecte. La gangrène résulte de l'excès d'incitation dans les Phlegmasies, et du défaut d'incitation dans les Fièvres.

affectés. Comme les mêmes remèdes conviennent également à la Gangrène externe, il faut oindre d'opium liquide la partie mourante, l'arroser avec des spiritueux, retrancher ce qui est déjà mortifié, stimuler les bords de la partie vivante et y allumer de l'inflammation.

Le Sphacèle.

753. Le Sphacèle est une Gangrène plus complète et plus étendue, où le sentiment, le mouvement et la chaleur étant éteints, la partie se ramollit, brunit, puis noircit tout-à-fait, se putréfie, jusqu'aux os même et devient entièrement cadavéreuse : le mal s'étend rapidement aux parties voisines et détruit promptement la vie.

754. Le Sphacèle exige à-peu-près les mêmes remèdes que la Gangrène ; mais des moyens plus énergiques employés à plus forte dose et avec plus de soin ; il laisse moins d'espoir. Lorsqu'un membre quelconque vient à être attaqué du Sphacèle, il faut l'amputer sur-le-champ, pour sauver les parties saines.

La tumeur et l'ulcère écrouelleux.

755. Lorsqu'une tumeur et un ulcère écrouelleux se sont invétérés, qu'ils ont déformé la glande parotide et les parties voisines, et qu'on a em-

ployé sans succès tous les moyens propres à dissiper la maladie, il ne reste plus alors qu'à entretenir de la propreté dans l'endroit malade, à le laver souvent et à le défendre des injures de l'air ; à moins qu'il n'y ait dans la partie malade une débilité locale ; et dans ce cas il pourra être utile de la fomenter avec des spiritueux et du laudanum.

La Tumeur squirrheuse.

756. Lorsqu'une tumeur, qui petite encore, n'était peu auparavant qu'une partie ou un symptôme d'une maladie générale, a acquis déjà une grosseur déterminée, on doit, si elle est externe, ou située à la partie extérieure et convexe du foie, on doit, dis-je, l'exciser et fortifier le corps; si cette tumeur est interne, il n'y a rien autre chose à faire qu'à s'opposer à son accroissement au moyen des stimulans et à prolonger ainsi la vie autant que possible et à procurer au malade toute la santé que permet l'état des choses.

757. Les deux autres chapitres (698. 699.), si je les traite jamais, doivent être au moins différés quant à présent, à cause de l'obscurité profonde de la matière. Le troisième chapitre (697. 742. 757.) n'est ici qu'ébauché ; comme il est de la plus grande importance pour l'art, qu'il soit traité très-amplement, j'aurai soin de le publier

Table de Causes Morbifiques. Lynch.

Incitabilité — Mort — Incitation

Échelle	Altérations de la Santé, ou Maladies	Influences nuisibles.	Causes immédiates.	Traitement.
0–10 / 80–70. 4. Asthénie extrême. Faiblesse indirecte.	La Peste. La Variole confluente. L'Apoplexie. La Paralysie. L'Esquinancie gangreneuse. Le Synochus. Le Typhus. L'Hydrothorax. La Phthisie. La Dysenterie. (Voyez les autres Maladies asthéniques.)	Des Stimulus excessivement violens, tels qu'une chaleur forte, des exercices immodérés, des passions véhémentes; la surabondance du Sang; des Contagions, &c.	Faiblesse indirecte.	Le traitement consiste à rétablir l'Incitation. On y parvient par l'emploi de Stimulans énergiques, tels que l'Electricité, l'Opium, l'Ether, l'Esprit de vin, le Vin, le Musc, le Quinquina, le Camphre, la Serpentaire; des Consommés très substantiels &c.
10–20 / 70–60. 2. Sthénie considérable. Diathèse Sthénique.	La Péripneumonie. La Phrénésie. La Variole grave. La Rougeole grave. L'Erysipèle grave. Le Rhumatisme.	Les mêmes puissances que ci-dessus, mais moins énergiques dans leur action. Elles n'entrainent pas la faiblesse indirecte mais cependant elles agissent plus fortement que dans les Maladies suivantes.	Incitation augmentée considérablement.	Il faut, pour guérir, diminuer l'Incitation. On y parvient en écartant les Stimulus trop violens, tandis qu'on ne permet que l'accès des plus faibles ou des Stimulans négatifs. Les moyens curatifs sont la Saignée, la purgation, la diète, la paix int.le le froid &c.
20–30 / 60–50. 1. Sthénie médiocre. Opportunité aux Maladies Sthéniques.	L'Erysipèle légère. L'Esquinancie Sthénique. Le Catarrhe. La Synoque simple. La Fievre Scarlatine. La Variole légère. La Rougeole légère. La Manie. L'Insomnie. L'Obésité. &c.	Mêmes influences que les précédentes. Leur action est moindre qu'il ne faudrait pour produire une Sthénie très considérable, mais elle est néanmoins plus énergique que dans l'état de Santé.	Incitation augmentée médiocrement.	Il faut aussi diminuer l'Incitation dans ces Maladies, mais moins que dans les précédentes.
30–50 / 50–30. Santé parfaite. Gradations de la Santé.	C'est avec raison qu'on donne à la Santé une latitude de vingt degrés; car la Santé parfaite, qui réside au quarantieme degré, Milieu de l'Echelle, a rarement lieu; parceque les divers incitans qui agissent journellement sur l'homme l'affectent plus ou moins, et font en conséquence flotter, pour ainsi dire, l'incitation entre le trentieme et le cinquantieme degré.			
50–60 / 30–20. Opportunité aux Maladies Asthéniques. 1. Asthénie médiocre. Diathèse Asthénique. Faiblesse directe.	La Maigreur. L'Anxieté. L'Eruption de la Galle. Le Diabetès léger. Le Rachitis. La Menstruation morbifique. Le Saignement de nez. Les Hémorrhoïdes. L'Indigestion. La Diarrhée. La Colicanodyne. Les Vers. La Consomption.	Les influences productrices de ces Maladies sont le manque de Stimulus nécessaire à la Santé, ou le mauvais usage des puissances incitantes, qui, à la vérité, stimulent, mais trop faiblement.	Diminution médiocre et directe de l'Incitation.	Il s'agit ici d'augmenter l'Incitation: on y parvient par l'emploi des mêmes Stimulans que dans la faiblesse indirecte: mais dans la faiblesse directe on doit commencer par de plus petites doses pour s'élever peu-à-peu à de plus fortes.
60–70 / 20–10. 2. Asthénie considérable.	Le Scorbut. L'Hystérie légère. La Rhumatalgie. La Toux asthénique. La Coqueluche. La Cystirrhée. La Goutte des gens forts. L'Asthme léger. La Colicodynie. La Dyspepsodynie. Le Spasme. L'Anasarque.	Le simple manque de Stimulus; par exemple, le Froid, la Faim, une mauvaise nourriture, la Crainte et autres Influences semblables.	Diminution considérable et directe de l'Incitation.	Même traitement que dans les Maladies précédentes; mais plus de prudence dans l'emploi des Stimulans.
70–80 / 10–0. 3. Asthénie extrême.	L'Hystérie grave. La Goutte des gens faibles. L'Hydropisie. L'Epilepsie. La Paralysie. L'Apoplexie. Le Trismus. Le Tétanos. Les Fievres intermittentes et rémittentes. La Dysenterie et le Choléra. Le Synochus. Le Typhus simple. L'Esquinancie gangreneuse. Le Typhus pestilentiel. La Peste.	Simple manque de Stimulus.	Diminution extrême et directe de l'Incitation.	Même indication que ci-dessus. Il faut accroître l'incitation par les mêmes Stimulans, mais avec plus de prudence encore dans leur emploi.

Mort

plus complet, dès que j'aurai tout le loisir et toute la liberté d'esprit qu'il me faut pour l'entreprendre.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

N. B. *Les chiffres indiquent les paragraphes.*

A.

B.

C.

E.

G.

H.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.





IRREGULAR
PAGE
NUMBERS